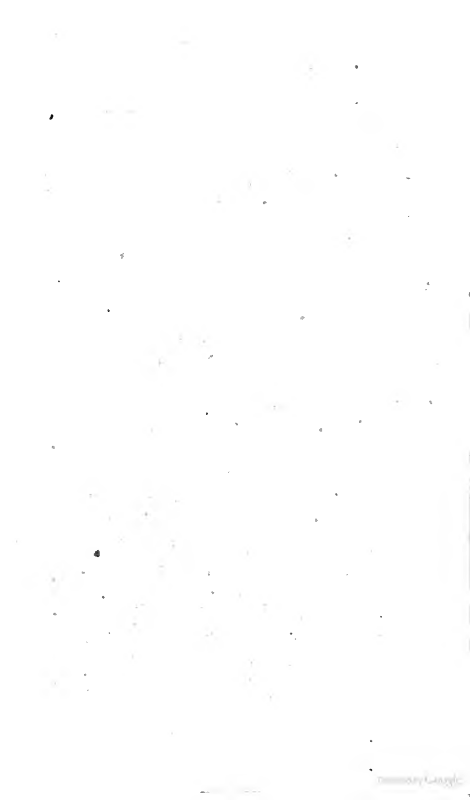










LA TOSCANE
ET LE MIDI DE L'ITALIE.
II

LA TOSCANE

ET

LE MIDI DE L'ITALIE

Notes de voyage, études et récits.

PAR

F. B. DE MERCEY.

> Deh quando rivedrò 'l dolce paese
> Di Toscana gentile?

II

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 21.

I.

ARRIVÉE A ROME. — SAINT-PIERRE. — LE VATICAN.

L'arrestation des brigands de la Storta rendait au pays une sécurité relative et calmait les craintes de notre vetturino ; nous avons donc profité des quelques heures de répit forcé que nous donnait un accident arrivé à notre voiture pour courir à l'Isola. C'est encore une ancienne résidence des Farnèse, construite, à ce qu'on nous assure, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Veïes.

Le château, aujourd'hui transformé en ferme, occupe l'emplacement de la forteresse de la ville antique. Le temps nous a manqué et nous n'avons pu retrouver le souterrain par lequel les Romains, commandés par Camille, parvinrent, dit-on, à se rendre maîtres de la ville, après un siége qui dura aussi longtemps que celui de Troie.

Nous avons bientôt repris la voie Flaminia, et, grâce à nos quatre petits chevaux veïens, nous avons couru rapidement vers Rome, dont la vaste coupole

de Saint-Pierre, apparaissant à l'horizon, nous indiquait l'emplacement. A distance, on dirait la moitié de la boule du monde qu'un empereur tient dans sa main. Nous ne nous sommes arrêtés qu'un instant pour examiner le prétendu tombeau de Néron, l'un des monuments les moins intéressants et les mieux conservés que l'antiquité nous ait laissés. Le massif est décoré d'une sculpture de la plus mauvaise époque de la décadence. Ce tombeau de Néron n'est que le sarcophage d'un particulier romain, le seul qui, par un singulier hasard, ait été conservé parmi tous ceux qui bordaient la voie Flaminia. Peu après, nous sommes arrivés au ponte Molle, l'ancien pont Émilius, plus tard ponte Milvio. Sauf quelques substructions et la vieille tour qui fut percée, au commencement du siècle, de façon à figurer une espèce d'arc de triomphe, le pont actuel est moderne. C'est au bord du fleuve, et à l'endroit où il le traverse, que Constantin aperçut, dans l'air, cette croix lui annonçant sa victoire sur Maxence.

La petite rotonde de Saint-André indique l'un des faubourgs de Rome, dans laquelle nous entrons bientôt par la porte del Popolo. La ville, de ce côté, est tout à fait moderne. C'est à la limite de ces quartiers du Corso et sur les confins de l'ancienne et de la nouvelle Rome que nous avons trouvé nos logements préparés. Ce qui nous ravit surtout dans le charmant casino que nous occupons, c'est une belle

vue sur un jardin plein d'orangers couverts de fruits : tout ceci, éclairé par le magnifique soleil du printemps, est bien gai et bien italien. Nous avons, du moins, le bénéfice complet d'un changement de climat.

Rome est aujourd'hui plus connue que Paris, même pour les quatre cinquièmes de ce public qui se promène le matin sur le boulevard ou qui, le soir, afflue aux Champs-Élysées ou au bois. Les journaux et les livres ont dit à peu près tout ce qu'il y avait à dire. Nous nous bornerons donc à reproduire quelques impressions, à copier quelques notes prises sur place chaque jour, et qui n'ont que le mérite de la franchise et de l'exactitude. Nous ne parlerons que de ce que nous avons vu et nous n'exprimerons que ce que nous avons senti. Nous serons surtout sobre de descriptions, à moins qu'il ne s'agisse de quelque chose de tout à fait nouveau.

Ma première course a été pour Saint-Pierre. Les quartiers assez misérables que je traverse d'abord pour m'y rendre, et qui, cependant, touchent au Corso, me rappellent certains quartiers de Paris, aux alentours des rues de Sèvres et de Vaugirard. Je me dirige ensuite vers le pont Saint-Ange, par une des trois grandes rues qui aboutissent à la porte du Peuple. Cette rue longe le Tibre, dont elle suit la courbe après le port de Ripetta, et aboutit au pont Saint-Ange, autrefois pont Ælien.

A travers certaines lacunes dans les constructions

placées, à droite, entre le Tibre et la rue, telles que le port de Ripetta, on a de belles échappées sur la campagne et sur le château Saint-Ange. Un peu au delà du port de Ripetta, la rue fait un coude à droite, longeant toujours le Tibre, et arrive enfin à l'extrémité du pont Saint-Ange.

Ce pont, avec ses statues aux draperies volantes du Bernin, a bien le caractère romain moderne. Le château Saint-Ange, ancien tombeau d'Adrien, n'est rien autre chose qu'une tour ronde flanquée de bastions modernes, et dont il ne semble pas qu'on pût faire autre chose qu'une forteresse. La galerie par laquelle le pape se réfugiait, au besoin, du Vatican au château serait facilement détruite par un pétard. Le quartier du Vatican est beaucoup plus ouvert que celui que nous venons de traverser et a un véritable aspect de gaieté. Je retrouve là l'Italie, mais une Italie toute différente de celle de Florence ou même de Naples.

Le premier aspect de Saint-Pierre n'a rien de bien saisissant. L'édifice n'a pas ce caractère d'étonnante grandeur que quelques-uns lui attribuent. Cela tient, sans doute, à la facilité avec laquelle l'œil embrasse toutes ses parties. L'intérieur, toutefois, a quelque chose de profond et d'aérien qu'on ne rencontre pas ailleurs. Que d'or! que de marbres! que de sculptures, de peintures et d'ornements de toute espèce! J'aime peu ces grandes mosaïques appliquées

aux piliers et qui ont pris la place des tableaux transportés dans les galeries du Vatican ; leur coloration est trop entière. L'ensemble de l'architecture manque de simplicité. C'est bien, en effet, du rococo gigantesque ; mais ce rococo atteint parfois à la sublimité. Michel-Ange a été le père du Bernin, qui a exagéré la saillie et le mouvement, et qui est arrivé au contourné, au tourmenté et, par suite, au mesquin dans les grandes choses. Saint-Pierre, toutefois, est grand, vraiment grand ; mais ce n'est qu'après examen et réflexion que l'on se rend bien compte de sa grandeur.

La chapelle Sixtine et la fameuse fresque du Jugement dernier, de Michel-Ange, était une des choses que je désirais le plus voir. Bien qu'en ait pu dire notre ami Beyle et, avant lui, tant d'enthousiastes discoureurs, je craignais encore un désappointement. L'effet, au contraire, a été fort au delà de ce que je pensais, et c'est auprès de cette sombre et rude peinture que Michel-Ange paraît vraiment grand. Je m'attendais à plus de précision, peut-être même à quelque sécheresse dans la forme un peu outrée. Tout au contraire, cette immense composition ne manque pas d'une certaine harmonie. Il est vrai que la fumée des cierges placés sur l'autel en avant du tableau et l'effet du temps ont éteint ce que la couleur pouvait avoir de trop violent, et adouci toutes les sécheresses et les duretés. Peut-être même ces formes, qui sem-

blent comme jetées et tout à fait lâchées, sont-elles aujourd'hui fort altérées par cet effet du temps. Je ne crois pas me tromper en avançant que beaucoup de parties de ce tableau ont été laissées presque à l'état d'ébauche par le peintre, satisfait de son premier jet.

Quelle terrible composition que toute celle de la gauche du tableau ! Je m'attendais, en me reportant à ce qui a été imprimé tant de fois, à trouver toutes ces figures nues roses ou d'un rouge brique, mais surtout d'un ton cru et entier. J'aime mieux ces chairs bistres, noires même et au modelé sauvage.

L'œil saisit à merveille l'ensemble de cette vaste composition, excepté, toutefois, les parties que l'on a cachées, d'une manière si barbare, par l'espèce de baldaquin de l'autel. Ç'a été là encore une assez triste surprise.

Les Sibylles et les Prophètes du plafond accompagnent dignement le tableau du Jugement dernier; mais Michel-Ange a poussé si loin le mouvement et l'énergie, qu'on a peine à distinguer les figures de femmes des figures d'hommes. Ses femmes ressemblent souvent à des jeunes garçons énergiques qui ne craignent point de se compromettre par de singulières et violentes attitudes. En revanche, son Isaïe ressemble à une magicienne irritée prête à se venger d'un enfant qui aurait troublé ses conjurations.

Toute cette voûte couverte de peintures devait être resplendissante il y a deux siècles et demi. Ces peintures ont souffert, se sont ternies et peut-être harmonisées. Ce sont cependant les mieux conservées du Vatican.

Les parties latérales de la chapelle sont décorées de quatorze tableaux de Luca Signorelli, Cosimo Roselli, Sandro Boticelli, Domenico Ghirlandajo et du Pérugin. C'est là que l'on apprécie vraiment ce dernier maître. La fresque représentant le Baptême du Christ, dont le fond est presque blanc, est surtout de l'effet le plus surprenant. Ces peintures, toutes de maîtres florentins, nous prouvent que, à cette époque, cette école était à son apogée.

Les peintures de la chapelle Pauline, qui sont de Michel-Ange, aussi prodigieuses d'énergie que celles de la chapelle Sixtine, sont aujourd'hui presque détruites par la fumée. Il n'est pas possible que ce soit lui, Michel-Ange, qui ait dessiné cet affreux cheval vu par la croupe de l'une de ces peintures (la Conversion de saint Paul). Sur la porte, le saint Pierre aux Liens est d'un excellent effet.

Le palais du Vatican, construit comme à l'ombre de Saint-Pierre, auquel il est adossé, ne se présente pas bien de ce côté. On ne juge bien son ensemble que des terrasses du portique, et cet ensemble a bien quelque chose de décousu. La cour dite de Saint-Damas, décorée de ce portique à triple étage que Ra-

phaël a orné de ses fresques, est la partie la plus intéressante et la plus gracieuse du palais. Paul III, Pie IV, Sixte-Quint y ont fait, chacun, des additions considérables. La construction de Sixte-Quint, qui savait vouloir en toutes choses et qui, par conséquent, fit beaucoup, formerait à elle seule un palais. On comprend que toutes ces additions successives n'aient pu se faire qu'aux dépens de l'harmonie de l'ensemble. Si l'œil est peu satisfait, l'intérêt y gagne. On ne peut tout embrasser d'un seul regard; il faut chercher; on fait des découvertes, et l'on peut passer bien des heures et bien des jours sans ennui à parcourir ces cours, ces portiques, ces salles, ces galeries, auxquels donnent accès huit grands escaliers et quantité d'autres plus petits, au nombre, assure-t-on, de plus de deux cents.

Je ne conduirai pas le lecteur dans toutes ces salles et ces galeries; nous nous y perdrions. J'indiquerai seulement, comme les plus remarquables, la salle Ducale, où le pape fait, le jeudi saint, la fonction du lavement des pieds, en présence de quelques centaines d'Anglais; le Bernin a peint dans cette salle un rideau relevé par des anges de l'effet le plus frappant; les chambres de' Paramenti, où s'habille le pape, et de la garde-robe; c'est dans ces pièces que se tient le conclave; enfin les salles de Borgia, que Jean d'Udine et Perino del Vaga ont ornées de stucs et de peintures.

A la sortie de ces appartements et après avoir tra-

versé un long corridor, dans les murs duquel sont incrustés, d'un côté, des inscriptions païennes; de l'autre, des inscriptions chrétiennes et quelques bas-reliefs et fragments antiques, on arrive à ces fameuses chambres ou stanze que Raphaël a décorées de ses immortelles peintures. C'est plutôt une galerie qu'un appartement; on n'y voit ni meubles ni tentures, pas même un siége ou un banc. Les murailles sont couvertes de peintures de haut en bas. Je suis tout à fait d'avis de n'y introduire ni meubles ni ornements étrangers, mais le pavé devrait être mieux assemblé et tenu avec plus de propreté. Ces salles pourraient enfin, tout en restant vides et inhabitées, paraître réellement moins abandonnées. N'y avait-il pas, en effet, quelque chose à faire pour prévenir les dégradations occasionnées par l'humidité des murs? Les feux de bivouac allumés au milieu de ces galeries sans cheminées, par les soldats du connétable de Bourbon, ont, dès l'an 1528, gravement altéré ces incomparables peintures. Il ne faut pas que l'indifférence ou la négligence les laissent se dégrader complétement. Peut-être pourrait-on donner plus de jour à ces salles, qui sont à peine éclairées. Ce serait un moyen de combattre l'humidité.

Les deux premières salles n'appartiennent pas à Raphaël, bien qu'elles aient été décorées par des artistes de son école.

La troisième, dite la salle de Constantin, où se

trouve le grand tableau oblong de la bataille de Constantin contre Maxence, a été décorée en entier sur les cartons de Raphaël, à l'exception du plafond, qui ne fut achevé qu'après sa mort. On montre dans cette salle plusieurs figures que Raphaël a peintes de sa main.

La quatrième salle, celle de l'Héliodore, contient ce tableau d'Héliodore chassé du temple, l'une des plus belles compositions de Raphaël, celle qui, peut-être, dut plaire le plus à Jules II, dont elle flattait par allusion le caractère ferme et énergique. C'est dans cette salle que se trouvent les tableaux du Miracle de Bolsène, d'Attila, et celui de saint Pierre tiré de sa prison, devant lequel se sont extasiés tant de prétendus connaisseurs, séduits par un triple effet de lumière assez heureusement rendu.

La cinquième salle, dite de la Signature, contient les deux peintures les plus parfaites des stanze : l'École d'Athènes et la Dispute du saint Sacrement. C'est le point culminant de l'art. Raphaël s'y est montré supérieur à tout ce qui avait été fait jusqu'alors et n'a pas été surpassé. L'École d'Athènes est l'œuvre charmante d'un homme de génie d'un goût délicat qui n'ignore rien de ce que son siècle pouvait savoir. C'est l'antipode de ce genre affecté qui plaît surtout aux ignorants et aux esprits vulgaires, et auquel tel artiste à la mode doit aujourd'hui tout son succès.

Dans le dernier siècle, on accusait l'École d'Athènes de sécheresse et on lui reprochait une certaine apparence péruginesque, qui, maintenant que le goût a changé, n'est pas un de ses moindres mérites.

C'est encore dans cette même salle qu'est placé ce charmant tableau du Parnasse, conçu dans le goût antique, comme les peintures de la Farnésine.

On voit dans la sixième salle ces peintures de la voûte, exécutées par le Pérugin, que le pape Jules II voulait faire effacer comme celles de Pierre del Borgo, de Luca Signorelli et autres, pour les remplacer par les peintures de Raphaël. Mais, tout en consentant à effacer ces peintures de ses devanciers, l'artiste délicat respecta celles du Pérugin, son maître. Dans cette salle est placé le tableau de l'Incendie del Borgo Vecchio, dans lequel Raphaël semble avoir voulu lutter avec Michel-Ange, et ceux de la Victoire de Léon IV sur les Sarrasins, près du pont d'Ostie, et de Charlemagne couronné empereur par ce même pape Léon IV [1]. Les peintures du Pérugin que Raphaël a conservées ornent les quatre médaillons de la voûte.

Ces six salles, dont quatre seulement ont été décorées par Raphaël, se trouvent dans la partie du

[1] Dans ce tableau du couronnement de Charlemagne, le peintre a donné au pape Léon IV la physionomie de Léon X et à l'empereur Charlemagne les traits de François Ier, ce qui a induit en erreur Vasari, qui décrit ce tableau comme représentant le couronnement du roi de France par Léon X.

Vatican que fit construire Nicolas V. Nous le répétons, l'architecture en est massive, et ces pièces sont à peine éclairées par d'étroites fenêtres qui prennent leur jour sur la cour du Belvédère et dont les embrasures sont si profondes, qu'elles forment comme autant de petites pièces. La raison d'économie peut seule avoir empêché de remplacer les lourds châssis et les petits carreaux en losange de ces fenêtres par un vitrail qui donnerait à la lumière une ouverture suffisante et qui assainirait ces salles. Je suis surpris que ce travail n'ait pas été exécuté par les Français qui ont défendu les Loges contre les intempéries des saisons par un beau vitrage.

Dans d'autres salles qui font suite aux stanze, on voit des perspectives de Balthazar Peruzzi, et, dans l'appartement de la comtesse Mathilde, des fresques de Romanelli qui ne manquent pas d'un certain mérite, mais auxquelles le voisinage de Raphaël fait grand tort.

Nous avons fait une promenade dans les jardins du Vatican par un temps magnifique. La colonie était au grand complet, et le langage et les manières de nos nourrices picardes ont grandement amusé nos princesses et nos belles dames romaines ; je pourrais dire et réciproquement, mais je n'ose. La plupart des allées du jardin sont bordées de belles charmilles, tracées comme autant de parallèles, ou de chemins couverts, pour se garantir contre les ardeurs du midi,

c'est-à-dire de façon à donner toujours de l'ombre. Au haut du jardin, près de la tour, on voit quelques beaux arbres. Ces jardins, du reste, n'ont été disposés sur aucun plan, bien que Bramante ait contribué à leur embellissement. Leur principal ornement est le casino del Papa, autrement dit la villa Pia, élevée par Pie IV, d'après les dessins de Pyrro Ligorio. On prétend que c'est la copie d'une villa grecque qui existait sur le bord du lac de Gabinius. Ce bâtiment, que divers papes ont fait restaurer, est certainement une des plus élégantes copies de l'antique que nous connaissions. Au rez-de-chaussée, on a réuni quelques terres cuites qui paraissent grecques et qui sont, sans doute, étrusques, comme celles du grand musée. On voit, aux angles, des trous ménagés dans ces plaques, pour les attacher au mur par des chevilles de bois ou de fer.

L'étage supérieur, meublé dans le goût moderne, avec tentures en damas rouge et jaune, et fauteuils à bois dorés, contraste avec le rez-de-chaussée. Beaucoup des objets d'art qui avaient été réunis autrefois dans ces appartements ont été transportés dans les différents musées du Vatican, où ils sont beaucoup mieux placés. C'est dans cet appartement de l'étage supérieur que le pape actuel donne souvent des audiences, quand il habite le Vatican. Aujourd'hui le pape était au Quirinal, et on nous avait abandonné les jardins. Les custodes nous ont donné maintes représentations des eaux, que l'on fait jaillir

à volonté. A vrai dire, ce ne sont guère que des jouets d'enfant. La pièce principale se compose d'un petit navire avec canons, trompettes, pavillons, pompes, cordages, le tout lançant de l'eau par jets ténus et produisant un effet assez bizarre.

Il y a, en outre, des conduits cachés que l'on fait jouer entre les jambes ou sur le dos du promeneur. Si, hâtant le pas, il croit échapper à cet arrosage et qu'il se réfugie dans l'escalier, il y est accueilli par un autre feu croisé de jets d'eau. Ces enfantillages ne sont guère dignes du palais d'un pape, et on eût pu faire un meilleur usage de ces eaux empruntées autrefois, par Trajan, au lac de Bracciano. Ce n'est guère la peine d'aller les prendre à 36 milles pour en tirer un parti aussi puéril.

La basse-cour papale, pleine de pintades, de paons, de canards de Barbarie et de faisans en cage, conviendrait mieux aussi à un jardin géologique qu'à celui du Vatican. Nous préférons à ces misères ces magnifiques points de vue que l'on a sur la ville, le monte Mario et la campagne de Rome, dans la direction du ponte Molle et du Soracte. Quel magnifique soleil! quel luxe de lumière! Nous ne sommes qu'en avril et on se croirait en juin. Du haut des terrasses et en se retournant vers la droite, on aperçoit Rome entière, les collines de Tivoli, le monte Cave, et à l'horizon les montagnes de la Sabine. C'est là le vrai luxe, le luxe éternel de cette promenade.

C'est dans un des jardins et sur le perron d'un des escaliers qu'est placée la pomme de pin colossale, en bronze, qui ornait, à ce que l'on croit, le faîte du mausolée d'Adrien. Bien qu'elle n'ait pas moins de 11 pieds de haut sur 5 de large, elle nous a paru petite pour un tel objet, et, fût-elle accompagnée des deux paons réunis sur ce même perron, elle devait produire un effet assez médiocre. Nous préférons la statue de l'ange placée aujourd'hui sur le môle d'Adrien et qui a donné son nom au monument.

En sortant des jardins, nous avons fait une promenade fort longue et assez fastidieuse dans les souterrains de Saint-Pierre, dits *Grottes du Vatican*. Nous y avons vu plusieurs grandes mosaïques, dont quelques-unes sont d'une exécution assez avancée. Les peintures des voûtes sont modernes et tout à fait détestables. Les sculptures sont de beaucoup préférables. Nous nous rappelons surtout un bas-relief qui a pour sujet Dieu tirant Ève de la côte d'Adam.

Les sculptures byzantines et les colonnes torses de l'autel sont curieuses. Le pavé de la vieille basilique a été conservé, et on a réuni dans ces souterrains un grand nombre de monuments qui appartenaient à l'ancienne église de Saint-Pierre, et qui en ont été retirés au moment de sa démolition. Ces galeries forment une espèce de labyrinthe dans lequel il serait difficile de se retrouver sans un guide.

Parmi les tombeaux qu'on y a placés, les plus cu-

rieux sont ceux du pape Adrien IV, de l'empereur Othon II, et celui de Boniface VIII, qui porte la date de 1301 et qui est de Jean Cosmate. C'est à propos de ce tombeau que Dante s'écriait :

> Fatto ha del cimiterio mio cloaca
> Del sangue e della puzza [1].

La plupart de ces tombeaux de papes sont des sarcophages antiques avec bas-reliefs également antiques. On a même tiré parti d'un sarcophage égyptien en granit rose dit syénite. Dans le coin d'un des souterrains les plus obscurs, on a placé le tombeau d'Alexandre VI, le père de César Borgia. Il semble qu'on ait voulu le cacher.

Indépendamment du tombeau d'Othon, ces souterrains ont servi de sépulture à plusieurs rois, reines, cardinaux et personnages de distinction. Nous citerons, dans le nombre, la reine Christine, morte, à Rome, en 1689; Charlotte, reine de Chypre et de Jérusalem, morte également à Rome, du temps du pape Innocent VIII; Marie-Clémentine, reine d'Angleterre, morte à Rome, en 1735, et le prétendant, mort en 1767?

Le plus ancien de tous ces tombeaux est celui de Julius Ramus, préfet de Rome, mort en l'an 359. C'est un fort beau sarcophage en marbre de Paros,

[1] Parad., XXVII, 25.

orné de bas-reliefs représentant divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Nous ne quitterons pas les cryptes du Vatican sans mentionner les deux anges en mosaïque de Giotto et les peintures d'un élève du Pérugin, qui décorent un autel et qui sont même attribuées à ce maître.

Au moment où nous sortions des souterrains de Saint-Pierre, le pape entrait au palais, et nous l'avons rencontré dans les escaliers du Vatican. Il était vêtu de rouge et coiffé d'une espèce de chapeau à trois cornes galonné d'or. Les dragons pontificaux et la garde noble lui servaient d'escorte. Le costume de la garde papale est mi-parti jaune et vert, et ressemble assez, pour la coupe, à celui des valets de cœur ou de carreau. Ce costume donne à la cour papale quelque chose du XVe siècle. Comme nous nous inclinions, le pape nous a donné sa bénédiction avec une certaine onction. Il nous a paru souffrant, bien qu'il marchât fort vite. Son teint, très-allumé, tranche vivement sur un encadrement de cheveux blancs.

— Nous avons fait de nombreuses visites à la bibliothèque du Vatican [1]. En entrant dans ces salles, on se croirait plutôt dans un musée que dans une bibliothèque. Des peintures, des vases étrusques, des statues frappent les yeux de toutes parts. Les mu-

[1] Vatican, de *vaticinari*, prédire. Ce serait à la place du Vatican actuel que les anciens devins étrusques auraient, dit-on, rendu leurs oracles.

railles ont été décorées par les Zuccheri et leur école. Tout est peint à fresque et brillant des couleurs les plus vives. C'est gai et coquet à l'œil ; mais les compositions sont faibles et l'exécution plus faible encore. Les arabesques, que l'on a peut-être par trop multipliées, surtout dans certaines salles, sont d'un meilleur goût et rappellent les loges. Le plafond, de Mengs, le meilleur ouvrage de ce maître, est bien supérieur aux autres peintures. Il représente le Parnasse. Le galbe et le modelé des figures sont excellents, bien qu'elles manquent un peu de relief. Le coloris est suffisant, mais un peu froid. J'ai remarqué surtout les figures nues d'enfants des pendentifs. C'est du Gérard savant et coloré. Le grand compartiment du plafond offre de charmantes têtes de femmes évidemment copiées sur la nature, mais sur une nature de choix, c'est-à-dire distinguée, vraiment belle. L'or est très-habilement disposé dans l'ornementation de ce plafond. En tout, on reconnaît un homme très-habile, d'un goût délicat et recherché, mais non d'un grand goût. Une petite peinture en détrempe, qu'on prétend être du VIIIe siècle et qui représente un personnage que l'on assure être Charlemagne, mérite quelques instants d'attention.

Les vases étrusques sont de second choix, toutes les belles pièces ayant été réunies dans le nouveau musée étrusque formé par le dernier pape.

Le savant cicerone qui nous introduisit dans la

bibliothèque voulait que la peinture représentant Charlemagne eût été donnée à la Vaticane par l'empereur d'Occident lui-même, se fondant sur ce que cette bibliothèque, la plus ancienne de l'Europe et remontant au pape saint Hilaire, existait déjà depuis longtemps lorsque Charlemagne vint à Rome. Saint Hilaire, en effet, avait, dès l'an 455, rassemblé un certain nombre de manuscrits dans son palais de Saint-Jean de Latran. Nicolas V, qui aima les lettres et les arts, les fit transporter, plus tard, dans le Vatican. Sixte-Quint songea à construire un local pour placer toutes ces richesses. Violent en tout, il voulut que ce local fût disposé dans l'espace d'une année et décoré l'année suivante. Bembo donne à entendre que ce pape s'attacha plus à orner sa bibliothèque de beaux marbres et de peintures qu'à l'enrichir de manuscrits. Ce fut Léon X qui y apporta les accroissements les plus considérables. La plupart de ses livres et de ses manuscrits sont sous clef, dans des armoires en bois, dont les volets sont recouverts de peintures et d'arabesques, de sorte qu'on ne peut pas même voir le titre des livres et qu'il est difficile d'apprécier les richesses que la Vaticane peut renfermer; cependant ces richesses sont immenses, surtout en manuscrits. Monsignore Lorati, conservateur, et monsignore Massola, sous-directeur, nous ont mis à même, avec une grande libéralité, de jouir de ces richesses, sans, toutefois, contrevenir au décret

de Sixte-Quint, inscrit, sur une table de marbre, dans cette salle des lecteurs si peu fréquentée, et qui excommunie toute personne, fût-ce même le bibliothécaire, qui laisserait sortir un seul volume de l'établissement sans une permission écrite par le pape lui-même. Nous connaissons plus d'une bibliothèque où quelque règlement semblable devrait être mis en vigueur.

Les conservateurs romains gémissent encore de la contribution imposée à la Vaticane par l'armistice de Bologne et qui, après le traité de Tolentino, fut mise à exécution avec une rigueur un peu aveugle, à ce qu'il semblerait, par la commission envoyée par le Directoire. Ils se moquent à l'italienne, c'est-à-dire un peu amèrement, de l'ignorance de ces commissaires et de certaines bévues qui pourraient bien avoir été volontaires. Ils ont même fait le procès à leur avidité, leur choix ne s'étant pas borné aux manuscrits, selon la lettre du traité, mais s'étant étendu aux imprimés et aux médailles. Hâtons-nous de dire que tout ce qui avait été pris a été rendu en 1815. Ajoutons que la plupart des ouvrages qui ont fait le voyage de Paris sont ornés de fort belles reliures, aux armes impériales, en souvenir de leur pérégrination.

Au moment où cette restitution eut lieu, il se passa un fait assez singulier. Au nombre des manuscrits transportés à Paris s'en trouvaient trente-huit qui provenaient de la bibliothèque de l'université d'Hei-

delberg, autrefois enlevés, par Tilly, sur l'électeur Palatin, et dont le duc de Bavière, Maximilien, avait fait présent au pape Grégoire XV. Le gouvernement romain se fit un cas de conscience, au moment où lui-même revendiquait les ouvrages qui lui avaient été enlevés par la guerre, de conserver ces manuscrits provenant d'une sorte de pillage. Il les restitua à l'université d'Heidelberg, ainsi que huit cent quarante-sept manuscrits allemands alors au Vatican, au nombre desquels se trouvait la fameuse traduction paraphrasée de l'Évangile, par Otfrid, et qui provenaient aussi du pillage de Tilly. On se demande alors pourquoi le reste de ces ouvrages n'a pas été rendu; pourquoi, enfin, la bibliothèque de Christine, formée de celles de Wurtzbourg, Prague et Brême, enlevées par son père, Gustave-Adolphe, et données par elle à la Vaticane, n'a pas été également restituée. Si chaque gouvernement voulait rendre ce qu'il a acquis par le droit de la guerre, soit en livres, soit en objets d'art, Dieu sait quel bouleversement aurait lieu dans tous les musées et toutes les bibliothèques de l'Europe!

La bibliothèque vaticane, indépendamment des livres, contient une quantité d'objets dits de *bric-à-brac*. Nous avons remarqué, dans le nombre, l'armure que portait le connétable de Bourbon au moment du sac de Rome, et son épée. Son corps, transporté à Gaëte, fut longtemps conservé dans la cita-

delle de cette ville, où il était, pour la garnison, comme une sorte d'objet de terreur. On raconte que trois fois l'an on changeait son costume. Une fois, le soldat chargé de cette besogne, ayant mis un jour de retard à faire la toilette du cadavre momifié, en fit un si mauvais rêve, qu'il s'écriait le lendemain tout effaré : « Questo Borbone grida la notte come un diavolo se non si veste a suo tempo. »

Parmi les manuscrits curieux que nous avons pu examiner, nous signalerons les deux Virgiles des IV[e] et V[e] siècles. L'un d'eux, dont les miniatures sont à demi-effacées, donne une idée assez exacte de la situation des arts au moment de l'invasion de la barbarie. Un fronton d'un temple grec d'une des miniatures est cependant d'un style assez pur. Dans l'autre manuscrit, qui est de plus grande dimension, les figures des cinquante miniatures qu'il renferme, tout à fait grossières, n'ont pas même le mérite de la précision. On n'y trouve aucune perspective. Elles semblent exécutées d'après les procédés chinois, moins la vivacité du coloris. Elles montrent cependant comment l'artiste comprenait son sujet, qu'elles expriment toujours avec une certaine netteté. Ces miniatures ont été gravées assez grossièrement dans l'ouvrage de Seroux d'Agincourt. Depuis, quelques fragments en ont été reproduits avec plus d'exactitude. Ces manuscrits de Virgile venaient de la bibliothèque du Bembo.

Le Térence, qui provient également de la bibliothèque du Bembo, a été exécuté vers la fin du VIIIe siècle. On suppose qu'il a été copié sur un manuscrit plus ancien. Ses miniatures sont fort curieuses quant aux renseignements qu'elles peuvent donner sur l'époque de transition des temps antiques aux temps modernes. L'exécution des figures est barbare et bien certainement inférieure à celle du Virgile et des peintures des Catacombes, qui peuvent être du même temps.

Le poëme de Donizon est d'une époque postérieure. On voit dans l'une des miniatures le portrait de la comtesse Mathilde, son héroïne, qui tient à la main une grenade et qui porte un costume fort riche, et un bonnet pointu tout doré et orné d'une couronne de pierres précieuses. Dans une autre miniature, l'empereur Henri IV est figuré prosterné devant Mathilde et l'abbé de Cluny, qui a la mitre en tête. Dessous on lit : — *Le roi supplie l'abbé et Mathilde aussi.* Ce ne fut, en effet, que sur leur intercession que le pape voulut bien absoudre l'empereur. Ces peintures sont certainement plus grossières que celles du Térence et du Virgile. Les détails ne sont qu'indiqués. Le travail est lourd, incomplet. Rien n'a été recherché. Les miniatures de nos beaux manuscrits carlovingiens du VIIIe et du IXe siècle leur sont bien supérieures.

Nous n'en dirons pas autant du manuscrit grec ascétique qui a pour titre l'*Échelle de la Foi*. Ses mi-

niatures, de très-petites proportions, sont d'une admirable netteté et d'un style tout à fait antique. Plusieurs figures de femmes rappellent les attitudes des personnages de la noce aldobrandine et sont drapées comme eux. Le travail est soutenu et du dernier précieux. L'échelle d'or joue toujours un grand rôle dans chacune de ces petites compositions.

Un des plus beaux manuscrits que j'aie jamais vus, le roi des manuscrits pour la richesse, le précieux et la perfection de chaque détail, mais surtout pour le grand style des miniatures, c'est celui de la Genèse et du Nouveau Testament, qui provient des ducs d'Urbin. Ses peintures ont été attribuées au Pinturiccio et au Pérugin; elles sont dignes de ces maîtres. Chaque miniature forme une sorte de tableau d'une naïveté charmante et du plus grand caractère. Les deux volumes grands in-folio de ce manuscrit, indépendamment des miniatures, sont ornés d'une infinité de vignettes, culs-de-lampe, arabesques, paysages, du plus merveilleux travail.

Citons encore le Bréviaire de Mathias Corvin, le traité des Sept Sacrements de Henri VIII, espèce de réfutation de l'hérésie de Luther, avec vignettes fort délicates; la dernière page de ce manuscrit contient une dédicace assez plate du roi au pape Léon X : voici ce distique :

Anglorum rex Henricus Leo Decime mittit
Hoc opus, et fidei testem et amicitiæ.

Un manuscrit des lettres de Henri VIII à Anne de Boleyn, sa maîtresse, à laquelle lui-même donne ce titre. Ces lettres sont au nombre de dix-sept, neuf en français, huit en anglais. Voici le fragment d'une lettre anglaise : « My own darling it is so long ago « since i have kist you. I would to have in my « arms, » etc.

Ce roi boucher était, à ce qu'il paraît, aussi tendre et aussi amoureux que féroce. On connaît la conclusion fatale de ses ardentes amours avec cinq de ses femmes.

Citons encore la vie de Frédéric, duc d'Urbin, ornée de miniatures de Giulio Clovio, élève de Jules Romain, une Histoire de Josué, du VIIe ou VIIIe siècle, à laquelle est joint un parchemin de plus de 10 mètres de longueur tout couvert de curieuses miniatures.

Trois des manuscrits les plus précieux de cette bibliothèque sont ceux des trois grands poëtes italiens, Dante, Pétrarque et le Tasse. Le manuscrit du Dante, tout entier de la main de Boccace, fut envoyé par lui à Pétrarque, qui l'a annoté. C'est donc l'une des plus grandes curiosités bibliographiques qui existent. Nous avons remarqué, en le parcourant, que Boccace écrivait presque aussi correctement que l'on imprime aujourd'hui. Le manuscrit des Rimes, de Pétrarque, tout entier de sa main, fort surchargé de ratures et d'annotations, nous montre avec quel

soin le poëte travaillait ses ouvrages. C'est le seul manuscrit que Pétrarque ait laissé.

Le manuscrit du Tasse contient une première version des trois premiers chants de la Jérusalem, écrite par le poëte, alors pensionnaire du duc d'Urbin, à l'âge de dix-neuf ans. La plupart des octaves ont été complétement changées ou modifiées. Il en est peu qui aient été conservées entières et qui aient trouvé place dans les éditions suivantes de la Jérusalem. A ce manuscrit sont joints des sonnets, des placets et même des corrections d'amis. L'écriture du poëte est assez belle, comme celle des lettrés avant la découverte de l'imprimerie. On montre plusieurs manuscrits du Tasse, tels que traités, dialogues sur la vertu, sur la beauté, sur les arts, sur la clémence, etc.

Le comte Cicognara avait, pendant le cours de sa vie, rassemblé une précieuse collection de livres d'arts. Cette bibliothèque a été réunie à la Vaticane en 1823, et ce n'est pas la moindre de ses richesses.

La bibliothèque vaticane, ainsi que nous l'avons dit, contient un grand nombre de vases antiques, étrusques, grecs et romains, dont quelques-uns sont fort curieux.

Un des vases étrusques, trouvé à Vulciano, et offert en don au pape en 1825, est un des plus précieux morceaux de ce genre qui existent. Les draperies des personnages, chargées d'ornements, ont toute la finesse d'exécution, toute la délicatesse de travail des

draperies des miniatures qui ornent les manuscrits des XIV[e] et XV[e] siècles.

Plusieurs salles de la Vaticane sont garnies d'armoiries et de vitrines renfermant un nombre infini d'objets curieux antiques ou de l'époque de la transition. Ce sont d'anciens ustensiles en bronze, pareils à ceux qui proviennent de Pompeï et d'Herculanum, des dieux pénates, des meubles, des ivoires sculptés, des verres peints et rehaussés d'or, représentant des saints personnages [1], des crucifix de diverses matières, des peintures grecques et byzantines, des madones, de l'école de Guido de Sienne, de Giotto, de Cimabué et des Gaddi.

Le nombre de ces peintures, qui seraient plus convenablement placées dans un musée spécial, est très-considérable. On distingue parmi elles un Christ attribué à Léonard de Vinci, mais que je croirais plutôt de Salaï. Parmi ces objets de divers genres, assez confusément classés, se trouvent un calendrier russe, orné de peintures dans le genre des triptyques grecs, et un calendrier mexicain qui se monte et se démonte à volonté. Dans l'une de ces salles sont placées les fameuses Noces aldobrandines. C'est une peinture qui semble exécutée en décoration, par teintes larges et sans modelé; mais, comme agence-

[1] Quelques-uns de ces monuments des premières époques du christianisme ont été reproduits dans le magnifique ouvrage sur les catacombes publié par le gouvernement français.

ment, c'est du style le plus grand et du plus noble caractère. Une figure de jeune fille, peinture antique placée dans la même salle, est bien supérieure, à notre avis, aux Noces aldobrandines. C'est beau comme le torse de ces femmes du Parthénon, dont la tête n'existe plus. C'est d'une suavité et d'une grandeur de dessin incomparables.

En quittant la bibliothèque, disons un mot de l'atelier de mosaïque placé dans l'ancien palais du tribunal de l'Inquisition. Cet atelier est consacré aujourd'hui à la copie des tableaux des plus grands maîtres; on en fait un tous les quinze ou vingt ans. Nous aurions voulu qu'il en sortît quelque chose d'original, ne serait-ce que comme décoration, art dans lequel les Italiens et les Romains excellent encore aujourd'hui.

II.

LE FORUM. LE COLISÉE.

L'une de mes premières courses dans Rome a été pour le Forum. J'y suis arrivé par la rue Marforio, qui débouche du côté de l'arc de Septime-Sévère. Je dois l'avouer, sous l'impression des phrases qui ont été faites, j'étais au milieu de la place ou plutôt à l'entrée de la promenade du Campo-Vaccino que je cherchais encore le Forum. Je voyais bien, d'un côté, ses arcs que l'on a exhumés, de l'autre les colonnes des temples de Jupiter Tonnant, de Jupiter Stator et de la Fortune, et cependant je ne pouvais me croire sur l'emplacement de l'ancien Forum, tant l'espace sur lequel sont construits ces édifices est resserré. Il devait l'être bien plus encore quand tous ces temples étaient debout et entiers, et que le Forum romanum était entouré de portiques.

Ce mot de *forum* implique l'idée d'une place, et cependant, aujourd'hui, rien de moins exact. C'est plutôt une sorte de champ abandonné d'une forme

irrégulière et qui n'est pas nivelé. En effet, du côté de la ville et du Capitole, il a été fouillé à une profondeur de plusieurs mètres, de façon à retrouver l'ancien sol et à arriver à la base des édifices en ruines qui s'élevaient de ce côté, tels que le temple de la Fortune, de Jupiter Tonnant, de Jupiter Stator (*Græcostasis*), la colonne de Phocas, l'arc de Septime-Sévère, etc. Plus loin et au delà de l'arc de Septime-Sévère, le champ se relève, et les terres, retenues par un mur voûté de construction moderne, sont plantées d'arbres alignés et formant une promenade très-mal tenue. A droite et à gauche s'élèvent des collines couvertes de ruines ou formées par ces ruines, au pied desquelles sont placés les édifices du Forum proprement dit.

Nous ne décrirons aucun des monuments du Forum d'une manière complète. Tous sont connus et ils ont trop souvent changé de noms pour que, nous aussi, nous mettions en avant nos conjectures.

Le pavé de la Voie Sacrée, sur laquelle Horace se promenait en rêvant à des bagatelles, comme il nous raconte que cela lui était habituel, était composé de blocs de basalte fort irréguliers. Pour peu que le poëte fût distrait, il courait grand risque de se donner une entorse ou de se casser le nez. Cette voie était aussi singulièrement étroite, surtout en se rapprochant du Capitole, au point où elle prenait le nom de *Clivus capitolinus*. Deux chars devaient avoir

grand'peine à y passer de front, et aucun recul n'était possible pour examiner les nombreux et magnifiques édifices qui la bordaient de chaque côté. Parfois l'espace est si resserré, que l'on a dû tailler dans l'entre-colonnement du portique l'escalier qui conduisait dans le temple, comme on le voit pour le temple de Jupiter Tonnant. L'espace qui sépare ce temple de l'autre côté de la rue, où sont placées les colonnes du portique du temple de la Fortune, n'est que de quelques mètres. Ce dernier temple, dont les colonnes, de diamètres différents, ont été empruntées, sans doute, à d'autres édifices de diverses époques, doit être une construction de la décadence dont on s'explique difficilement la présence sur le Forum, déjà si encombré.

La colonne de Phocas, que l'on regarda longtemps comme un dernier débris du temple de Jupiter Custos, et dont la duchesse de Devonshire fit déblayer le pied, sous la direction du savant suédois Akerbald, est certainement un des monuments des bons temps de l'art. La dédicace faite à l'empereur Phocas de cette colonne par Smaragde, exarque de l'Italie, n'est que l'acte de flatterie du misérable serviteur qui fit relever ou restaurer cette colonne; elle n'est certes pas du VIIe siècle et ne peut nullement nous renseigner sur l'état de l'architecture à cette époque.

La fouille, si facilement exécutée par la duchesse

de Devonshire, fut l'occasion d'un sonnet épigrammatique dans lequel Phocas, s'adressant aux savants, leur disait :

« En deux jours, un ouvrier, avec une bêche, a éclairci le mystère qui vous occupait, et ma gloire renaît. Avec les volumes que vous avez écrits pour savoir le nom qui devait être donné à ma colonne, on pourrait, en les plaçant les uns sur les autres, élever une pyramide aussi haute qu'elle. Pauvres savants, n'eussiez-vous pas mieux fait de jeter votre plume et de prendre une bêche ? »

Les trois belles colonnes de l'édifice qui s'appelait hier le temple de Jupiter Stator et qu'on appelle aujourd'hui *Græcostasis*, en attendant le nom qu'on lui donnera demain, sont du plus beau galbe ; le fragment d'entablement qu'elles supportent est réellement magnifique.

Le temple d'Antonin et de Faustine, placé, vis-à-vis de ces colonnes, à une petite distance, est un des édifices antiques les mieux conservés après le Panthéon. Les deux murs latéraux de la Cella existent encore, et les dix grosses colonnes du portique, en marbre cipolin, d'un seul bloc, sont encore debout. Ces colonnes ont 43 pieds de hauteur sur 14 de circonférence ; leur galbe un peu court et leur chapiteau si précieusement travaillé leurdonnent quelque chose d'égyptien. Elles sont surmontées d'un magnifique entablement composé d'immenses blocs de

marbre grec. Sur les deux côtés de la frise de cet entablement sont sculptés des griffons, des candélabres et autres ornements d'un très-beau travail. On montait au temple par un escalier de vingt et un degrés, aujourd'hui détruit. La transformation de cet édifice ou plutôt de ce qui en restait en église, dite de Saint-Laurent in Miranda, l'a sauvé, comme le Panthéon, d'une ruine complète.

Ce monument magnifique, élevé, par ordre du sénat, à Faustine, cette femme de Marc-Antonin qui trompait si résolûment un mari aveugle ou philosophe, contraste avec la simplicité du petit temple de Rémus et Romulus. Voici peut-être un des plus anciens monuments de la vieille Rome. Ce petit édifice, de forme ronde, a été également transformé en église ou plutôt en vestibule de l'église Saint-Côme et Saint-Damien. Il a donc été complétement dénaturé et ne nous donne que des renseignements bien vagues sur l'architecture des premiers temps de Rome. Les plaques de marbre que l'on voit aujourd'hui dans l'escalier du musée du Capitole, et sur lesquelles est tracé un plan de Rome, servaient de pavé à ce temple et y avaient été placées lors de la restauration qu'en firent Sévère et Antonin-Auguste.

En suivant ce côté du Forum et en se rapprochant du Colisée, on aperçoit trois immenses voûtes en briques frustes et dégradées, mais dont la carcasse est encore entière. Dans le principe, ce monument

s'appelait le temple de la paix. On veut aujourd'hui que ce soit la basilique de Constantin. On aperçoit encore, sur les montants des trois grandes arcades, quelques fragments d'entablement en marbre suspendus du côté de la place.

C'est à ce temple qu'appartenait la belle colonne en marbre blanc cannelé et d'ordre corinthien que l'on voit sur la place de Sainte-Marie-Majeure. Cette colonne a 15 mètres de hauteur sur 6 mètres 50 centimètres de circonférence. On peut juger, par cet échantillon, de la magnificence d'un édifice, dont les voûtes étaient soutenues par une suite de colonnes de cette dimension.

Les ruines de ce temple, le plus vaste peut-être de l'ancienne Rome, couvraient un espace de terrain considérable et permettaient encore, sous Paul III, de juger de la disposition et de l'ensemble de l'édifice. Mais, en 1536, ce pape les fit enlever pour agrandir la partie du Campo-Vaccino par laquelle l'empereur Charles-Quint devait faire son entrée dans Rome.

Lors des fouilles qui furent faites en 1812, du temps des Français, on trouva sous ces voûtes et tout à l'entour une immense quantité de matières précieuses, et on découvrit le pavé du monument, formé de marbre jaune antique et de cipolin ; on reconnut aussi que, à une époque reculée, cette basilique avait dû servir d'église. Comment se fait-il que cette des-

tination ne l'ait pas préservée comme le Panthéon et le temple d'Antonin et Faustine? Peut-être cette église fut-elle renversée par un tremblement de terre, et ses dimensions colossales se seront opposées à sa reconstruction, qui eût été trop onéreuse. La longueur de cet édifice était, en effet, d'environ 302 pieds sur 202 pieds de largeur. Les trois voûtes qui subsistent auraient été alors les trois chapelles latérales de droite de l'église autrefois basilique.

L'église de Sainte-Françoise-Romaine, bâtie au VIII[e] siècle, clôt le Forum de ce côté; elle fut construite sur l'emplacement d'un temple dont on voit encore la double tribune dans la cour d'un couvent de moines dont cette église dépend. On veut que ces deux tribunes aient appartenu au double temple de Vénus et de Rome, élevé par Adrien, qui en fut l'architecte. On sait qu'une critique faite, sur la construction de cet édifice, par l'architecte Apollodore lui coûta la vie.

Le milieu du Forum était rempli de monuments de toute espèce, tels que les rostres, la colonne milliaire, indiquant la distance des principales villes de l'empire, la colonne rostrale de Duilius, ainsi que de quantité de statues et d'autres colonnes. Que de débris précieux sont cachés sous les 6 mètres de terre qui couvrent cette partie de l'ancienne place!

Ce que nous ne pouvons comprendre, c'est que le gouvernement romain n'ait pas poussé, dans le mas-

sif du centre du Forum, quelques tranchées d'essai comme celles que nos agents ont ouvertes avec tant de succès sur les monticules de Khorsabad. On a peine à s'expliquer une pareille indifférence, pour ne pas dire pis.

Vers 1825, ce déblayement du Forum avait été décidé. M. Demidoff devait en faire les frais, qui s'élevaient à environ 200,000 francs. Un incident puéril, l'interdiction faite à cet étranger libéral de faire jouer chez lui la comédie, parce que deux des personnages d'un vaudeville que l'on avait représenté au palais Rospoli, sa résidence, s'appelaient l'un Saint-Ange et l'autre Saint-Léon, cet incident détermina M. Demidoff à quitter Rome pour Florence et fit manquer ce projet.

Par delà le temple de Vénus et de Rome, les hautes murailles du Colisée semblent fermer le Forum.

Cet édifice, dans le moyen âge, s'appelait le Colosseum, et, dans l'antiquité, l'amphithéâtre Flavien. C'est le plus étonnant des monuments que les Romains nous aient laissés. Il fut commencé par Vespasien, vers l'an 71, après la conquête de la Judée. Douze mille Juifs et 50 millions furent employés à ces travaux. A l'extérieur, le Colisée figure une énorme tour ovale dont la circonférence est de 550 mètres et le diamètre, sur sa plus grande longueur, de 200 mètres. La superficie de l'arène, placée au centre de la tour qu'entourent plusieurs étages de gra-

dins, est d'environ un demi-hectare. Le mur extérieur était décoré par quatre ordres d'architecture, un dorique au rez-de-chaussée, qui n'a été déterré que depuis le commencement de ce siècle, un ionique au premier étage et deux corinthiens aux deux derniers étages. Ces trois premiers ordres sont en colonnes, le quatrième en pilastres. Quatre-vingts arcades placées entre les colonnes correspondaient, pour les trois premiers étages, à un double portique faisant le tour de l'édifice. Le quatrième étage, orné de pilastres, servait d'appui au rang supérieur des gradins; des ouvertures carrées placées entre l'intervalle des pilastres, et de deux en deux, donnaient passage aux mâts du velarium qui défendait les spectateurs des ardeurs du soleil. Le velarium se manœuvrait aisément à l'aide de cordes et souvent, sur un signe des empereurs, les esclaves le repliaient de manière à jeter le soleil sur telle ou telle partie des spectateurs pour amuser l'autre.

Les soixante mille spectateurs qui pouvaient trouver place dans le Colisée y entraient par des ouvertures placées dans le portique du rez-de-chaussée et montaient aux divers étages par trente-deux escaliers, vingt grands et douze petits. Quatre arcades situées à chacune des extrémités des deux axes de l'ellipse servaient d'entrée aux animaux de haute taille, comme les éléphants ou les girafes. Les premières places occupaient la terrasse la plus rapprochée de l'arène,

dite *le podium*. Le podium s'élevait de $4^{m},50$ au-dessus du niveau de l'arène, et sa largeur était d'environ 5 mètres. C'est là que l'empereur, entouré des sénateurs, des vestales, des ambassadeurs des nations étrangères, des princes et des rois sujets ou tributaires du peuple romain, prenait place sur un siége un peu plus élevé que les autres. Indépendamment de cette place ostensible, l'empereur avait, au rez-de-chaussée, une loge dite *pulvinar*, protégée par un grillage en fer analogue à ce que nous appelons aujourd'hui une baignoire. Les tigres et les lions s'élançant hors de l'arène firent quelquefois irruption dans le podium, au grand effroi des spectateurs. On le protégea donc par des pointes de fer tournées vers l'arène et par des cylindres tournants placés sur son rebord, de façon à empêcher les animaux de prendre pied. Au-dessus du podium les gradins s'étageaient, formant plusieurs divisions; c'est là que les spectateurs des différentes classes prenaient place après avoir montré les *tesseræ* ou billets d'entrée qui leur étaient distribués, selon qu'ils appartenaient à telle ou telle catégorie. Ces différentes classes ou ordres de loges s'appelaient *præcinctiones* ou *mæniana*. La première était de douze gradins, la seconde de quinze, la troisième de dix. Au haut du portique soutenu par les quatre-vingts colonnes se trouvait une terrasse en bois sur laquelle se tenaient les ouvriers qui manœuvraient le velarium.

Les premières et les secondes places occupaient environ le tiers de la hauteur du bâtiment à partir du podium. Chacune d'elles contenait quarante-quatre bancs circulaires où vingt-cinq mille spectateurs pouvaient trouver place. En arrière se trouvaient neuf gradins réservés aux femmes et formant les troisièmes loges. La quatrième et dernière classe contournait, au sommet, la vaste circonférence de l'amphithéâtre. Ces places étaient séparées des trois autres divisions par un portique orné de belles colonnes de marbre, dont plusieurs ont été retrouvées dans les décombres du Colisée. Ce portique était placé à une hauteur d'environ 45 mètres. L'élévation extérieure de l'édifice était de 53 mètres. Ce portique supérieur, ainsi que tout l'intérieur de l'édifice, était revêtu de marbre, à l'exception des onze gradins du quatrième rang, où la brique remplaça les gradins de bois qui s'y trouvaient dans l'origine et que le feu avait détruits. Les gradins de marbre des autres étages étaient formés de coins d'environ 30 centimètres de hauteur sur 1 mètre de longueur. Ils reposaient sur un plan incliné, de sorte que le côté aigu ou le tranchant du coin s'adaptât au point le plus élevé de l'inclinaison, et que le côté large ou la tête formât le bord du gradin contre lequel s'appuyaient les jambes.

L'amphithéâtre Flavien fut restauré à diverses reprises et une dernière fois en l'an 430 de l'ère chrétienne par le préfet de Rome Lampadius. Les Goths

de Totila, pour enlever les crampons de métal placés assez inutilement entre les pierres de l'édifice, y firent ces innombrables trous que l'on voit de toutes parts dans ses murs, et lui portèrent le premier coup. Ce monument existait cependant encore en entier trois siècles plus tard. Ce ne fut que vers le xe siècle, mais surtout dans le xie, que sa ruine commença. On enleva d'abord les marbres qui le revêtaient à l'intérieur, et cette carrière artificielle servit à décorer bien des églises. Plus tard, dans le xve siècle, on s'attaqua aux pierres. L'enlèvement des gradins de marbre permettant aux eaux de s'infiltrer, bientôt les voûtes s'écroulèrent; les murs, qui n'étaient plus soutenus, se lézardèrent. Il est probable qu'un tremblement de terre aura déterminé la chute de l'enceinte extérieure vers le midi; alors la dilapidation s'opéra sur une grande échelle : Paul II acheva la ruine de la partie méridionale pour construire le palais de Saint-Marc. Le cardinal Riario puisa à ce même dépôt pour bâtir la chancellerie de Saint-Laurent in Damaso. Enfin le cardinal Farnèse, depuis Paul III, y prit la pierre employée dans le vaste palais qu'il fit construire.

Nous avons peine à nous expliquer que Michel-Ange ait prêté la main à cette œuvre de destruction. Mais ce grand homme voulait créer et prenait ses matériaux où il pouvait les trouver. Il est probable qu'il se sera dit : D'autres feront ce que je me refuserais à faire, et ces matériaux pourront être plus

mal employés. La pierre qui a servi à la construction du Colisée est du travertin, et de la plus belle qualité. On la trouvait sous la main et toute taillée; il était difficile de résister à la tentation.

Nous dirons encore que, au moyen âge, le Colisée fut, à plusieurs reprises, transformé en forteresse par les familles ou les partis qui se faisaient la guerre dans Rome, et cela n'aura pas peu contribué à sa destruction. Ce ne fut que vers le commencement de ce siècle que l'on a songé à arrêter la ruine totale de l'édifice. On a construit, aux extrémités qui menaçaient ruine, de grands arcs-boutants soutenant les parties disjointes, et on a soutenu les voûtes par trop dégradées. Il est à craindre, cependant, que la végétation qui croît dans les interstices des pierres et qui produit, du reste, un effet si pittoresque n'achève, à la longue, la ruine des maçonneries intérieures qui existent encore.

Sous les escaliers qui conduisaient aux vomitoires ou entrées des gradins se trouvent des chambres dites *fornices*, dont l'usage n'a pas été bien déterminé et qui paraissent plus convenables pour servir de prisons que pour tout autre emploi, bien que le raffinement auquel on suppose qu'elles étaient appliquées fût tout à fait romain. Des ouvertures placées à la base du podium donnaient accès dans l'arène. C'est par là que les gladiateurs ou les animaux destinés au combat étaient introduits. Quatre-vingts galeries sou-

terraines ou plans inclinés aboutissaient à ces entrées et à des trappes placées sur ces murs d'appui demi-circulaires qui divisaient le sous-sol de l'arène en un grand nombre de zones, dans chacune desquelles ces trappes étaient, sans doute, pratiquées.

L'amphithéâtre, dans l'antiquité, fut une corruption du stade et des jeux d'Olympie. Les Grecs, peuple délicat et d'une civilisation supérieure à celle des Romains, ne se laissèrent jamais aller à ces féroces jouissances et à ce goût dépravé pour le sang et le spectacle de la douleur. Il fallait que ce besoin fût bien profond et qu'il fût passé, en quelque sorte, en habitude dans les mœurs romaines pour que le meilleur des empereurs, celui que l'on appela les *délices du genre humain*, ait contribué à livrer au peuple cet immense théâtre du Colisée, dans lequel tant de créatures humaines devaient être immolées. Il fallait du sang à ce peuple dont l'orgueil et l'opiniâtre férocité avaient conquis le monde; il lui en fallait beaucoup.

Ces luttes et ces combats n'avaient lieu, dans le principe, qu'entre quelques hommes adroits qui consentaient à s'entre-tuer pour les plaisirs de leurs maîtres. D'autres luttaient contre des tigres, des lions et autres animaux féroces, avec le même sang-froid et peut-être cette même certitude de la victoire que le toréador déploie, de nos jours, dans ses rencontres avec le taureau furieux. Mais bientôt ce spectacle dégénéra en scène de carnage, où le sang coulait à tor-

rents. Lorsque Titus inaugura le nouvel amphithéâtre, le nombre des animaux, depuis le renard jusqu'à l'éléphant, qui, ce jour-là, furent immolés dans l'arène, s'éleva à plus de cinq mille, et l'on ne parle pas des hommes. Ce que nous avons peine à comprendre, c'est comment s'effectuait la mise en scène de ces effroyables tueries. Les hommes chargés d'amener du Vivarium du mont Cœlius ou de la Porta-Major tous ces animaux renfermés dans des cages roulantes durent plus d'une fois être dévorés par eux au moment où ils les lâchaient dans l'arène. Il est également surprenant que ces gladiateurs armés d'épées si bien trempées, qui, avant le combat, défilaient deux à deux sous la loge de l'empereur, en lui criant : Adieu, César; ceux qui vont mourir te saluent, ne se soient pas quelquefois entendus pour escalader le podium, égorger leur maître féroce et massacrer bon nombre de ceux qui se proposaient de jouir de leurs souffrances. Mourir pour mourir, ne vaut-il pas mieux succomber après s'être vengé? Il est vrai que, pour beaucoup de ces hommes, ces combats étaient devenus une sorte de métier, disons plus, un besoin. Il y avait des gladiateurs d'un âge mûr qui devaient en quelque sorte à un coup d'épée adroit, à un meurtre habile chaque jour de leur existence. Ces gladiateurs émérites, sauvés un beau jour par le peuple, voyaient s'ouvrir la porte Vivaria, qui les rendait à la vie commune après trois

ans de ces terribles exercices; alors ils redevenaient citoyens ou bien, sous le nom de *lanistes*, ils enseignaient, à des esclaves qu'ils achetaient et qu'ils dressaient pour l'arène, la meilleure manière de s'entretuer. Dans ces prisons-écoles, les lanistes donnaient à ces victimes dévouées à l'amphithéâtre une nourriture abondante, afin d'accroître leurs forces, et, quand ils étaient suffisamment instruits et capables de se bien défendre et bien tuer, ils les vendaient aux patriciens ou à l'empereur qui voulaient divertir le peuple. Ces élèves des lanistes étaient les plus terribles adversaires pour ces Gaulois ou ces Germains si braves, mais si maladroits, qu'ils rencontraient dans l'amphithéâtre. C'étaient eux que, de préférence, protégeaient les vestales, les sénateurs ou les chevaliers, en relevant le pouce lorsqu'ils se trouvaient en danger, ménageant de cette façon leurs plaisirs. Il y avait quantité de raffinements dans ces combats. Toutes les armes étaient employées : la hache, le trident, la faux, le filet.

Des hommes attachés sur des chevaux, la tête renfermée dans un casque sans oculaire, armés d'épées ou de masses d'armes, se cherchaient et s'entretuaient à l'aventure. Il y eut des combats de nains et d'hommes contrefaits, et même des combats de femmes armées d'épées.

Une fresque antique nous représente un esclave qui entre dans l'arène peuplée de tigres et de lions,

tenant en main des œufs; s'il peut la traverser et déposer les œufs à l'extrémité opposée sans être dévoré, il sera libre.

Ces bestiaires, comme on appelait les malheureux qui devaient être livrés aux bêtes, étaient ou des esclaves, ou des condamnés à mort, ou des chrétiens. Ces derniers se laissaient déchirer sans résistance. Les autres luttaient avec le courage du désespoir, et quelquefois touchaient le peuple et échappaient à la mort. D'autres, les bestiaires de métier, comme les toréadors actuels, se faisaient un jeu de ces dangers de l'arène. Ils attendaient le tigre ou le lion de pied ferme à sa sortie de la Cavea, et, au moment où, se précipitant sur sa proie, l'animal croyait la saisir, le bestiaire, prenant son élan, franchissait le lion d'un seul bond.

Quand un des combattants avait été terrassé, que tous les pouces renversés des spectateurs avaient ordonné sa mort, le vainqueur lui donnait le coup de grâce. Les gardiens ou curateurs de l'amphithéâtre le saisissaient ensuite avec un croc et, le traînant par la porte Libitine, le jetaient au spoliarium. Là Tertullien nous apprend, comme l'ayant vu de ses propres yeux, que deux esclaves, auxquels, par ironie, on avait donné les noms de Mercure et de Pluton, attendaient le mort, qui souvent n'était que blessé. Mercure le touchait avec un fer rouge pour

voir s'il était bien mort; Pluton lui cassait la tête d'un coup de maillet.

Bien des chrétiens périrent dans ces jeux de l'amphithéâtre, et périrent sans lutter : le ciel les attendait. Cette terre du Colisée, imbibée de leur sang et du sang de tant de victimes, est regardée aujourd'hui comme sacrée; on voit souvent le peuple romain en ramasser et l'emporter comme une sorte de relique. On a établi au milieu de l'arène une croix au pied de laquelle est placé un autel, et tout autour quatorze autres petits autels ont été élevés à la mémoire des martyrs qui périrent dans le Colisée.

III.

TOPOGRAPHIE DE ROME. — RÉVOLUTIONS DANS SON ASPECT. — SA POPULATION.

La topographie de la Rome moderne s'est basée, quant au nombre des divisions, sur celle de la Rome d'autrefois. Ces divisions, qui s'appelaient régions dans l'antiquité (aujourd'hui *rioni*), furent portées, sous Auguste, de quatre à quatorze. Publius Victor, qui écrivait dans le IVe siècle, faisant la nomenclature de tous les édifices de la ville, les classe par régions. La notice des dignités de l'empire donne également le nom de régions aux quatorze quartiers de Rome [1].

La division moderne en quatorze rioni ou quartiers n'est cependant pas basée sur les divisions anciennes; elle n'a de rapport avec elles que par le

[1] Voici quels étaient ces noms : Porta Capœna, Cœlimontana, Isis et Serapis, Via Sacra, Esquilina, Alta Semita, Via Lata, Forum Romanum, Circus Flaminius, Palatium, Circus Maximus, Piscina Publica, Aventinum et Trans-Tiberina.

nombre. Quand fut-elle établie, on l'ignore. On croit, toutefois, que ce fut dans un moment d'indépendance et quand les Romains, reprenant les dénominations républicaines de leurs ancêtres, rétablirent la domination consulaire. Voici dans quel ordre sont placés ces quartiers ou rioni et leurs noms :

I. Monti.	VI. Parione.	XI. S. Angelo.
II. Trevi.	VII. Regola.	XII. Ripa.
III. Colonna.	VIII. S. Eustachio.	XIII. Transtevere.
IV. Campo Marzo.	IX. Pigna.	XIV. Borgo.
V. Ponte.	X. Campitelli.	

L'étendue de ces quartiers, étant basée sur la population de chacun d'eux, est très-inégale. La configuration du sol de la ville a peu varié depuis l'antiquité. C'est toujours cette même vallée que traverse un fleuve rapide et que dominent des collines d'une médiocre hauteur; sur la rive droite du fleuve, le Vatican et la crête prolongée du Janicule; sur la gauche, le Pincius, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin et l'Aventin. Le mont Capitolin, le Cœlius et le Palatin se détachent du groupe de ces dernières collines et s'élèvent isolément dans la vallée.

Toutes ces collines si fameuses n'ont qu'une très-faible élévation. Le plus souvent même, ce ne sont que de simples ondulations du sol. La plus élevée, le Janicule, n'atteint guère que 88 mètres, et le Capitole n'en a que 39. Il est vrai que, avec le temps,

les vallons qui les séparent se sont comblés en partie, les siècles y ayant accumulé des débris de toute espèce. Déjà, du temps des empereurs, la pente de quelques-unes avait été adoucie par des travaux de terrassements. Il est difficile, par exemple, de retrouver l'escarpement de l'ancien Capitole, et celui qui sauterait aujourd'hui du haut en bas de la roche Tarpéienne (aujourd'hui *monte Caprino*) en serait quitte pour un étourdissement. Si Rome reprenait sa population d'autrefois, il est probable que la faible élévation des monts Palatin, Esquilin et Cœlius s'effacerait à peu près complétement. Mais que Dieu nous préserve de voir jamais une ville anglaise ou américaine dans les quartiers du Forum et du Colisée.

Les forêts qui couvraient, dans l'origine, ces collines avaient déjà disparu du temps de l'ancienne Rome. Quelques arbres seuls avaient été réservés auprès des temples. Mais les sources qui existaient autrefois se retrouvent encore aujourd'hui pour la plupart; telle est l'áqua Argentina, l'aqua Lautola, celles que l'on rencontre sur le Quirinal, au palais del Grillo et dans le vicolo Mazzarini, et celles qui sourdent des flancs du Janicule et dans les jardins Corsini et Salviati.

L'eau de ces sources formait, dans la plaine que la ville a couverte plus tard, plusieurs marais ou vélabres, dont l'un remplissait tout l'espace occupé par

le cirque Maxime, qui sépare l'Aventin du Palatin, et où coule encore aujourd'hui un ruisseau fangeux. Ces marais alternaient avec de petits lacs, comme le lac Curtius et le lac Juturne, situés au pied du Palatin. On établit une communication entre ces marais, ces lacs et la Cloaca maxima; dès lors ils furent desséchés.

Les débordements du Tibre formaient, sur d'autres points, des marécages. Dans les parties basses de la vallée où est placée la Rome d'aujourd'hui, on exhaussa le sol, et le fleuve fut contenu dans son lit autant que faire se pouvait. Mais une chose nous surprend; c'est que les Romains, qui ne reculaient devant aucune entreprise, surtout lorsqu'il s'agissait de construire, n'aient point renfermé le fleuve entre de belles et bonnes digues, qui eussent été aussi utiles, pour le moins, qu'un cirque ou que plusieurs kilomètres d'aqueducs. Mais peut-être un motif religieux s'y opposait-il; on eût craint de contrarier la volonté du dieu Tibre, qui, dans certaines années, se permettait de faire jusqu'à quatorze fois ses promenades dans la ville.

Le Tibre est aujourd'hui le fleuve fougueux d'autrefois; sa largeur n'est guère que de 80 mètres dans Rome, et sa turbulence vient du voisinage des montagnes dans lesquelles il prend sa source et du caprice des nombreux torrents qu'il reçoit dans son cours de 250 milles romains, autrement 372,336 mè-

tres. Mais la cause des inondations terribles du fleuve tient plus encore à son peu de pente depuis Rome jusqu'à la mer qu'au voisinage des montagnes. De Rome à son embouchure, son cours est d'environ 40 kilomètres et sa pente seulement de $6^m,497$. On comprend que, pour peu que le volume des eaux soit augmenté et que souffle, en aval, ce vent de mer d'ordinaire si impétueux, le fleuve doive sortir de son lit. Ces inondations sont le fléau de la Rome d'aujourd'hui comme elles l'ont été de la Rome d'autrefois, et il n'y a pas de remède à y apporter. Le Tibre, dans sa traversée dans Rome, varie de 4 à 6 mètres de profondeur ; son lit est formé de gravier et de limon jaunâtre. Il est probable, bien qu'on ait pu dire, qu'en le draguant avec soin on y trouverait d'inestimables trésors en statues de bronze et de marbre.

L'île Tibérine, située à l'une des extrémités de la ville, près de la sortie du fleuve, est aujourd'hui toute couverte d'habitations. On connaît son origine quelque peu merveilleuse. Lors de la grande commotion populaire qui accompagna l'expulsion des Tarquins, le peuple irrité jeta dans le Tibre un amas de blé qui avait été récolté de leurs champs. Ce blé s'accumula dans quelques endroits, retint le limon du fleuve et forma une petite île qui devint, plus tard, l'île Tibérine. Les Romains consacrèrent cette île à Esculape, la revêtirent d'un quai construit en beaux blocs de travertin et lui donnèrent la forme d'un vaisseau.

Sur la poupe était placé un temple dédié à Esculape, sur la proue un autre temple dédié au dieu Faune. Un obélisque égyptien, placé au centre de l'île, figurait le mât du navire.

L'île Tibérine a gardé sa forme. La carcasse du navire subsiste encore; mais il ne reste plus du revêtement antique qu'une portion de quai du côté du couvent de San Bartolomeo.

Trois ponts, le pont Saint-Ange, ancien pont Ælien, le ponte Sixto ou Janicule et les ponts de l'île Tibérine réunissent les deux quartiers de Rome. Les débris de trois autres ponts, le pont Triomphal, le pont Palatin ou ponte Rotto, et le pont Sublicius, encombrent le cours du Tibre dans sa traversée dans Rome.

Les deux ports de la Ripetta et de Ripa Grande, situés aux deux extrémités de la ville, correspondent, l'un, le port la Ripetta, à la navigation du haut Tibre; l'autre, celui de Ripa Grande, sert au déchargement de tout ce qui arrive par la voie de mer. Ce dernier a, sous plusieurs rapports, remplacé le port d'Ostie d'autrefois. Dans certaines saisons de l'année, on y voit réunis un grand nombre de navires d'un petit tonnage, et les magasins et les bâtiments de la douane ne manquent pas d'une certaine animation.

Les eaux du Tibre, chargées de limon, ne sont guère potables; cependant elles ne sont pas insalubres et on peut s'en servir quand elles ont été clarifiées. Les riverains pouvaient en tirer parti; mais

elles n'étaient d'aucun secours aux habitants des quartiers éloignés. Il fallait donc recourir aux sources des collines les plus rapprochées; mais, à mesure que la ville s'étendait, ces sources devinrent insuffisantes. Le censeur Appius Claudius Cœcus, qui fut, à ce qu'il faut croire, le grand ingénieur de son époque (c'est lui qui fit construire aussi la voie Appia), amena le premier, en 442, par un conduit souterrain d'environ 12 milles de longueur, les eaux des collines voisines de la voie Prénestine. Quarante ans plus tard, ces eaux étant devenues insuffisantes, deux autres censeurs, Manius Curius Dentatus et Lucius Papirius Cursor, allèrent chercher, à 43 milles de Rome et à 4 milles au delà de Tivoli, les eaux de l'Anio; un lit factice les conduisait, du point où on les avait prises, à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, jusqu'aux dernières pentes des collines. Là des conduits placés sur de longues séries d'arcades les recevaient. Sous les renflements de la plaine, des conduits souterrains remplaçaient les arcades. L'exemple de ces premiers censeurs fut imité, et jusque sous les empereurs les aqueducs se multiplièrent, amenant, les uns, les eaux Marcia et Tepula, la meilleure peut-être de Rome, qui vient du haut Anio, à 33 milles de cette ville; les autres, sous les empereurs, l'aqua Julia, l'aqua Virgo, qui alimente encore aujourd'hui la fontaine de Trévi, l'aqua Alscatina, sur la rive droite du Tibre, qui venait des environs du lac de Brac-

ciano, à 22 milles de Rome; mais cette eau, provenant d'un sol volcanique, n'était pas de bonne qualité, et ne fut employée qu'aux naumachies et aux arrosages des jardins.

Cette ville, que traverse un fleuve, semble, dès lors, suffisamment pourvue d'eau; cependant, sous les successeurs d'Auguste et de Tibère, les aqueducs se multiplient et prennent une plus grande importance. L'un d'eux va chercher, à 46 milles de Rome, les eaux des sources Cerulea et Curtia, et les conduit jusque sur l'Aventin. Cette eau, qui égalait, pour sa qualité, l'eau Marcia, s'appelait l'aqua Claudia. Un autre aqueduc, le plus gigantesque de tous, commencé par l'empereur Caligula et terminé, par Claude, en 803, allait encore prendre les eaux de l'Anio, à 62 milles de Rome, près de Subiaco. Les arcades qui le supportaient, et dont quelques-unes avaient jusqu'à 36 mètres de hauteur, présentaient un développement de 9 milles.

Le dernier aqueduc fut construit par Trajan. Il aboutissait aux quartiers de la rive droite et avait été chercher, à 35 milles de Rome, au delà du lac Sabatinus (lac de *Bracciano*), des eaux d'une qualité supérieure à celle de l'aqua Alseatina ou Augusta.

Tous ces aqueducs, au nombre de dix, alimentaient les thermes, les fontaines, les naumachies, et servaient à l'arrosage de la ville et des jardins. Souvent le même aqueduc portait, par des conduits pla-

cés les uns au-dessus des autres, des eaux de différentes origines qui se séparaient à leur entrée dans la ville. On a calculé que, en mettant bout à bout chacun de ces aqueducs, ils auraient pu former une sorte de fleuve de plus de 107 lieues (428,000 mètres). Pendant un prolongement de 32,000 mètres ou 8 lieues, ils étaient portés sur des arcades formant un ou plusieurs rangs. Ces aqueducs distribuaient dans Rome, à l'aide d'une innombrable quantité de conduits, 1,132,000 mètres cubes d'eau toutes les vingt-quatre heures. Qu'on juge des dépenses énormes que leur établissement a dû entraîner.

De ces dix aqueducs antiques, il en existe encore trois; ce sont l'aqua Vergine (Virgo), l'aqua Felice (Marcia Claudia) et l'aqua Paola (Trajana) : ils suffisent et au delà aux besoins de la ville. L'aqua Vergine, ancienne aqua Virgo, dont Nicolas V, Sixte IV et Pie V firent réparer les conduits par l'architecte Alberti, aboutit à la fontaine de Trévi, construite, sous les papes Clément XII et Benoît XIV, par Nicolas Salvi. La masse d'eau que cette fontaine répand dans la ville, et qui n'est pas moindre de 66,000 mètres cubes par vingt-quatre heures, étonne le voyageur. L'aqua Felice, qui alimente les fontaines de la place Sainte-Marie-Majeure, del Tritone, de monte Cavallo et de tout le quartier du Capitole et du Colisée, fournit 20,537 mètres cubes d'eau toutes les vingt-quatre heures.

L'aqua Paola, qui réunit les anciennes prises Alseatina ou Augusta et Trajana, arrive sur le sommet du Janicule. Là le moderne aqueduc se divise en deux conduits : l'un, après avoir côtoyé la villa Pamfili, met en mouvement les moteurs de vingt-deux usines placées sur le penchant du Janicule, s'échappe par les cinq arcades de la fontaine Paola, se répand dans tout le Transtevère, traverse le Tibre et alimente les fontaines de la via Giulia ; l'autre fournit aux besoins du palais et des jardins du Vatican, jaillit par les magnifiques fontaines de Saint-Pierre et alimente les fontaines du quartier del Borgo. La masse d'eau fournie par cet aqueduc, qui n'est autre que l'aqueduc de Trajan que Paul V fit réparer par Fontana, n'est pas moindre de 94,187 mètres cubes par vingt-quatre heures. La masse d'eau des trois grands aqueducs modernes réunis ne donne, par vingt-quatre heures, que 180,500 mètres cubes. C'est à peu près le septième de ce que fournissaient les aqueducs antiques, et c'est cependant quarante fois plus que n'en possédait Paris il y a quelques années [1].

— Tous les grands écrivains s'accordent pour fixer au siècle d'Auguste et des premiers empereurs la grande époque de l'architecture romaine. C'est alors qu'elle aurait atteint la perfection, tout en conservant

[1] Voir, pour de plus amples renseignements, l'ouvrage de M. Letarouilly sur les édifices de Rome moderne, auquel nous avons emprunté une partie de ces détails.

son caractère original ou peut-être national. C'est sous le plus artiste de tous les empereurs, sous celui qui se piquait même d'être architecte, qu'elle aurait commencé à déchoir. Fatigué de ce qui existait, Adrien chercha le nouveau; il parcourut la Grèce, l'Asie, l'Afrique, et rapporta de ses voyages une espèce de goût composite qui altéra la majestueuse simplicité de l'architecture romaine.

Adrien avait surtout imité la Grèce et l'Afrique. Sous Dioclétien, le goût oriental commence à se produire. On multiplie les détails et les ornements. Constantin vient, et la funeste séparation qu'il opère entre l'Orient et l'Occident précipite la décadence. Rome est dépouillée, délaissée; bientôt arrivent les barbares, qui précipitent la ruine de ses monuments. En 410, cette ville est prise, pour la première fois, par Alaric, roi des Visigoths. En 455, Genséric la livre pendant quatorze jours à ses vandales, qui la pillent de fond en comble; en 472, elle est saccagée de nouveau par Ricimer. En 546, Totila renverse le tiers de ses murailles et brûle le Capitole.

Les barbares en voulaient plutôt aux richesses métalliques et mobilières qu'aux monuments. En effet, Zacharia, qui nous donne une sorte de statistique monumentale de Rome au milieu du VIe siècle (540), après avoir indiqué les quarante-six mille six cent trois maisons et les dix-sept mille quatre-vingt-dix-sept palais qui bordent les trois cent vingt-quatre rues

de la ville, accuse encore la présence de deux colosses, de cent quarante-six statues des dieux, dont quatre-vingts dorées et soixante-six d'ivoire, et de trois mille huit cent sept statues de bronze des généraux et empereurs, dont vingt-deux équestres.

Plus redoutables peut-être que les barbares, les empereurs d'Orient prirent souvent à la malheureuse cité ce qu'ils trouvaient à leur convenance. C'est ainsi que, en 663, l'empereur Constant II enlevait les bronzes du Panthéon et dépouillait ses églises. Théodoric avait tenté d'arrêter ce pillage et cette destruction. Il avait même ordonné, vers l'an 500, la restauration des édifices en ruines et chargé Cassiodore de veiller à leur conservation; mais ce ne fut qu'un temps d'arrêt dans une lente agonie.

Au moyen âge, il semble que les empereurs et les papes eux-mêmes aient eu à cœur de précipiter la ruine et la destruction d'une ville à laquelle, sous le pape Léon III, le couronnement de Charlemagne comme empereur d'Occident venait cependant de donner une sorte de nouveau lustre.

Assiégée à diverses fois par l'empereur Henri IV, prise par lui en 1084, à l'exception du château Saint-Ange, qui tint bon et servit d'asile au pape Grégoire VII, Rome voit accourir au secours de ce pontife le Normand Robert Guiscard, duc de Pouille, qui délivre le pape, mais qui la saccage. Ce sauveur du souverain pontife fit plus de mal à lui seul à la

ville infortunée que tous les barbares réunis. Ce fut lui qui renversa ou incendia les temples et les monuments du Forum qui avaient échappé à tant de catastrophes. Enfin la translation du saint-siége à Avignon par Clément IV, en 1305, porta à Rome un dernier coup dont elle ne s'est jamais relevée. Pendant cette absence des papes, qui ne dura pas moins de soixante-dix ans, de 1305 à 1375, la ville, abandonnée, resta livrée aux rivalités des Colonna et des Orsini; durant une longue suite d'années, Rome et la campagne voisine ne furent plus qu'une sorte de champ de bataille permanent.

La révolution suscitée par le tribun Cola di Rienzo fit croire un moment à la résurrection de l'ancienne Rome; mais ce mouvement ne fut que passager, et, à la suite de la grande peste du XIVe siècle, cette ville se trouva réduite au degré de misère la plus extrême où elle soit jamais descendue. Des quartiers entiers tombaient en ruine, et elle ne comptait plus que 17,000 habitants. Le retour du saint-siége, en 1375, lui rendit la vie. On répara les ruines; on songea même à construire de nouveaux édifices.

Alors commence pour Rome, un peu tardivement sans doute, cette renaissance des arts à laquelle, depuis deux siècles, Florence devait tant d'éclat. Rome obéit à ce mouvement que, depuis le XIIe siècle, la Toscane avait imprimé aux arts, et ce sont des Toscans qui président à la restauration et à la construc-

tion de la Rome moderne, comme autrefois les Étrusques avaient présidé à la construction de l'ancienne Rome. Quelques papes, dont l'éducation avait été littéraire et qui avaient le goût des arts, comme Martin V, Nicolas V, Sixte IV, et plus tard Jules II et le Florentin Léon X, comprirent que c'était à l'aide seule des arts qu'ils pourraient donner un éclat durable à leur pontificat passager. L'art devint, en outre, dans leurs mains, un moyen de prosélytisme; ils voulurent que la Rome chrétienne égalât en magnificence la Rome païenne d'autrefois. Ce calcul ne manquait ni de justesse ni de grandeur : le Vatican et Saint-Pierre de Rome ont peut-être sauvé le catholicisme. Il fallait, du reste, que ce mouvement de régénération et de renaissance ait été bien puissant pour que l'affreuse catastrophe de 1527, ce sac de Rome par les troupes du connétable de Bourbon, ne l'ait pas arrêté. Jamais, pourtant, cette ville ne fut plus complétement dépouillée et ne fut plus près de sa ruine définitive.

Nous croyons que le chiffre de la population de Rome, au moment de sa grande prospérité, sous les empereurs, a été fort exagéré. Cette ville, qui, sous Romulus, ne comprenait, dans sa première enceinte, que le Palatin, c'est-à-dire une aire carrée d'environ 22 hectares, et dont la population ne dépassait pas alors 11,000 habitants, en aurait eu, à en croire quelques historiens, jusqu'à plusieurs millions sous

les empereurs. Un calcul fort juste, fait par M. Letarouilly [1], et basé à la fois d'après la superficie de l'enceinte, le nombre des habitants et la consommation du blé, réduit à environ 820,000 cette innombrable multitude [2].

Cette population trouvait, du reste, sa place dans l'ancienne enceinte, telle qu'elle existe encore de nos jours, enceinte construite par Aurélien et réparée par Honorius et Bélisaire. Cette enceinte, en y comprenant l'adjonction de la cité Léonine, sur la rive droite du Tibre, a aujourd'hui 5 lieues 1/2; le tiers seulement de cet espace est habité.

A partir de la translation de l'empire à Constantinople, la population de Rome ne cessa de décroître. En 1198, sous Innocent III, elle était descendue à 35,000 âmes; au XIVe siècle, pendant l'absence des papes, elle fut même réduite à 17,000 habitants. Comme nous l'avons vu sous le pontificat de Léon X, ce chiffre s'était relevé et dépassait 60,000. Après le sac du connétable de Bourbon, elle retomba à 33,000. Sous Pie VI, elle se releva à 165,000, et c'est le chiffre le plus élevé de la population moderne. Aujourd'hui elle est d'environ 150,000 habitants. Toute la ville

[1] LETAROUILLY, *Édifices de Rome moderne.*

[2] Ces trois modes d'évaluation ont donné pour le nombre des habitants de Rome ancienne :

1° D'après la superficie de l'enceinte, 817,000;

2° D'après le nombre des habitations, 819,330;

3° D'après la consommation du blé, 818,750.

moderne est groupée sur les bords du Tibre et occupe l'ancien champ de Mars et trois des collines les plus rapprochées du fleuve.

En sortant de la Rome habitée et en suivant les voies désertes qui longent les jardins et le cirque de Salluste, on arrive à la porta Salara, par laquelle les premiers barbares, les Goths d'Alaric, pénétrèrent dans Rome. De l'espèce de boulevard extérieur qui longe les murailles, on a de fort belles échappées sur la villa Borghèse, la villa Albani et toute la campagne romaine de ce côté. Ce mur antique, fortement crénelé et flanqué de hautes tours, présente de beaux détails. Sa couleur est singulière; rien de plus triste et de plus désolé que l'aspect de ses tours à demi ruinées! Quand le soleil les éclaire, on dirait du cuivre rouge. Je trouve, dans ces murs, mêlés à la brique, des morceaux de marbre de près de 1 mètre de longueur sur un 1/2 mètre de largeur; c'est là, sans doute, la partie de l'enceinte d'Aurélien qu'Honorius, au moment de l'approche des barbares, fit réparer à la hâte et dans laquelle on fit entrer tout ce que l'on trouvait sous la main, la brique, la pierre, le marbre et jusqu'à des fragments de statues.

Cette enceinte d'Aurélien, construite bien en avant de l'*Agger* ou rempart terrassé dans lequel Servius Tullius avait renfermé les sept collines, engloba la totalité du Viminal, de l'Esquilin et du Cœlius, et rejoignit le fleuve bien au delà du mont Aventin, en

arrière du monte Testaccio. Au nord de la ville, elle comprenait, en totalité, le Pincius ou colline des jardins, où sont situées aujourd'hui la promenade publique du Pincio, la villa Médicis et la villa Ludovizi.

Entre la porta Pia et la porta Tiburtina, l'enceinte forme, sur la campagne, une vaste saillie de forme à peu près carrée. C'est l'ancien camp des Prétoriens, où se marchanda tant de fois l'empire du monde. C'est entre l'emplacement de ce camp et les ruines des thermes de Dioclétien que se trouve la partie de l'Agger de Servius Tullius, la mieux conservée. Ce rempart ne présente, toutefois, que l'aspect d'une éminence oblongue et couverte de terre et de gazon. Cette enceinte était formée de blocs carrés de pierre volcanique. Bien que Servius Tullius eût construit sa muraille deux siècles seulement après la fondation de Rome, il lui avait donné une étendue telle (12,500 mètres) que jusqu'au temps des empereurs elle parut suffisante. Cette enceinte, y compris le Pomœrium [1], égalait celle d'Athènes.

La population s'étant considérablement accrue à la fin de la république et au commencement de l'em-

[1] Le Pomœrium est analogue aux glacis actuels qui entourent les villes fortifiées. C'était un espace que les rites étrusques considéraient comme sacré et sur lequel on ne pouvait bâtir ni planter. Ce rite, comme on voit, n'était que la consécration religieuse d'une idée stratégique.

pire, la ville tourna le Pomœrium et forma ces faubourgs qui s'étendaient au loin dans la campagne. Lorsque, en 271, Aurélien entoura la ville d'une nouvelle muraille, dont le pourtour fut porté de 12,700 mètres, étendue de l'enceinte de Servius Tullius, à 18,800 mètres, il est probable qu'il renferma plusieurs de ces faubourgs dans sa nouvelle enceinte.

Toute cette partie de Rome qui s'étend du Pincio à Sainte-Marie-Majeure et à la porte Tiburtine, y compris le camp des Prétoriens, est aujourd'hui couverte de vastes jardins et de plantations que traversent quelques ruelles étroites. Le long de ces ruelles. on rencontre, de temps à autre, un fût de colonne ou quelque dalle de marbre placés, aux angles, en guise de bornes. De ce côté, la ruine et l'abandon sont aussi complets que possible; aussi le mauvais air s'est-il emparé de toute cette région de la porta Pia, et les habitants des charmantes villas qui l'avoisinent doivent, une fois le mois d'août arrivé, les déserter s'ils ne veulent y prendre la fièvre.

Une solitude de même genre contourne le mont Esquilin; seulement le sol est plus accidenté; il est coupé d'aqueducs, de ruisseaux profondément encaissés. Aux environs du quartier de Saint-Jean de Latran, au delà de la villa Altieri et de la villa Justiniani, quelques rues sont bâties d'un côté, et un reste de vie reparaît et semble animer le cadavre.

Mais on a peine à se figurer et on ne sait où trouver des paroles pour exprimer l'aspect de misère et de tristesse de ces habitations. Il faut se rapprocher du Colisée et le dépasser pour retrouver dans Rome une apparence de ville.

IV.

LE CAPITOLE.

Le Capitole, aujourd'hui *il Campi d'Oglio*, le champ d'huile, — voilà, il faut en convenir, une singulière transformation, — est situé non pas au bout du Corso, mais à l'extrémité des rues qui conduisent de cette voie principale au pied du mont Capitolin. Nous ne pouvons comprendre que l'on n'ait pas abattu ces quelques maisons, ce qui permettrait d'aller directement du Corso à la montée du Capitole.

Une longue rampe, dite montée de Marforio, placée à la droite de la montée de l'Ara-Cœli, conduit à la place du Capitole. Le triple palais qui couronne le sommet de la colline, les colosses de Castor et de Pollux placés au haut de la montée, la statue équestre en bronze de Marc-Aurèle, la seule qui soit restée des vingt-deux statues équestres de l'ancienne Rome, et tout cet arrangement de Michel-Ange, ne manquent pas d'une certaine majesté. J'avouerai, toutefois, que j'eusse peut-être préféré retrouver là les ruines des

édifices antiques dont Michel-Ange se servit pour construire son palais, fussent-elles aussi informes que les ruines du Forum. A la vue de ces constructions modernes, je me suis trouvé tout à fait dépaysé. Est-ce donc là ce Capitole qui, pendant des siècles, fut, en quelque sorte, le cœur ou la tête du monde connu? Mon désappointement a été profond; car chacun de nous peut dire, comme Montaigne : « J'ai eu connaissance des affaires de Rome longtemps avant que je l'aie eue de celles de ma maison. Je savais le Capitole et son emplacement avant que je susse le Louvre. »

L'église d'Ara-Cœli, qui occupe la place du temple de Jupiter Capitolin et à laquelle on monte par un escalier de cent vingt-quatre marches en marbre de Paros tirées du temple de Romulus, peut seule offrir quelque réminiscence de cet ancien Capitole, non pas à l'extérieur, qui est tout à fait moderne et d'un moderne des plus vulgaires, mais dans l'intérieur, où l'on voit vingt-deux belles colonnes antiques provenant peut-être de l'ancien temple de Jupiter. On me fait observer, il est vrai, que les colonnes du temple étaient de marbre pentélique, et que celles-ci sont de granit égyptien; qu'en outre toutes ne sont pas pareilles. On me montre sur l'une d'elles cette inscription : *A cubiculo Augustorum,* de la chambre à coucher des Césars. Celle-là proviendrait donc des édifices du mont Palatin.

La roche Tarpéienne n'existe pas plus que le Capitole. Dans l'une des maisons de la rue Monte-Caprino, au nº 139, on lit, il est vrai, sur une porte délabrée, cette inscription baroque : *Ingresso della rocca Tarpeia*. Quand on a passé cette porte, on se trouve dans un petit jardin où l'on cultive des choux et des oignons. Sous l'un des côtés du jardin, le sol manque tout à coup, et vous voyez un escarpement d'environ 7 à 8 mètres, formé par une roche rougeâtre. Ce serait là cette fameuse roche Tarpéienne. D'où proviennent donc ce sol et tous ces débris qui encombrent sa base sur une épaisseur de tant de mètres?

C'est à peu de distance du monte Caprino que l'on voit, dans les dépendances du palais Cafarelli, les restes des murs de l'ancienne citadelle ou *arx*, où Rome trouva plus d'une fois un dernier refuge et que les Gaulois faillirent prendre. Ce mur, qui semble de construction étrusque, est formé de gros blocs de péperin.

Ce n'est qu'en redescendant vers le Forum que l'on retrouve quelques restes de l'ancien Capitole, tels que ces vastes et solides constructions du Tabularium, où se conservaient ces tables de bronze, sur lesquelles les archives de l'État et les lois étaient inscrites. Lors du combat qui se livra dans Rome et qui précéda la mort de Vitellius, l'incendie ayant atteint le Tabularium, trois mille de ces tables furent fondues et détruites.

La prison Mamertine ou les Latomies est une espèce de cachot à deux étages, construit en gros blocs de péperin. L'étage inférieur, dans lequel l'eau suinte à travers les blocs, est très-humide. « O Hercule, que ton bain est froid! » s'écriait Jugurtha en y entrant pour y mourir. La tradition veut que saint Pierre y ait aussi été renfermé.

C'est sur les fondements ou plutôt sur les murailles du Tabularium qu'est construit ce palais du sénateur, l'un des édifices modernes du Capitole.

Cette petite colline du Capitole n'est guère élevée que de 50 mètres au-dessus du niveau de la mer et n'a dû toute sa célébrité qu'à son escarpement plus abrupt que celui des autres collines de Rome, qui la fit choisir pour l'emplacement de la citadelle de la ville naissante. Cette colline avait deux sommets séparés par un pli de terrain dit *intermontium*. Là se trouve aujourd'hui cette petite place du Capitole, au centre de laquelle on voit la statue équestre de Marc-Aurèle en bronze autrefois doré. Sur le sommet le plus rapproché du Tibre était bâtie la citadelle ou l'*arx;* sur l'autre, à la place occupée par l'église d'Ara-Cœli, s'élevait le temple de Jupiter Capitolin. Le sacro Bambino, ce petit Jésus de quelques pouces, taillé dans un morceau d'olivier par un cordelier qui voyageait en Palestine, a remplacé la statue du maître des dieux et des hommes. Le peuple ne le vénère cependant pas avec un moins grand respect,

et, le jour de Noël, c'est là que se porte surtout la foule, dont la majeure partie monte, à genoux, les cent vingt-quatre marches de marbre de l'escalier d'Ara-Cœli.

La place construite par Michel-Ange sur la partie du Capitole dite l'*intermontium* ne comporte de monuments que de trois côtés. C'est, faisant face au spectateur qui arrive sur la place par la longue montée de Marforio, le palais du sénateur, décoré d'un assez beau perron à deux rampes, au bas duquel sont placés ces fameux colosses du Tibre et du Nil dont nous avons d'assez bonnes copies dans le jardin des Tuileries. Ce palais du sénateur n'est plus aujourd'hui que le siége d'un petit tribunal municipal. Dans l'une de ses salles étaient couronnés les poëtes et les artistes auxquels l'académie de Saint-Luc avait décerné le prix. Ce titre de sénateur de Rome, porté par des princes, était purement honorifique.

D'un côté de la place s'élève le palais des conservateurs. Ces magistrats municipaux, élus pour six mois, forment, avec le sénateur, personnage inamovible, le sénat romain actuel, qui n'a de sénat que le nom, bien qu'il ait conservé et qu'il place en tête de ses actes les glorieuses initiales S. P. Q. R.

C'est dans le palais des conservateurs qu'est placée, sous le portique, cette belle statue de César, la seule authentique qui existe aujourd'hui dans Rome. Dans la cour, on voit le groupe du Lion déchirant un che-

val, et plusieurs fragments de statues colossales antiques. Tout cela est fort dégradé et offre peu d'intérêt.

Huit salles sont consacrées à une collection formée de la réunion, dite *protomoteca*, des bustes des personnages illustres de l'Italie. On y est admis aux termes d'un règlement rédigé par l'ordre de Pie VII, qui remplaça très-sagement par cette sorte de panthéon le panthéon d'Agrippa que toutes ces illustrations menaçaient d'encombrer. Pie VII eût bien fait, cependant, de laisser le buste de Raphaël sur son tombeau, sauf à en faire exécuter un double pour la protomoteca. La plupart des bustes des artistes des premières salles, sauf celui de Raphaël, ont été exécutés par Canova ou sous sa direction. Canova a fait également exécuter les bustes des poëtes. Mais tout cela est médiocre et sent un peu la pacotille. Chaque buste, traité isolément par un artiste différent, aurait eu certainement une tournure moins banale et un caractère plus individuel.

Dans les appartements du palais, on voit, au centre d'une des salles dont la frise a été peinte par Daniel de Volterre, cette fameuse louve antique qui fut frappée de la foudre au moment de la mort de Jules César, et un magnifique buste en bronze du premier Brutus. Dans les autres pièces, on trouve incrustés, dans les murs, des fragments en marbre des fastes capitolins. Le buste en bronze de Michel-Ange, exé-

cuté par lui et placé dans l'une de ces salles, se soutient auprès du buste antique de Brutus.

L'entrée de la galerie de peinture du Capitole est misérable; on y arrive par des escaliers étroits aussi sales que les escaliers napolitains. Il faut longtemps chercher le custode, qui fait la sieste dans l'un des coins du palais et qui n'entend pas la cloche, avant de pouvoir pénétrer dans ces salles qui renferment quantité de tableaux médiocres et quelques rares chefs-d'œuvre. Nous n'avons nullement l'intention de les décrire pour la millième fois; nous indiquerons seulement la Sibylle persique et la sainte Pétronille du Guerchin, l'Enlèvement d'Europe de Paul Véronèse, la sainte Cécile d'Annibal Carrache, une sainte Lucie du Garofolo, la Femme adultère du Titien, un Baptême du Christ du même, le saint Sébastien du Guide, la Sibylle de Cumes du Dominiquin, la Vierge entre saint Martin et saint Nicolas de Sandro Botticelli, et la Leçon de flûte du Titien. La sainte Pétronille du Guerchin, le chef-d'œuvre de ce maître, et l'Enlèvement d'Europe de Paul Véronèse, sont les plus capitaux de ces morceaux et valent, à eux seuls, toute la galerie du palais des Conservateurs.

Le tableau du Guerchin, à sujet double, nous prouve que l'unité n'est pas indispensable pour produire un chef-d'œuvre : il est vrai que l'on ne voit de la sainte morte et que l'on exhume que la tête couronnée de fleurs et une admirable main. Mais quel

charme n'a point la sainte transfigurée, et quel délicieux arrangement dans toute cette partie de son apothéose! Le Guerchin ne fut ni coloriste comme Titien et Paul Véronèse, ni dessinateur comme Raphaël et les Florentins. Il n'eut pas de manière ou plutôt il réunit toutes les manières, et, en dépit des règles et des systèmes, il a produit plus d'un chef-d'œuvre.

Dans le bâtiment qui fait face au palais des Conservateurs est placé le musée des statues. L'escalier et l'entrée ne sont guère plus convenables que ceux de la galerie du palais des Conservateurs. C'est Clément XII qui a commencé à réunir cette collection, à laquelle ses successeurs ont ajouté beaucoup de morceaux précieux. Aujourd'hui elle ne renferme pas moins de sept à huit cents objets.

A l'entrée et sous le vestibule, on voit plusieurs fragments dont l'un, le fameux Marforio, cet interlocuteur de Pasquino, a appartenu à une statue de l'Océan. Un autre, la Minerve colossale, était enclavé dans les murs de Rome, où on s'en était servi, dans quelque moment de presse, comme d'une pierre pour boucher un trou. Au rez-de-chaussée, trois salles, celle de Canope, celle des Inscriptions et celle de l'Urne, renferment quantité de morceaux dont quelques-uns sont de la plus haute valeur. La salle de Canope est exclusivement consacrée aux monuments égyptiens.

Au premier étage, sept salles, qui ont chacune leur nom, renferment une suite de morceaux inestimables; en les parcourant, on se trouve comme reporté dans l'ancienne Rome. La première de ces salles est celle du Vase; elle doit son nom au fameux vase de marbre grec pentélique qui en occupe le centre. Ce vase a été trop souvent copié ou imité pour que nous le décrivions; il forme, avec la célèbre mosaïque des Colombes, dite de Furietti parce qu'elle fut découverte dans la villa Adriana par le cardinal de ce nom, la principale richesse de cette galerie. Cette mosaïque, que Pline a décrite, nous montre la délicatesse des maîtres mosaïstes gréco-asiatiques; elle décorait, en effet, un temple de Pergame. La colombe qui se retourne pour nettoyer son aile est surtout merveilleuse de mouvement et de délicatesse.

Dans les galeries attenantes, le Jupiter dit della Valle, le buste de Scipion l'Africain, le sarcophage de la Naissance et de l'Éducation de Bacchus, et par-dessus tout la belle Vénus du Capitole et ce groupe de l'Amour et Psyché tant de fois reproduit, et dont nous avons une bonne copie dans l'une des cours de l'école des beaux-arts, sont les morceaux capitaux de la collection, et ces morceaux sont sans prix.

Une magnifique statue d'Agrippine, femme de Germanicus, assise, dans une chaise curule, avec une aisance et une noblesse tout à fait impériales, occupe le centre de la salle autour de laquelle sont rangés,

par ordre chronologique, soixante-seize bustes des empereurs, impératrices, et des Césars. Les plus communs de ces bustes sont ceux de Marc-Aurèle. Il semblerait que, de tout temps, la mémoire de cet empereur philosophe ait été respectée.

Je ne connais pas de réunion de portraits qui fasse plus mentir la science de Lavater que celle de tous ces bustes des empereurs. Caligula et Néron semblent des personnages d'un tempérament sanguin et, partant, plein de mansuétude et de douce gaieté. Parmi ces nombreux tyrans, Domitien seul a quelque chose de faux et de méchant. En revanche, Titus et Trajan paraissent des personnages moroses et d'un aspect presque redoutable.

Les murs de cette salle sont couverts de quantité de beaux bas-reliefs antiques. La salle des philosophes renferme quelques bustes en marbre des philosophes, des poëtes et des plus célèbres écrivains de l'antiquité. Au milieu d'eux, on a placé un beau buste d'Aspasie. La spirituelle et charmante courtisane dont l'intelligence a inspiré les philosophes, que Périclès aimait et écoutait, était digne de cette galanterie tout italienne. La femme qui réunit à la beauté les dons de l'esprit doit trouver sa place à côté des sages et des poëtes.

Il est à remarquer que dans cette salle des philosophes il n'y a ni un seul savant, ni un seul littérateur, ni un seul philosophe qui soit Romain. Rome

semble n'avoir réservé ses statues et ses bustes que pour ses hommes de guerre et ses politiques. Si nous trouvons là Cicéron, c'est qu'il a été consul.

C'est dans le grand salon que l'on voit les belles statues des Centaures, l'Hercule enfant, le Jupiter, cette Amazone qui relève son arc et va le tendre, l'Hécube pleurant, Julia Pia, femme de Septime-Sévère, et l'Harpocrate couronné de lotus.

Une magnifique statue de Faune portant des raisins et que regarde une chèvre, en marbre rouge antique, donne son nom à la salle suivante. Cette statue, dont le torse et les jambes sont d'une rare perfection, est peut-être le morceau le plus précieux du Capitole. On voit aussi dans cette salle la statue du Tireur d'épine, de l'Enfant à l'oie, et un sarcophage que décore un bas-relief ayant ce sujet si souvent répété, mais qui n'a jamais été exécuté avec plus de perfection, la Défaite des Amazones.

La dernière salle a pris son nom de la statue dite du Gladiateur. Cette statue, cependant, est de travail grec et n'est peut-être que la représentation d'un barbare mourant dont l'attitude et les belles formes auront frappé quelque statuaire, guerrier par occasion. C'est, avec les Niobéides, l'ouvrage le plus pathétique que l'antiquité nous ait laissé. Les conservateurs de la collection des marbres du Capitole se sont plu à réunir dans cette salle un certain nombre de chefs-d'œuvre de la nature la plus variée, tels que

la Junon drapée; la Vénus sortant du bain, la plus désirable des Vénus; la belle tête d'Alexandre; le plus beau de tous les Antinoüs; le charmant buste d'Ariane; la Psyché prête à s'envoler vers le ciel; un buste de jeune Bacchante, dont la coiffure, formée de lierre, de pampre et de raisins, a été souvent imitée par nos beautés à la mode; un buste de Marcus Brutus, du plus beau caractère; et la statue d'une vieille Bacchante, qui nous montre que les anciens ne reculaient pas devant la réalité, mais savaient toujours lui conserver ce caractère de grandeur et de force qui lui appartient.

— Un des points les plus élevés de Rome, et celui qui, par son isolement, permet le mieux d'embrasser la topographie de la ville et de la contrée environnante, c'est la plate-forme de la tour du palais du Sénateur. De ce point on voit, sous ses pieds, le Forum romanum, qui semble un étroit fossé autour duquel semblent plantées quelques bornes, les colonnes appartenant à des temples antiques qui sont restés debout. En arrière du Forum, la masse du Colisée, que l'on voit de son beau côté, relève la ligne, assez effacée, des fameuses collines du Palatin, de l'Esquilin et du mont Cœlius. Cette petite ligne qui serpente à travers le Forum et qui passe sous l'arc de Septime-Sévère, c'est l'ancienne Voie Sacrée que suivaient les triomphateurs, fardés, revêtus de la toge triomphale et juchés sur un char où ils devaient être

passablement cahotés. Cet amas de ruines que l'on voit plus loin vers la droite, ce sont les thermes de Caracalla. Enfin cette petite pyramide qui se dresse au pied des murs de la ville et qui semble un jouet d'enfant, c'est le tombeau de Caïus Cestius. Au milieu des débris qui couvrent les collines du Palatin, de l'Esquilin et du Cœlius, on aperçoit plusieurs tours et clochers. Ce sont les églises, seuls monuments qui existent aujourd'hui dans ces quartiers abandonnés de l'ancienne Rome.

En se tournant de l'autre côté, apparait toute la Rome moderne enfermée, entre le Pincio et le Janicule, comme entre un double rempart, et bornée, vers l'ouest, par le dôme de Saint-Pierre et le môle d'Adrien. La campagne qui s'étend au delà de l'enceinte de Rome est bordée, à l'horizon, par une ceinture de montagnes toutes fameuses et qui s'élèvent bien au delà de l'ancien territoire romain. Au nord et presque à l'horizon, c'est le monte Gennaro, situé dans le pays des Sabins. Tivoli, dont les villas brillent dans la verdure, semble assis sur sa base, et il n'en est qu'à mi-chemin. A la gauche du mont Gennaro, isolée dans la plaine et confinant à l'Étrurie, se dresse la pyramide du Soracte. De l'autre côté de Rome, à l'est et tout à fait à l'opposite du Soracte, les monts d'Albano, au pied desquels deux lacs, les lacs de Nemi et d'Albano, remplissent un double cratère de volcan, se groupent avec grâce. En arrière

de ces premières montagnes, apparait, sur une des plates-formes de l'Apennin, Palœstrine, l'ancienne Preneste, d'où Pyrrhus étudia l'emplacement de cette Rome dont il convoitait la conquête.

Dans cette saison de l'année (avril), toute la chaine de l'Apennin, qui forme autour du territoire romain comme un vaste demi-cercle d'un développement de 200 milles environ, est couverte de neige. On dirait une ceinture d'albâtre déployée sur la ligne d'un bleu pourpre de l'horizon.

V.

ROME. — LES RUINES.

Le Palatin, qui s'élève vis-à-vis le temple de la Paix, occupait tout un côté du Forum. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un monceau de débris et de substructions à demi ruinées, à travers lesquels, à plusieurs époques, on a fait avec succès diverses fouilles.

Dans les jardins qui couvrent le sommet de la colline, on rencontre dans les terres en culture nouvellement remuées une quantité de petits morceaux de marbre de toutes les couleurs et de toutes les variétés, jaune antique, serpentin, brèche africaine, comme on trouve des cailloux dans un champ. Ce sont les débris des revêtements des anciennes salles du palais des Empereurs, dont il n'existe plus aujourd'hui que d'informes substructions. Il paraît, cependant, que ce palais, détruit et restauré bien des fois, était encore debout vers le IXe siècle; il est certain que, au VIIIe siècle, l'empereur Héraclius y fut couronné. Paul III, qui ne se piquait pas d'un grand respect

pour toutes ces vieilleries et qui fit raser en partie le temple de la Paix, voulut utiliser les parties du palais des Empereurs qui existaient de son temps. Il fit construire par Vignole la villa, dite Farnesina, que l'on y voit aujourd'hui, et dessina sur l'emplacement du palais un vaste jardin. Cette villa subsiste encore, mais elle est bien dégradée; le jardin est aussi dans un triste état d'abandon.

Tout ce qui reste du palais des Empereurs, une partie des substructions, des restes de salles, l'emplacement d'un théâtre, et ces petites chambres qui ont gardé quelques traces de peintures et de dorures antiques, que l'on appelle les bains de Livie, se trouve compris dans les jardins de la villa; par suite de l'incurie de ses propriétaires, sa ruine s'achève lentement.

Ce ne fut qu'en 1720 que l'on songea à fouiller cette partie de l'ancienne Rome. On découvrit des colosses de basalte, des statues et quantité d'autres débris précieux. Bianchini, qui a publié, en 1738, une histoire du palais des Césars, dirigeait ces fouilles en compagnie d'un valet et maniait lui-même la pioche. Il lui arriva une étrange aventure. Comme il fouillait, avec son outil, un endroit où le sol lui paraissait plus sonore, le terrain se déroba tout à coup sous ses pieds; il resta suspendu dans le vide, se retenant seulement par les coudes au rebord du trou qui venait de s'ouvrir. Son embonpoint était considérable et son âge ne lui laissait guère d'agilité. Aidé

de son valet, il chercha cependant à se tirer d'affaire; mais, à chaque effort qu'il faisait, quelque brique se détachait, et l'ouverture du gouffre s'élargissait. Sentant que ses forces l'abandonnaient et voyant que, même avec le secours de son valet, il ne pourrait ni se relever ni même se maintenir longtemps au-dessus du trou, il récita les prières des agonisants et se laissa choir dans l'abîme obscur sur lequel il était suspendu. Il tomba sur un tas de décombres qui se trouvait à 30 pieds environ au-dessous de lui et fut assez heureux pour n'être ni tué ni gravement blessé. Il appela son valet et, en véritable antiquaire, il lui demanda, avant tout, une torche pour examiner l'intérieur du souterrain dans lequel il se trouvait. C'était une vaste salle ornée de restes de peintures à fresque qu'il a décrites depuis. Bianchini avait été quitte de cette terrible chute pour quelques contusions qui semblaient peu graves. Ayant négligé de prendre les soins que son état exigeait, il mourut, deux ans après, des suites de cette aventure.

A l'extrémité du Palatin et du côté du Colisée, le joli arc de Titus clôt le Forum. Ce monument paraît l'un des mieux conservés qui soient à Rome; mais, en y regardant d'un peu près, on voit qu'il a été refait en partie. En effet, à l'exception des bas-reliefs placés sous l'arc et d'une partie de la décoration architecturale de la façade, il ne reste à peu près rien du monument antique. Il y a une trentaine d'années, cet



arc était enveloppé dans un énorme massif appartenant à un édifice ruiné du moyen âge. M. Valadier, architecte romain, chargé de le dégager, démonta à peu près tout. Il remplaça les pierres trop détériorées par de belles pierres en travertin toutes neuves et refit la partie de l'arc qui manquait, de sorte que, à l'exception des colonnes cannelées, de l'entablement du centre de l'arc et d'une partie de sa décoration sculpturale, ce joli monument est à peu près moderne. C'est vers l'an 1823 que cette substitution fut subtilement opérée. Ne nous étonnons pas maintenant que messieurs les touristes s'extasient, de temps à autre, sur la belle conservation de ce monument, le plus complet et le plus mignon que l'on voie au Forum.

L'arc qui existait il y a une trentaine d'années fut élevé à Titus par Trajan. Voici l'inscription qu'on lit sur l'attique, du côté du Colisée :

S. P. Q. R.
Divo Tito divi Vespasiani F.
Vespasiano Augusto.

On remarque que Trajan, par un noble sentiment de modestie, ne s'est pas nommé dans cette inscription. Sur l'intrados de la voûte de l'arc est figurée l'apothéose de Titus enlevé par un aigle.

On voit aussi dans l'intérieur de l'arc ces fameux bas-reliefs dont l'un représente les Juifs emmenés en captivité et leurs vainqueurs portant en triomphe les dé-

pouilles du temple de Jérusalem, entre autres la table d'or et le chandelier d'or à sept branches, la caisse des livres sacrés. Les Juifs évitent encore, de nos jours, de passer sous cet arc, et, plutôt que de les railler de cette susceptibilité, on doit leur en faire honneur. A Rome comme à Babylone, ils pleurent sur les ruines de leur patrie.

Je me suis plaint tout à l'heure de l'incurie qui laissait encore toute une partie du Forum sous 5 à 6 mètres de terres et de décombres; mais, à la fin du dernier siècle et même dans les premières années de celui-ci, c'était bien autre chose encore. J'ai sous les yeux un dessin du Forum à cette époque, dans lequel les colonnes du temple de Jupiter Tonnant sont enterrées presque jusqu'à la frise, et le portique du temple de la Fortune, la colonne de Phocas et les autres monuments du Forum sont engagés entre toutes sortes de masures qui les entourent et auxquelles ils servent d'appuis. Les colonnes du temple d'Antonin et Faustine, liées entre elles par une grille informe, étaient cachées jusque par-dessus leur base, et celles du temple du Jupiter Stator jusqu'à la moitié de leur hauteur. Cette belle vasque de granit, placée aujourd'hui au pied de l'obélisque de monte Cavallo, affleurait le sol, ne laissant voir que ses bords, sur lesquels roulaient les charrettes que l'on poussait au milieu du petit bassin naturel formé au milieu de la vasque, et qui servait de lavoir. L'arc

de Septime-Sévère était lui-même engagé jusqu'à moitié de la hauteur du grand arc du centre. Enfin les trois grandes voûtes du temple de la Paix, ensevelies jusqu'à la naissance des arcs, étaient murées du côté de la place et servaient d'étables ou d'entrepôts pour le gros bétail, dont le Campo Vaccino était le marché. Comme du temps d'Évandre, les bœufs mugissaient dans le Forum :

> . . . . Passimque armenta videbant
> Romanoque Foro, et lautis mugire carinis.

Je me suis dirigé, en longeant le Palatin, vers le temple de Vesta et l'arc de Janus. Le temple de Vesta est un bijou grec qu'avec un peu de soin on ferait resplendir de son éclat primitif. Il faudrait d'abord abattre ce vilain toit en pigeonnier qui peut être imité de l'antique et qui, néanmoins, paraît si déplaisant, surtout vu de près.

L'arc de Janus Quadrifrons a, en effet, quatre faces égales. J'ai vu, dans une petite rue voisine de ce monument, des bornes à quatre têtes qui pourraient bien avoir été placées dans ce temple, mais de quelle façon et pour quel usage?

Le temple de la Fortune virile est aussi d'une très-belle conservation. Les colonnes cannelées, à chapiteau dorique, sont engagées. Les colonnes de la façade ont été restaurées.

Le ponte Rotto, que l'on aperçoit de la rive du Tibre voisine du temple de la Fortune, fait un bel effet dans le paysage. Toute cette partie de Rome présente les vues les plus pittoresques.

Du côté de l'île Tibérine et du Janicule, le Tibre est profondément encaissé, et le quartier qui l'avoisine offre un aspect de misère et de saleté tout à fait repoussant. Toutefois c'est de la misère forte et énergique. Les dialogues des marchands et des enfants sont pleins de vivacité et contiennent une foule de locutions dont profitent les théâtres populaires et les marionnettes de Rome : *Meo Patacca et Cassandrino.*

Aujourd'hui (2 avril) la chaleur était déjà forte. Nous nous sommes arrêtés un instant dans l'église de Santa Maria in Cosmedin. C'est à la porte de cette église que l'on voit ce grand macaron dit *Bocca della verita.* Autrefois on prêtait serment en mettant la main dans cette bouche, qui, selon la tradition, se refermait et retenait la main du parjure, que cette grande bouche eût pu avaler tout entier. Cette église est bâtie sur les substructions d'un temple antique, et l'on y voit de belles colonnes qui ont dû appartenir à ce temple.

La température, dans cette petite église, était délicieuse et la solitude complète. Une pauvre Romaine, qui avait commencé par prier et qui, toujours agenouillée, s'était endormie la tête appuyée contre un des piliers de l'église, s'y trouvait seule

avec nous ; elle paraissait épuisée de fatigue, et son sommeil aura pu durer longtemps.

Quel désert que tout ce coin de Rome! Quelques ouvriers qui travaillaient sur une place voisine paraissaient ses seuls habitants; ils brouettaient des terres et des pierres qu'ils prenaient par poignées ou une à une, et qu'ils reprenaient de même pour les déposer : à ce train, il faut des mois entiers pour déplacer quelques mètres de terre. Quelle différence entre ces pauvres manœuvres et les hommes qui construisirent en si peu de temps le Colisée ou la grande muraille de Rome. Il est vrai que, lors de la construction du premier de ces monuments, le peuple romain n'avait plus qu'un seul souci, le plaisir! et que, lorsqu'il bâtissait l'enceinte, les barbares approchaient; il avait peur.

Les thermes de Caracalla sont un de ces monuments dont les ruines donnent une si haute idée de la puissance romaine. On franchit une première enceinte par une brèche faite dans le massif de la construction; cette brèche est large et permet aux voitures de passer. Toutefois on a mis une porte à cette ouverture; mais ce n'était pas par cette porte qu'autrefois entraient les baigneurs. Cette première enceinte formait une cour entourée de portiques et destinée aux jeux. Cette cour correspond à une sorte de préau placé à l'autre extrémité de l'enceinte où se trouvait la piscine et où l'on prenait les bains froids.

De cette cour de la piscine on pénétrait dans le *tepidarium* ou les bains tièdes ; de là dans la salle des bains chauds analogues de nos bains de vapeur. Cette salle formait une rotonde pareille à celle du Panthéon et presque aussi vaste ; elle devait être magnifiquement décorée. On y a trouvé des restes de mosaïque où le noir et le blanc dominent, des débris de beaux marbres de toutes les couleurs et des conduites d'eau. Cette construction et toutes celles qui forment l'ensemble des thermes sont colossales. On comprend que trois mille personnes aient pu s'y baigner à la fois et qu'on y ait installé mille six cents siéges de marbre ou de porphyre. Ces thermes antiques n'étaient pas destinés seulement à se laver. C'était un lieu de réunion pour la jeunesse, pour les gens d'esprit qui aimaient à s'y rencontrer, pour les prolétaires qui n'avaient pas de palais ; aussi, indépendamment des salles de bains, des gymnases, des portiques et des cours consacrées à la promenade, y avait-on réuni tout ce qui peut flatter les sens et satisfaire l'intelligence : des peintures, des statues, de vastes bibliothèques. Ces thermes représentent donc nos clubs modernes sur une tout autre échelle.

M. Blouet, architecte, a fait une belle restauration des thermes de Titus. Nous croyons cependant que, dans la destination qu'il donne à beaucoup des parties de cet établissement, il a dû faire une large part à la conjecture, car aujourd'hui cette ruine, d'un as-

pect si grandiose, est bien informe. De plusieurs points de ses murailles et particulièrement en se plaçant sur le fragment d'arc d'une voûte à demi écroulée, on a une admirable vue de la campagne de Rome, des monuments voisins, des murailles antiques de la ville et de ces immenses lignes d'aqueducs qui traversent la plaine. Dans ces salles voûtées à demi ruinées, nous avons vu des tronçons d'énormes colonnes de granit et beaucoup de morceaux des marbres et des porphyres qui lambrissaient les murs des salles de l'édifice. Il y a des places où le sol est couvert et comme pénétré de ces débris.

L'enceinte extérieure des bains avait environ 1,500 à 2,000 mètres.

En allant des thermes de Caracalla aux thermes de Titus, nous nous sommes arrêtés à la villa Mattei, admirablement située sur une éminence isolée, dépendance du Cœlius. On jouit, de ce point, d'une des plus magnifiques vues de la campagne de Rome. Aux environs de la villa, on voit un obélisque en deux morceaux et une urne funéraire où sont figurées les Muses, ouvrage de la décadence. Dans les jardins, on nous montre un beau chêne vert qui, dans son genre, est le rival du pin du jardin du palais Colonna. On se promène, dans ces jardins, sous de belles allées couvertes, avec branches entrelacées. A leur extrémité et de dessous les arbres apparaissent de jolies échappées sur le paysage romain.

L'église de la Naviccella, nommée ainsi à l'occasion d'un petit vaisseau de marbre que Léon X fit placer sur la façade de l'église, a été restaurée ou plutôt reconstruite en partie sur les données de Raphaël. C'est une de ces rotondes qui, dans le principe, furent, sans doute, des temples antiques, depuis transformés en églises. On voit, dans cet édifice, une mosaïque que l'on fait remonter au IV[e] ou V[e] siècle, et qui est tout à fait barbare. Le reste de l'église a été badigeonné et rebadigeonné à outrance.

L'espace que les thermes de Titus occupaient est plus considérable encore que celui des thermes de Caracalla. Il est probable qu'il renferme les ruines du palais de Titus, qui couvrait une partie du mont Esquilin et près duquel cet empereur fit bâtir ces thermes sur l'emplacement de la *Maison dorée* de Néron, dès lors en partie détruite. Il est fort difficile de se reconnaître au milieu de toutes ces substructions souvent superposées, et qui couvrent une partie de l'Esquilin. Beaucoup de ces souterrains sont encore encombrés par les terres et les débris de tout genre. De 1812 à 1814, l'administration française fit déblayer sept ou huit galeries voûtées, ornées d'arabesques et de peintures aussi bien conservées que si elles eussent été faites de la veille, la lumière extérieure ne pouvant pénétrer dans ces souterrains; mais le salpêtre, l'humidité et, il faut le dire, les torches des custodes les ont déjà gravement détério-

rées. C'est ainsi qu'aujourd'hui les efflorescences du salpêtre font paraître blanche la chambre ornée de peintures s'enlevant sur un fond brun, que l'on avait appelée la *Salle noire*. On pénètre dans ces souterrains par des galeries obstruées jusqu'aux voûtes. Nous nous y sommes glissés par de petits couloirs où, d'habitude, on ne laisse pas pénétrer; car nous voulions tout voir. La chaleur, dans ces salles, est vraiment singulière. Les plafonds sont richement décorés. Des stucs en relief dessinent des espèces de caissons et de compartiments. Ces compartiments sont peints; les parties en relief sont peintes aussi et dorées quelquefois.

Les ruines de constructions informes que l'on a rencontrées sous les voûtes des salles principales ont donné lieu de croire qu'on y avait construit des baraques habitées par les gens du peuple. Une galerie plus étendue que les autres et disposée de façon à équilibrer la température et à lui conserver, même dans les journées les plus ardentes de l'été, une fraîcheur agréable servait de promenoir à l'empereur. Les peintures de cette galerie sont fort bien conservées. Au milieu de fleurs, de fruits et d'animaux de fantaisie qui forment comme le tissu de ces arabesques, on voit des chèvres, des perroquets, des aigles, etc. Les lambris en stuc sont revêtus de couleurs vives comme à Pompéi. On a réuni, dans une salle placée sur les substructions des thermes de Ti-

tus, une masse de débris sans grande valeur, dont le *custode* trafiquait avec les curieux. Moyennant quelques pauls, on pouvait se procurer des fragments de la maison dorée. Depuis on a mis sous clef les morceaux les plus précieux.

On a découvert un pavé antérieur à celui du palais de Néron, caché sous des débris de mosaïque et sous la poussière des marbres rares de l'habitation impériale. Ne seraient-ce point les ruines de la maison de Mécène qui occupait sur l'Esquilin un emplacement voisin de la maison de Néron?

La vue du Colisée que l'on a des parties les plus élevées des thermes de Titus est fort belle. De ce côté, ce vaste monument paraît tout à fait intact.

En quittant les thermes de Titus, nous avons passé sous les voûtes de la maison de la fameuse Vanozza, maîtresse d'Alexandre VI, et près du temple de Nerva, qui devait être l'un des plus beaux édifices de l'ancienne Rome. On voit encore debout trois magnifiques colonnes et une partie de la Cella du temple antique.

VI.

LE CARNAVAL A ROME. — LES MŒURS. LES LETTRÉS. — LE THÉATRE.

Le carnaval de Rome est comme une réminiscence des saturnales de l'antiquité. Que de cris! que de folies! Ces gens, qui se jettent à la tête ces poignées de confetti qu'ils puisent dans des sacs, dans des paniers ou dans leurs poches, et qui, de tous côtés, étalent leurs mines joyeuses et enfarinées, et leurs habits poudrés à blanc, paraissent heureux et contents. On les croirait sans soucis, et presque tous, à l'exception de quelques étrangers, sont aussi misérables qu'on peut l'être. Ils viennent de dépenser, pour ces folies, jusqu'à leur dernier baïoque; ils rient aujourd'hui, demain ils battront leurs femmes et jeûneront.

Grâce aux marrons de fer hérissés de pointes qui les harcèlent et aux morceaux d'amadou allumés sous leurs queues, les *barberi* exécutent assez passablement leur course le long du Corso. Les cris du peu-

ple les aiguillonnent et leur donnent une ardeur extrême.

La princesse Charlotte Bonaparte avait bien voulu nous inviter à l'accompagner au balcon du palais Madama, d'où l'œil embrassait toute l'étendue du Corso ; nous y avons trouvé le prince et la princesse de Musignano, son beau-frère et sa sœur, auxquels l'aimable princesse nous a présentés. Le prince Gabrielli, M. Torlonia et plusieurs étrangers de distinction se trouvaient réunis dans les salons du palais. Le soir approchant, il fallait songer à regagner le logis. On ne peut se figurer la difficulté que nous eûmes à fendre les flots de cette foule amusée et occupée, bien que nous fussions dans une des voitures de la princesse. Ignorant l'usage, nous ne nous étions pas munis de *moccoletti*, espèces de petites bougies que, dans ces jours de carnaval, chacun tient à la main et doit allumer à la brune. Arrêtés au milieu de cette foule, le cri de *senza moccolo* retentissait à nos oreilles avec une furie des plus étranges. On eût dit que ces gens étaient réellement irrités et allaient nous lapider, bien qu'au fond ils ne voulussent que plaisanter. Je me tirai d'affaire en leur montrant le petit doigt de la main gauche gantée que je tenais de la main droite, et qui figurait tant bien que mal un moccolo. Ce même cri nous accompagna pendant la moitié de notre promenade du Corso. Que de lumières! que de tapage! que de figures grimaçantes!

On sort de là aveuglé et tout étourdi. Je remarquai dans la foule quatre Anglais poudrés et poudrant le public, de leurs confetti, avec le plus admirable sang-froid. Plusieurs jeunes et jolies Anglaises se laissaient aller à la gaieté de la fête avec beaucoup d'entrain. La soirée s'est terminée, comme la journée, par beaucoup de bruit, très-peu de masques et surtout de beaux masques, par un feu roulant de confetti et l'illumination générale des moccoletti.

La soirée du lendemain chez le prince Torlonia se ressentait encore de la gaieté du carnaval. On a dansé avec un certain abandon, bien que la société se composât, en majeure partie, d'étrangers. Le naturel m'a paru, en Italie, avoir peut-être survécu aux passions. Les jeunes Romains qui étaient là racontaient tout franchement qu'ils s'étaient amusés de tout leur cœur, la veille, au Corso. Ils expriment, du reste, avec la même liberté et le même sans-façon toutes leurs sensations. En cela, ils sont tout extérieurs et peuvent en remontrer à nos Français et surtout aux Anglais. Devons-nous les blâmer de rester, sous ce rapport, plus près de la nature? Je ne le pense pas. J'aime mieux l'homme qui dit tout naturellement *j'ai froid, j'ai chaud, j'étouffe*, que celui qui croit de sa dignité de se taire et de ne pas paraître sentir les petites misères de la vie. De la part de l'un, il y a naturel; de la part de l'autre, affectation, sinon manque de sensibilité, ce qui serait

bien pis encore. Je puis sympathiser avec celui que je vois, comme moi, sujet à la douleur. Mais le bel honneur que de ne pas sentir! Il y a plus de ridicule à ne pas se plaindre qu'à se plaindre, si l'on souffre réellement, et mieux vaut ressembler à une femme qu'à une statue. Jamais je n'ai pu concevoir cette hypocrite affectation d'insensibilité. Ne pas vouloir que les autres se plaignent, c'est montrer un grand égoïsme, c'est faire preuve d'une grande sécheresse de cœur.

Tenons bon pour le naturel et sachons repousser ces affectations, car elles existent. Un enfant, au retour d'une promenade, se pend au cou et à la bouche de sa mère, voilà le naturel et les caresses comme on les aime. Un autre, se promenant avec sa mère, l'arrête tout à coup dans la rue en lui disant : — O maman, entrons dans une boutique, je ne puis rester un moment de plus sans t'embrasser. — Voilà l'affectation, la grimace de la sensibilité. Un enfant comme celui-ci m'inquiéterait, et sa mère me paraîtrait coupable. La sensibilité n'est jamais calculée; elle est toute spontanée. Cela part du cœur comme l'éclair. Mais, souvent, plus le visage est naturel, plus on croit le masque bien fait. C'est pour cela que, en diplomatie, il est presque fâcheux d'avoir l'apparence de la finesse. L'air niais ne mettrait pas le *partner* sur la défensive. D'un autre côté, il permet plus d'audace profonde et même plus de noirceur. Mais

nous voici presque tombé dans les maximes à propos de la soirée du prince Torlonia.

Ce qui nous étonnera toujours le plus dans ces réunions italiennes, c'est le naturel parfait, pour ne pas dire le sans-gêne, des jeunes gens, mais surtout des hommes mûrs qui n'ont pas voyagé ou que l'éducation française n'a pas touchés. On peut dire encore des Italiens d'aujourd'hui ce qu'on en disait il y a quarante ans : ils ne font rien et ils ne s'abstiennent de rien parce qu'on les regarde. L'Italien dit tout simplement *mi secco,* je m'ennuie, s'il s'ennuie. Jamais il ne fait une visite obligée, et il a bien raison. Dans la discussion, il recourt immédiatement au mot propre; aussi, même entre gens bien élevés, la discussion, quelque futile que soit le motif, ressemble-t-elle presque toujours à une querelle. Mais, à la suite de ces scènes en apparence si violentes, vous ne rencontrez, chez ces disputeurs acharnés, aucun ferment de haine, et ils ont si peu de rancune qu'aucun d'eux, en se quittant, n'a envie d'adresser à l'autre des protestations d'amitié. Leur colère est plus bruyante que méchante; contenue, elle serait terrible.

A l'exception des littérateurs, des savants ou des hommes politiques, qui se servent à peu près partout des mêmes formules, la conversation, comme nous l'entendons, n'existe pas en Italie : existe-t-elle même en France? Rien n'est plus rare, dans le dialogue,

qu'une maxime, qu'une phrase bien faite ou même qu'une phrase finie. Toujours des élans ou des temps d'arrêt; ils auraient dû inventer un point de suspension qui ne serait, pour eux, qu'une variété du point d'exclamation.

Leur manière de s'occuper des femmes, de leur plaire, en un mot de leur faire la cour et de s'en faire aimer, est des plus caractéristiques. Rien qui ressemble à la prépotence, au bavardage ou au caquetage français. Peu de paroles, peu d'actions, mais des attentions constantes et suivies qu'interrompent quelques actes décisifs. Ces tentatives, repoussées d'abord, marquent les phases de la passion. Un Français plaît en s'occupant de toutes les femmes, eux ne s'occupent que d'une femme à la fois et patiemment. Cette patience tient lieu d'esprit, de brillant et même d'audace; jointe à de la sensibilité, à ce silence éloquent et bien employé, qui est le moyen par excellence des Italiens, il est rare qu'elle ne les conduise pas au but. J'oubliais le naturel; il est toujours extrême; l'abandon aussi; le lendemain du jour où on a dit : Je vous aime, on ne s'appartient plus; il ne peut et il ne doit plus exister aucune réserve.

On déclame souvent contre les mœurs romaines : nous ne croyons pas que les mœurs soient pires à Rome qu'ailleurs; elles ne sont pas non plus meilleures. Les mœurs, pour le Romain ou, en généralisant, pour l'Italien, sont autant la conséquence de

l'éducation que du climat. Il n'est pas surprenant que des gens pour qui le *far-niente* est le dernier degré du bonheur emploient assez mal ces longues heures d'oisiveté. Ce *far-niente*, pour le cavalier servant, doit être souvent la plus assommante des occupations. Promener de maison en maison la dame de ses pensées; la conduire chez les marchands pendant le jour, l'accompagner, après le dîner, au Corso, puis, le soir, au théâtre ou dans quelque *conversazione*, voici, ce me semble, une journée assez bien employée. De conversation à peine, sauf quelques mots sur la manière d'être du voisin, quelques exclamations de dégoût ou de pitié à propos d'une brouille entre amants; c'est de cette façon, cependant, que, par horreur de toute occupation sérieuse, bon nombre d'hommes spirituels se condamnent à passer ces longues heures qu'ils croient consacrer amoureusement au *far-niente*.

Il est vrai que cette façon d'être avec une femme qui, souvent, n'a reçu qu'une éducation très-incomplète et sait tout au plus lire et écrire est la meilleure manière de laisser reposer son esprit. J'ai été souvent frappé de la taciturnité de quelques-uns des hommes les plus renommés pour leur intelligence, et même d'écrivains et de poëtes. Ces derniers ne semblent prendre feu que pour improviser un sonnet ou quelque tirade en style composite, car l'imitation de Byron a gagné parmi nos poëtes italiens contem-

porains et se combine singulièrement avec ce style mythologique qu'il leur est impossible de complétement abandonner.

Ces mœurs règnent surtout parmi les gens riches, les lettrés et ceux qui occupent certaines professions libérales qui leur laissent la meilleure partie de leur journée libre. Quant aux artisans et aux petits commerçants, ils sont ici ce qu'ils sont ailleurs; ils n'ont ni assez de loisir ni assez d'argent pour les dépenser de cette agréable manière, et pour être vicieux avec si peu de plaisir et tant d'ennui. Nous ne croyons pas, cependant, ainsi que l'a dit certain Américain railleur, que la femme d'un cordonnier soit plus difficile à séduire que celle d'un prince. Nous savons même, et très-positivement, que, auprès d'un bon nombre de femmes de cette classe, la corruption s'exerce d'une tout autre manière et à peu de deniers comptants.

Quoi qu'il en soit, et à en juger par le ton des prédicateurs que nous avons entendus pendant la semaine sainte, et qui ont, il est vrai, une certaine tendance à exagérer les vices contre lesquels ils se mettent en frais d'éloquence, il paraîtrait que Rome, comme toute autre capitale, n'est plus qu'une grande Babylone.

Nous aurions été curieux d'assister à la sortie de ce sermon qu'un capucin prononçait autrefois dans une des églises du Corso, et qui s'adressait spéciale-

ment aux femmes riches ou de qualité. Ce sermon avait lieu à huis clos, c'est à-dire qu'aucun homme ne pouvait y assister. Le prédicateur, qui avait sa police secrète, police de valets, de femmes de chambre, ou même du confessionnal, sans prendre chaque femme à partie, s'arrangeait cependant pour présenter, dans son sermon, une série de portraits rehaussés de détails si frappants, qu'il était impossible qu'aucune de celles que chaque paragraphe concernait ne se reconnût pas. Il finissait en vouant aux peines de l'enfer toutes celles qui continueraient à se livrer aux mêmes déportements et qui ne rompraient pas avec Satan, c'est-à-dire avec leur amant. La mine contrite de ces dames au sortir de l'église amusait fort les passants; les laquais formant la haie sur la place Sciarra, à la porte de l'église, et dont bon nombre avaient fourni des renseignements au saint homme, en faisaient des gorges chaudes.

Nous nous sommes informés, car nous nous fussions volontiers rangés parmi les curieux; mais le sermon n'avait plus lieu, le scandale ayant peut-être été poussé trop loin, ou son peu d'efficacité étant bien constaté.

Plusieurs abbés, avec lesquels nous causions de la chose, ont même mis en doute qu'il se soit jamais prononcé aucun sermon spécial de ce genre; mais ils ajoutaient que, pendant la semaine sainte, dans chaque église et nullement à huis clos, il s'en faisait à

peu près autant : hommes et femmes sortaient fort penauds, chacun avec son paquet.

Comme ce même sermon recommence tous les ans, il est probable qu'il n'est pas plus efficace que bien d'autres. Une bonne éducation vaudrait mieux que toute l'éloquence et que toutes ces menaces banales des prédicateurs. Mais où prendre le point de départ pour cette bonne éducation, et comment empêcher que la fille ne fasse ce que la mère a jugé à propos de faire. Toutefois l'influence française qui prévalut au commencement du siècle, je parle de la bonne influence, se fait encore sentir. Il y a eu une notable amélioration dans les mœurs, et j'avouerai que, pour le peu que nous avons pu voir, il ne nous a pas paru que l'on fût beaucoup plus vicieux à Rome qu'ailleurs; seulement on prend moins de précautions. Dans l'innocence de leur cœur, les plus coupables même ne croient pas avoir à se cacher. On n'affiche rien, il est vrai ; mais on ne se refuse rien. La retenue et l'affectation sont deux choses également inconnues aux Italiens; aussi un étranger sera-t-il toujours étonné des singulières confidences que, dans un moment d'épanchement, ces amoureux de l'un ou de l'autre sexe sont prêts à lui faire à brûle-pourpoint.

Cet abandon n'est pourtant pas de la franchise ; c'est plutôt du laisser aller et de l'entraînement. Telle femme fait de prime abord sa confession à un

homme qu'elle n'a vu que deux fois et qu'elle croit aimer. Est-elle franche pour cela ? Nous ne le croyons pas. Elle s'abandonne seulement à sa nature. La franchise consiste à répondre vrai, et non pas à aller au-devant des questions.

Nous comprenons que cette manière d'être nous ait toujours vivement choqués, nous autres Français, et qu'elle choque bien plus encore les Anglais, moins délicats peut-être au fond, mais plus convenables. Nous nous expliquons cette répugnance. Indépendamment de la pudeur, il existe une sorte de coquetterie morale qu'il ne faut jamais dépouiller. Une femme doit rarement laisser lire au fond de son cœur; elle doit ménager son esprit et n'en laisser voir qu'un côté à la fois. C'est une sorte de coquetterie que beaucoup de nos Françaises possèdent et qui leur est fort utile. On se dégoûte bientôt de la nudité; rien ne refroidit plus rapidement l'imagination. Le nu ne lui permet pas de prendre son élan : elle a tout vu; elle n'a plus rien à deviner, à supposer, à désirer. Ne levez qu'un coin du voile à la fois. Montrez aujourd'hui une épaule, demain le bras, un autre jour la jambe; mais, pour Dieu, ménagez vos trésors et ne nous les livrez pas d'un seul coup! Le nu, à moins d'une beauté surhumaine, c'est la mort du désir et du plaisir. Quand on peut tourner autour de l'idole, on est bien près de cesser de l'adorer. C'est pour cela qu'on a mis les saints et les saintes dans des niches.

—J'ai passé plus d'une agréable soirée dans un salon où se trouvaient réunis plusieurs grands seigneurs et *monsignori* romains, quelques abbés de beaucoup d'esprit, dont l'un fait des vers et de fort jolis vers, sans se croire poëte pour cela, et plusieurs lettrés. Ces derniers semblaient se mordre les doigts de ne pouvoir écrire dans les grands journaux politiques, comme on fait à Paris, et d'être obligés de se borner à rédiger de lourdes colonnes de lieux communs sur la morale, abstraction faite de la philosophie, ou de longues dissertations sur des objets déjà cent fois analysés et décrits. Une des grandes préoccupations de ces lettrés ultramontains, c'est de savoir combien, en France, il se vend d'exemplaires de tel ou tel livre, si M. Jules Janin a cheval et voiture, et M. Alexandre Dumas maison de ville et maison des champs. Ils en sont encore à supputer, à décrire et à envier les magnificences de l'île de Monte-Christo.

Il faut convenir, pourtant, qu'on rencontre chez beaucoup d'entre eux ce fonds de sérieux, je dirai presque d'ennuyeux, qui plaît tant aux pédants et dont nos petits journaux, si amusants, ne nous ont peut-être pas complétement délivrés. Il y a certaines choses dont on voudrait bien rire ou faire rire; mais on ne l'ose pas. On ne se moque guère des individus qu'à huis clos et à voix basse. On n'a pas encore élevé le commérage à l'état de journal ou même de livre, comme chez nous.

D'autre part, dans l'habitude ordinaire de la vie, on s'adresse des compliments exagérés ou l'on se renvoie de grosses injures, et l'on ignore cet art, qu'à Paris on possède à un si rare degré, de se dire, avec esprit et de manière à ne pas offenser, des vérités peu agréables, d'être naturel avec convenance, franc avec mesure, mordant avec courtoisie. L'impertinence, c'est la sottise qui parle ; la maladresse, c'est quelquefois la sottise qui se tait ; et, nous devons le reconnaître, en général, l'écrivain français n'est impertinent ou maladroit que quand il veut bien l'être.

— En France, on a quelquefois atteint le suprême degré dans l'art de gouverner les hommes, c'est-à-dire de leur assurer la plus grande somme de sûreté et de bien-être possible, sans qu'ils se doutent qu'ils sont gouvernés. Il est vrai que, lorsqu'il en est ainsi, quelques mécontents, c'est-à-dire ceux qui ne gouvernent pas et qui voudraient bien gouverner, s'arrangent pour prouver à ce peuple, auquel on laisse dire à peu près tout ce qu'il veut et faire tout ce qui lui convient, qu'il est le plus opprimé et le plus avili des peuples. Alors les bourgeois qui trouvent leur plaisir à porter des fusils et des uniformes, bien convaincus de ce qu'on leur répète chaque matin, se regardent comme les hommes les plus à plaindre, et, au lieu de faire entendre raison aux séditieux qui se soulèvent, ils font cause commune avec eux et se

donnent une satisfaction qui, du reste, n'est pas de longue durée, celle de changer le gouvernement. Nous savons bien que, dans ces dernières années, les Italiens ont imité leurs voisins autant que faire se pouvait, et nous doutons fort qu'ils s'en soient beaucoup mieux trouvés. Ils ont mis de la passion où nous ne mettions que de l'espièglerie, et ils sont arrivés à peu près au même résultat, qui est de s'entre-tuer après s'être bien injurié. Nous en sommes toujours aux héros d'Homère; seulement les grands articles des journaux ont remplacé les longues harangues et les invectives épiques d'autrefois.

L'un des rêves des politiques et des lettrés romains, qui leur est commun, du reste, avec tous les autres lettrés italiens, c'est celui de l'unité littéraire et de l'unité politique de l'Italie. Cette unité est encore à naître, et, pour ce qui concerne les lettres, nous ne comprenons pas trop sa nécessité. Les lettres italiennes n'ont jamais été plus florissantes que du temps des petites républiques et des petites principautés. Voyez, en France, où nous a conduits ce rêve de l'unité. Du reste, avec cette passion pour les sociétés littéraires et savantes et les académies qui possède les Romains comme tous les Italiens, nous ne savons trop comment cette unité pourrait jamais s'établir. Je ne sais pas même si, en France, elle a jamais existé. A vrai dire, je crois que ceux qui prêchent tant l'unité littéraire seraient bien embarrassés

de nous dire ce qu'ils entendent par là. Si c'est l'imitation plus ou moins directe d'un type ou d'un modèle convenu, je ne vois rien là qui soit fort à envier. J'aime mieux le talent, l'esprit, le génie même, un peu cosmopolites que taillés sur certain patron local, les nigauds disent *national*, toujours fastidieux, comme tout ce qui est uniforme et obligé.

Par exemple, un des plus agréables esprits italiens, n'est-ce pas l'abbé Galiani? Et à quoi doit-il en partie son charme? N'est-ce pas au commerce qu'il a entretenu avec les beaux esprits français de son temps? Rien de plus spirituel et de plus concluant n'a été écrit, en France ou en Italie, sur la même matière, que ses Dialogues sur le commerce des blés. En Italie, Galiani a fait école, et la forme est restée. Beaucoup d'écrivains, qui sont loin de posséder cet art suprême qu'avait Galiani, cet Italien si Français, d'exprimer clairement et délicatement ses pensées, dialoguent encore journellement sur une foule de sujets. Mais il y a loin de ces rapsodies aux écrits de l'aimable abbé, et je doute qu'aucun d'eux eût, comme lui, le talent de changer les pierres en pain.

L'anecdote est charmante et mérite d'être rappelée. Galiani, qui se trouvait à Naples, avait été chargé, par Benoît XIV, d'envoyer au cabinet d'histoire naturelle de Rome une caisse de curiosités provenant du Vésuve. Au lieu d'une lettre officielle, il joignit au convoi adressé au saint-père ce seul petit verset

de l'Évangile : *Dic ut lapides isti panis fiant*. Le pape, homme d'esprit, interpréta ces mots comme ils devaient l'être. Il envoya à Galiani un bon brevet de pension, accompagné d'un billet ainsi conçu : « Je vous envoie de nouvelles preuves de l'infaillibilité du souverain pontife, dont vous n'avez pas douté. J'ai compris vos paroles et j'ai dit : Que la pierre soit changée en pain. »

Cet esprit à la Galiani n'est pas rare chez les Romains; mais on le rencontre plutôt dans la conversation, ou même dans les sermons des prêtres qui ont vécu, que dans les livres. La classe bourgeoise et boutiquière, à Rome comme ailleurs, est plus morale que la haute classe; mais aussi l'esprit y est beaucoup plus terre à terre. Les deux extrémités de l'échelle, les ouvriers et les grands seigneurs, corrompus, les uns par la misère, les autres par l'oisiveté, ont l'esprit bien autrement ouvert. Cependant il y a encore, à Rome, des gens qui, à la veille de chaque tirage de la loterie, montent à genoux les cent vingt-quatre marches de l'église d'Ara-Cœli pour obtenir le gros lot. Il est vrai que, le lendemain du tirage, comme ils n'ont pas gagné, ils se permettent des railleries à la Voltaire, ce qui ne les empêche pas de recommencer leur ascension la semaine suivante.

— On ne saurait croire avec quelle vigueur le pédantisme fleurit encore en Italie. Tel auteur qui prétend faire la leçon aux autres, Mano, par exemple,

en est la preuve la plus frappante. Cet écrivain, dans son traité des vices des lettrés, trouve moyen, dans les quatre premières pages de son livre, de citer Plutarque, Cicéron, Quintus Scevola, Philon l'Athénien; de parler d'Hortensius, de Crassus, de Cotta, de Scylla et de Pompée; aussi critique-t-il les *librone* et *libriccini* des Français.

Il est tels critiques italiens qui en sont encore aujourd'hui à signaler comme trop hardies certaines expressions surannées qu'on ne rencontre même plus dans la littérature du boulevard, telles que *fille du voile*, pour religieuse; *fils de l'impatience*, pour un jeune époux. Ils font plus, ils raillent ce style, qu'ils qualifient d'ultramontain. Pourquoi, disent-ils, ne pas appeler un avocat le *fils des Pandectes*, et un chirurgien le *fils du scalpel?*

Toutes les affectations de style ne sont que les modes du langage, et, quand la mode est passée, elles deviennent parfaitement ridicules. Quand l'Olympe régnait et que le style mythologique fleurissait dans toute sa gloire, un pape, écrivant à un souverain étranger pour lui annoncer son exaltation, lui disait qu'il venait d'être promu au trône pontifical par la volonté des dieux immortels. Voilà, cependant, où peuvent conduire certaines habitudes de langage, ce que l'on pourrait appeler le pédantisme de la mode. Plus d'un homme d'esprit, en Italie, prend toujours au sérieux ces épithètes, qui abondent surtout dans

la réclame et qui ne sont que d'innocents emprunts faits au vocabulaire des crieurs de rues qui vendent, pour un sou, la *fameuse* ordonnance ou le *magnifique* discours du matin.

Un interlocuteur partira de là pour me prouver que les Français, dans leurs expressions admiratives, sont peut-être plus exagérés encore que les Italiens auteurs. Nos crieurs ne font cependant usage que de l'épithète simple, tandis que les lettrés et les académiciens italiens en sont à l'épithète au superlatif : superbe, pour eux, devient superbissime; excellent, excellentissime. En fait de compliments exagérés et de flatteries d'hommes à hommes, nous avons, sans doute, fait de grands progrès en France depuis une vingtaine d'années; nous n'en sommes point cependant encore arrivés à nous servir de ce style caressant employé par les lettrés italiens, lorsqu'ils se renvoient tant de bouffées d'un fade encens : *O l'aureo libricciolo! O quella cara ottava!* etc.

Il faut convenir que, à d'autres points de vue, les Italiens l'emportent sur nous; ils ont plus de sérieux, plus de suite, plus de constance dans la pensée. Un Italien qui lit s'enferme à clef; il se dévoue à son auteur, il lui appartient, il discute avec lui pendant tout le jour. Il est vrai que ce laisser aller et cette confiance entière lui inspirent une certaine horreur pour le sous-entendu. Les Italiens ne comprennent pas à demi-mot. Voltaire et surtout Montesquieu sont,

les trois quarts du temps, de l'hébreu pour eux. Toutes les ellipses sont perdues.

Si les Italiens sentent vivement et savent encore exprimer, ils sont moins habiles à se rendre compte : il n'y a que les Français ou les Allemands qui sachent se livrer à certaines analyses des parties délicates du cœur humain, Corinne, Adolphe, Werter. Combien Jacopo Ortis est lourd à côté de tout cela !

Dans chaque pays, il n'y a que quelques hommes qui puissent tout saisir ou tout comprendre. Quand au plus grand nombre, ils ne saisissent que des parties. Ce sont des compas moraux qui, ne s'ouvrant que sur un angle déterminé, ne peuvent mesurer qu'une étendue limitée. Les branches du compas, pour ceux-là, ne peuvent aller jusqu'aux choses d'imagination ou de passion ; pour d'autres, elles ne peuvent s'ouvrir que jusqu'à la politique et la philosophie. Il en est d'autres dont le compas trop ouvert ne peut se refermer jusqu'aux petits détails de la vie et de la famille. Heureux sont ceux dont le compas s'ouvre, s'étend et se ferme à volonté.

Il existe, à Rome comme dans le reste de l'Italie, un certain nombre d'écrivains dits classiques, qui tiennent bon encore pour la défense des unités et de toutes les anciennes règles. D'ordinaire ils restent sur la défensive ; mais si, par hasard, ils se sont emparés de la confiance de tel prince ou de tel ministre, ils deviennent tout aussitôt agressifs. Les uns vou-

draient proscrire l'universalité des connaissances et ne permettre l'étude des lettres qu'à certaines classes de la société. « Autrefois, disent-ils, en faisant une bizarre application à leurs préjugés d'un passage de Plutarque, on ne pouvait montrer, dans le monde, que sept sages; aujourd'hui on ne pourrait y trouver sept ignorants, et le monde n'en va pas mieux pour cela. »

Ces mêmes hommes voudraient qu'on ne pût être lettré, c'est-à-dire avoir le droit d'écrire et d'imprimer, qu'après avoir subi toute une série d'examens gradués. Sans cela, disent-ils, la littérature, qui, après avoir été Pétrarquiste, Arcadiste, en est venue à imiter les auteurs français, c'est-à-dire à l'atroce et à l'immoral, aura bientôt cessé d'exister; car le mouvement imprimé aux lettres depuis un demi-siècle a moins tendu à les faire progresser qn'à les corrompre.

Un soir, tandis que nos lettrés rétrogrades se livraient, dans le coin d'un salon, à leurs déclamations et à leurs théories sur le meilleur moyen de comprimer ou de supprimer l'intelligence, à laquelle ils donnent le nom de progrès, des membres de la jeune Italie s'étaient attaqués à notre ami G***. Sa belle barbe, ses favoris noirs et ses grandes moustaches leur faisaient supposer qu'ils trouveraient en lui une sorte de complice. Comme presque toujours, ils s'entretenaient de la révolution française, et, quand je me mêlai au groupe, Fouquier-Tinville

était sur le tapis, et l'un de nos Romains se faisait presque son avocat. « Ce n'était qu'un homme faible, nous disait-il, qui d'abord se décida difficilement à faire condamner une personne à mort, qui, plus tard, en envoyait trente par jour à la guillotine. Que voulez-vous, c'était l'époque, c'était la nécessité qui l'ordonnait. Dans ce combat à mort que livre un gouvernement aux abois à ses ennemis, les vaincus savent qu'ils ne doivent pas espérer de quartier. C'est à eux à ne pas attaquer. A la guerre, on cause d'une escarmouche, d'un combat d'avant-postes. — Combien de morts? — Deux cents. — Rien que cela. Et après, on parle d'autre chose. Si ces deux cents hommes sont tués par la loi qu'ils ont bravée ou voulu détruire, les cheveux se dressent sur notre tête. A quoi cela tient-il? Le sang n'est-il pas toujours du sang? En révolution, on vous dit : — Soyez modérés, attendez. — Oui, attendez qu'on vous ait coupé le cou. — Non, on ne peut, on ne doit ni attendre ni raisonner avec les gens qui vous mettent le pistolet sous la gorge. Il faut tuer ou être tué. Nécessité effrayante! »

Si nos lettrés de tout à l'heure sont passablement rétrogrades, on conviendra que les amis du progrès en politique sont disposés, en revanche, à aller vite et très-vite.

— On a prétendu que ce qui rendait les Romains et, en général, les Italiens si passionnés pour la mu-

sique, c'était le malheur : ils se consolaient avec l'harmonie. A ce compte, ces gens-là sont moins malheureux qu'autrefois; car leur passion pour la musique me parait s'être bien calmée. S'ils l'aiment, ils ne le laissent guère voir. J'ai rarement entendu exécuter de plus mauvaise musique et plus mal chanter qu'à Florence et à Rome.

Au reste, le théâtre, dans ces deux villes, m'a paru d'une extrême faiblesse, et, ce qu'il y a de plus odieux, c'est que, même avec les gens que l'on voit habituellement, et qui certes ne manquent pas d'esprit, il faut se montrer satisfait de toutes ces rapsodies. Le patriotisme bête domine là comme ailleurs, comme dans la province. On ne peut s'imaginer avec quelle chaleur, quelle fureur même, le petit nombre de gens d'esprit ou prétendus tels défendent leurs mauvais poëtes, leurs mauvais acteurs et leurs mauvais chanteurs. Cet aveuglement puéril conduit, de toute nécessité, à l'exaltation des infiniment petits.

Cependant la passion du peuple pour le théâtre est toujours la même en Italie que par le passé. A Naples, la construction du théâtre San Carlo a plus fait pour la consolidation de la monarchie des Bourbons que l'enrôlement de plusieurs régiments suisses ou l'établissement d'une nouvelle police.

Pour défendre leurs pauvres écrivains et leurs pauvres artistes, un Italien nous disait qu'il fallait

être partial en fait d'art, sous peine d'être convaincu d'indifférence ou de froideur. — D'accord; mais il faut alors prendre le parti du vrai, c'est-à-dire du beau et du bon.

VII.

LA SEMAINE SAINTE. — LES ÉGLISES.

C'est aujourd'hui que commencent les cérémonies de la semaine sainte, et le mouvement de la ville annonce le dimanche des Rameaux. En entrant à Saint-Pierre, le bruit des cloches sonnant à toutes volées nous assourdit. La foule se précipite sous le vestibule, et ce n'est pas sans peine que nous y pénétrons. Le premier objet qui frappe nos yeux, c'est le pape porté, par des acolytes vêtus de rouge, sur une espèce de trône recouvert d'un baldaquin. Les porteurs et autres personnages de la suite, rangés des deux côtés du dais, tiennent d'immenses éventails en plumes de paon. En avant et autour du baldaquin, et derrière le pape, sont des prêtres vêtus de costumes de toutes les couleurs, rouges, blancs, violets, noirs. Cardinaux, évêques, chefs des divers ordres, supérieurs des couvents, tous portent à la main de longues palmes en paille tressée, d'une forme particulière et imitant des sceptres d'or.

Nous pénétrons difficilement dans l'église à la suite de la procession et à travers la garde nombreuse qui accompagne le pape. Deux immenses tribunes sont disposées à droite et à gauche de la nef, du côté du chœur et dans les bras de la croix; elles peuvent contenir, chacune, sept à huit cents dames qui semblent grimpées l'une sur l'autre.

La messe commence, et c'est le pape qui officie. Peu d'ordre ou plutôt aucun ordre dans cette cérémonie; nulle décence, nul recueillement de la part des assistants, dont l'immense majorité sont des Anglais fort curieux, mais fort disposés aussi à se moquer de ces cérémonies du papisme. Tous sont là comme dans un bazar ou dans un théâtre, allant, venant, se poussant et parlant presque haut. Il est vrai que, pour le commun des martyrs, et j'entends par cela la foule qui n'a pu se placer sur les estrades, il n'y a ni chaises ni bancs. On est donc continuellement en mouvement; on cause, on rit, on gesticule, et, il faut le dire, le clergé lui-même, à l'exception d'une bien petite minorité, ne parait nullement songer qu'il est là pour la plus sérieuse des affaires, celle qui demande le plus de silence et de recueillement : la prière.

Le mercredi saint, on chante le *Miserere* dans la chapelle Sixtine. On s'y foule, on s'y entasse, on s'y écrase. Pauvre chant! triste spectacle! Ce n'est pas la peine de décompléter un homme pour en tirer un

si pitoyable résultat. Ce n'est là qu'une affaire de tradition et de mode. On vient pour voir et pour entendre, parce que d'autres ont vu et entendu. Au demeurant, chacun voit et entend fort mal. A l'exception des plus diligents et de quelques intimes, le reste se presse là comme à un spectacle, comme ils feraient autour d'une danseuse et d'un ventriloque.

A peine la bénédiction est-elle donnée et le pape s'est-il retiré, que toute cette foule se précipite tumultueusement pour assister à un autre genre de spectacle, au lavement des pieds. Cette cérémonie se passe, cette fois, sans psalmodies ni chant, mais avec un cérémonial très-compliqué. Les douze pèlerins figurant les apôtres, vêtus de blanc, avec des chapeaux blancs sans bords, rappellent les pèlerins du comte Ory; seulement ils ont l'air bien novices et sont fort embarrassés de leur rôle. Quelques-uns avaient presque envie de s'agenouiller devant celui qui leur lavait les pieds : il est vrai que c'est le pape. La chose se fait lestement.

Deux mille dames placées sur des estrades assistaient à ce spectacle singulier, et quelques centaines de curieux, vêtus de fracs noirs, avaient pu pénétrer dans l'enceinte. On voyait parmi les assistants don Miguel, sa suite et toute l'ambassade française. La cérémonie s'est passée avec moins de décence encore que le jour des Rameaux. Il est évident que tous ceux qui sont là se croient à un spectacle. Le peu de

gens qui prient s'écartent de cette foule et s'agenouillent sur la pierre, dans les recoins obscurs de quelque chapelle de Saint-Pierre.

Pendant la durée de la semaine sainte, l'affluence est grande dans toutes les églises de Rome, et le recueillement est tout autre qu'à Saint-Pierre. Nous n'avons donc pu visiter ces églises que dans les semaines suivantes. Nous ne parlerons que de celles qui nous ont le plus frappé.

La place de Saint-Jean de Latran est le vestibule de l'église du même nom et tient lieu du portique de la place de Saint-Pierre. Au centre s'élève un magnifique obélisque de granit rouge que Constantin enleva de Thèbes, où Thoutmésis II, que nous appelions autrefois Mœris, l'avait érigé. Déterré, sous les ruines du cirque Majeur, par les ordres de Sixte-Quint, Fontana l'a rétabli à la place où nous le voyons aujourd'hui. C'est à cette occasion que fut poussé, par le Ligurien Bresca, ce cri : *Aqua alle corde!* qui permit d'achever l'érection de ce monument. Il était naturel que cet obélisque fût placé en avant de la basilique de Saint-Jean de Latran, dont Constantin fut le fondateur.

Le baptistère, qui porte le nom de ce prince et qui existe encore aujourd'hui, n'est pas de si ancienne date. Il paraît seulement qu'il a été élevé à la place où l'empereur avait été baptisé par le pape Silvestre. Il a eu notre première visite. Nous avons

admiré les belles colonnes de porphyre rouge qui soutiennent la voûte octogone. Cet édifice est curieux; il doit avoir inspiré les architectes des baptistères de Pise et de Florence. Tout en conservant la forme primitive qui lui fut donnée au IXe siècle, il a été restauré et retouché à bien des époques. Les huit grands tableaux d'André Sacchi, qui représentent la vie de saint Jean-Baptiste, le gâtent plutôt qu'ils ne le décorent. Il y a, en outre, certains ornements dans le goût rococo qui, là, sont tout à fait déplacés.

Nous sommes entrés dans l'église par le chœur. J'ai aperçu sur-le-champ les belles colonnes antiques de bronze doré qui décorent l'autel du saint Sacrement. Sont-ce bien là les colonnes qu'Auguste fit fondre avec le rostrum des navires égyptiens pris à Actium? ou ces colonnes proviendraient-elles du temple de Jérusalem, où Vespasien les aurait enlevées? Je penche pour l'origine romaine. Le reliquaire, de forme gothique et orné de pierres précieuses, est extrêmement coquet. Il contient, à ce que l'on nous a assuré, les crânes de saint Pierre et de saint Paul. C'est encore une copie du saint sépulcre de Jérusalem ou quelque chose d'approchant. Les mosaïques du chœur sont curieuses, surtout au point de vue historique; elles furent exécutées par Jacques de Turrita et Jacques de Camerino, en 1291. La peinture de Giotto, dans le second compartiment de la nef, à gauche en entrant, à côté de la façade, et qui repré-

sente le pape Boniface VIII placé entre deux cardinaux et publiant le jubilé de 1682, est simple et précise comme les peintures de cette époque. Je la crois cependant retouchée. Du reste, rien de théâtral dans l'attitude de ce pape annonçant le jubilé. C'est la nature prise sur le fait et quelque peu pétrifiée. Quel gaspillage de marbre dans toutes ces niches de la grande nef! On ne voit, de toutes parts, que colonnes de jaune antique. Il y a, surtout, deux colonnes cannelées de cette belle matière, qui soutiennent l'orgue, qui n'ont pas d'égales au monde. Toutes les statues d'apôtres placées de droite et de gauche sont mauvaises sans exception; elles sont de l'école du Bernin, et, ainsi qu'il arrive toujours, l'école a outré les défauts du maître.

La chapelle des Corsini est richement décorée, mais sans goût; son plus précieux ornement est la belle urne de porphyre du tombeau de Clément XII, qui fut trouvée sous le portique du Panthéon. Au total, cette église est riche, étincelante et d'une apparence tant soit peu profane. Quelle différence entre nos cathédrales et cette architecture blanche toute diaprée de marbres, toute couverte de dorures!

Dans le cloître, il y a quantité de jolies colonnettes ornées de mosaïques entrelacées, contournées, tourmentées, et dont quelques-unes sont fort précieuses. On a bâti sur ces colonnettes et l'on a arc-bouté ces bâtisses avec de monstrueux éperons.

On montre dans ce cloître plusieurs reliques plus ou moins authentiques, telles que la table de porphyre sur laquelle les soldats jouèrent aux dés les vêtements du Christ, une dalle de granit incrustée dans le mur et mesurant la hauteur du Christ. J'essaye de passer sous cette dalle, mais il s'en faut environ d'un demi-pouce que je puisse me tenir debout. On montre également, dans l'église, la table où se fit la dernière Cène. Cette table, en cèdre, est garnie des clous qui attachaient autrefois la nappe d'argent dont on l'avait recouverte, mais qui a disparu. L'autel, également en cèdre, sur lequel saint Pierre célébrait la messe dans les Catacombes, a été placé au-dessous de l'autel gothique du centre de l'église. On nous fait remarquer, dans les deux marches de cet autel, un trou rond et qu'on croirait percé par un biscaïen : c'est par là que, perforant la pierre, une hostie s'échappa des mains d'un prêtre sacrilége. Sur cet autel est placé le reliquaire où sont gardées les têtes de saint Pierre et de saint Paul.

Nous sommes sortis de l'église par sa grande entrée. La façade, de l'architecture du Florentin Galilée, ne manque pas d'une certaine grandeur, mais d'une grandeur affectée. La porte en bronze du milieu est antique; elle appartenait à la basilique Émilienne du Forum. Ce modèle unique des portes antiques, dites *quadrifores*, est d'un excellent travail. Deux statues décorent cette façade, l'une de Con-

stantin, qui fut trouvée dans ses thermes et qui est antique, l'autre en bronze, de Henri IV, ouvrage du sculpteur Cordier.

De l'autre côté de la place, un beau portique de l'architecture de Fontana fait face à l'église. Il fut construit par l'ordre de Charles-Quint, et l'on y conserve un escalier de vingt-huit marches enlevé, dit-on, à la maison de Pilate et que le Christ monta au moment de la passion. Ces degrés sont en marbre de Paros, on ne les gravit qu'à genoux, et ils ont été tellement usés par l'affluence des fidèles, qu'il a fallu les recouvrir, je ne sais à quelle époque, d'épais madriers de bois qui sont eux-mêmes fort entamés, bien qu'ils soient souvent renouvelés. Le jour que nous visitâmes Saint-Jean de Latran, quarante à cinquante campagnards rampaient, à la file, le long de ces degrés. Cet escalier conduit à une chapelle où est placée une ancienne image du Christ de 7 palmes de hauteur, mais qu'il ne nous a pas été permis de visiter. En arrière de cette chapelle, il existe, à ce que l'on assure, un sanctuaire muré, dans lequel on n'a jamais pénétré; c'est le *Sancta sanctorum* de Saint-Jean de Latran.

C'est sur cette place que se trouve le portique où Charlemagne fut reçu lorsqu'il vint se faire sacrer, à Rome, empereur d'Occident.

Tout est curieux à Saint-Jean de Latran, mais tout

n'est pas du meilleur goût, et l'on y a un peu abusé des reliquaires et des reliques.

L'église Saint-Pierre in Vincoli est, en quelque sorte, l'église de Michel-Ange. On y arrive par une montée qui s'appelait autrefois la *Via scelerata*. C'est là, à ce que l'on prétend, que Tullie fit passer son char sur le corps de son père mort. L'église de Saint-Pierre in Vincoli, l'une des plus anciennes de Rome, avait été construite par les soins de l'impératrice Eudoxie, femme de Valentinien III, sous le pontificat du pape Léon, dit saint Léon le Grand. On y avait déposé un bout de la chaîne qu'avait portée saint Pierre dans la prison de Jérusalem, dont l'église tirait son nom. Cette chaîne existe encore; du moins on la donne à baiser au peuple, chaque année, le jour de la fête de saint Pierre. Quant à l'église ancienne, il n'en reste plus rien. L'église actuelle, construite par Adrien Ier, a été restaurée et embellie par Jules II. Les vingt colonnes antiques de la nef, d'un si beau caractère et auxquelles on donne une origine grecque, proviennent, sans doute, de l'église primitive. Quelques antiquaires veulent qu'elles aient été enlevées à la villa Adriana.

Quand Jules II fit restaurer et embellir cette église, il avait l'intention d'y placer son tombeau, auquel il voulait donner des proportions extraordinaires; mais le temps ne lui permit pas de mettre à exécution son

projet. Tel qu'il existe aujourd'hui, ce tombeau est certainement un des monuments les plus considérables de Rome et celui qui offre le plus grand intérêt : il le doit au génie de Michel-Ange, qui l'a décoré de ses sculptures. Son Moïse est bien certainement le chef-d'œuvre de la sculpture moderne. Quelle attitude sauvage et puissante! C'est bien là le législateur barbare d'un peuple à la fois cher et maudit; le messager inflexible du juste et implacable Jéhovah. Quelle attitude haute et féroce! auraient dit les Latins. Et cette main pleine de veines, et cette barbe qui enveloppe le corps à demi, et ce bras dont le deltoïde fait une saillie si vigoureuse entre tous les muscles et où la science anatomique arrive jusqu'à l'idéal! Où Michel-Ange avait-il pris cette nature puissante et supérieure? Quelle distance du David au Moïse! Quoi qu'aient pu dire de vétilleux censeurs, l'ensemble du Moïse est irréprochable : critiquer l'espèce de pantalon qui couvre les jambes ou les plis du gilet collé sur la poitrine, c'est puérilité pure. Comme les plis de ce pantalon sont d'un travail achevé! Et ces pieds, et ces mains! La science anatomique a-t-elle jamais été poussée plus loin?

L'ensemble de ce tombeau, beaucoup réduit, est cependant complet, et Jules II, couché sur le sarcophage, est encore une terrible statue, mais seulement à l'état d'ébauche. Les quatre statues des niches, exécutées, sous la direction de Michel-Ange, par un de

ses élèves, Raphaël da Monte Lupo, sont bien pâles à côté du Moïse.

L'architecture est travaillée, tourmentée même, mais peu ornée, et cette ornementation, où l'on voit des masques de satyres, est d'un goût fort contestable, comme beaucoup de détails de monuments de l'architecture de Michel-Ange. Les peintures du Dominiquin et du Guerchin, placées dans cette même église, sont bien peu de chose auprès de la statue de Moïse.

Je suis entré dans Sainte-Marie-Majeure par le derrière de l'église, qui fait façade et qui décore très-pittoresquement une place inclinée, au milieu de laquelle est placé un joli obélisque qui provient, comme celui de monte Cavallo, du mausolée d'Auguste auquel il servait de pendant. Pour pénétrer dans l'église, il a fallu que notre cicerone se battît contre trois vieilles femmes, pareilles à trois Parques, qui retenaient la lourde tapisserie de la porte et qui ne voulaient pas la soulever avant qu'on ne leur eût payé un tribut. L'église est décorée par une double et magnifique colonnade. Ces colonnes, au nombre de trente-six, dont trente-quatre de marbre blanc et deux de granit gris, proviennent, dit-on, du temple de Junon. L'art chrétien a rarement fait un plus magnifique emprunt à l'antiquité païenne. L'église est gaie et ornée. Le plafond, qui m'a paru très-bas pour la grandeur de la nef, est décoré de caissons dorés d'un goût exquis.

L'architecte Fuga, qui a construit cette église, a fait preuve d'un rare talent.

La chapelle del Presepio, ouvrage de Fontana, fut construite par l'ordre de Sixte-Quint, qui y a son tombeau. La chapelle Borghèse est un chef-d'œuvre dans le style rococo ; sa grande richesse éblouit l'œil que tourmentent les formes des ornements, des statues, des candélabres et des grilles. Les marbres, qu'on y voit à profusion, sont aussi d'une richesse infinie. Mais quelle distance entre tout ce tapage éblouissant et la simplicité monumentale des belles colonnes grecques du temple de Junon ! Le baptistère est un beau morceau de porphyre antique taillé en forme de vase, dont Léon XII fit présent à l'église. Les colonnes de porphyre du baldaquin, ornées d'une guirlande dorée, produisent un bel effet et contrastent encore avec l'aspect d'extrême simplicité de la nef. Quant aux peintures des deux chapelles, elles sont faibles, et, malgré la sévérité de son ornementation, je préfère de beaucoup la chapelle de Sixte-Quint à celle des Borghèse. Les cendres de ce berger devenu pape reposent dans un cénotaphe de marbre vert décoré d'ornements en or. Sa statue est un assez bon ouvrage.

Cette église est encore remarquable par ses belles mosaïques des v[e] et XIII[e] siècles. Ces dernières décorent le chœur et la rotonde de la façade ; elles sont de Jacques de Turrita, et, tout étranges qu'elles pa-

raissent, elles ne manquent pas d'un certain caractère. Des mosaïques du v[e] siècle décorent la nef; elles ne sont guère que bizarres. Je voudrais pouvoir dessiner toute cette suite de sujets placés sur la frise et au-dessus des colonnes. Ce serait un spécimen fort précieux de l'histoire de l'art à l'époque de la barbarie. On prétend que ces mosaïques furent commandées par Sixte III, ami de saint Augustin. Les peintures plus modernes placées au-dessus des mosaïques sont médiocres. Le pavement en mosaïque est aussi fort précieux. Au total, cette église est l'une des plus belles de Rome, et dans sa gracieuse simplicité on sent une sorte d'heureuse dérivation de l'antique.

Saint-Grégoire, au mont Cœlius, est une église du XVII[e] siècle. Les fresques du Guide et du Dominiquin, dans la chapelle Saint-André, y conduisent les curieux, qui ne regrettent pas cette promenade. En mettant de côté tout amour-propre national, nous dirons cependant que, dans cette lutte entre ces deux maîtres placés en présence, le Français l'emporte de beaucoup sur l'Italien. Le Dominiquin a représenté la Flagellation de saint André, et il y a dans chacune de ses figures une énergie et une science de dessin et de modelé qu'on ne retrouve pas dans le saint André adorant la croix du Guide. Il est vrai que ce sujet offrait moins de ressources à l'artiste. On peut reprocher aux figures du Dominiquin une certaine lourdeur qui lui est quelquefois habituelle.

On montre au fond de cette chapelle une statue de saint Grégoire dont on attribue l'ébauche à Michel-Ange et qu'aurait terminée un sculpteur lorrain, son élève, qui s'appelait Cordier. Nous croyons que Michel-Ange n'est pour rien dans cette statue, et que le sculpteur lorrain l'a achevée et l'a commencée. Nous regretterions, du reste, que Michel-Ange eût employé son ciseau pour consacrer le souvenir de ce patricien devenu pape, qui, bien qu'il aimât la musique, fut, à la suite de sa conversion, le fléau des arts. Que de monuments et de statues n'a-t-il pas, en effet, détruits après son intronisation!

C'était dans l'église Saint-Grégoire que se trouvait le tombeau de la belle et fameuse Imperia, cette Ninon italienne, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Dans le dernier siècle, par suite d'une restauration, mais nullement par scrupules religieux, ce monument fut détruit. La singulière épitaphe de ce tombeau a été conservée[1]. La belle Imperia mourut jeune, comme on le voit par cette épitaphe. Celle qui, à vingt-six ans, vit Rome tout entière à ses pieds, que chantèrent les poëtes du temps, qui avait pour amis non-seulement les poëtes et les artistes, mais des savants, des cardinaux et des princes, et chez qui le luxe était tel, qu'on raconte que l'ambassadeur

[1] Imperia, cortisana romana, quæ digna tanto nomine, raræ inter homines formæ specimen dedit.— Vixit annos xxvi, dies xii; obiit 1511, die 15 Augusti.

d'Espagne cracha au visage d'un de ses domestiques, ne sachant où le faire autre part; cette femme n'avait pas seulement de la beauté; l'esprit, chez elle, était à l'unisson de la perfection de la forme. Elle aimait les lettres, elle était même lettrée; elle avait, enfin, une intelligence des plus actives et une singulière vivacité de repartie. L'esprit seul est une puissance; jointe à la beauté et ayant pour mobile de jolies lèvres, cette puissance est irrésistible. Comme Aspasie, comme Ninon, Imperia a régné; mais son règne fut bien court, puisqu'elle mourut à vingt-six ans.

VIII.

LES PALAIS. LES ÉGLISES. LE TRANSTEVÈRE.

Nous nous rappellerons toujours l'aimable accueil que nous avons reçu, à Rome, du prince et de la princesse Colonna. J'ai rarement rencontré des personnes plus intelligentes et meilleures que don Vicenzio et son épouse dona Chiara. Cette dernière, excellente musicienne et s'occupant, avec une sorte de passion, de poésie, de littérature et des arts, est l'une des Italiennes les plus éclairées et ayant le plus l'esprit français que j'aie connues. Dona Chiara avait sa petite académie; c'est ainsi que l'on qualifie certains salons littéraires où quelques-uns des beaux esprits de Rome se réunissent, et où l'on s'occupe, avec un véritable intérêt, de tout ce qui se passe de nouveau dans le monde des lettres et des arts, et je dirai même en politique. Les cardinaux et les monsignori étaient en assez grand nombre dans le salon de dona Chiara; je dois dire, cependant, que la plus entière liberté de pensée et même de parole y régnait. La plupart

des hommes que j'y ai rencontrés avaient une valeur ou une distinction personnelle, ce qui seul peut rendre les réunions de ce genre tolérables. La maîtresse de la maison savait faire son choix.

Même dans ces familles princières, le libéralisme du langage ne paraît pas, toutefois, avoir apporté un grand changement aux habitudes et aux coutumes. Dans ces nobles familles, les cadets sont prêtres bon gré mal gré, et les filles cadettes doivent entrer en religion. En conséquence, il avait été décidé que le dernier des trois jeunes princes Colonna serait prêtre, bien qu'il n'ait encore qu'une douzaine d'années, et l'une des filles de dona Chiara était déjà entrée au couvent.

Dans la dernière soirée que je passai chez la princesse, un vieux poëte romain, dont je crains d'estropier le nom, qui, je crois, s'appelait Rondalone, a lu une ode qu'il adressait au jeune Colonna, à propos de sa vocation. C'est le lieu commun ordinaire que cette belle langue italienne rend peut-être un peu moins banal : le poëte loue l'enfant du parti qu'il a pris et le félicite vivement d'échapper ainsi aux tempêtes du monde, dont il a soin de faire le tableau le plus effrayant. Ne se croirait-on pas reporté à un autre siècle?

Chez le prince Gabrielli régnait le même esprit littéraire et savant. A Rome, comme nous l'avons déjà dit, la société sait s'occuper plus ou moins uti-

lement; peut-être même, au fond, y est-elle plus sérieuse et plus libérale qu'à Florence. Cependant, pour nous autres Français, la conversation, les mœurs, les préoccupations même de ces salons, tout cela sent un peu la province. Il y a trop de commérages, et on s'y étonne de trop de choses.

Le prince Colonna avait mis sa collection à notre disposition et nous pouvions la visiter à toute heure. Cette galerie est l'une des plus considérables de Rome; on y compte les tableaux par centaines. Les moins importants sont relégués dans les appartements des combles. Il y a là, cependant, quantité de Gaspard Poussin, de Salvator Rosa, d'Orizonti, de Schidone, beaucoup de petits Flamands, et une suite curieuse de tableaux des maitres primitifs à défrayer une autre collection. Nous y avons remarqué aussi plusieurs portraits, et dans le nombre les portraits de la famille Colonna. Les glaces de Venise, lustres, verroteries de couleur et objets de bric-à-brac de toutes sortes qui meublent ces petits appartements ne peuvent se décrire ni se compter, et feraient la joie de nos amateurs de vieilleries.

Au rez-de-chaussée du palais, quatre grandes salles à plafonds richement décorés, avec arabesques et sculptures, et supportés par de grandes cariatides, renferment une quantité d'objets curieux. Dans la première salle, on voit de beaux médaillons du Pérugin, et dans les divers compartiments une suite de

batailles assez faibles. Les trois autres salles sont décorées de fresques de Gaspard Poussin. Ces peintures sont traitées en décoration; mais on y retrouve le bel agencement du maître. Un Flamand dont j'ai oublié le nom a peint de grandes marines à fresque sur les murs d'une autre salle. Quelques-unes de ces tempêtes ne manquent pas de caractère. Ces salles du rez-de-chaussée sont magnifiquement ornées, mais dans un véritable état de dégradation. Cependant, quand nous les visitâmes, on s'occupait de leur restauration, c'est-à-dire que les ouvriers badigeonnaient certaines parties qu'ils ne trouvaient pas de leur goût.

Au premier étage, on voit une suite magnifique de beaux salons, dont le principal avec trône et baldaquin. Dans les ornements et partout, nous apercevons la *colonne* aussi en évidence que possible. Il y a là des tentures d'une grande richesse et des lustres de Venise comme on n'en rencontre pas ailleurs.

Ce qui m'a frappé, c'est que ces salles magnifiques sont carrelées avec d'affreux carreaux rouges, comme l'étaient les maisons de Paris il y a une trentaine d'années; ces carreaux sont frottés, il est vrai, avec un grand soin, ce qui, à Rome, est assez rare. C'est dans ces salons que sont placés les plus beaux tableaux de la collection. Dans le nombre, j'ai remarqué le portrait d'un prince Colonna, d'Holbein; un Calvin, du Titien, et un Luther du même maître, dont je ne garantirai pas l'authenticité; un portrait de

Sciarra Colonna, et peut-être les plus beaux Albane qui existent.

La galerie principale est fort belle, mais un peu chargée d'ornements. J'y ai remarqué quatre belles colonnes de jaune antique, une table de marbre vert antique et un magnifique bahut en ivoire, où des bas-reliefs, d'un travail fort délicat, figurent le Jugement dernier de Michel-Ange et les Loges de Raphaël. Ce travail est d'un fini extraordinaire, et l'exécution est assez correcte. L'ouvrier ou l'artiste allemand qui a fait ce joli meuble a employé à ce travail trente ans de sa vie, qu'il passa dans la maison des Colonna, nourri et pensionné par eux.

Un autre meuble, tout incrusté de lapis, placé en face de ce bahut, a une inestimable valeur comme matières riches et précieuses. Ces deux meubles sont portés par des cariatides moresques d'un goût bizarre formant consoles.

Le pavé de cette belle galerie est en marbres précieux. Les lustres en verres de Venise sont aussi d'une grande richesse, et les bordures des glaces sont richement peintes. Un superbe portrait équestre d'un Colonna, par Rubens, décore cette galerie. C'est l'un des plus vigoureux tableaux de ce maître que j'aie vus. Il y a, en outre, un beau Van Dyck, des Salviati fort curieux, représentant des femmes aux énormes appas, que l'on a eu la plaisante idée de revêtir après coup; un saint Jean-Baptiste du Guerchin, une sainte

Famille d'Andrea del Sarto; quatre portraits réussis du Giorgione. Une foule d'autres tableaux de premier ordre, de Luini, Guide, Carrache, Paul Véronèse, Poussin, Ghirlandajo, Titien, Tintoret et du Vénitien Canaletti, complètent cette collection.

Dans la chapelle, on voit des mosaïques curieuses, dont l'une, avec la colonne, ressemble aux mosaïques primitives. Souvent, à la colonne on joint une colombe avec un rameau dans le bec. A-t-on voulu, au moyen de ce que nous appelons un calembour par approximation, faire remonter les Colonna à l'arche de Noé?

Nous passons de la galerie sur une terrasse tout à fait négligée, où poussent des plantes sauvages de 2 pieds de hauteur, qui doivent, avant peu, la ruiner complétement. Le Casin, placé au bas de la terrasse, est aussi dans un grand état de dégradation. Il renferme cependant de belles colonnes de jaune antique; ces colonnes sont engagées et masquées, ce qui est vraiment déplorable. De la terrasse nous revenons dans la galerie et passons dans les jardins. Aujourd'hui les eaux jouent et les fleurs printanières commencent à diaprer le gazon. Je me rappelle un charmant tapis de pervenches étalé sous de grands arbres, vers le haut du jardin. On jouit, de ce point, de vues magnifiques sur les thermes de Constantin. Des débris antiques sont incrustés [1] dans les murs

[1] Plusieurs colonnes, fragments du temple du Soleil.

des jardins, qui eux-mêmes appartiennent à d'anciennes constructions romaines. Au reste, toute la pente de la colline sur laquelle ce jardin a été établi n'est formée que de puissantes substructions d'édifices romains. Dans l'un des angles du jardin, tout à fait au sommet de la colline, on voit au pied d'un pin magnifique, connu dans tout Rome sous le nom du *pin Colonna,* deux superbes fragments de marbre de l'angle du fronton d'un temple antique. Ces fragments, de dimension colossale et soigneusement sculptés, laissent supposer un édifice beaucoup plus vaste qu'aucun des autres temples qui existaient dans Rome. Les savants, cette fois comme toujours, se partagent; les uns veulent que ces restes aient appartenu à un temple du Soleil, les autres à un temple de la Santé. Chacun donne d'excellentes raisons; aussi l'attribution est-elle restée indécise. — *Adhuc sub judice lis est.*

Ce que l'on a peine à concevoir, c'est comment on pouvait élever et mettre en place un entablement de pareille dimension.

Voir et décrire tous les palais et tous les monuments de Rome serait impossible; il faudrait des années et des volumes. La nomenclature des édifices qui méritent une attention particulière forme à elle seule un volume, et, dans le courant du dernier siècle et récemment encore, les plus intéressants de ces édifices ont été longuement étudiés et décrits. Pour les palais, nous renverrons au plus récent et au plus

exact de ces ouvrages, celui que M. Létaroully, dont les arts déplorent la perte, a publié, il y a quelques années, sous le titre d'*Édifices de Rome moderne*. Nous nous contenterons de jeter un coup d'œil rapide sur ceux de ces palais qui présentent plus d'intérêt, soit par les collections qu'ils renferment, soit par le caractère ou l'excellence de leur architecture.

Le palais de Venise, qui eut pour architecte Guiliano da Majano et qui fut construit en 1460, est situé à l'extrémité de la rue du Corso. Ses hauts créneaux, ses fenêtres ogivales et tout l'ensemble de son architecture lui donnent un aspect vraiment formidable. C'est l'une des rares constructions de ce genre qui existent à Rome, où l'architecture a plutôt sacrifié aux grâces qu'à la force.

Le palais de la Chancellerie, le chef-d'œuvre peut-être du Bramante, est un monument d'une époque de transition, bien qu'il offre, dans ses vastes développements, une imitation déjà très-précise de l'antique. Du reste, ces hommes qui admiraient les édifices de l'antiquité et qui allaient les imiter montraient peu de respect pour les ruines qu'elle avait laissées. Croirait-on que, pour bâtir ce palais, Bramante n'ait pas hésité à employer des blocs de travertin enlevés au Colisée et les marbres de l'arc de Gordien.

— La villa Albani, où nous fîmes notre première visite en compagnie du prince et de la princesse Co-

lonna, est une copie tant soit peu rococo d'une villa grecque. Elle fut construite, au commencement du dernier siècle, par le cardinal Alexandre Albani, que les archéologues du temps appelaient le nouvel Adrien. Ce prélat, à l'exemple de l'empereur romain, avait la passion des arts, et surtout de l'art grec, passion assez mal réglée. On y compte par centaines les pilastres de marbre jaune antique, cipolino, porta santa, brèche africaine, et les statues qui peuplent ces salles et ces jardins formeraient une légion. Dans le nombre, il y a des chefs-d'œuvre. Ce sont ceux-là que la France avait recrutés au moment de sa conquête; nous n'osons dire que, lors de la première occupation de Rome par les armées françaises, elle avait même commencé par tout prendre. Les bas-reliefs sont peut-être supérieurs aux statues. Les plus curieux sont celui du combat grec, d'un admirable modelé, de style hellénien légèrement archaïque, c'est-à-dire procédant par grands plans et un peu carré de formes. Ce bas-relief décore un des portiques du jardin. Le médaillon de l'Antinoüs lui est peut-être supérieur; mais ce n'est qu'un morceau. Ce charmant ami du voluptueux Adrien tient une guirlande d'une admirable légèreté, et son visage, vu de profil et un peu incliné, est d'une ravissante beauté. L'expression mélancolique des traits de ce beau Bithynien explique peut-être sa fin si singulière et l'énigme de sa vie. L'existence paraît tellement lui

peser, que l'on conçoit qu'il en fait si volontiers le sacrifice à son maître.

L'Hermès de Mercure, avec une double inscription grecque et latine, l'Apollon Sauroctone, un des fils de Niobé, et la Faustine assise, sont encore d'admirables morceaux.

Le bas-relief du Repos d'Hercule, celui du sarcophage, où sont figurées les Noces de Thétis et de Pélée, et le Diogène dans son pot et non dans son tonneau, doivent être rangés au nombre des plus belles choses que l'antiquité nous ait laissées. Je me rappelle encore un Cupidon que l'on dit une copie de celui de Praxitèle, et un bas-relief à la fois asiatique, égyptien et grec, qui représente Bérénice faisant le sacrifice de sa chevelure pour que les dieux lui accordent le retour de son mari, Ptolémée Évergète. La roideur et la simplicité égyptiennes y sont fort modifiées, sans cependant arriver au mouvement des Grecs. La manière dont Bérénice tient sa robe en arrière est bizarre. Il y a quelque chose d'étrusque là dedans.

Cette collection comprend quelques morceaux de sculpture étrusque, dont l'un, comme sculpture primitive, est du plus grand prix. Un des bas-reliefs les plus curieux est le Dédale fabriquant ses ailes, en rouge antique.

C'est dans l'une des galeries de la villa Albani qu'on voit ce plafond de Raphaël Mengs représentant

le Parnasse, si vanté pendant toute une moitié du dernier siècle et aujourd'hui trop décrié. C'est un ouvrage sage et froid, d'une grande distinction et dont quelques parties ont un véritable charme ; tels sont les groupes des Muses qui entourent Apollon. La figure du dieu est la plus faible du tableau ; elle est désagréablement posée et manque essentiellement de caractère.

Quand nous visitâmes la villa Albani, on travaillait dans le jardin, on abattait de vieux murs, on relevait des terrasses, respectant avec soin les parties des murs qui les portent et qui sont comme farcis de délicieux fragments antiques. Le prince et la princesse Colonna avaient bien voulu nous présenter à la maîtresse de cette magnifique villa. Nièce du cardinal Albani, fille des Lita de Milan, elle a épousé un comte de Castelbarco. La comtesse de Castelbarco n'habitait pas la villa Albani, mais s'y était rendue, ce jour-là, à cheval, en compagnie de son mari et de plusieurs autres dames. Nous avons parcouru ces jardins, dont la solitude semblait s'étonner de notre nombreuse réunion. La comtesse a voulu nous faire admirer elle-même certains points de vue admirables que l'on a, des terrasses, sur la campagne de Rome, dans la direction de Tivoli, sur la villa Patrizzi, la villa Torlonia, et les églises Sainte-Agnès et Sainte-Constance.

Nous avons pris congé de l'aimable réunion et avons

terminé notre journée en visitant ces deux églises. Sainte-Constance est un édifice circulaire, soutenu par des colonnes et construit par Constantin, ou peut-être seulement approprié au nouveau culte par ce prince, qui aurait transformé en église un temple de Bacchus. Les mosaïques qui décorent les plafonds du portique circulaire contournant l'intérieur de l'église sont un des plus curieux monuments de l'art et remontent au IVe siècle; elles ont la plus grande analogie, comme sujets et comme exécution, avec les peintures des Catacombes.

Sainte-Agnès, bâtie également par Constantin, sur la prière de sa fille Constance, au lieu même où le corps d'Agnès avait été retrouvé, a conservé la forme des anciennes basiliques des Romains. Cette église est toute remplie de fragments antiques; ses colonnes, empruntées à divers monuments, ont des chapiteaux différents et ne sont pas toutes du même galbe ni du même travail. Il y en a de cannelées et de surcannelées, telles que celle en pavonazetto, qui compte jusqu'à cent quarante cannelures. Deux de ces colonnes, en porta santa, sont vraiment admirables. La statue de sainte Agnès, placée sur un autel de bronze doré, dont quatre colonnes, d'un magnifique porphyre, soutiennent le baldaquin, se compose du torse antique d'une statue quelconque en albâtre oriental, auquel on a ajouté une tête, des pieds, des mains de bronze doré. Nous doutons fort

que cette méchante tête de Christ que l'on montre sur l'autel de la chapelle de la Madone soit de Michel-Ange, comme on l'assure.

Cette église est du IVe siècle, et, au premier aspect, on ne s'en douterait guère, tant elle a été badigeonnée et rebadigeonnée. Je suis surpris qu'on n'ait pas eu l'idée de couvrir de cet affreux badigeon ses belles colonnes de porta santa et de pavonazetto.

On descend dans cette église à demi souterraine par un long escalier de marbre. Les églises primitives affectent souvent cette forme souterraine. C'est une réminiscence des Catacombes. Des inscriptions antiques sont incrustées dans les murs de l'escalier.

— Le palais Rospigliosi, de Flaminio Ponzio, architecte du palais Colonna; le palais Borghèse et le palais Giustiniani sont des monuments d'une époque de transition : l'art incline vers la décadence. Dans les palais Barberini, Altieri, monuments de la première moitié du XVIIe siècle, et les palais della Consulta, Borlognetti, etc., l'effort et la recherche sont encore plus marqués. Le style de tous ces édifices construits depuis Michel-Ange et même des plus vantés, ainsi que celui des sculptures et des peintures qui les décorent, est par trop maniéré. Les modèles sublimes encombraient les avenues des arts. On voulait faire autrement et, ne pouvant faire mieux, on tombait dans le maniéré. La manière est, dans les arts, ce qu'est la corruption des mœurs chez un peuple;

elle n'appartient qu'aux sociétés très-avancées. Ces sociétés se dépravent, les arts se raffinent et se corrompent. Cette affectation et ces erreurs de goût sont surtout frappantes quand on arrive de Florence. Il faut l'avouer, après un séjour, à Rome, de quelques semaines, on s'accoutume à ces formes tourmentées et on finit presque par se complaire même à ces prétentieuses fantaisies du Bernin. Dans la peinture, c'est moins encore dans le dessin et dans la forme que la manière est sensible, que dans la disposition, le mouvement d'ensemble et l'exagération de l'effet. Cet effet, qui résulte d'un certain arrangement, d'une certaine disposition du clair-obscur, semble inconnu aux peintres florentins ou de la première époque romaine. Plus tard, après les Carrache et l'avénement de l'école bolonaise, on abuse du naturalisme, des contrastes et du clair-obscur; reconnaissons-le, le clair-obscur, quelque parfait qu'il soit, tient toujours quelque peu de la manière.

Dans l'exposition de peinture qui avait lieu, cette année, dans les salles de la douane, il n'y avait qu'un bien petit nombre de tableaux d'artistes du pays, et, il faut le dire, hélas! chez ceux-là on ne découvrait ni dessin ni manière. Ce sont des scènes de sainteté de l'aspect le plus vulgaire ou des tableaux de brigands, de Piferrari, dont les types sont empruntés aux compositions de Léopold Robert ou pris originairement parmi cette population assez farouche que

l'on rencontre sur les escaliers de la Trinité-du-Mont. On me donnait, à ce sujet, un détail assez bizarre. Un peintre avait exposé un tableau dans lequel on voyait une jeune femme présentant son enfant à son mari prisonnier. Un vieillard était spectateur de cette scène. Or le mari était un assassin, forçat libéré : la jeune fille avait vu guillotiner son père sur la place du Peuple ; le vieillard était le valet du bourreau et l'enfant le fils d'un pendu écartelé après sa mort, dont les membres étaient exposés dans différents carrefours aux environs de Rome. C'est parmi ces populations énergiques et fort peu morales que se trouvent les plus beaux types et les meilleurs modèles. Il faut voir de quel œil tous ces drôles vous examinent lorsque, vers la brune, vous gravissez les marches de l'escalier de la Trinité-du-Mont. Mais revenons aux palais.

Le palais Doria, qui eut pour architecte Borromini, élève de Pietre de Cortone et du Bernin, dont il exagéra la manière, contient une des collections de tableaux les plus curieuses et du meilleur choix qui soient à Rome. On entre dans le palais par un long corridor sombre, que dans certaines parties on est obligé d'éclairer avec des lampes, même durant le jour, comme, à Paris, dans certains couloirs des administrations dépendantes des bâtiments de l'ancien Louvre. Au fond de ce couloir, on trouve un grand et bel escalier. Nous sonnons; un custode nous

ouvre et nous introduit. Nous traversons une grande salle avec une estrade surmontée d'un dais; c'est la salle du Trône, que l'on rencontre dans tous les palais des princes ou des marquis baldaquinés. Cette salle du Trône a plus souvent l'air d'une antichambre que d'une salle d'apparat, tant ses boiseries et ses tentures sont délabrées, tant son pavé en brique est quelquefois grossier. Comme on l'a remarqué assez plaisamment, c'est souvent sous le dais de velours de ces trônes que les valets s'installent pour brosser les habits du prince, nettoyer les lampes, et souvent même faire la sieste.

La seconde salle du palais Doria contient de grandes peintures qui ont poussé au noir. Ce sont d'immenses paysages que Gaspard Poussin a exécutés en décoration et qui représentent des eaux tombantes, des vues de mer et de grandes montagnes brunes ou d'un vert olive. J'ai reconnu dans l'un de ces paysages le ponte Lucano, sur la route de Tivoli.

Dans les pièces qui suivent, on voit quelques tableaux de sainteté assez remarquables; mais, en général, les peintures de ces premières salles sont faibles. En revanche, le mobilier est d'une grande richesse.

Dans les salons qui s'ouvrent ensuite, on trouve la collection qui provient des princes Pamfili. J'ai remarqué tout d'abord de beaux portraits fort curieux, entre autres celui de l'amiral Doria; une mai-

tresse du Titien, un Machiavel d'André del Sarte. La Piété, d'Annibal Carrache, est peut-être ce que j'ai vu de mieux de ce maître; le corps du Christ, surtout, est superbe de tournure et de modelé; les jambes seules sont défectueuses : ce sont trop des jambes d'homme, et c'est là l'écueil. Un des tableaux les plus curieux de cette galerie, c'est l'Agar et l'Ismaël du Guerchin; l'Agar est fort belle; l'Ismaël a une expression sublime de souffrance et d'agonie.

Les chefs-d'œuvre sont réunis dans la galerie principale. Ce sont d'abord quatre tableaux capitaux de Claude Lorrain. Je préfère le *Soleil couchant* à son *Moulin*, si vanté, mais dont les fonds sont tant soit peu secs et durs. En revanche, les eaux sont admirables. Comme paysage, on doit citer encore deux tableaux de Torregiani, de l'école de Claude Lorrain, auquel il semble avoir dérobé la transparence de ses atmosphères et sa divine lumière, plusieurs médaillons d'Annibal Carrache, avec paysages historiques et quelques beaux Dominiquin.

Le Repos en Égypte du Poussin est d'une exécution un peu sèche. Les Noces champêtres de Téniers méritent leur réputation; les quatre célèbres *Avares* d'Albert Durer et quelques compositions de ce maître, d'un fini incroyable, ne déparent pas cette précieuse collection.

La Mort d'Abel de Salvator Rosa est encore un tableau trop vanté. L'Abel couché est bien modelé;

mais ses chairs sont par trop mates et par trop solides; on sent trop, ainsi, qu'elles sont empruntées à la palette du peintre.

Un des tableaux qui m'a le plus frappé, c'est une sainte Pétronille de Sasso Ferrato. C'est bien certainement le chef-d'œuvre de ce maître, dont, jusqu'à présent, la réputation ne me paraissait pas justifiée, mais que désormais je regarderai. L'enfant, surtout, est ravissant; j'en juge d'autant mieux que, chaque jour, je puis faire la comparaison avec la réalité. C'est bien là un enfant dormant : sa petite chevelure et ses mains rondes et potelées; tout cela est vrai, tout cela est charmant, et vrai et charmant sans être vulgaire.

Je mentionnerai encore quelques beaux Garofolo, aux vierges naïves et gracieuses. La Visitation de ce maître est son chef-d'œuvre et l'un des tableaux capitaux de cette collection. Il y a aussi de beaux Bassan, non pas ces arches de Noé si souvent répétées, mais un tableau de la Cène.

Je citerai encore Rubens, dont le portrait a un relief qui ne paraît pas appartenir à la peinture; un portrait de femme de Van Dyck, un autre portrait de femme d'Holbein, une sainte Agnès du Guerchin, une sainte Famille de Raphaël, une Vierge du Guide et des Carrache en profusion. Je ne m'arrêterais pas, si je voulais tout nommer; car cette galerie est l'une des plus importantes de Rome. Mais, cependant, je

ne dois pas oublier les fameux portraits de Baldo et de Bartolo, qu'on croirait du Titien, ni la gracieuse figure de Perino del Vaga, ni la Jeanne d'Aragon de Raphaël, qui me semble une répétition bien faible de celle que nous avons à Paris. Les yeux et le visage de ce portrait sont cependant très-beaux, et je croirais assez que Raphaël y a mis la main; mais les accessoires, le linge blanc des manches surtout, sont extrêmement faibles et sentent la copie.

—La Farnésina, construite, vers 1516, par Balthazar Peruzzi, est un édifice du meilleur temps. Nous nous sommes rendus à ce joli Casino en traversant le Tibre sur le ponte Sisto, qui relie la ville et les quartiers du Corso au Janicule. La vue que l'on a de ce pont est admirable et l'une des plus curieuses de Rome; elle embrasse le Palatin, les bâtiments qui dominent le Tibre, l'île Tibérine et les ponts qui la relient au quartier de Transtevère. Le casin du palais de la Farnésine est inhabité, démeublé, et paraît tout à fait abandonné; ses belles fresques ont conservé tout leur éclat, nous dirions presque toute leur crudité : on sait qu'elles furent exécutées, en grande partie, par Jules Romain, sur les dessins de Raphaël. Un seul dos de femme, que l'on montre dans l'un des compartiments à gauche de la porte en entrant, serait, dit-on, de la main du maître; mais cela n'est pas exact. Je n'aime pas beaucoup ces énormes guirlandes de fleurs qui séparent toutes ces femmes nues,

dont les chairs s'enlèvent en rouge vif sur un fond bleu également vif. Je me rappelle cependant de bien beaux enfants dans l'une des petites salles. Les couleurs de la fameuse fresque de la Galatée ont repoussé ou plutôt se sont désaccordées.

Cette fresque, peinte vers 1518, fut l'une des œuvres de prédilection de Raphaël; il est probable, à en juger du moins par la lettre qu'il écrivait à son ami Balthazar Castiglione, qu'il l'exécuta de sa main. Le désaccord que l'on remarque aujourd'hui doit provenir surtout de retouches successives.

Raphaël, en exécutant cette peinture, a cherché un idéal différent de celui qui l'avait inspiré dans l'exécution des fresques des autres salles. Il était alors amoureux de la Fornarina, dont le type puissant, mais quelque peu charnel, tout distingué qu'il soit, se retrouve dans plusieurs figures de nymphes ou de déesses. Mais, dans la Galatée, la figure principale a un caractère de délicatesse et d'élévation tout à fait antique. La nymphe, qu'un triton placé à la droite de la Galatée presse dans ses bras, rappellerait seule le type de la Fornarina. Raphaël, dans la lettre à son ami Balthazar Castiglione, dont nous parlions tout à l'heure, nous apprend, d'ailleurs, comment il avait procédé. « Il y a si peu de bons juges, dit-il, et si peu de beaux modèles, que je dois me servir d'une certaine idée qui me vient dans l'esprit (*io mi servo di certa idea che mi viene alla mente*). Je ne sais pas

si cette idée approche de la perfection; mais, du moins, je fais tout mon possible pour y atteindre. » Il nous semble que toute l'esthétique du beau idéal est contenue dans ces paroles.

La composition la plus délicate après la Galatée est celle où l'artiste a représenté l'Amour implorant Jupiter. Le maître des dieux et des hommes tient de la main gauche le menton de l'Amour, et lui donne un baiser tout paternel. L'amour a souvent rendu bien faible ce dieu puissant et lui a fait commettre bien des folies; mais il ne peut lui garder rancune. Après tout, quoi que les hommes et les dieux aient pu dire, il lui a dû trop de bonheur, et l'on comprend à son baiser qu'il ne renonce pas à lui en devoir encore. Raphaël a conçu avec son cœur ce morceau, qui réunit à la fois la grandeur et la naïveté. Il s'est mis à la place du maître des dieux. Comme lui, il a aimé, il a été faible, il a été heureux; aussi, dans toutes ses compositions, quel charme ne donne-t-il pas toujours à l'amour, et quel bonheur ne trouve-t-il pas à multiplier son image?

Le temps a peut-être ajouté au désaccord et à la dureté de quelques-unes de ces peintures; mais, cependant, que cet ensemble a de charmes et de grâce! et quelle admirable simplicité d'exécution dans ces chairs nues, dans ces draperies flottantes et dans les ondulations qui forment, en se déroulant, ces corps de femme d'une si admirable souplesse!

Dans une des salles du Casino, dite du Sodoma, on voit de belles têtes de femmes, des torses d'hommes admirables et une profusion de jolis enfants.

On trouve également à la Farnésine de bien médiocres peintures de Vasari que nous ne mentionnons que pour mémoire.

Les marbres qui lambrissent le palais sont d'une grande richesse. Le pavé est en briques vernissées de diverses couleurs et dessinant une ornementation assez compliquée. Mais, hélas! pourquoi ce charmant palais est-il dans un si complet abandon? pourquoi ces jardins incultes présentent-ils un pareil aspect de négligence et de désolation? Cet élégant casino, qui pourrait servir d'habitation à un prince, n'a-t-il donc plus de maître? est-il donc voué à une ruine prochaine? Et ce chef-d'œuvre de l'architecte Balthazar Peruzzi doit-il donc, de nos jours et peut-être avant peu, mêler ses ruines à celles de la maison de plaisance de l'empereur Geta, sur lesquelles Agostino Chigi, ce fastueux et intelligent banquier de la Longara, l'avait fait construire?

En traversant une rue, on passe de ce casin à moitié ruiné de la Farnésine à l'imposant palais Corsini. Cet édifice fut construit sous le pontificat de Clément XII (Laurent Corsini, évêque de Frascati), par le cardinal Néri, son neveu. L'architecte Fuga voulut, avant tout, lui donner de la grandeur. Il y a réussi; mais il en a fait une habitation fort incom-

mode, mal distribuée, où tout est sacrifié à l'apparence et à l'extérieur. Trois grandes portes donnent accès, l'une dans la cour, et de là dans les jardins construits sur le penchant du Janicule, qui les domine et qui ferme la vue de ce côté. Les deux autres portes conduisent à un double escalier d'une grande magnificence, orné de statues antiques et de beaux marbres, dont les deux bras se réunissent au premier étage, à l'entrée de la galerie. Cet escalier a pris une telle place, que les appartements sont loin d'être aussi vastes qu'on le croirait.

La galerie Corsini contient près de six cents tableaux, dont quelques-uns sont du plus grand mérite. Nous ne les décrirons pas ; nous indiquerons seulement ceux qui nous ont paru les plus remarquables. Nous nous étonnerons d'abord de voir, dans cette galerie d'un des plus grands seigneurs romains, les Flamands et les Hollandais prendre, en quelque sorte, le pas sur les Italiens : Paul Bril, Breughel de Velours, Wouwermans ont là de fort beaux spécimens de leur talent, et nous y trouvons Rembrandt peint par lui-même. Enfin, à côté d'un magnifique saint Sébastien et d'une superbe Chasse de Rubens, qui ne m'a paru, du reste, qu'une répétition, peut-être même qu'une copie, nous rencontrons un Intérieur de Peterneff, peinture exécutée à la loupe, et cependant ne manquant ni d'aspect ni de grandeur. La Madone de Murillo, qui tient sur ses genoux

un enfant Jésus bien nu, bien vivant, mais, il faut le dire aussi, bien vulgaire, est inférieure à ce que nous avons de ce maître à Paris. L'Hérodiade du Guide est charmante; jamais elle n'a porté avec plus de manière et de coquetterie la tête de ce pauvre saint Jean, qui, lui-même, avant sa décapitation, avait arrangé sa chevelure et sa barbe d'une façon irréprochable. Les nombreux tableaux attribués à Callot, et dans lesquels ce maître a représenté les malheurs de la guerre, sont fort curieux. Les gravures en sont trop répandues pour que nous nous amusions à les décrire; mais ces tableaux sont-ils réellement peints par Callot, ou n'auraient-ils pas été exécutés, d'après les gravures, par quelque praticien habile?

Le Prométhée de Salvator Rosa n'est qu'une débauche de ce maître, qui semble avoir voulu, cette fois, pousser l'énergie jusqu'à l'horreur et au dégoût. Le contraste entre la tranquillité de ce vautour qui dévide et déguste les entrailles de la victime, et les contorsions et les douloureuses crispations du patient, est effroyable.

Le portrait de Jules II, de Raphaël, ne doit être qu'une répétition ou qu'une copie du temps. Les linges ne sont pas dessinés; la main est faible; la tête du cardinal rappelle seule le maître.

Nous citerons encore deux batailles de Salvator Rosa, un Carlo Dolci représentant la Vierge en adoration devant l'enfant Jésus, plusieurs portraits du

Titien, entre autres les deux enfants de Charles-Quint; Un Luca Giordano représentant Jésus dans le temple, le chef-d'œuvre de ce maître; un Giorgione, le Baiser de l'Amour, plein de passion et d'éclat, un Ribeira, un Valentin, un Caravaggio, un Guerchin et deux Gérard de la Notte.

On pourrait faire, dans cette galerie, un fort beau choix de quarante à cinquante tableaux, et tous encore ne seraient pas des chefs-d'œuvre. Quant au reste, il ressemble à tout ce que l'on voit dans les nombreuses galeries italiennes de Turin à Naples. Mais peut-être est-on tellement fatigué de chefs-d'œuvre qu'on se trouve hors d'état d'apprécier tout ce qui ne dépasse pas un certain degré de mérite, tout ce qui n'est pas excellent.

Le palais Corsini renferme aussi un fort bel ameublement et quelques beaux marbres antiques, entre autres une statue couchée du Tibre et un beau sarcophage.

La bibliothèque a une véritable réputation parmi les amateurs. On y compte plusieurs manuscrits précieux et une suite magnifique de livres à estampes. C'étaient là, à vrai dire, à peu près le seul goût et la seule dépense du dernier prince, qui n'est mort que dans ces dernières années et a, je crois, vécu près d'un siècle. Quand nous visitâmes le palais, le vieux prince existait encore, et, nous devons le dire, ces vastes cours que l'herbe envahissait, et ces jardins presque

aussi négligés que ceux du Casino de la Farnésine, pouvaient faire croire qu'il préférait le séjour de son palais de Florence à celui de ce beau palais de la Longara.

Tandis que nous sommes dans le quartier du Transtevère, nous gravirons la ruelle qui longe l'ancienne enceinte d'Aurélien et nous nous rendrons à une sorte de plate-forme en avant du Janicule, sur laquelle est construite l'église de Saint-Pierre in Montorio. De la terrasse disposée en avant de cette plate-forme on jouit d'une admirable vue sur toute la campagne romaine, les montagnes de la Sabine et jusqu'au monte Circello que l'on aperçoit à l'horizon, à la droite des montagnes d'Albano.

L'église de Saint-Pierre in Montorio, fondée par Constantin, fut reconstruite, à la fin du xve siècle, par l'architecte Baccio Pintelli. En entrant dans l'église, on voit, à droite, une chapelle, dite la chapelle Borghcrini, peinte, par Sébastien del Piombo, sur les dessins de Michel-Ange, son maître. Le maître et l'élève s'étaient réunis pour lutter contre Raphaël, dont la Transfiguration décora longtemps le maître-autel de cette église. Ces peintures de Sébastien del Piombo, noires et plombées, justifient le nom du peintre. La Flagellation seule est digne du génie de Michel-Ange, et l'on retrouve son dessin dans les énergiques figures de bourreaux.

On voit, dans cette même église, une belle balus-

trade en marbre jaune antique qui provient des colonnes des jardins de Salluste. Le petit édicule circulaire du Bramante, placé dans le cloitre, est bien l'œuvre d'un grand architecte.

L'église de Santa Maria in Transtevere, située sur le penchant du Janicule, un peu au-dessous de Saint-Pierre in Montorio, est l'une des plus riches et des plus ornées des églises romaines. Sa façade est décorée d'une mosaïque curieuse qui date du XIIe siècle et qui représente la Vierge, l'enfant Jésus et les vierges prudentes. La voûte de la nef est portée par de belles colonnes de granit d'ordre ionique, qui proviennent d'un temple d'Isis et de Sérapis. C'est dans cette église que l'on voit la belle fresque de l'Assomption du Dominiquin et le mausolée du cardinal Philippe d'Alençon.

En se rapprochant du quartier de Saint-Pierre et du Vatican, et sur un contre-fort du Janicule qui fait, en quelque sorte, pendant à la plate-forme de Saint-Pierre in Montorio, on voit l'église et le couvent de Saint-Onuphre, où le tombeau du Tasse est placé. Nous regrettons la dalle de marbre et la simple inscription d'autrefois que doit remplacer le mausolée magnifique auquel toute l'Europe a souscrit.

Le Pinturicchio et Balthazar Peruzzi ont décoré le maître-autel de Saint-Onuphre. On voit, dans les corridors du monastère, une tête de Vierge à fresque d'un beau caractère, que l'on attribue à Léonard de

Vinci. On nous a montré, dans le jardin, un vieux chêne placé près d'une fontaine, sous l'ombrage duquel on dit que le Tasse aimait à se reposer. De ce point la vue est magnifique, et le poëte avait bien choisi son refuge. Une de ses lettres à son ami Constantin rappelle à quelle occasion il s'était retiré à Saint-Onuphre : « Je me suis fait conduire dans ce monastère de Saint-Onuphre, dit-il, non-seulement parce que l'air y est vanté, par les médecins, comme meilleur que celui de tous les autres quartiers de Rome, mais aussi pour commencer de ce lieu élevé, en y discourant avec les saints religieux, la conversation que je dois continuer dans le ciel [1]. »

[1] Lettre CXCVI.

IX.

LE PANTHÉON.

Ammien Marcellin, dans son seizième livre, nous peint l'étonnement d'Ormisdas lorsqu'il arriva, de Perse, à Rome, et il nous fait connaître les principaux objets qui excitèrent son admiration. C'étaient le temple de J. Capitolin, l'amphithéâtre, les Thermes, le temple de la Paix, le temple de Vénus et de Rome, le Panthéon, le théâtre de Pompée, l'Odéon, l'Académie de musique qu'avait fondée Domitien, le Stade et le Forum de Trajan. La plupart de ces monuments ont été complétement détruits et sont effacés du sol; de quelques-uns il ne reste que des ruines informes : le Panthéon seul est resté debout.

Le Panthéon, en effet, est le seul monument antique, existant à Rome, qui ait été conservé dans son intégrité. C'est le plus beau spécimen de l'architecture romaine qui existe encore aujourd'hui. Une simple inscription [1] nous apprend que cet édifice fut con-

[1] M. AGRIPPA L. F. COS. TERTIUM FECIT.

struit par Agrippa, gendre et ministre d'Auguste, homme sage et de bon conseil, dont la modération a tant contribué à l'établissement et à la consolidation de l'empire : cette inscription fut placée là il y a dix-neuf siècles.

Tel qu'il existe aujourd'hui et tout dépouillé qu'il est de son revêtement extérieur, de ses statues, de son fronton et de ses bronzes, ce temple a encore toute la majesté romaine. Le décrire après tant d'autres, mais surtout après la belle restauration qu'en a faite M. Isabelle dans son magnifique ouvrage sur les salles circulaires de l'Italie, serait peine perdue. Disons seulement que, à l'intérieur, les modernes n'ont touché à cette magnifique rotonde que pour la dénaturer et la gâter, si cela eût été possible. Ajoutons que le Bernin, qui s'est prêté à la construction des deux campaniles placés à la droite et à la gauche du portique, et qui peut-être l'a provoquée, aurait mérité d'être renfermé, sa vie durant, dans la cage de l'un d'eux.

Je suis assez disposé à partager l'avis de ceux qui prétendent qu'Agrippa n'aurait fait construire que le portique du temple. Ce portique aurait été juxtaposé à un édifice du temps de la république. Le double fronton, dont l'un est appliqué à la rotonde même, dont l'autre est placé en avant des seize colonnes du portique, indique d'une manière presque positive quelque restauration ou agencement de ce genre.

On a prétendu aussi que l'architecture du portique est de beaucoup supérieure à celle du temple circulaire; mais ceux qui établissent cette différence nous paraissent des juges bien délicats.

Ce beau portique a 30 mètres de long sur 5^{m},50 de large; les seize colonnes qui le décorent sont de granit oriental d'un seul bloc, et ont 13 mètres de haut sur 4^{m},70 de circonférence.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à cet empereur Phocas qui autorisa le pape d'alors à changer le temple païen en une église qu'il consacra à la Vierge et à tous les saints! Bien que les vingt-huit voitures de reliques que les papes y firent transporter et que les images qui remplacèrent les simulacres des anciens dieux n'aient pu manquer de dénaturer singulièrement la physionomie intérieure de l'édifice, toujours est-il qu'il dut sa complète conservation à sa destination nouvelle. Il eût été à désirer qu'à la même époque, quand tous les temples du paganisme étaient encore debout, on en eût fait autant d'églises. La moitié de l'ancienne Rome existerait encore.

Il est fâcheux que les nouveaux maîtres du monument n'aient pas su mieux le défendre contre la rapacité des empereurs grecs. Constance II dépouilla cette église, qui, depuis cinquante-six ans, appartenait au culte, des plaques de bronze qui la revêtaient, et les fit transporter à Constantinople. Les portes de bronze furent, sans doute, enlevées à la même époque,

bien qu'on attribue cet acte de rapacité à Genséric, roi des Vandales; il est certain que les portes actuelles ne correspondent pas exactement à la grandeur de l'ouverture de la baie. Quant aux bronzes du portique, ce sont les papes et, faut-il le dire? un architecte, ce Bernin qui, de toute façon, devait être funeste au Panthéon, qui les ont enlevés pour les faire entrer dans le baldaquin de Saint-Pierre.

L'admirable voûte, la plus belle peut-être qui existât dans l'ancienne Rome, fut restaurée, en 1435, par Eugène IV, à la suite d'un tremblement de terre qui faillit causer sa ruine. Cette restauration a été bien faite et n'a rien gâté. Cette voûte, dont la courbe occupe juste la moitié de la hauteur totale du Panthéon, qui est de 133 pieds, a aussi un diamètre de 133 pieds. Tout l'intérieur de l'édifice n'est éclairé que par la seule ouverture circulaire placée au haut de la voûte.

On raconte que Charles-Quint, visitant le Panthéon en 1536, monta sur la coupole en compagnie d'un jeune Romain du nom de Crescenzi. L'empereur s'étant penché sur cette ouverture pour examiner l'intérieur du monument, une terrible pensée traversa le cerveau de Crescenzi. Il était seul avec l'empereur : un mouvement eût suffi pour le précipiter dans l'intérieur. Crescenzi se contint. Comme, plus tard, il faisait confidence à son père de la pensée qu'il avait eue : « Mon fils, lui dit le vieux Romain,

qui se rappelait le sac de Rome en 1527, ce sont là de ces choses qu'on ne dit pas, mais qu'on fait. » Nous croyons, nous, quelque grandeur que l'on ait voulu trouver dans cette réponse, que ce sont là de ces choses qu'il ne faut ni dire ni faire, et dont il est plus généreux même de ne pas en avoir la pensée. Nous sommes tout à fait dégoûtés de ces Brutus que l'on nous faisait admirer au collége.

Les proportions de cette coupole sont admirables, et les détails de sa construction, que M. Isabelle nous a donnés dans son bel ouvrage, nous montrent quelles connaissances avaient de la statique et de toutes les ressources de leur art les architectes romains. Les forces y sont calculées et ménagées avec une merveilleuse précision, et aussi avec une hardiesse singulière. Il fallait être bien sûr de son fait pour donner, après le dernier des degrés extérieurs de la coupole, une si faible épaisseur à sa calotte. L'évidement des caissons a été également combiné avec beaucoup d'art, de façon à alléger singulièrement le poids total de la voûte.

La décoration intérieure est des plus simples. Huit autels sont espacés autour de la circonférence intérieure de l'édifice; ils correspondent à huit grandes niches antiques. Entre ces autels sont disposées, deux par deux, seize colonnes [1] corinthiennes cannelées,

[1] Ces colonnes ont été repolies à plusieurs reprises, et en dernier

toutes d'un seul bloc, avec des bases et des chapiteaux en marbre blanc. Quatre de ces colonnes sont de marbre jaune antique, quatre de porphyre et huit de granit. Les pilastres correspondants aux colonnes et qui encadrent les autels sont formés des mêmes matières précieuses.

Dans le dernier siècle, le Panthéon était placé beaucoup au-dessous du niveau de la place dite de la Rotonde, dont le sol, formé de ruines et de débris de toute espèce, s'était singulièrement exhaussé. On descendait dans l'église par plusieurs degrés. Alexandre VII fit abaisser la place au niveau du portique.

En faisant ces terrassements, on trouva devant le portique les deux lions de basalte que l'on voit à la fontaine de l'*Aqua Felice*.

Il est fâcheux que ce travail n'ait pas été plus complet, et qu'on ne soit pas descendu jusqu'à l'ancien pavé de la place et au niveau du dernier des degrés par lequel on montait au temple. C'est alors que l'on pourrait juger parfaitement de toute la beauté de ce monument, si admirable déjà dans son état actuel.

Les modernes ont eu l'idée de remplacer, dans cette église, les dieux d'autrefois par les tombeaux et par les effigies d'un certain nombre de personnages modernes. Mais, à l'exception du Poussin et de Raphaël, dont l'image, toutefois, a été exilée du

lieu par Alexandre VII, et peut-être par Benoît XIV, lorsqu'il gratta la voûte pour la faire reblanchir.

sanctuaire après y avoir longtemps séjourné, et nous ne savons à quel propos, cet honneur nous paraît avoir été appliqué sans beaucoup de discernement. Nous croyons que l'on fera bien de se borner à ce qui a été fait; autrement, on courrait risque de gâter un peu plus ce beau monument.

La place qui s'étend en avant du portique et qui, aujourd'hui, sert de marché aux légumes est d'une saleté plus que romaine : peut-être la nettoie-t-on et la balaye-t-on les jours de fête; mais les débris et les résidus de toute espèce dont nous l'avons vue encombrée en font un véritable cloaque.

X.

SAINT-PAUL HORS DES MURS. — LA VOIE APPIENNE. — LES VILLAS.

Saint-Paul hors des murs est situé à peu de distance du Tibre, dans une plaine empestée par le mauvais air. Cette église, dont Constantin avait jeté les fondements et qu'Honorius avait terminée, fut détruite, comme on sait, par un incendie, le 25 juillet 1823, la veille du jour où mourut le pape Pie VII. Depuis ce temps, sa réédification a été la grande entreprise du gouvernement romain. Nous avouons que cette restauration, bien que faite avec un grand soin, ne nous paraît pas heureuse. D'abord, par sa situation dans une plaine envahie par le mauvais air, l'église devient à peu près inutile. L'air est tellement infect que, pendant l'été, on n'y laisse qu'un moine pour gardien. Cet homme se confesse et communie comme un condamné à mort; rarement il passe la saison. Nous eussions préféré qu'on déblayât l'église et qu'on la laissât à l'état de ruines, mais de ruines que l'on

conserve, se bornant à empêcher la dégradation des mosaïques de la tribune, qui datent de 440, et que la flamme n'avait que fort légèrement altérées [1]. On eût laissé debout toutes ces colonnes à demi calcinées et ces murs revêtus de marbre qu'il a fallu renverser. Cette belle ruine, au milieu de ces prairies solitaires, n'eût pas été un des monuments les moins curieux de la Rome moderne.

Nous ne décrirons pas aujourd'hui Saint-Paul restauré, l'ayant déjà fait ailleurs [2].

De Saint-Paul hors des murs nous nous acheminons, à travers la plaine, par un chemin de traverse où nous sommes passablement cahotés, vers le tombeau de Cecilia Metella. Le cocher s'égare et, après être passé presque en vue du tombeau, il nous fait courir l'espace de 2 à 3 milles dans la direction d'Albano; le chemin s'est transformé en un sentier à peine tracé et, par moments, assez périlleux. Du moins, comme dédommagement, nous avons de charmantes échappées sur la campagne de Rome, du côté d'Ostie. Vers la gauche se dressent les montagnes d'Albano et de Frascati, qui se colorent d'un bleu pourpre. Tout ce paysage est meublé d'un premier plan de ruines et d'aqueducs que la main d'un grand artiste semble avoir disposés. Nous revenons, nous

[1] Ces mosaïques ont été remises à neuf; mais on sent trop le vernis moderne, surtout dans les figures principales.

[2] *Études sur les beaux-arts*, tome II, page 74.

mettons pied à terre et, après mûr examen, nous faisons volte-face et nous nous dirigeons vers Rome, les voitures roulant, à travers la prairie, sur un gazon tout émaillé de violettes et de marguerites; nous sommes obligés, par places, de faire de longs circuits pour tourner des haies qui sont déjà tout en fleurs : nous ne sommes cependant qu'au 20 mars. Nous retrouvons enfin la voie Appia et, après avoir couru quelques instants sur son pavé, nous nous arrêtons au pied d'une grosse tour composée de grands blocs de travertin admirablement assemblés. C'est le tombeau de Cecilia Metella. Ces murs doivent, sans doute, leur belle conservation à leur énorme épaisseur. Cette tour ne forme, en effet, qu'un seul massif dans le centre duquel on n'a laissé qu'une ouverture étroite comme un puits. C'est dans ce réduit qu'on a trouvé ce beau sarcophage en marbre placé dans la cour du palais Farnèse et qui renfermait les restes de Cecilia, fille de Metellus Creticus et femme du triumvir Crassus. Ce tombeau d'une grande dame n'a, certes, rien de coquet. Comme si leur effroyable épaisseur n'eût pas suffi pour assurer la solidité de ces murailles, on a fait reposer la tour sur une sorte de soubassement ou stylobate carré en forme de piédestal, commun, du reste, à tous ces tombeaux circulaires. La frise qui décore le haut de la tour est ornée de guirlandes et de têtes de bœufs d'une exécution à la fois précise et mâle. Ces têtes de bœufs

ont fait donner à ce monument le nom de *Capo di Bove*. Dans le moyen âge, le tombeau de Cecilia Metella fut transformé en forteresse par les Gaetani, qui y avaient adossé leur château [1] et son église, et qui s'y étaient fortifiés à l'instar de tous les grands propriétaires des environs de Rome. On voit encore au haut de la tour un reste de la construction gothique, avec créneaux et canardières.

En quittant la tour de Cecilia Metella, nous nous sommes dirigés vers la porte Saint-Sébastien ; mais, avant d'y arriver, nous nous sommes arrêtés à mi-chemin, au cirque de Maxence. Ce cirque, jusqu'aux fouilles que fit exécuter M. Torlonia en 1825, avait été attribué à Caracalla. On retrouve là toute la disposition du cirque romain. Le mur contre lequel s'appuyaient les gradins dont chacun avait un développement suffisant pour recevoir quinze mille spectateurs, et la Spina, sont encore debout. La Spina est une sorte de massif en maçonnerie qui partageait le cirque en deux sur toute la longueur; elle se rapproche beaucoup plus d'une de ses extrémités, celle par laquelle les chevaux et les chars entraient, que de l'autre. C'était là, sans doute, une difficulté calculée pour donner plus d'intérêt à la course. Un des côtés du cirque, le côté droit, était aussi plus large que l'autre. La Spina était décorée de statues, d'obé-

[1] Le château fut détruit par Sixte-Quint comme une sorte de repaire de brigands.

lisques et de petits autels. On voit encore aujourd'hui les piédestaux des statues. L'obélisque de la place Navone faisait partie de la décoration du cirque de Maxence.

La loge de l'empereur ou *podium* était à la gauche du cirque, vers la première borne, à peu près à l'endroit où les chars devaient s'arrêter après avoir fourni leur carrière. Le podium dominait les dix rangs de gradins du cirque. Les *carceres* où les chars étaient remisés existent encore à l'une des extrémités de l'hippodrome, et l'on voit, aux deux bouts de la Spina, près des bornes, de petits logements où se plaçaient, sans doute, les juges de la joute et le personnel attaché au cirque. Aujourd'hui le vaste terre-plein de l'hippodrome, transformé en prairie, est tapissé d'un admirable gazon tout émaillé de jolies fleurs printanières.

C'est près de la porte Saint-Sébastien que se trouve l'arc de Drusus ; il est bâti en travertin, et on y voit de belles colonnes de marbre africain. On rencontre également, de ce côté, le tombeau des Scipions, l'un des plus rapprochés de Rome sur la voie Appienne. Ce tombeau, découvert à l'époque de la renaissance, s'était en quelque sorte perdu depuis lors ; ce n'est qu'en 1780 qu'il a été remis en lumière.

Tout ce côté de Rome est rempli de monuments, de ruines et de souvenirs. Ici roule encore le petit fleuve *Almo*, chanté par Lucrèce, qui s'appelle au-

jourd'hui l'*Aqua santa*, et dont l'eau est souveraine pour les maladies de peau. Là, au pied d'une colline, sourdent les eaux assez rares de la fontaine Égérie. Un bassin naturel ou plutôt un marécage indique la fontaine de Mercure, et plus loin, dans la campagne, la petite église de Santa-Maria delle Palme est bâtie sur les ruines de ce temple de Mars que soutenaient cent colonnes et qu'environnait un bois de palmiers. C'était là que les soldats, de retour de la guerre, allaient suspendre leurs armes [1].

La porte Saint-Sébastien elle-même n'a fait que remplacer la porte Capène, qui s'appelait aussi porta Appia. Cette porte, du côté de Rome, dessine un arc antique que l'on a attribué à plusieurs personnages; du côté de la campagne, elle est flanquée de deux grosses tours dont on fait remonter la construction au temps d'Aurélien.

— Nous avons vu, à Rome, à peu près tout ce qu'il y avait à voir, et nous avons tâché de bien voir. Nous ne voulons cependant pas tout décrire : nous avons dû négliger bon nombre de palais et d'églises; nous laisserons également de côté quelques villas. Les pins de la villa Pamfili, dont les tiges de bronze et d'or se dressent, en avril, comme autant de colonnes sur un tapis de violettes; les magnifiques ombrages de

[1] Arma cum tulero portæ vicina Capenæ
Subscribam salvo grata puella viro.
(Properce, IV, 3.)

la villa Borghèse, cette contrefaçon moderne de la villa Adria ; la charmante villa Nelli, qu'habita Raphaël, ont été célébrés assez de fois, et leurs galeries ont été assez souvent explorées et décrites pour que nous nous contentions de les admirer. Le Pincio, cette promenade de création française, qu'un précipice sépare de la villa Borghèse, dont elle semble une des annexes ; la villa Madama, construite sur les dessins de Raphaël, et dont les ruines contemporaines couvrent l'un des versants du *monte Mario;* la villa Médicis, cette élégante construction d'Annibal Lippi, où l'art français vient chercher cette initiation italienne qui ne profite qu'à bien peu d'adeptes : tout cela et bien d'autres merveilles encore mériteraient une longue étude, et nous ne pouvons qu'y jeter, en passant, un rapide coup d'œil.

— Par les soins de M. Ingres, on a réuni, dans une des salles de la villa Médicis, une belle collection de moulages exécutés soit d'après les monuments romains, soit d'après des monuments grecs. Nous avons remarqué, dans le nombre, un magnifique torse de Phidias, venant du fronton du Parthénon et qui représente un homme couché sur le côté. Que de largeur, d'énergie et de vie dans cette chair modelée par grands plans! Le sculpteur David, en exécutant son Philopœmen, s'est rappelé ce torse de Phidias. Il y a là une fort belle épreuve de ces femmes drapées du fronton du Parthénon, dites les Parques. Quelle pré-

cision! quelle conscience dans l'étude des plis de la robe, si précieux, si fins et accusant si merveilleusement le modelé! quelle admirable souplesse dans ce sein qui se rassied! C'est bien là de la chair, et l'on croirait ce morceau moulé sur nature. Tout est étudié avec la même conscience, et cependant ces sculptures étaient faites pour être vues à une distance de 50 pieds; aussi les grandes lignes sont-elles d'une extrême simplicité. C'est ce qui fait que cela n'est pas petit. La décadence de la sculpture s'annonce par la recherche de l'attitude, le lâché habile et le manque de modelé dans les détails, qui sont laissés et non cherchés, ou qui sont trop étudiés. Tout semble être fait au moule ou à l'emporte-pièce.

Le Quirinal est séparé du Pincio et des villas Médicis et Ludovisi par tout un quartier de Rome des plus modernes et des mieux habités. Ces jardins plantés d'arbres toujours verts et toutes ces eaux jaillissantes en font, durant l'été, un fort agréable séjour. C'est là que le pape se retire pour échapper au mauvais air. Nous y fîmes notre première visite en mars, dans la compagnie de monsignore della Porta. Nous eûmes le régal d'eaux croisées formant une voûte sous laquelle on passait, et d'un orgue que ces eaux faisaient jouer avec accompagnement d'éclaboussures et d'un vent aigre et glacial qui attaquait les nerfs. Ce que nous préférons dans ces jardins, ce sont ces vastes terrasses avec charmilles, du haut desquelles

on a de si magnifiques échappées de vue sur la Rome moderne.

La cour d'entrée du palais est assez belle, et l'œil a peine à mesurer la longueur des immenses corridors des Suisses. On nous montre les appartements des cardinaux lors des conclaves. Cette partie du palais ressemble assez à une caserne. Au premier sont placés les gens de service; les cardinaux occupent le deuxième étage, considéré comme plus sain. Chaque appartement se compose de quatre petites pièces : chambre à coucher, salon, salle à manger et cuisine.

La plupart des salles du Quirinal ont été décorées par les Français, du temps de l'empereur Napoléon, qui avait destiné ce palais à son fils, le roi de Rome. Des bas-reliefs de Canova et de Thorwaldsen entrent dans cette décoration, dont l'effet est froid et peu agréable. Cependant les salles sont vastes, et la chapelle, dont la disposition a de l'analogie avec celle de la chapelle Sixtine, a un caractère de simplicité qui repose de toute cette fausse magnificence trop commune à Rome. Les appartements privés du pape ont, toutefois, quelque chose d'un peu bourgeois; ils sont ornés de cadres renfermant des vues des principales églises d'Angleterre et des sujets de l'histoire de don Quichotte. Le lit n'a qu'un seul matelas rembourré de paille. Est-ce mortification sincère ou ostentation d'humilité? On nous a

montré, au premier étage, la pièce dans laquelle le pape Pie VII fut arrêté et la chaise de laquelle il se laissa tomber, chute qui, plus tard, causa sa mort.

XI.

TIVOLI. — LA VILLA D'ESTE. — LA VILLA ADRIANA.

Pour se rendre de Rome à Tivoli, on suit l'ancienne voie Tiburtine. Les érudits prétendent que certaines larges dalles ou grossiers polygones qui recouvrent cette route par places ne sont rien moins que l'ancien pavé romain. Ce n'est qu'après le dixième mille et avant d'arriver au ponte Lucano que l'on trouve ces dalles de basalte.

A environ une lieue de Rome, on traverse le Tévérone sur un pont antique dont on attribue la construction à Mammea, mère d'Alexandre Sévère, et qui s'appelle ponte Mamolo. Les rives du Tévérone paraissent assez riantes aux environs de ce pont; mais bientôt la route s'engage à travers une contrée des plus tristes et qui, bien qu'on ait pu dire, n'a pas un grand caractère. Ce n'est qu'aux environs du ruisseau soufré, *Aqua solfa*, que le paysage devient intéressant. Cette eau soufrée forme un ruisseau d'un bleu léger, pareil à de l'eau de savon; en consé-

quence, on l'appelle l'eau bleue. Il empeste tout le pays d'alentour. On comprend bien que toute cette campagne soit déserte. Les anciens y avaient placé le siége d'un oracle fameux [1] qu'ils supposaient en communication avec les enfers par ce bassin *de' Tartari*, d'une extrême profondeur, d'où ces eaux s'échappent, et qui ne doit être autre chose que le cratère d'un petit volcan. Toute la contrée aux environs est pénétrée par cette odeur de soufre. Le sol de formation volcanique rend, sous le pied, un bruit sourd et caverneux, et, pour peu qu'on le creuse, on en voit sortir des mofettes, comme à la solfatara de Naples. La nature du pays n'a pas changé depuis Virgile, et ces eaux, comme de son temps, exhalent une odeur méphitique. On a construit quelques baraques près du lac, servant à abriter les malades qui viennent se baigner dans ses eaux. Les Romains y avaient établi des thermes qu'il est question de rétablir. On a trouvé, sur ses bords, des colonnes de marbre vert antique appartenant soit au temple de l'Oracle, soit à ces thermes.

A quelques milles de l'eau soufrée, on traverse de nouveau le Tévérone, sur le ponte Lucano. Ce pont est flanqué d'une grosse tour antique, tombeau de la famille Plautia, et qui ressemble beaucoup au tombeau de Cecilia Metella. Ce tombeau, qui commandait le passage du fleuve, s'est nécessairement trans-

[1] *Énéide*, VII, 81.

formé en forteresse. Son ornementation a disparu ; on voit seulement les bases des colonnes qui l'entouraient et qui reposent sur un soubassement continu. Ce soubassement formait un carré dans lequel la tour était inscrite. Dans les entre-colonnements, du côté de la tour qui fait face au chemin, on lit deux inscriptions tracées sur des dalles, dont l'une ne laisse aucun doute sur la destination du monument.

Le paysage prend ici un grand aspect de sévérité et une noblesse de style qu'il doit surtout à ce môle antique. Il a été reproduit bien des fois, particulièrement par Gaspard Poussin.

Nous laissons la villa Adriana à notre droite et nous commençons à nous élever sur les pentes de la colline de Tivoli. La route traverse des bois d'oliviers, dont quelques-uns sont d'une extrême vieillesse et, pareils aux saules de nos contrées, ne vivent plus que par l'écorce. L'aspect de Tivoli est sale et triste. Sauf quelques maisons, toutes ses habitations ont une apparence de misère et de vétusté que l'irrégularité des rues de la ville et son affreux pavé rendent plus sensible encore. Nous nous arrêtons à l'hôtel de la Sibylle. Je cours aussitôt au temple de Vesta ou de la Sibylle. Ce temple est placé sur le bord du précipice, entre la ville et l'escarpement du rocher, et faisant face à la seconde cascade qui, aujourd'hui, par suite de travaux exécutés dans le lit du torrent, a perdu beaucoup de son importance et de son aspect pitto-

resque. Cette jolie ruine, si bien placée, est suffisamment conservée. Il reste encore dix colonnes corinthiennes cannelées des quarante qui entouraient la nef circulaire. Le mur de la nef est debout tout entier. Les fleurs des caissons et les guirlandes soutenues par des têtes de bœufs de l'entablement du portique circulaire sont encore intactes. La nef est extrêmement petite; son diamètre n'a guère que la hauteur des colonnes du portique circulaire, et ces colonnes, par exception, n'ont de longueur que huit diamètres et demi au lieu de dix qu'on leur donne ordinairement. L'intérieur de l'édifice était revêtu de stuc. Cette ruine, longtemps abandonnée et servant de magasin à la maison dont elle dépendait, allait peut-être disparaître quand on y a fait quelques travaux de consolidation. Aujourd'hui elle est protégée par un custode.

Le temps a donné à la pierre tiburtine, dont cet édifice est bâti, une belle couleur brune; aussi a-t-il un aspect tout à fait vénérable et entre-t il bien dans l'harmonie du paysage. En descendant le long du rocher, on a une fort belle vue des grottes de Neptune et des Sirènes, dans lesquelles s'engouffre, en tombant, l'Anio. La masse d'eau est considérable, mais aujourd'hui trop régulièrement disposé. On descend dans les grottes par un sentier humide assez difficile. Quel bruit de tonnerre font les eaux en tombant et quels abimes elles semblent creuser! Toutes

les parois du ravin sont revêtues de pétrifications déposées par l'infiltration des eaux de l'Anio extrêmement chargées de tuf. Nous remontons par l'autre côté du ravin, afin de voir la chute sous un autre aspect et de plus près. Cette course est pénible, surtout pour les femmes. Le paysage a dû changer depuis Horace [1] : les anciens avaient une disposition toute particulière pour donner du charme aux objets les plus terribles. L'Anio a une tout autre fougue que celle qu'Horace lui attribue, et ses rives n'ont pas l'aspect gracieux que le poëte leur donne; elles sont escarpées, sauvages et dénuées de toute culture. Stace, poëte descriptif d'une époque de décadence, nous donne une peinture plus exacte de ce site, qui, de son temps, s'était peut-être déjà modifié, et qui ressemble à ce que nous voyons encore aujourd'hui [2].

Nous avons fait la course obligée sur la colline faisant face à la villa de Mécène. De ce point, on a une charmante vue de l'ensemble des cascatelles dont les nappes d'argent se déroulent sur la verdure de la montagne, formant des chutes de plus de 100 pieds de hauteur. Les ruines de la villa et les

[1] Et præceps Anio, ac Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.
(Hor., liv. I, od. vi.)

[2] Ipse Anien, miranda fides! infraque, superque
Saxeus; hic tumidam rabiem spumosaque ponit
Murmura.
(Sil. Sylv., I, 3.)

bains de Mécène, du pied desquels ces eaux semblent s'échapper, complètent ce beau paysage.

Du chemin qui fait face à la villa Mécène, la petite ville de Tivoli se présente d'une manière fort pittoresque. Cet ensemble de constructions antiques, de rochers, de végétation vigoureuse et variée, d'eaux tombantes et de jolies fabriques modernes, compose certainement un des plus beaux paysages qui soient au monde.

Dans les jours sereins, en suivant la route qui de Tivoli, mène au sommet de la colline que la ville occupe à mi-côte, on aperçoit le dôme de Saint-Pierre à l'horizon, bien qu'à une distance de plus de 20 milles. Il y a plus, par delà Saint-Pierre on entrevoit la ligne bleue ou argentée de la mer, selon la place occupée par le soleil.

Tivoli, le Tibur d'autrefois, que les Grecs auraient fondé 462 ans avant Rome [1], est bien déchu de son ancienne splendeur. Soumis par les Romains, détruit par le Goth Totila, réédifié par lui, Tivoli s'est transformé aujourd'hui en une petite ville industrielle qui tire parti de ses nombreuses chutes d'eau pour des usines de toute espèce, papeteries, moulins à huile, tanneries et forge. La maison de Mécène sert de local à ce dernier établissement. Un bras de l'Anio met en mouvement les moteurs et engrenages de la forge.

[1] Tibur, Argeo positum colono.....
(Hor., liv. II, od. IV.)

Ce n'est qu'avec peine que nous avons pu parcourir ses vastes substructions et sa grande galerie voûtée.

Un cicerone plus complaisant nous attendait à la porte de la villa d'Este, dont le casin fut construit, en 1542, avec une rare magnificence, par le cardinal Hippolyte d'Este, fils du duc de Ferrare, Alphonse, et de Lucrèce Borgia. On assure que ce prince dépensa, dans cette construction, plus de 1 million d'écus romains, et nous n'en sommes pas surpris. Il a fallu tout créer, triompher d'obstacles naturels que présentaient l'inclinaison du sol et son aridité. Toutes ces eaux, ces fontaines, ces bassins sont aussi factices que la végétation taillée et façonnée qui remplit ces parterres et que ces portiques de verdure. A bien dire, et quoique ces belles fontaines, et particulièrement celle de Lorato, que Michel-Ange appelait la reine des fontaines, et toutes ces eaux, marchent encore, ce n'est guère aujourd'hui qu'une ruine moderne. Les cyprès de la longue avenue qui conduit à Tivoli sont les plus beaux qui existent au monde. Ces colosses de verdure affectent les formes les plus fantastiques. Le dessin du casin et des jardins est de Pirro Ligorio. Les Zuccheri, Thadée et Frédéric ont décoré ces salles de peintures assez médiocres. On montre, dans l'une des chambres, un saint Bernardin de Sienne attribué à Giotto, qui est bien de l'époque de ce maître.

La vue que l'on a des fenêtres du palais et de la

grande terrasse embrasse toute la campagne romaine à laquelle le fantastique jardin de la villa sert de premier plan. Cette vue seule mériterait la promenade à la villa d'Este.

Adrien fut, comme Néron, un empereur artiste et peut-être un assez méchant empereur, bien que son nom n'ait pas acquis l'affreuse célébrité du fils d'Agrippine. Il n'aimait pas Homère, ce qui ferait douter de son génie et même de son goût pour les arts. L'idée bizarre de former une espèce de muséum en plein vent d'objets empruntés aux arts de tous les pays, et, à défaut de ces objets, de copies de monuments et même de sites, est plus digne de ce que les artistes appellent aujourd'hui un *bourgeois* que d'un empereur. On vient de tenter, il est vrai, quelque chose d'analogue au palais de Sydenham, dans les environs de Londres; mais là, du moins, on a procédé d'après un plan et avec un but. Cette copie des principaux monuments de l'art sculptural et architectural de toutes les époques, à partir des temps anté-historiques jusqu'à nos jours, ne peut qu'en faciliter l'étude. L'idée, peut-être, n'a été qu'entrevue; sa mise à exécution a été trop précipitée; mais l'avenir est là qui pourra perfectionner.

Ces jardins d'Adrien, assemblage de palais qui ne comprenait pas moins de 1,300 mètres de long sur 700 de large, ont dû, si l'on en juge par les débris de toute espèce que l'on rencontre de toutes parts, être

ornés ou meublés avec une extrême magnificence. Ils occupaient une espèce de plate-forme que soutenaient, sur les points où l'escarpement était plus prononcé, de vastes substructions dont les *cento camerelle* que l'on voit du côté de la route de Rome ne sont qu'une partie. Il est impossible de se reconnaître dans le labyrinthe de ruines qu'ont laissées ces palais, leurs cours et les théâtres. J'avoue, néanmoins, que, laissant de côté le souvenir d'une assez jolie collection de serpents de toutes les grosseurs, qui, de droite et de gauche, se glissaient entre nos jambes et se faufilaient à travers ces ruines ou les broussailles qui les couvrent, j'ai gardé l'idée la plus agréable de la journée passée dans l'enceinte de la villa Adria; car j'ai voulu tout voir, le cirque ou la naumachie, faible imitation de celui d'Athènes, dont il ne reste qu'un long mur; le théâtre, le plus intact de ceux que l'antiquité nous a laissés, et qui a conservé les six escaliers qui conduisaient sur l'estrade, la porte de la scène, les salles réservées aux acteurs, l'orchestre et les portiques latéraux du *proscenium*, qui correspondent à nos avant-scènes; ce théâtre était décoré de quarante-huit statues dont on a trouvé des fragments; la palestre, espèce de grand portique dont les arcades ont été renversées; les thermes; la vallée de Canope, ce Neptune des Égyptiens, qui n'est que l'emplacement d'une naumachie. C'est à l'une des extrémités de la vallée de Canope qu'on voyait un

temple de Sérapis, dont le culte avait été transporté à Rome du temps d'Adrien [1]. On a eu tort de comparer la villa Adriana à un jardin anglais. Ce devait être un jardin architectural tel que ceux que la renaissance nous a laissés. Ce n'est qu'actuellement que toutes ces ruines, mêlées de lierres et d'arbustes de toute espèce, ont donné à ce lieu une physionomie de jardin anglais.

En relisant d'anciennes descriptions, il m'a semblé que le travail de destruction commencé du temps de Caracalla, qui enleva de la villa Adriana les objets les plus précieux pour en orner les thermes qu'il venait de construire à Rome, et continué par Totila et ses Goths, a marché rapidement. On a essayé de mettre en culture les parties planes du terrain les moins obstruées par les ruines. Les lierres, les clématites, les chênes verts et les figuiers implantés dans les murs les minent lentement, et, dans un temps donné, doivent finir par les détruire entièrement. Les parties peintes de quelques salles, que le père Kirtcher et Ligorio ont décrites, et qui, de leur temps, étaient bien conservées, ont été cruellement mutilées par les visiteurs, jaloux, chacun, d'emporter quelques morceaux des stucs peints qui décoraient ces appartements. Il est probable que,

[1] La place occupée par l'oracle, dans ce temple, est encore fort bien indiquée.

avant un siècle, il ne restera rien de cette vaste et magnifique habitation de cet empereur, qui n'a dû peut-être une partie de sa renommée qu'à deux bizarres fantaisies : Antinoüs et la villa Adriana.

XII.

L'AGRO ROMANO. — L'AGRICULTURE. — LE MAUVAIS AIR.

La solitude de la campagne de Rome et de l'*Agro romano* a donné de très-fausses idées à la plupart des voyageurs de l'état de l'agriculture de l'État romain. Le premier aspect n'est pas favorable. Ces grandes plaines vertes au printemps, brunes quand vient l'automne, rappellent assez les pampas ou les steppes de la mer Caspienne. Dans les parties basses, à partir des environs de Velletri jusqu'à Terracine, dans toute cette région marécageuse coupée de maquis et de canaux, dite des Marais Pontins, on pourrait, à l'aspect de tristesse et d'abandon du pays, se croire dans quelque savane de Cayenne ou de Sinnamary, à travers laquelle on aurait jeté une route avec le macadam européen. La campagne de Rome, que nous traverserons tout à l'heure, et les Marais Pontins, dont, à l'aide de la voie Appienne, nous franchirons bientôt les solitudes, sont, du reste, les parties les plus im-

productives de l'Etat romain. Partout ailleurs, la terre s'y montre d'une fertilité singulière. Les céréales, les plantes légumineuses y croissent avec une merveilleuse abondance. Le chanvre y atteint souvent jusqu'à plusieurs mètres de haut. Dans les parties abritées du littoral, comme à Terracine, le palmier, l'oranger, le citronnier se montrent en pleine terre; l'olivier et la vigne croissent sur le penchant des montagnes, dont souvent de belles forêts couronnent le sommet. Il ne faut pas s'étonner de cette grande fertilité et de cette activité de la végétation, le sol étant en grande partie volcanique ou d'alluvion. Il nous a semblé que, aux environs de Tivoli et dans beaucoup d'autres parties de l'Apennin, la petite culture était aussi avancée que dans le reste de l'Italie, et par conséquent beaucoup plus productive que chez nous.

L'aspect de tristesse et de solitude de la campagne romaine et des Marais Pontins est dû surtout à la présence du mauvais air, *aria cattiva*. Dans les parties les plus infectées, cet air est presque mortel pour l'homme pendant quatre mois de l'année, et dans toutes celles qui sont soumises à son influence on ne peut y vivre sans s'exposer à des fièvres du caractère le plus dangereux, et cela sans que la vigueur de la constitution ou l'énergie morale puissent donner lieu à quelque exception. L'acclimatation y est donc complétement impossible. La fièvre sévit avec la même violence contre ces rares habitants des villages de la

Maremme ou des Paludies que la misère attache à ce sol que contre l'étranger qui n'y séjourne que quelques jours en passant.

Les causes du mauvais air sont inconnues. On l'a attribué à la dépopulation, au déboisement du pays. On y a fait de grandes plantations ; on y a construit des villages, accordant de grands avantages et de vastes concessions de terrains à ceux qui voudraient les habiter. Les habitants, les troupeaux, les arbres eux-mêmes sont morts.

L'infection ne remonte pas seulement au moyen âge; elle est de plus ancienne date, comme le prouve ce passage de Martial :

> Et quos pestiferâ Pontini uligine campi
> Qua Sature nebulosa palus restagnat et atro,
> Liventes cœno per squallida turbidus arva
> Cogit aquas Uffens atque inficit æquora limo.

Seulement la région soumise à l'influence du mauvais air était plus restreinte : des Marais Pontins, elle s'est étendue à tout le littoral et à tout l'*Agro romano*.

La présence du mauvais air apporte donc les plus grandes difficultés à la mise en culture d'une partie du territoire romain. Il ne faut pas croire, cependant, que l'on ait renoncé à tirer aucun parti du sol de ces contrées où le fléau sévit. On a dû, sans doute, renoncer, pour ces localités, à la pratique de la petite

culture, et ce n'est que dans les parties des Marais Pontins, les plus rapprochées de l'Apennin et qui s'étendent de Terracine à Velletri, qu'on la met en pratique avec une certaine suite et avec de bons résultats. Il est vrai que la population employée à cette culture, qui, chaque année, gagne quelque peu sur les Marais Pontins, habite les grosses bourgades ou les petits villages de la montagne que n'atteignent pas les exhalaisons marécageuses. C'est là qu'elle remonte, chaque soir, après le travail.

La grande culture règne, sans conteste, dans toutes les autres parties de la campagne romaine soumises au mauvais air. On voit s'étendre à perte de vue d'immenses plaines de verdure coupées çà et là par des barrières, pour que les bestiaux qui couvrent ces plaines et qui appartiennent à différents propriétaires ne puissent se confondre. Dans quelques endroits, de vastes champs de blé remplacent la verdure. Toutes ces terres sont louées à un petit nombre de fermiers dits *mercanti di campagna;* chacun d'eux, à la tête d'une petite brigade, utilise comme il peut les vastes terrains qu'il a pris à location, à des prix souvent fort élevés. C'est ainsi que la ferme de *Tor San Lorenzo*, située au bord de la mer, aux environs de l'ancienne Ardée, l'une des plus belles, il est vrai, de l'Agro romano, et qui contient environ 5,000 hectares de terrain, est louée pour 65,000 fr. Une maison d'habitation, avec un hangar pour abriter

les chariots et le matériel de la ferme, indique le centre de l'établissement. C'est là que, pendant l'hiver, sont logés les laboureurs et valets de ferme. Ceux-ci mettent à profit la saison saine pour retourner leurs terres et les ensemencer le plus hâtivement possible. Dès que le soleil de mai commence à échauffer le sol, tous s'enfuient, à l'exception de quelques malheureux chargés de la garde de la maison et du troupeau, auxquels une double paye donne le courage de braver la fièvre. A la fin de la saison, s'ils ne sont pas morts, leur mine est vraiment affreuse. Il est rare qu'ils puissent faire ce métier plusieurs années de suite.

Dans la bonne saison, les ouvriers ou valets de ferme sont comme les officiers de ces légions de montagnards qui descendent, par milliers, des Abruzzes et qui se louent au plus offrant. La moitié de ces hommes, qui doivent cultiver ces terres et en faire la récolte, viennent des États pontificaux ou du royaume de Naples. Pour le labour, leur nombre est d'environ vingt mille; pour la récolte et le battage des grains, de trente mille.

C'est dans les parties de l'Agro romano où l'on cultive spécialement les céréales que leurs bandes affluent. Les plus petites fermes, dans ces parties, n'ont pas moins de 4 à 500 hectares en blé. Quand les grains sont mûrs, on voit plusieurs centaines d'hommes, rangés en lignes le long de ces vastes

champs, marcher en avant la faucille à la main, tandis que quelques hommes à cheval, les maîtres-ouvriers, les encouragent, apportant, au besoin, des secours à ceux qui se trouvent subitement indisposés, ce qui n'est pas rare. Ces moissonneurs sont payés sur le pied de 4 francs par jour, plus la nourriture, et ne sont jamais engagés pour plus de dix à douze jours. C'est le maximum du temps pendant lequel on peut s'exposer à l'influence du mauvais air, sans en trop souffrir, et encore, dans les derniers jours, un grand nombre d'entre eux sont-ils atteints de la fièvre. Quelques femmes qui les suivent font cuire la polenta qu'on leur fournit. Une fois les blés coupés, la petite colonie rentre dans ses montagnes, et le bénéfice de beaucoup d'entre eux va chez le médecin ou l'apothicaire.

Le labour, dans ces plaines, se fait d'une manière très-superficielle et au moyen de charrues qui, partout ailleurs, seraient insuffisantes. Avant de commencer le labour, on brûle les herbes, et le chaume, abondant et très-élevé, le blé étant presque toujours coupé à la faucille. C'est à peu près le seul engrais qu'on donne à la terre.

Quant au battage des grains, il se fait à l'aide de chevaux que l'on fait passer, quatre par quatre, dans une aire de forme circulaire dont le sol est garni par les gerbes. Ce dépiquage se fait d'abord au pas, puis au trot, et cette manière, en apparence si primitive,

est parfaitement suffisante; car, lorsque l'évolution a été suffisamment prolongée, il ne reste plus de blé dans les épis : il est vrai que bien des grains sont écrasés par les pieds des chevaux; néanmoins le pain que l'on fait avec ce blé et que l'on mange à Rome est parfaitement blanc et d'une très-bonne qualité. Pendant tout notre séjour dans cette ville, son prix était très-raisonnable. On cultive peu le seigle, et on a raison; le sol, à l'exception de quelques parties du haut Apennin, étant assez fertile pour produire du froment. On cultive également fort peu l'avoine, l'orge la remplaçant pour la nourriture des chevaux.

La culture du blé ne comprend qu'une faible partie de l'Agro romano, et ce sont surtout les pâturages qui y forment le principal rapport. Ils occupent une étendue de plus de 1 million d'hectares et nourrissent plus de 4 millions de têtes de bétail, dont 7 à 800,000 têtes de gros bétail, y compris les buffles, les chevaux, les mulets et les ânes; 2,500,000 moutons, 320,000 chèvres et 700,000 porcs [1].

D'après ce que j'avais pu voir et les renseignements que j'avais pu prendre, j'étais revenu d'Italie parfaitement convaincu que la grande culture, dans les États romains, était égale, sinon supérieure à

[1] Ces chiffres, d'ailleurs assez variables, nous sont fournis, ainsi que plusieurs des renseignements que nous donnons ici, par un remarquable travail que M. de Vernouillet a publié dans la *Revue contemporaine sur l'agriculture dans les États romains.*

celle de nos pays, et que le paysan était plus heureux et s'y nourrissait mieux. Les renseignements que nous a donnés récemment M. de Vernouillet ne nous laissent aucun doute à ce sujet. Dans le centre de la France, le cultivateur ne mange de la viande qu'une fois par semaine; dans la plus grande partie des États pontificaux, il en mange presque tous les jours : le lait, le beurre, le fromage lui coûtent moitié moins qu'en France. Le vin y est pour rien et à un prix moins élevé que le cidre dans la Normandie, et le bois de chauffage s'y vend à très-bas prix.

Ces avantages, il faut le reconnaître, sont dus à la grande culture; car, à étendue égale de territoire, la population des États pontificaux est à peu près la même que celle de la Sardaigne, de la Toscane et du royaume de Naples. L'absence de population, dans certaines localités telles que les Marais Pontins et l'Agro romano, nécessite cette grande culture; mais ce n'est point la grande culture qui cause, comme on l'a prétendu, cette dépopulation. C'est elle, au contraire, qui, en utilisant ce désert pestilentiel qui s'étend de Terracine à Civita-Vecchia, et que les collines de Rome et le chainon volcanique d'Albano interrompent seuls, les a rendues moins désertes et pourra peut-être un jour aider à les repeupler. Ce qui fait la force de la grande culture dans les États romains, ce sont les capitaux considérables dont elle dispose. Ces capitaux lui permettent de rétribuer les

bras de nombreux ouvriers et de leur donner de hauts salaires. Elle les met à même d'essayer des améliorations que la petite culture n'oserait tenter; elle leur donne enfin une liberté d'action et une unité dans l'emploi de leurs ressources, qui double leur puissance et qui est nécessaire dans un pays où les bras manquent, et où il faut en quelque sorte lutter, chaque jour, contre le plus redoutable des ennemis, la nature.

M. de Vernouillet, qui peut-être n'a trop vu qu'un seul côté des choses, ce qui l'a conduit à certaines exagérations, en est arrivé à nous prouver, d'une manière assez concluante, que, dans l'Agro romano, telle ferme de 4 à 5,000 hectares, comme celle de Tolenzo, tout en rapportant au propriétaire 8 pour 100, permettait encore aux fermiers de réaliser certains bénéfices considérables, et que, dans les Marais Pontins, la ferme de Foro Appio (Forum Appii), située à 13 milles de Cisterna, à la droite de la via Appia, était d'un produit égal. Si ces résultats sont exacts, ils sont vraiment merveilleux.

XIII.

DE ROME A NAPLES.

Pour nous rendre de Rome à Naples, nous avons prosaïquement suivi l'ancienne via Appia. J'eusse certainement préféré faire ce trajet par les passages des Abruzzes, et je réserve pour le retour la vallée du Garigliano et l'excursion de l'Isola et de Sora. Cette route de Rome à Naples a été coupée par d'assez longues haltes à Albano, à Lariccia, à Terracine et à Mola di Gaëte. La semaine que j'ai passée en véritable ermite à Lariccia, rayonnant, de ce point, dans tout le pays d'alentour, et passant, en compagnie d'un guide fort poltron, qui portait mes portefeuilles et mes boîtes, de longues journées dans la forêt qui entoure les lacs d'Albano et de Nemi, cette semaine est l'une de celles qui m'ont laissé les souvenirs les plus vifs et les plus profonds.

Nous étions aux premiers jours du printemps, et, dans ce pays, ces premiers beaux jours sont admirables. J'ai encore sous les yeux les tapis de violettes

qui couvraient certaines clairières. Ce n'étaient point des fleurs détachées et laissant entre elles quelques interstices de verdure; c'était du velours ou de la soie du plus beau violet. Un monsignore romain y eût taillé ses bas ou son manteau.

Ces lacs sont profondément encaissés et remplissent bien certainement le double cratère d'un volcan qui dut faire éruption, il y a bien des siècles, entre Civita-Lavinia, Frascati et le mont Artemisio. Les rives du lac de Nemi, qui n'a pas son émissaire comme le lac d'Albano, et dont les eaux semblent gagner d'année en année, sont couvertes d'arbres séculaires dont le pied baigne dans ces eaux. A l'heure du midi, il faut regarder avec soin où l'on met le pied, car les serpents ne sont pas rares au milieu de toutes ces racines et de ces mousses qui revêtent le sol. La vue du village fortifié de Nemi, prise des bords du lac dans la direction de Genzano, ayant pour premier plan cette forêt aquatique, est admirable; elle peut rivaliser avec la Terrasse du lac d'Albano que termine le château de Castel Gandolfo, ce Versailles des papes.

La vue que l'on a des fenêtres de l'auberge d'Albano diffère de ce paysage de montagnes et n'est pas moins pittoresque. Les chênes verts et les pins de la villa Pamfili Doria forment le premier plan du tableau; en arrière s'étend la campagne de Rome; plus loin, la mer par delà Ardée et Ostie.

La maison de plaisance dans laquelle Pompée d'abord et, plus tard, Domitién passaient les journées d'été occupait l'emplacement actuel de la villa Pamfili. On en rencontre les ruines sur différents points du parc. Ces beaux chênes verts, que l'on voit dans ces jardins, et dont quelques-uns mesurent jusqu'à 20 pieds de circonférence, pourraient bien être les contemporains du dernier général de la république ou du farouche empereur.

En passant entre les deux lacs et en traversant un bois de magnifiques châtaigniers, je me suis rendu de Lariccia à la petite bourgade de Rocca di Papa, située sur des rochers non loin du sommet du monte Cavo, où l'on arrive par l'ancienne *via Triumphalis*. De ce point, le Latium tout entier s'étend à vos pieds. On suit le cours du Tibre, dont le ruban d'argent se déroule au milieu de ses vastes plaines, traverse Rome et se perd au dernier horizon. Bien qu'à une distance de 12 ou 15 milles, on distingue fort nettement les principaux édifices de la ville antique. A l'occident et à l'est se dresse le vaste rempart des Apennins. Leurs cimes encore couvertes de neige s'étagent l'une au-dessus de l'autre. Ces montagnes forment, avec la campagne et la mer teinte d'un bleu léger qui s'étend à l'ouest et au midi, le contraste le plus frappant.

Une vaste plate-forme s'étend entre Rocca di Papa et le sommet du monte Cavo; elle s'appelle *Prato di*

Annibale. On veut que ce soit là que ce général ait campé lorsqu'il fit, trop tardivement, sa pointe sur Rome. Cette position, la plus forte du pays, ferait croire qu'il craignait lui-même d'être assiégé.

Le lac de Nemi est plus petit que le lac d'Albano; sa forme semble parfaitement ronde, et ses eaux, que le vent agite rarement au fond de l'entonnoir où elles sont placées, ont un aspect de tranquillité merveilleuse. On dirait un miroir dans un cadre de velours vert. Les anciens, qui décrivaient peu et qui, cependant, avaient un sentiment si vif du pittoresque, l'avaient appelé le miroir de Diane, *speculum Dianæ*, sans doute parce qu'il est situé au milieu de forêts. La déesse avait un temple sur ses bords; elle pourrait s'y mirer encore.

Les rampes au fond desquelles sont placés ces bassins sont composées de roches et de cendres volcaniques, alternant, par lits horizontaux, avec des matières calcaires formant, sans doute, le sol primitif que le volcan a soulevé.

Notre seconde étape entre Rome et Naples a été Velletri. C'est une petite ville de huit ou dix mille habitants, assez bien bâtie et située au pied du mont Artemisio, à la limite du mauvais air. Nous y séjournâmes un jour de marché. La population y était des plus bruyantes. Nous admirâmes dans la foule quelques-unes de ces belles paysannes d'Albano, vêtues de leurs corsages rouges, aux traits d'une admirable

régularité, à l'expression un peu hautaine, et dont les mères ont sans doute posé pour la Pallas de Velletri.

Cisterna, notre troisième étape, est un petit village composé de deux ou trois auberges habitables en ce moment, mais que, dans un mois, le mauvais air rendra désertes. Je m'y étais arrêté avec l'idée de faire une excursion vers Nettuno, en traversant Campo Morto et la forêt qui s'étend de Conca à l'Astura, et qu'on appelle aussi *Silva di Nettuno*. Mais un des premiers orages du printemps avait inondé tout le pays. Les torrents qui traversent ces plaines marécageuses étaient débordés, et je n'ai pu trouver un seul guide qui s'engageât à nous conduire à Nettuno et à nous ramener sains et saufs. Nous ne pourrions dépasser Campo Morto, nous disait chacun d'eux, et nous y resterions bien certainement.

Ce présage, non plus que ce nom, n'était pas fort engageant; nous avons donc *campé* à Cisterna. Je me sers de ce mot, parce que les deux auberges de l'endroit étaient encombrées d'étrangers, particulièrement d'Anglais venus de Rome ou de Naples, qui s'y étaient réfugiés, et que tout y était au pillage. La chambre dans laquelle nous couchâmes n'avait ni carreaux ni volets, et nous dûmes remplacer le tout par une espèce de paillasson.

Dans les cuisines, il fallait monter la garde auprès des fourneaux et des tournebroches pour être sûr d'avoir un plat à son dîner; on ne se croirait

pas dans un pays civilisé et que traversent, chaque année, des légions d'étrangers. Le lendemain, notre hôte de Cisterna s'est décidé à nous prêter des petits chevaux fort espiègles, mais, au fond, d'un bon caractère, pour faire une promenade dans la *macchia de Cisterna*. Lui-même, monté sur le plus fougueux de ces animaux, tenant à la main une longue gaule qui semble une lance, et à l'aide de laquelle il baissait ou levait fort habilement les barrières, il s'est mis à la tête de la caravane.

Il n'est pas facile de cheminer dans ces terrains coupés de bois et de marécages ; sans un guide, on s'y perdrait, et, si notre hôte ne nous eût pas donné l'exemple en passant le premier, nous n'eussions certainement pas traversé certains ruisseaux où nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Nous sommes bientôt arrivés au centre d'une belle forêt qui n'est que la continuation de celle de *Fossa Nuova*, où croissent des chênes, des chênes verts ou liéges et des ormes de toute beauté.

Par endroits, de grandes lianes courent d'un arbre à l'autre : on pourrait se croire dans quelque forêt vierge de l'Amérique. A vrai dire, l'exploitation y est si difficile et le prix du bois si peu élevé, que beaucoup d'arbres meurent sur pied et qu'on ne se donne pas la peine de ramasser ceux que le vent renverse. Il y a donc peu de différence entre ces forêts et celles du nouveau monde.

De temps à autre, nous rencontrions un buffle égaré, que notre guide chassait, vers l'apparence de sentier que nous suivions, à grands coups de gaule. Dans les endroits les moins fourrés, nous entendions des grognements et avons vu passer, à plusieurs reprises, des bandes de sangliers qui vivent dans ces marécages comme dans une terre promise. Des aigles et, je crois, des pygargues volaient dans les clairières et donnaient la chasse aux palombes et aux canards, qui, à plusieurs reprises, se sont envolés par bandes nombreuses du milieu des roseaux. Quelle belle chasse nous aurions pu faire, si nous eussions eu des fusils. Mais j'oublie que, dans ces forêts vierges du vieux monde, la chasse est gardée.

Comme nous revenions à la nuit, nous entendions de tous côtés des bruits singuliers : c'étaient le beuglement des troupeaux, les cris aigus du héron, et, du côté des montagnes, le son rauque et bruyant des cornets au moyen desquels les pâtres rappelaient leurs buffles :

Rauco strepuerunt cornua cantu.

Sur la lisière de cette forêt, nous avons souvent rencontré des troupeaux de buffles. Au moment de la chaleur, la plupart de ces animaux se plongent jusqu'au cou dans les étangs et les mares que l'on voit de tous côtés. C'est une cause de dégradation

continuelle pour les bords des canaux de dessèchement qui traversent ces marais. Du reste, ces buffles compensent le dommage qu'ils causent en servant au curage de ces mêmes canaux. A cet effet, quand les herbes, en croissant, commencent à obstruer leur cours, un berger, monté dans une barque, les met à la nage et les appelle. Ces animaux, dont la docilité est extrême, suivent la barque, arrachent, en nageant, les herbes avec leurs jambes, et, de cette façon, nettoient les canaux. Le lait du buffle a plus de goût et est peut-être plus gras que celui de la vache; mais il a un goût auquel on doit s'accoutumer. Il sert à faire un très-bon fromage, dit œuf de buffle, à cause de sa forme. La grande difficulté, c'est de traire les femelles; on n'en vient à bout que lorsqu'elles nourrissent. On saisit le moment où le buffletin commence à teter; on attache les pieds de derrière de la mère et on continue à tirer le lait.

Bien que le buffle résiste plus longtemps à la fatigue et au manque de nourriture que le bœuf, et que, malgré son apparence farouche, il soit plus docile que lui, cette espèce doit disparaître avant peu, et on n'en compte plus que quelques milliers d'individus dans les États romains. Sa viande n'égale pas, à beaucoup près, celle du bœuf. Celle du buffletin est meilleure et peut remplacer avantageusement celle du veau.

Le jour suivant, nous avons rapidement franchi

les terribles Marais Pontins en suivant le long ruban de la voie Appia, qui, des environs de Velletri à Terracine, n'a pas moins de 40 milles de longueur.

Dans cette saison de l'année, on rencontre encore quelques pâtres et force mendiants, aux environs des maisons de poste (*casa di Ricovero*) placées, à de longues distances, sur cette route. Le pays est coupé de bois et de pâturages où paissent de magnifiques troupeaux de bœufs de couleur grise, et des chevaux qui vivent en parfaite liberté. Dans les endroits marécageux, des buffles se vautrent dans la fange. Nous avons vu avec étonnement, dans toutes les parties où la plaine se relève, de vastes champs de blés déjà fort avancés. Quant aux marais proprement dits, nous les cherchons; mais nous avons peine à les trouver. Ils existent, sans doute, entre la mer et le *rio Sisto*, dans les macchia de Cisterna et de Terracine, aux environs des lacs de Fogliano, de Caprolace et de Paola.

Un canal parallèle à la route et d'une assez grande largeur sert d'écoulement à toutes les eaux et court rapidement dans la direction de Terracine. A peu de distance de cette ville, ses eaux, réunies à celles de l'Uffente et de l'Amaseno, se jettent dans la mer.

A notre gauche s'élève une première chaîne des Abruzzes, sur les pentes de laquelle les petites villes de Core, de Sermoneta, de Sezze et de Piperno sont hardiment groupées.

Tout à fait à l'horizon, vers la droite et par delà

la verdure de ces redoutables Marais Pontins, dont l'aspect est si gracieux, le promontoire de Circé, *monte Circello*, apparaissait comme une île. Dans les temps reculés, ce promontoire était, sans doute, séparé du continent, et Virgile l'appelle une île; mais cette île, *insula Circes*, qu'il suppose exister du temps du pieux Énée, était-elle encore, de son temps, entourée par les eaux [1]?

Ce séjour de la fille du soleil était bien choisi, et la forêt de Nettuno nous représente ces bois inaccessibles que la magicienne faisait retentir de ses chants. Il paraîtrait que cette patronne des *dames de volupté* n'y restait pas inoccupée. La nuit, tandis que le cèdre odoriférant éclairait les lambris de son palais, elle faisait courir la navette entre les fils d'une trame déliée. Pendant ce temps, la voix de tous ces hommes, que les maléfices de la dangereuse princesse avaient transformés en bêtes, retentissait aux alentours de son palais et formait un concert qui a inspiré à Virgile les plus beaux vers imitatifs qui aient été écrits :

Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum et sera sub nocte rudentum,
Setigerique sues, atque in præsepibus ursi
Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum.

De tous les amants de Circé, il ne reste guère, aujourd'hui, que des sangliers dont les troupeaux ha-

[1] Et salis Ausonii lustrandum navibus æquor,
Infernique lacus, Æææque insula Circes.

bitent les forêts et les marécages. Un poëte verrait en eux les derniers descendants des compagnons du héros qui sut probablement dompter la magicienne, puisque, en la quittant, il la laissa dans cette position que l'on est convenu d'appeler *intéressante* : Homère ne nous dit pas ce que pensa Pénélope de cette aventure.

La *Grotta della Maga* n'est plus aujourd'hui qu'une carrière de marbre et d'albâtre, et quelques substructions et murailles ruinées qui se dressent sur le haut de la roche calcaire indiquent seules l'emplacement de l'ancien temple du Soleil.

On trouve sur le monte Circello, et surtout dans la forêt qui l'avoisine, beaucoup de plantes vénéneuses, dont quelques-unes sont d'une grande rareté ; elles descendent aussi, sans doute, des plantes employées par la magicienne :

Dea sæva potentibus herbis.

Plusieurs botanistes, entre autres une dame de Terracine, Mme Fiorini, se sont amusés, autrefois, à refaire l'herbier de Circé.

Aux approches de Terracine, la route fait un détour, et l'on aperçoit, sur de grands rochers de craie veinée de rouille, les restes du palais dit de Théodoric. Là, sans doute, était construit cet ancien *Anxur* dont nous parle Horace :

Impositum saxis late candentibus Anxur.

La ville moderne est construite sur la pente qui s'étend entre ces rochers et la mer. Cette ville, la dernière des États romains, avait autrefois un port, aujourd'hui tout à fait atterri, et dont le môle et le mur d'enceinte existent encore. On voit quelques débris antiques dans la cathédrale, entre autres de belles colonnes cannelées de marbre blanc, qui proviennent des ruines d'un temple d'Apollon sur l'emplacement duquel l'église est bâtie.

Nous avons été agréablement surpris en voyant, près du bord de la mer, une petite futaie de palmiers. Ce sont les premiers que nous trouvons réunis en pareil nombre.

La mer, qui tend à empiéter de ce côté, se brise au pied du mur de notre auberge; ses eaux sont d'une admirable transparence, et la vague qui accourt vers nous est poussée par une brise charmante qui vient du promontoire de Circé. C'est là, sans doute, l'un des derniers enchantements de la magicienne.

La route, à la sortie de Terracine, était fermée par un rocher de 120 pieds de haut, baigné par la mer, par-dessus lequel il aurait fallu sauter, à moins qu'on n'aimât mieux passer à la nage. On a coupé en deux le rocher dit *Pisca' marina* sur toute sa hauteur, et le chemin s'enfonce hardiment entre les deux morceaux.

A Fondi, nous avons trouvé la douane napolitaine, et, pendant la visite de nos bagages, qui, grâce à

certaines négociations, fut cependant assez rapidement exécutée, nous avons été entourés par une véritable légion de mendiants, dont quelques-uns n'avaient pas les mines les plus rassurantes. Ce ne fut qu'à force de baïoques que nous pûmes échapper à leur importunité. Après la visite eut lieu la cérémonie du passe-port. L'avanie, comme on voit, est complète.

L'aspect de Fondi est des plus misérables; ses rues, sales et étroites, présentent le plus triste spectacle. Beaucoup de maisons n'ont ni portes ni fenêtres, et semblent à moitié ruinées. On dirait qu'elles datent du fameux corsaire Barbe-Rousse. On sait qu'il mit cette ville à feu et à sang pour se venger de n'avoir pu surprendre la charmante Julie Gonzaga, comtesse de Fondi, proie délicate qu'il comptait offrir à son seigneur et maître le sultan. Celle-ci, instruite à temps du débarquement du corsaire, s'échappa, en chemise, par sa fenêtre et gagna lestement la montagne, renonçant, cette fois, à toute coquetterie [1].

Comme nous traversions les montagnes rocheuses qui s'étendent entre Fondi et Itri, nous avons rencontré de grands troupeaux de bœufs et de moutons qui venaient de l'État romain et qui étaient conduits, les uns par des pâtres napolitains, les autres par des bergers romains. C'est une partie du mouvement an-

[1] *Leandro Alberti*, page 137.

nuel qui se fait entre les troupeaux des deux pays. Pendant l'été, une partie des bestiaux de l'Agro romano qui avoisine les États napolitains se rend dans les Abruzzes et même jusque dans les Calabres, où ils trouvent des pâturages qui remplacent leur herbe déjà brûlée. Par contre, pendant l'hiver, les troupeaux napolitains passent dans l'Agro romano, où ils trouvent des pâturages bien autrement abondants que ne le sont ceux du royaume de Naples pendant l'été; aussi les deux mille têtes de bétail napolitain payent-elles, pour entrer dans les États romains, des droits plus considérables que les troupeaux romains pour entrer dans le royaume de Naples.

L'aspect d'Itri, dont les maisons pittoresques se groupent, le long d'un torrent, au fond d'une vallée sauvage, est, s'il se peut, plus misérable encore que celui de Fondi. On conçoit, quand on a vu sa population, que les environs de cette ville aient été, de tout temps, le quartier général des bandits.

La nuit allait commencer quand nous arrivâmes à Mola di Gaëte. A partir de Castellone, le paysage change, et, à Mola, ce n'est plus qu'un grand jardin planté de myrtes, de lentisques, d'arbousiers, de figuiers, d'orangers. Quand vient le soir, tous ces arbres des pays méridionaux remplissent l'air des parfums les plus délicieux.

A peu de distance de Mola et presque sur le bord de la mer, non loin d'une villa moderne, était pla-

cée la maison de Cicéron, dite *Formianum*. Averti de l'approche des émissaires d'Antoine, et sachant qu'on en voulait à sa tête, l'illustre orateur, monté dans sa litière, se retirait précipitamment par un chemin détourné qui, de la voie Appienne, conduisait à la mer quand les centurions le rencontrèrent et l'égorgèrent.

On veut que la tour carrée de Mola soit les restes du tombeau que les amis et les serviteurs de Cicéron lui élevèrent à la place même où il avait été tué. La tour circulaire que devait supporter ce soubassement carré n'existe plus. Les deux étages voûtés de l'intérieur sont dénués de toute espèce d'ornements ou d'inscriptions. On ne peut donc que faire des conjectures, sans pouvoir apporter aucune preuve à l'appui.

L'auberge de Mola présentait un spectacle semblable à celle de Cisterna et de Terracine. Tout y était au pillage, chambres, vivres et ustensiles; mais cette auberge, située dans une position admirable, est bien supérieure à toutes celles que nous avons rencontrées jusqu'à présent sur cette route de Rome à Naples. On y trouve même un commencement de civilisation anglaise; seulement l'hôte avait été surpris par l'affluence des voyageurs : les lits étaient dédoublés, les vivres manquaient, et je vis l'instant où, dans cette terre promise, nous n'aurions, pour souper, que des figues et des oranges.

Le lendemain, de grand matin, une espèce de sé-

diole ou corricolo me conduisait à Gaëte. Cette petite ville, dont, à distance, l'aspect est fort pittoresque, ne vaut guère la peine que l'on sorte de sa route.

A mi-chemin de l'hôtel, nous avons retrouvé les restes des ouvrages élevés, par les Français, au moment du dernier et fameux siége (1806). Le port, de peu d'étendue, était convenablement meublé, et cette ville, qui doit son nom, comme on sait, à la nourrice d'Énée, a une sorte de vitalité active et bruyante qui ne ferait pas croire qu'elle fût de si vieille date.

La tour de Roland, qui domine la ville et qu'on voit de si loin en mer, est un monument romain. L'inscription qu'on lit au-dessus de la porte ne laisse aucun doute à cet égard; elle indique le mausolée de Munatius Plancus, ce général qui fonda Lyon [1].

On voit, dans l'église cathédrale dédiée à saint Érasme, un assez bon tableau de Paul Véronèse. Le baptistère est formé d'une urne antique portée par quatre lions de marbre. Un bas-relief représentant Ino, femme d'Athamas, roi de Thèbes, qui cache un de ses enfants pour le garantir de la fureur de son époux, tandis que des satyres et des bacchantes dan-

[1] Voici cette inscription : Lucius Munatius Plancus, Lucii filius, Lucii nepos, Lucii pronepos, consul, censor, imperator, iterum septemvir Epulonum, triumphator ex Rætis. Ædem Saturni fecit de manibus. In Italia agros Beneventi divisit. In Gallia colonias deduxit Lugdunum et Rauricam.

sent autour d'elle, porte la signature du sculpteur athénien Salpion. C'est un monument d'un bon travail, mais où le style grec ne nous a pas paru bien caractérisé.

La chapelle du Crucifix est construite sur un bloc de rocher jeté, comme un pont, sur une crevasse de la montagne voisine. On raconte que cette montagne se fendit en trois le jour de la mort du Christ, en l'honneur de la sainte Trinité. La mer, qui pénètre dans la crevasse, passe sous cette chapelle, qui est en grande vénération auprès des marins.

A mi-chemin de Mola à Santa Agata, on traverse le Garigliano, près d'un petit village nommé Taverna. C'est à ce point qu'aboutissait la voie Appienne, non loin des ruines de l'ancienne Minturnes. Les restes d'un amphithéâtre et d'un aqueduc marquent seuls aujourd'hui l'emplacement de la ville antique. Les bords du Garigliano, l'ancien *Liris*, paraissent d'une grande fertilité.

L'auberge de Santa Agata, où nous nous arrêtons, est située dans la contrée montueuse qui sépare la vallée du Garigliano de celle du Volturne. Cette région, moins fertile peut-être que ces vallées, paraît cependant très-peuplée. On y trouve nombre de petites villes, telles que Sessa, Carinola, Cascano, Teano, et de nombreux villages.

Les délices de Capoue ne retiendraient pas aujourd'hui Annibal. Rien de plus sale et de plus bruyant

que cette ville, rien de plus infect que ses hôtels. La même misère qui faillit y faire mourir de faim le charmant président Desbrosses nous y attendait. Notre estomac avait fait, comme le sien, de charmantes hypothèses sur les auberges de cette ville, et, comme lui, en ramassant toutes les provisions du marché, nous eûmes peine à mettre ensemble quelques tranches de mouton coriace, qui nous inspirèrent, pour cet Annibal qui avait si facilement cédé à de pareilles délices, un dédain égal à celui du président.

Nous conviendrons, néanmoins, que, depuis l'année 1739, pendant laquelle l'aimable président traversa ces fertiles campagnes de la Terre de Labour, sans pouvoir deviner pourquoi il n'y avait pas de pain dans un tel pays, et par quelle étrange obstination des gens qui avaient tant de froment ne pouvaient se résoudre à en faire de la farine, les choses ont beaucoup changé. On y a du pain et du vin à discrétion; mais le vin n'y ressemble guère au cécube que l'on y buvait du temps d'Horace, et le pain y est détestable. Quant à la viande, on l'y accommode d'une si singulière façon, que le palais, et, à plus forte raison, l'estomac se refusent absolument à faire connaissance avec elle. Il aurait suffi à Vibius Virius et à tous ces seigneurs capouans qui avaient pris parti pour Annibal, et qui, pour ne pas tomber entre les mains des Romains, s'empoisonnèrent dans un grand repas, d'en faire un pareil à celui qu'on nous a servi

aujourd'hui, pour être sûrs de n'en pas revenir.

L'ancienne Capoue, deux fois détruite, par les Romains d'abord, puis par Genséric et ses Vandales, n'occupait pas le même emplacement que la ville actuelle. Celle-ci, construite de pièces et de morceaux, ne présente aucune régularité, et la principale rue qui la traverse de l'orient à l'occident, de la porte de Rome à la porte de Naples, n'offre rien de bien remarquable. Sa cathédrale, qui datait de 968, a été rebâtie il y a environ cent cinquante ans; elle est ornée de quantité de colonnes de granit qui proviennent de l'ancien amphithéâtre, et on y voit d'assez belles sculptures d'un élève du Bernin, Vaccaro, dont l'une représente Jésus-Chrit au tombeau, l'autre une Piété.

On retrouve, incrustés dans les murs des maisons de Capoue, comme dans ceux des maisons de Rome, des marbres antiques, des fûts de colonnes, souvent même des fragments de statues dont les têtes forment les clefs des arcades d'entrée de plusieurs portes.

La ville antique, où l'on a recueilli tous ces débris, était située à environ 2 kilomètres de la ville actuelle, entre le Volturne et le Clanio, dans la direction de Caserte. La plus considérable des ruines de cette ville est un amphithéâtre ovale dont quelques parties sont assez bien conservées. C'est une construction en briques d'environ 85 mètres de long sur 50 de large. La brique était revêtue de grandes

dalles d'une pierre blanche qui ressemble au marbre. L'arène est enterrée jusqu'au niveau des premiers gradins. Nous ne savons pas si l'on y a fait des fouilles; mais le terrain semble les attendre. C'est dans cet amphithéâtre que fut fait, pour la première fois, emploi du *velarium*, cette toile soutenue par des mâts, qui préservait la foule du soleil. Les Romains commencèrent par railler les Capouans de leur mollesse et finirent par les imiter.

XIV.

NAPLES. — LE VÉSUVE. — POUZZOLES. — BAIA.

Notre arrivée de nuit à Naples et l'interminable chemin que nous avons dû faire à travers la ville bruyante et agitée pour nous rendre à Chiaia, où notre logement était retenu, nous a, sur-le-champ, donné l'idée d'une grande capitale. Naples, en effet, diffère essentiellement, sur ce point, de Florence et de Rome. On y trouve le même mouvement de piétons et de voitures qu'à Paris ou à Londres, et, depuis les Français, la ville a pris un aspect de propreté qui lui était tout à fait étranger. Desbrosses disait de la populace qui abondait dans les rues : « C'est la plus abominable canaille, la plus dégoûtante vermine qui ait jamais rampé sur la surface de la terre, et, par malheur, ce qui vicie abonde : la ville est peuplée à regorger. Tous les bandits et les fainéants des provinces se sont écoulés dans la capitale : on les appelle *lazarielli*. Ces gens-là n'ont pas d'habitation; ils passent leur vie, au milieu des rues, à ne rien faire

et vivent des distributions que leur font les couvents. Tous les matins, ils couvrent les escaliers et la place entière de monte Oliveto à n'y pouvoir passer. C'est un spectacle hideux à faire vomir. »

Cette populace dégoûtante et ces lazarielli n'existent plus ou, s'ils existent aujourd'hui, ils sont vêtus, tant bien que mal, de la défroque de la classe moyenne. Il nous a semblé, en outre, qu'ils cherchaient, autant que faire se pouvait, à tirer parti de leurs bras, et peut-être avec trop d'adresse, car souvent leur main s'égare dans vos poches. Nous ne disconviendrons pas qu'il en est encore un bon nombre qui mendient, passablement qui volent; mais enfin la canaille napolitaine, à l'heure qu'il est, a subi une transformation complète et a un grand air de famille avec celle des autres capitales : je ne sais trop si l'on doit l'en féliciter.

Dans toute notre traversée de Rome à Naples, nous avions été favorisés par un fort beau temps de printemps. Ce matin, en ouvrant ma fenêtre et en jetant un coup d'œil sur le golfe, j'ai été surpris de le voir embrumé. Un panache de nuages coiffait le Vésuve, et ce n'était que par instants et à travers des éclaircies que j'entrevoyais Caprée. Tout le jour, le ciel a été gris comme, à Paris, en décembre, et un vent à tout enlever a soufflé sur la ville. Cet agréable temps a duré plusieurs jours. Les Napolitains grelottent et disent aux étrangers, obligés de se chauffer comme

au cœur de l'hiver, que depuis vingt ans on n'a rien vu de semblable dans cette saison, c'est-à-dire dans les derniers jours d'avril. Il est fâcheux d'arriver juste à point pour être victime de cette anomalie.

25 avril. Hier, malgré le froid ou peut-être grâce au froid, j'ai pu parcourir Naples en tous sens. La situation de cette ville est réellement admirable et bien préférable à celle de Gênes, à laquelle on l'a comparée. Naples a eu de la place pour s'étendre entre la mer et la montagne. Gênes a été construite sur un toit. Le coup d'œil de Gênes est peut-être plus singulier, mais celui de Naples est bien autrement grand et magnifique. Dès mon enfance, j'avais tant entendu parler de cette ville, qu'il me semblait que je me trouvais là chez moi et que ce n'était pas pour la première fois que je voyais tous ces objets; aussi je ne jetterai qu'un coup d'œil sur la ville et ses environs. Si je transcrivais mes notes, il me faudrait plusieurs volumes : c'est un travail que je réserve, pour le faire plus complet.

Deux choses m'ont surtout frappé, c'est le climat que nous avons cette année et la propreté de la ville. Ce climat de Naples est beaucoup plus brumeux et beaucoup plus froid que nous ne le pensions; nous ne le recommanderions pas à des poitrinaires. Pendant toute la fin d'avril et le commencement de mai, nous n'avons pas trouvé qu'il fît ni beaucoup plus clair ni beaucoup plus chaud qu'à Paris. En revan-

che, un vent des plus violents souffle sans rémission, et l'atmosphère est toujours saturée de sables et d'une poussière fine. Le vent nous vient du sud-ouest, comme à Paris, et le Vésuve, qui, cet hiver, a vomi considérablement de cendres, se charge de fournir la poussière. On nous assure encore que ce temps est tout à fait exceptionnel : résignons-nous à être victime de l'exception.

La ville n'est devenue propre qu'en prenant un aspect moderne qui n'a pas dû contribuer à l'embellir. La rue de Tolède, l'une des plus longues et des mieux situées qui existent dans aucune capitale, n'est plus défigurée par ces infâmes échoppes et boutiques de charcutiers et de fruitiers qui masquaient les maisons, et dont l'espèce de foire qui s'est établie, depuis quelques années, sur les boulevards de Paris, à l'époque de janvier, peut donner une idée en beau. Mais Chiaia, la côte de Pausilippe et les autres quartiers ouverts de Naples n'ont pu gagner beaucoup à un changement d'aspect.

Naples n'en est pas moins une ville unique dans son genre. Impossible d'imaginer une plus belle situation et un ensemble plus magnifique. Malheureusement les Anglais, qui, depuis vingt ans, ont envahi le pays, l'ont beaucoup gâté ; ils lui ont ôté une partie de son pittoresque en construisant, dans chaque endroit où restait le plus petit vide, de grandes maisons peintes en jaune et en rose, fort confortables

sans aucun doute, mais qui, dans le paysage, font l'effet le plus déplorable. Si les Anglais ont gâté la ville et Pausilippe, l'administration napolitaine, avec sa rage de tant planter, a dénaturé les environs. Partout où elle a pu le faire, aux bords des routes, sur les collines qui avoisinent Naples, dans les vallons qui l'entourent, de Capoue à Capo di Monte, des Camaldules au lac d'Agnano, elle a couvert le pays, le plus régulièrement possible, de petits ormeaux dont un sur deux est peint en blanc. Dans quel but a-t-on fait cette peinture? nous l'ignorons; mais jugez de son effet dans le paysage.

Un autre ennui des environs de Naples, c'est que chaque objet curieux, chaque beau point de vue est aujourd'hui sous clef, et que pour faire tourner la clef il faut toujours avoir l'argent à la main. A Pompéi, c'est une véritable ruine pour le voyageur; car on a remis à presque toutes les maisons curieuses des portes et des serrures qui ne datent pas des Romains, et il faut presque toujours payer pour se les faire ouvrir. L'impôt prélevé de cette façon sur chaque curieux ne laisse pas que d'être fort onéreux, surtout si l'on veut bien voir et que l'on retourne à plusieurs reprises dans le même endroit. Nous avons dû subir nombre de fois toutes ces petites avanies.

Il n'y a qu'une chose aux environs de Naples que l'on n'ait pu changer, c'est le Vésuve. De temps à autre, il écorne bien un peu son bonnet; mais il n'en

est que plus pittoresque. Jamais, je crois, il n'a été meilleur enfant que dans ce moment. A peine, de temps à autre, se permet-il de rejeter silencieusement quelques gorgées de fumée qui l'incommodent. Tout le reste du jour, *ce noir géant qui fume à l'horizon* est le personnage le plus débonnaire et le plus insignifiant que je connaisse. Le fashionable qui se promène sous ma fenêtre, en fumant son cigare, fait plus d'effet sur la chaussée de Chiaia que le Vésuve au delà du golfe.

Quelque cavalièrement que l'on parle du Vésuve, c'est toujours une certaine affaire que de grimper sur son sommet, pour peu, surtout, que l'on soit en compagnie de dames. Partis de Naples le matin, nous nous étions arrêtés pour déjeuner à l'auberge de Portici, la plus voisine de la montagne. Au moment où nous sortions de table, nous avons trouvé la cour de l'auberge littéralement pavée de dos d'ânes. Tous les âniers de la ville, sachant que nous nous proposions de monter au Vésuve, s'étaient réunis là pour nous offrir leurs services, et chacun d'eux rangeait son âne le plus près possible de l'escalier, pour que nous fussions nécessairement obligés de l'enfourcher en sortant de l'auberge. Tous ces hommes poussaient des clameurs étourdissantes. Ce ne fut qu'à grand'peine que nous pûmes nous démêler au milieu de cette bagarre et nous asseoir sur un seul âne, tandis qu'on nous en présentait vingt pour chacun.

Nous traversâmes d'abord les beaux vignobles qui croissent dans la cendre et qui donnent le fameux vin de lacryma-Christi, puis nous franchîmes la dernière lave figée à sa surface, qui ressemble à du mâchefer brûlant encore au dedans. Nous nous arrêtâmes à l'ermitage ou plutôt au cabaret des Trois Ormes. Le brave homme qui le tenait nous fit goûter d'un prétendu lacryma-Christi qui nous parut avoir un grand air de famille avec le vin de Surène dit *gros-bleu*. Arrivés au pied du cône, nous fûmes assaillis par une bande de guides qui voulaient, à toute force, nous asseoir chacun dans un fauteuil. Nous nous contentâmes d'y placer nos compagnes de voyage, et nous fûmes obligés, à plus d'une reprise, de jouer du bâton pour empêcher que les drôles que nous avions évincés n'enlevassent ces dames de force à ceux qui les portaient. Notez que ces rixes avaient lieu sur une pente inclinée de 80 degrés et que, pour peu qu'elles se fussent prolongées, nos compagnes eussent couru risque d'être précipitées au bas du cône. Ces animaux-là reçoivent les coups en riant et vous tendent la main d'un air si piteux, qu'on se croit obligé de les dédommager, en leur donnant quelques sous, des services qu'ils n'ont pu vous rendre.

Quand on a gravi les Alpes, cette ascension du Vésuve n'est qu'une promenade. L'isolement de la montagne fait tout le mérite de la vue, qui est admirable, surtout à partir d'Ischia jusqu'aux confins de

la Terre de Labour. Ce premier plan de Naples, de son golfe et de ses innombrables bourgades et villages que l'on a sous les pieds est d'une richesse sans égale, et que rien, en Suisse ou dans le reste de l'Italie, ne nous a rappelée. A l'ouest, la vue s'étend jusqu'à Gaëte; au nord, jusqu'aux Abruzzes; à l'est, l'horizon est fermé par les montagnes qui s'étendent d'Avellino à Caprée. Au midi, on voit Caprée et la mer. Le cratère, qui, d'en bas, ne paraît jeter qu'un peu de fumée, semble, quand on l'examine de près, un diminutif de l'enfer à demi refroidi. Partout du soufre, des terres brûlées, des masses de pierres calcinées ou d'une espèce de mâchefer qui surplombent tout à l'entour d'un vaste entonnoir, le tout découpé de crevasses noires ou jaunes par lesquelles s'échappe une fumée d'une odeur sulfureuse et d'une âcreté insupportable. Sur certaines parties de la plate-forme le sol est brûlant, et, si vous y enfoncez un bâton, il ne tarde pas à noircir et à s'allumer. Ce quartier de la montagne, qui semble intact et qui, cependant, est déjà en ignition, est certainement le laboratoire où se prépare la prochaine éruption. Quant au dernier cratère, il a l'aspect d'un cône renversé ou d'une coupe profonde, et il peut avoir environ 1 kilomètre de diamètre sur 200 mètres de profondeur. Il paraît tout à fait refroidi, et nous sommes même descendus fort bas sans être trop incommodés, soit par la fumée, soit par la chaleur, qui sont beaucoup moins

fortes que sur ce point de la montagne dont nous avons parlé tout à l'heure.

Ce qui présente le plus de difficulté pour la descente, ce sont les scories, les pierres ponces et les graviers amoncelés sur les pentes, que l'on fait rouler en marchant. Du reste, on peut juger, par la dimension du gouffre, de la puissance des forces souterraines qui l'ont creusé et rempli nombre de fois, car c'est là que s'amasse la lave qui bout dans les entrailles de la montagne et qui, comme on l'a fort bien dit, se lève dans le cratère comme le lait sur le feu, jusqu'à ce qu'elle atteigne les bords, les brise et s'échappe par les ouvertures qu'elle se fait. Le cône du volcan est évidemment placé au centre d'un ancien cratère bien plus vaste que le cratère actuel, dont le *monte di Somma*, placé au nord-est de la cime actuelle, doit être encore l'une des parois. La force qui produit ces éruptions et qui lance ces masses énormes de rochers incandescents avec d'aussi effroyables détonations ne peut être, ce me semble, que la vapeur. Qu'on suppose, en effet, que, par une ouverture placée sous les racines de la montagne, quelque courant souterrain de la Méditerranée vienne à se précipiter dans le gouffre incandescent sur lequel se dresse le volcan, et l'on imaginera facilement quel doit être l'effet du dégagement de vapeurs auquel un pareil accident doit donner lieu.

L'après-midi était avancée lorsque nous achevâmes

notre tour du cratère, non sans avoir failli être suffoqués à deux ou trois reprises en passant au-dessous du vent, qui rabattait sur nous les bouffées de fumée qui s'échappent du sommet de la montagne. Nous comptions descendre les pentes du côté de *Torre del Græco* et jouir de l'admirable coucher de soleil en pleine mer qu'on nous avait promis; mais tout à coup un spectacle singulier et assez rare pour ce pays est venu captiver notre attention. Une apparence de mer blanche, moutonneuse, suspendue audessus des eaux bleues de la Méditerranée et arrivant du large, s'est lentement déroulée par delà les côtes de Sorrente et de l'île de Caprée. Bientôt cette île elle-même et les terres qui l'avoisinent se sont trouvées envahies par cette blanche inondation audessus de laquelle apparaissaient seulement les cimes des montagnes. Poussée par le vent du midi, la nue a lentement gagné tout le golfe, et bientôt est venue s'allonger jusqu'au pied du volcan; puis, marchant toujours vers Naples, elle nous a caché Portici, Pausilippe et la ville elle-même, et s'est répandue sur les plaines de la Terre de Labour. On eût dit un immense drap d'argent étendu sur tout le pays. Au-dessus de cette nouvelle mer qu'aucun rivage ne limitait et dont les ondulations, bien qu'arrondies, étaient fort sensibles, le soleil brillait de tout son éclat et illuminait des lueurs les plus vives toutes les cimes des montagnes de la contrée, d'Ischia à Sorrente,

de Nocera à Caprée; on eût dit autant d'îles.

Ce spectacle était vraiment admirable et surtout fort singulier. Après en avoir joui tout à notre aise, nous nous sommes décidés à redescendre la montagne, faisant de longues glissades, sur nos talons, à travers les cendres ou plutôt la grenaille qui compose l'extrême sommet dit le cône. Arrivés au bas, non sans avoir fait quelques culbutes, nous avons remonté sur nos ânes, qui nous attendaient non loin du *monte di Somma,* et nous avons repris le chemin de Portici.

Ce ne fut que bien au-dessous de l'ermitage et après la coulée de laves de la dernière éruption que nous commençâmes à pénétrer dans le nuage formant cette mer qui s'était subitement étendue sous nos pieds. Ce nuage était tout simplement un brouillard, et, quand nous rentrâmes à Naples vers les six heures du soir, ce brouillard était d'une telle épaisseur qu'on eût pu se croire à Londres. Notre malheureux équipage, que nous avions repris à Portici, eut toutes les peines du monde à se démêler au milieu de l'encombrement et de la confusion que ce phénomène, si extraordinaire pour cette contrée et dans cette saison de l'année, occasionnait sur le long quai qui s'étend du Sebeto à Chiaia.

— Nous avons fait notre course de la baie de Pouzzoles, de Baïa et du cap Misène par une admirable journée. Il était grand matin quand nous avons passé

sous la fameuse grotte de Pausilippe, à laquelle les tunnels de nos chemins de fer modernes ont beaucoup ôté de son prestige. Bien que ce fût un dimanche, nous n'y rencontrâmes presque personne, et nous avions peine à comprendre la frayeur que ce trajet causait au philosophe Sénèque, qui s'ouvrit si bravement les veines. *Fuori di Grotta* était triste comme dans la saison du mauvais air. Ses environs, ceux du lac Agnano, tout plantés de ces petits arbres dont nous avons déjà parlé, ne sont guère intéressants.

La grotte du Chien est aujourd'hui ce qu'elle était déjà il y a trois siècles. J'ai sous les yeux une vieille gravure, jointe à l'itinéraire de François Schot, qui représente toute la cérémonie de l'asphyxie et du réveil du pauvre animal. Des personnages portant le costume du temps de Charles IX le tirent de la grotte sur laquelle la mort agite son dard et le jettent dans le lac. Pline a parlé d'une grotte de ce genre qui se trouvait dans la plaine de Pouzzoles. L'invention, comme on voit, n'est pas nouvelle.

Ce n'est qu'à Nisita que commence la belle vue de mer. De ce point à Pouzzoles, le chemin suit une belle plage et longe des rochers bizarres dont la mer baigne le pied. Cette course est charmante.

Pouzzoles, à moitié baignée par les flots, est une ville pittoresque. J'ai été frappé du teint brun de sa population, qui semble mauresque; son château, couronné d'une belle tour, est fièrement crénelé.

Nous visitâmes les restes de l'amphithéâtre et de la piscine, le temple de Sérapis, dont le pavé de marbre est aujourd'hui baigné par les eaux et dont les belles colonnes de marbre blanc, restées debout et perforées par des milliers de lithodomes, à près de 4 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux, présentent le plus singulier problème.

Nous avons remis au retour, si l'heure nous le permet, la promenade à la Solfatara.

A la sortie de Pouzzoles, nous voyons les ruines de la maison de Cicéron, bâtie au bord de la mer, sur le plan de l'Académie d'Athènes. Plus loin, à notre droite, s'élève le monte Barbaro; plus loin encore, le *monte Nuovo,* qui poussa dans une nuit, lors du tremblement de terre de 1538, et qui, grâce à ses formes élégantes et à la verdure si fraîche et si éclatante qui recouvre aujourd'hui cette protubérance de nouvelle origine, mérite certainement ce nom de *monte Nuovo*. Nous le laissons à notre gauche et prenons la route de Cumes. Après une montée assez rude, nous arrivons au lac Averne, *lago d'Averno.* C'est un joli bassin entouré de montagnes sauvages d'une grande aridité. Ce lac était autrefois réuni à la mer, ainsi que le lac Lucrin, par un canal. Mais le tremblement de terre de 1538 a changé tout cela. Seules, les ruines du temple d'Apollon et de la grotte de la Sibylle sont restées à leur place.

De ce lac à l'arco Felice, qui joint deux collines

et qui fut, sans doute, l'une des portes de Cumes, il n'y a qu'un pas. Cette ruine magnifique donne une grande idée de l'ancienne Cumes. Cette ville devait remplir tout l'espace qui s'étend devant nous jusqu'à la mer et le lac de Licola.

Après avoir suivi quelques instants la route antique, nous sommes montés sur l'arco Felice, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le lac de Licola et la mer baignant une immense côte de Patria à l'embouchure du Volturne, et jusqu'à Gaëte, dont on aperçoit le promontoire au dernier horizon. Le lac de Licola se dessine merveilleusement dans ce paysage, et la forêt qui l'entoure et s'allonge parallèlement au rivage de la mer donne aux plans intermédiaires une extrême vigueur de ton.

Le temple des Géants et l'amphithéâtre ne présentent plus qu'un monceau de ruines informes recouvertes par une abondante végétation. Nous rejoignons la route de Pouzzoles par un chemin charmant qui longe le lac Fusaro, autrefois l'Achéron. On y mange de fort bonnes huîtres que *son onde avare* veut bien *lâcher* à notre intention, et qui ne sentent nullement le soufre. Ce lac Fusaro offre un joli bassin bordé, au sud-ouest, par cette même forêt qui entoure le lac de Licola et qui doit recouvrir une partie de l'ancienne Cumes. Ces casins si coquets que le roi de Naples a fait bâtir près du parc aux huîtres sont bien en désaccord avec le reste du paysage. Nous

avons, pendant toute cette route, de magnifiques échappées de vue sur les montagnes d'Ischia et de Procida.

Bientôt nous longeons un mur romain, ouvrage réticulaire et nous arrivons à Baïa. Cette ville ne présente aujourd'hui qu'une sorte de montagne de ruines étayées l'une sur l'autre, qui, par sa vétusté, peut servir de contraste au monte Nuovo. Nous visitons les ruines des trois temples de Venus Genitrix, qui n'est qu'une grande rotonde en briques construite, au bord de la mer, dans une position admirable; de Diane Lucifère et de Mercure. Sont-ce bien réellement des temples? Ne seraient-ce pas plutôt quelques vastes salles de réunions des anciens bains romains?

Nous sommes assiégés, pendant toute cette promenade, par une bande de mendiants et de mendiantes muets et muettes, mais les plus tenaces que j'aie jamais vus, et qui sont réellement affamés; car ils se jettent sur les restes de pain que nous leur jetons, et les dévorent.

En revenant de Baïa à Pouzzoles, nous voyons les ruines de cette villa de César, où mourut Marcellus. Ce n'est plus qu'un vilain mur en briques pareil à tous ces débris qui couvrent ce rivage et auxquels on donne assez arbitrairement aujourd'hui les noms de toutes les villas que les grands personnages de Rome, Marius, Pompée, César, Cicéron, Hortensius, Calpurnius Pison, Alexandre Sévère et tant d'autres,

avaient fait construire sur cette côte de Baïa, la plus agréable qui fût au monde, selon le poëte latin :

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis.

La plupart de ces villas étaient adossées à la montagne. On voit encore aujourd'hui des murs et même des lambris presque intacts dans quelques-unes d'entre elles. Les thermes qui en dépendaient s'étendaient jusqu'à la mer, qui les recouvre en partie. Un des derniers rois, en ouvrant la route neuve de Naples à Baïa, a fait trancher au vif dans toutes ces ruines antiques, comme dans une terre brute et morte. Il y a bien là un peu de vandalisme.

Les bains de Néron méritent une visite. Ce sont des étuves dont l'atmosphère est vraiment étouffante, et au fond desquelles, à en juger par le sifflement de la vapeur et le mugissement des eaux bouillonnantes, doit se trouver un diminutif de l'enfer. On ne pourrait pénétrer très-avant ni même rester longtemps dans ce premier vestibule sans courir le risque d'être tout à fait cuit. L'homme que nous avons trouvé à la porte et qui nous y conduit s'échappe un instant; il revient haletant, baigné de sueur et tout rouge; il nous apporte un œuf cuit, pour lequel il nous demande 3 carlins. C'est un peu cher; mais c'est le prix. C'est encore un soupirail de quelque volcan qui, un beau jour, pourra faire explosion sur cette côte et servir de pendant au Vésuve.

Près de ces bains, on voit l'ancienne grotte que traversait la route romaine avant que la route nouvelle ne fût ouverte. Les anciens, tout raffinés qu'ils étaient dans leurs plaisirs, n'étaient guère jaloux du confortable. Comment pouvaient-ils se tirer d'affaire avec un pareil chemin pour se rendre de l'une à l'autre de leurs villas?

Nous passons sur l'autre versant du monte Nuovo, qui nous paraît un peu moins *neuf* de ce côté, d'autant plus que, par places, nous entrevoyons les entrailles noires et pleines de scories sur lesquelles croissent des genêts et des bruyères.

Pour se rendre à la Solfatara, il faut quitter le chemin de Pouzzoles et traverser la ville, qui nous semble déserte. Au delà de Pouzzoles, on suit un chemin montueux d'où l'on jouit d'une fort belle vue du golfe de Baïa, que les arcades ou piliers du môle, ou pont de Caligula, meublent d'une manière si pittoresque. Au bord de ce chemin, on nous fait voir un bel abreuvoir antique.

La Solfatara, que les anciens appelaient les champs Phlégréens ou bien encore le Forum de Vulcain, est un cratère de volcan qui s'est comblé ou affaissé sur lui-même, après avoir vécu longtemps, sans doute, de sa propre substance. Les pierres y sont jaunes et toutes soufrées; le sol lui-même n'est composé que d'alun et de soufre, et n'est sans doute que la croûte figée d'un lac de feu : en effet, quand on jette de

haut une grosse pierre de ce sol, il rend un son pareil à celui du canon ou du tonnerre entendu dans l'éloignement. Par places, la terre est brûlante; il suffit d'y enfoncer un bâton pour qu'il s'en échappe des mofettes, qui, du reste, sortent naturellement par toutes les fissures. Le feu souterrain continue toujours son travail, et Pouzzoles est bien près de ce soupirail. Il est vrai que voilà vingt ou trente siècles que la menace dure.

Ce soir, la mer que nous longeons pour rentrer à Naples est triste et lourdement houleuse. Le vent se lève, et Nisita commence à s'entourer d'une ceinture d'écume. Probablement, cette nuit, la tempête grondera. Nisita sans soleil n'est qu'un ilot des plus insignifiants. Les environs du lac Agnano sont également d'une grande tristesse.

La grotte de Pausilippe était plus habitée ce soir que ce matin. Tous ces braves paysans passent entre les voitures qui se croisent sous la voûte avec le même calme que les badauds de Paris se promènent dans les passages Choiseul ou du Panorama. Cependant l'apparence du danger est des plus menaçantes. Ce soir, la grotte est éclairée, c'est-à-dire qu'il y fait un peu plus nuit que le jour.

XV.

LE VÉSUVE. — HERCULANUM. — POMPÉI.

Nous nous sommes rendus à Pompéi par Portici, magnifique et ennuyeux faubourg de Naples. Cette route, qui commence au Largo di Castello et qui se termine à Pompéi, c'est-à-dire à une distance d'environ 12 milles, est bordée de maisons sur presque toute son étendue et forme, à la base du Vésuve, comme une sorte de blanche ceinture. Il n'y a de lacune qu'à Torre della Nunziata, auprès de Pompéi : c'est là seulement qu'on trouve l'air libre et la solitude.

Cette interminable rue est formée par les habitations réunies de Portici, Resina, Torre del Græco, Torre della Nunziata. Toutes ces bourgades sont construites au pied du Vésuve. Il suffirait d'un caprice du volcan pour qu'elles soient détruites en quelques heures et ensevelies à tout jamais, comme Herculanum et Pompéi.

Il paraîtrait que, avant l'ère chrétienne, le Vésuve

comme nos volcans éteints de l'Auvergne, était dans un état de complet repos; il présentait un cône tronqué d'une forme régulière, terminé par un sommet très-aplati. Une faible dépression, toute tapissée de vignes sauvages, indiquait l'emplacement du cratère dont le fond était resté stérile. Toutes les pentes extérieures de la montagne étaient d'une grande fertilité. L'émissaire de la force volcanique, qui agit sous le golfe de Naples et la Campanie, existait alors dans l'île d'Ischia, qui, à son tour, n'est plus aujourd'hui qu'un volcan endormi. Le mont Epomæo et le monte Rotaro, auxquels cette île sert de base, ont été, en effet, produits tout entiers par cette force. Peu à peu, le volcan d'Ischia s'est éteint, et le Vésuve, dont la première éruption connue depuis les temps historiques est celle de l'an 79 de notre ère, l'a complétement remplacé. Chacun connaît cette lettre de Pline le Jeune, dans laquelle il décrit le spectacle terrible que présenta cette première éruption, et il nous raconte la mort de son oncle, Pline le Naturaliste, qui commandait, à Misène, la flotte romaine. Mais ce qui paraît singulier, c'est que Pline, tout en faisant mention de cette pluie de cendres qui, à Misène, éleva le lit de la mer et qui couvrit Stabie, n'ait pas dit un mot de l'ensevelissement d'Herculanum et de Pompéi. L'histoire et les récits contemporains sont également muets. Tacite seul, faisant allusion, d'une manière vague, à cette catastrophe, se contente d'é-

crire que des villes furent consumées ou englouties : *Haustæ aut obrutæ urbes*[1]. Dion Cassius, qui vivait un siècle après Pline, parle le premier de ces deux villes. « Herculanum et Pompéi, dit-il, furent englouties sous des pluies de cendres, pendant que le peuple prenait place au théâtre. » Dion Cassius ne parle déjà que d'après la tradition : il n'est donc pas étonnant qu'il se soit trompé sur un détail de cet incident. L'éruption eut peut-être lieu pendant que le peuple était au théâtre ; mais elle ne causa la mort de personne, dans le théâtre du moins, car on n'y a trouvé aucun squelette. Les habitants eurent le temps de s'enfuir, et le petit nombre de ceux qui trouvèrent la mort dans cette catastrophe furent les plus effrayés qui se cachèrent dans des caves, ou ces malheureux soldats qui étaient aux fers dans la prison d'un corps de garde et que l'on oublia dans la bagarre. Ces histoires de géants, qui, pendant l'éruption, apparurent sur la montagne en grand nombre et en sonnant de la trompette, doivent inspirer, du reste, peu de confiance pour le récit de Dion Cassius. Toujours est-il qu'il est le seul écrivain du temps qui ait nommé les deux villes détruites.

L'éruption de 79 fut une éruption de cendres, de lapillo et de vapeur. Rien n'indique, dans les dépôts existants, que la lave ait coulé à cette époque. Le

[1] TACITE, *Histoires*, livre I.

dépôt causé par ces déjections du volcan, surtout du côté d'Herculanum, a une singulière analogie avec un produit d'alluvion. C'est ce que l'on appelle, dans la Campanie, la lave d'eau, *lava d'aqua*. Cette lave est formée par la condensation des vapeurs abondantes qui se précipitent sur les flancs de la montagne et se mêlent aux cendres que rejette le volcan, ou qui entraînent celles déjà tombées. C'est elle qui paraît avoir englouti en grande partie Herculanum. On comprend que, formant une sorte de matière plastique, elle ait pu conserver la forme des objets qu'elle engloutissait, comme le prouvent l'espèce de moule qu'elle a donné d'une statue trouvée dans le théâtre d'Herculanum et cette empreinte du sein d'une femme découverte dans un souterrain de Pompéi, qu'un courant de ces matières avait rempli. On voit encore cette empreinte au musée de Studi.

Le tuf qui couvre les bâtiments d'Herculanum, et qui ne se compose pas seulement de ces cendres volcaniques déliées, mais aussi de pierres ponces et de lapillo, n'a jamais moins de 21 mètres d'épaisseur, et quelquefois il atteint jusqu'à 34 mètres. On sait que ce fut en 1713 que cette ville fut retrouvée par un paysan qui perçait un puits, et qui rencontra les statues d'Hercule et de Cléopâtre, servant à la décoration d'un théâtre auquel le puits aboutissait.

Il paraîtrait que, malgré l'inondation, les habitants d'Herculanum, comme ceux de Pompéi, eurent

le temps de s'échapper; car on n'a trouvé non plus qu'un très-petit nombre de squelettes dans cette ville.

Les objets découverts à Herculanum sont, en général, mieux conservés que ceux trouvés à Pompéi, et souvent d'une nature plus délicate : par exemple, on a trouvé à Herculanum du linge dont la texture a été préservée; des fruits, tels qu'amandes, châtaignes, noix; et même un pain assez intact pour qu'on puisse lire sur la croûte le nom du boulanger. On a trouvé aussi du caviar, et des olives renfermées dans un bocal carré et encore humides. Les papyrus, découverts en grand nombre, avaient plus souffert, non pas qu'ils aient été touchés par le feu, comme on l'a cru, mais le temps les avait transformés en une matière brune et friable qui rend leur déchiffrement difficile, souvent même presque impossible. On a remarqué que chacun d'eux était d'une écriture différente, et, comme beaucoup sont couverts de ratures et de corrections, on a supposé que c'étaient des manuscrits originaux. Presque tous étaient rangés horizontalement dans une salle dépendante d'une villa des faubourgs de la ville. Malheureusement les sujets dont traitent ces manuscrits sont, en général, peu intéressants. Comme on n'a peut-être pas exploré la centième partie d'Herculanum, il est probable que, si les fouilles étaient dirigées avec une certaine intelligence et avaient pour objet spécial la découverte de quelque autre bibliothèque, on pourrait trouver quelques-uns de ces pré-

cieux ouvrages écrits par les Romains ou par les Grecs, dont les titres seuls sont parvenus jusqu'à nous.

Les monuments et objets trouvés à Herculanum ne doivent donc leur conservation qu'à la nature de l'éruption qui a enseveli cette ville. Depuis, la lave a pu recouvrir certaines parties de la ville déjà ensevelies sous la cendre sans les altérer. C'est vers Resina et Torre del Græco que se sont dirigés habituellement ces torrents brûlants produits par les nombreuses éruptions du volcan. Torre del Græco, surtout, a été envahi à plus d'une reprise. Plus de trois mille de ses habitants périrent, en 1631, dans une de ces éruptions; mais leur mort fut plutôt causée par les torrents d'eau bouillante qui s'échappèrent du volcan que par la lave. La route actuelle passe sur ces différents lits de lave, entre lesquels on distingue surtout le courant de 1737, qui couvrit toute la partie orientale de la ville avant de rejoindre la mer, et celui de 1794, qui fit invasion avec une telle violence sur sa partie occidentale, que les rues et les maisons furent renversées en un instant, et que plus de quatre cents personnes périrent. L'ancienne église fut enveloppée par la masse incandescente et à moitié ensevelie. Ses fondements vitrifiés servent de base à l'église actuelle. Ces catastrophes successives n'ont cependant pas empêché la population de Torre del Græco de s'accroître; elle est, aujourd'hui, de 15 à 18,000 habitants.

Après avoir visité les caves où gît Herculanum, nous nous sommes rendus à Pompéi. L'entrée, dans cette ville morte, par la maison de Diomède est des plus étranges. Les maisons sont restées debout, mais n'ont plus ni toits ni meubles, et paraissent toutes n'avoir qu'un seul étage; leur petitesse est singulière. Les rues, tirées au cordeau, ont rarement plus de 7 mètres de largeur, y compris les trottoirs ou margines; beaucoup n'ont pas plus de 4 mètres. Les rues sont pavées de gros blocs de lave de forme irrégulière, mais assez bien ajustés. Au besoin, on les a fixés au moyen de coins de marbre, de granit ou même de fer introduits, à coups de maillet, dans leurs interstices. Deux chars pouvaient y passer de front à l'aise, comme on le voit par les ornières qui furent tracées dans la pierre il y a deux mille ans.

Les maisons n'avaient pas de fenêtres sur la rue et ne recevaient d'air et de lumière que par leurs cours intérieures. Il paraîtrait que, à l'extérieur, de petites échoppes louées fort cher s'appuyaient contre la base du mur; mais cela ne pouvait exister que dans les rues larges. L'architecture de ces maisons et surtout des principaux édifices de la ville, de dimensions également fort restreintes, est de style grec, mais d'un style abâtardi. Du reste, quelque petites que fussent ces maisons, l'absence presque complète de meubles les rendait suffisantes. Bien des choses, en effet, que nous regardons comme indispensables

au bien-être ou à la propreté, manquaient aux Pompéiens. On ne trouve, dans leurs demeures, ni cheminées, ni armoires, ni latrines. Nous comprenons que, dans les hivers rudes, messieurs les Pompéiens se soient résignés à souffler dans leurs doigts; mais, pour l'autre détail, on ne peut que se perdre en conjectures. Au reste, si vous questionnez le cicerone à ce sujet, il vous dira que l'on faisait alors, à Pompéi, comme on fait encore, à présent, à Torre del Græco, à Resina, etc.

Nous avons parcouru la ville en tout sens et nous nous sommes arrêtés au Forum, où nous sommes arrivés en suivant la voie Domitienne, la voie Consulaire et la ruelle des Thermes. Cette vue du Forum, avec toutes ses colonnes debout ou à demi tronquées, et tous ses édifices décapités, est la plus belle de Pompéi. Sa place était admirablement choisie et se trouvait à proximité du port, d'où l'on arrivait par la rue de la Marine. L'aire du Forum a environ 160 mètres de long sur 34 de large; elle est entourée, de trois côtés, par un portique soutenu par des colonnes qui, vers le sud, sont disposées sur deux rangs. Cette décoration fut établie postérieurement à l'ouverture de la place, et pour la régulariser, les divers édifices en avant desquels elle est placée étant plus ou moins en recul. Au nord, le temple de Jupiter ferme le Forum. On a pu constater une particularité assez curieuse, c'est que, au moment de l'éruption de 79,

le Forum était en pleine restauration. De belles colonnes, en pierre calcaire, encore inachevées, gisent à terre; elles étaient destinées à remplacer les anciennes, qui sont en stuc grossier, et particulièrement les colonnes du second étage du portique, dont aucune n'est restée en place.

Pompéi, dans toutes ses parties, nous présente la révélation la plus complète et la plus intéressante de la vie antique. Dans un ouvrage de ce genre, nous n'avons pu que jeter un coup d'œil, en passant, sur la ville ressuscitée, mais qui bientôt, au train dont vont les choses, sera morte de nouveau, et cette fois pour jamais. Nous nous proposons de l'étudier ailleurs plus en détail.

XVI.

LES STUDI.

Le *splendido* musée de' Studi, comme disent les cicerone italiens, est un grand bâtiment d'une architecture massive et sans forme, qui a été badigeonné d'une couleur rose crue rehaussée de gris verdâtre. On dirait une caserne allemande. On a fait tant de divisions intérieures, qu'il est difficile de saisir la disposition d'ensemble du musée. Il semble que l'on se soit plu à multiplier ces divisions pour être en droit de prélever, à chaque porte, le plus de *carlins* possible. Cette avanie, renouvelée nombre de fois, ne laisse pas que d'être fort onéreuse pour le voyageur, qui ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ici l'on sait parfaitement tirer parti des arts.

Au rez-de-chaussée sont placées les statues antiques, soit en bronze, soit en marbre, et les peintures et les mosaïques d'Herculanum et de Pompéi. Ces peintures sont de divers genres. Il y a des peintures d'ornement et de décoration, et des tableaux de figures ou d'histoire, des tableaux de genre sérieux ou gro-

tesques, des tableaux de paysage, de nature morte et même d'histoire naturelle.

Tous ces artistes pompéiens ou romains paraissent avoir eu un grand talent d'exécution ; ils brillent surtout par *la main*, comme on dit aujourd'hui. Nos artistes les plus adroits ne feraient pas mieux que le peintre qui a exécuté, il y a dix-huit ou vingt siècles, l'image d'une grappe de raisin. Leurs paysagistes connaissaient l'effet, comme on peut s'en assurer en examinant le petit tableau qui porte le nº 198, et qui représente des édifices avec de fortes ombres. Maintenant peignaient-ils des vues, portraits, ou des sites de fantaisie? J'inclinerais pour la fantaisie. Il doit y avoir là, cependant, quelques édifices de l'antiquité détruits aujourd'hui, et dont ces peintures pourraient faciliter la restauration. Il faut, du reste, en convenir, tous ces tableaux de paysages ne ressemblent pas mal à la peinture chinoise ou aux décors d'un théâtre de marionnettes. Ils nous donnent, néanmoins, de curieuses indications sur les jardins de l'antiquité, qui ne diffèrent pas, autant qu'on pourrait le croire, des jardins d'aujourd'hui. En examinant, par exemple, tel paysage avec tonnelles en treillage, oiseaux rares et jets d'eau, on se croirait dans quelques jardins du Marais, tels qu'on les disposait et on les décorait vers 1650. Leurs paysages avec sujets ne manquent pas de style; mais ce ne sont presque toujours que des esquisses.

Les peintres de figures et de genre avaient la même facilité que les paysagistes; mais on retrouve dans leurs œuvres plusieurs manières, et il ne serait pas difficile d'établir différentes catégories dans chacune desquelles on rangerait les tableaux des maîtres de chaque école. La plupart des personnages de ces tableaux ont les yeux démesurément ouverts, les formes les plus prononcées, et de charmants airs de tête à la fois graves et souriants. Les nus sont fins, peu étudiés et ne manquent cependant pas de relief. Beaucoup de figures sont habillées, et les draperies, d'une finesse et d'une pureté admirables, rappellent la statuaire grecque. Dans deux ou trois tableaux qui se distinguent de cette peinture provinciale et qui devaient être des ouvrages de maîtres sinon grecs, du moins ayant étudié d'après les Grecs, la délicatesse du ton est remarquable; ainsi, par exemple, dans le tableau qui porte le nº 382, et qui représente Mars et Vénus de grandeur demi-nature, on trouve des nuances rosées à la Rubens d'une fraîcheur admirable. Quelques tableaux sont des spécimens du style le plus noble, entre autres l'*Éducation d'Achille* et le *Sacrifice d'Iphigénie*. Ce dernier tableau est fort curieux. L'expression y est aussi naïve que juste. Les grands sujets sont peints avec une simplicité incroyable, ce qui ferait croire que ce n'était que de la décoration. Les grotesques sont amusants et, en général, plutôt satiriques que comiques. Le nº 549

est une caricature complète, comme nous les comprenons aujourd'hui. Un des tableaux qui m'ont paru les plus terminés est celui qui porte le n° 170, dont je n'ai pu deviner le sujet.

Les dessins sur marbre blanc, qui n'étaient peut-être que les premiers traits des peintures que l'artiste se proposait de composer, sont d'une délicatesse infinie. Je doute qu'on ait jamais rien fait de supérieur, en ce genre, à ce combat du Centaure qui porte le n° 408. Il n'est pas possible d'être plus précis et plus délicat. Ces dessins sont exécutés sur marbre blanc, au trait, avec une matière ou crayon rouge qui rappelle la sanguine. Les peintures purement décoratives, fleurs, oiseaux, arabesques, sont d'un merveilleux goût. Quels ouvriers en comparaison des nôtres! Et encore, c'étaient ceux d'une petite ville de troisième ordre. Quelques-uns des édifices traités en décoration, que l'on voit dans ces peintures, ont une netteté de dessin et une adresse dans l'indication des détails d'architecture que l'on n'a pas surpassées. On les croirait exécutés par Canaletto, ou par Bonington, dans sa manière large et avec ses teintes saumonées. C'est le même dessin si étonnamment sûr et facile.

La plupart des statues que l'on voit au rez-de-chaussée proviennent des fouilles d'Herculanum et de Pompéi. Les bronzes d'Herculanum, mieux préservés du contact de l'air, sont d'un vert noirâtre ou roux

et comme huilé. Ceux de Pompéi, moins profondément enterrés, ont été plus oxydés et sont d'un vert-de-gris clair. Voici les morceaux qui m'ont le plus frappé.

Le *Faune* dansant, trouvé à Pompéi, plein de grâce, de vie, d'entrain et de joie. Il laisse à une énorme distance les ouvrages modernes du même genre. Je dois faire exception, pourtant, pour le Danseur napolitain de M. Duret et pour le Faune de M. Lequesne. *Hercule* enfant. Quel enfant puissant! quels membres! Mais n'a-t-on point confondu quelque peu l'embonpoint avec la force, comme il arrive trop souvent? Ce petit colosse replet étouffe un serpent. La force réside plutôt, à mon avis, dans le mouvement et l'action de la statue que dans toute cette graisse qui enveloppe le corps de l'enfant.

L'*Amazone* trouvée à Herculanum. Voilà bien l'héroïne telle que l'antiquité la comprenait, svelte, puissante, énergique.

La *Camille* me représente également la guerrière antique, telle que Virgile l'a décrite, *solà contenta Dianâ*, si différente de la Jeanne d'Arc pieuse et inspirée de notre moyen âge.

L'*Alexandre* combattant, petite statue équestre. Alexandre manque de noblesse; mais l'ensemble du morceau est parfait.

Un très-beau *Cheval* d'Herculanum refait avec mille morceaux, seul reste d'un quadrige que la négli-

gence des premiers directeurs des fouilles a laissé perdre.

Drusus, statue d'Herculanum, grande, simple et du plus beau caractère.

Isis, avec un piédestal incrusté d'argent, statue de 1 pied de hauteur, curieuse pour la conservation de certains détails accessoires.

L'admirable *Antinoüs* d'Herculanum; la coiffure descend presque sur les yeux. — Air de profonde mélancolie, ressemblant à mademoiselle Mars dans Valérie ou dans ces rôles où elle était à la fois gracieuse et sérieuse.

Mercure assis, l'une des premières statues qui soient au monde, la plus belle pièce peut-être de cette collection; svelte et anguleux comme un dieu grec ou étrusque des premiers temps, et cependant d'une adorable vérité.

Les *Discoboles*, marchant presque de pair avec le Mercure.

Le *Faune* ivre; il est couché sur son outre à moitié vidée; son visage est riant; il fait claquer ses doigts. C'est une belle et joyeuse ivresse, telle que celle de ces beaux garçons de Naples qui ont été dépenser un carlin à Portici, et non telle que l'ignoble ivresse de nos faubouriens.

Matrones, graves, roides. Les plis et les détails de leur ajustement sont un peu tourmentés, mais fort soignés; ils semblent travaillés par le Bernin. Ces

statues, trouvées à Herculanum, sont surtout reprochables quant à la figure, qui est vulgaire.

La *Piété* d'Herculanum pourrait bien n'être aussi qu'une matrone.

Le *Platon*, buste trouvé à Herculanum, est un des monuments les mieux conservés qui nous soient venus des anciens; mais, à la minutie du détail et à l'art excessif avec lequel la chevelure paraît disposée et *rendue*, comme on dit aujourd'hui, je le croirais du commencement de la décadence. La pose du philosophe est coquette; la tête est inclinée en avant; les cheveux sont relevés avec un bandeau; la raie, les boucles si soignées de la barbe sentent furieusement le philosophe petit-maître et à l'eau de rose.

La *Sapho* est une femme vigoureuse, puissante et fort peu poétique. Le masque indique la sensualité, surtout par le caractère de la bouche et du menton.

Admirable *tête de cheval* trouvée à Naples et qui doit être de travail grec. Les veines du cou et de la tête sont extrêmement accusées. Ce colosse devait être vu à distance.

Il y a, au musée de' Studi, une charmante collection de fontaines avec personnages et sujets. L'un tient une cruche qu'il vide, l'autre un oiseau, l'autre un poisson. Il y a là de charmantes idées, dont quelques-unes m'ont paru nouvelles.

La collection des instruments, des meubles, ustensiles, objets de ménage de toute espèce qui forment

le musée des petits bronzes est la plus curieuse qui existe dans aucun musée de l'Europe. C'est l'antiquité dans son intérieur familier, en quelque sorte bourgeois, et retrouvée à peu près au complet. Il faudrait des journées pour décrire tous ces objets, que nous avons passé bien des heures à examiner et à étudier. Des lits de repos, trépieds, tabourets, baignoires, lampigères, calorifères et braseros ingénieux, chaises curules en bronze, tables de sacrifice, sont les pièces principales de cette collection. Une foule de petits objets moins importants remplissent les vitrines, tels que cloches qui sonnent encore, ivoires, dés pipés à l'usage des *Grecs* de l'époque, objets de toilette, peignes, brosses, cure-dents, pinces, miroirs, fard dans un verre, fuseaux, aiguilles, dés à coudre. On y voit jusqu'à un forceps très-compliqué et fort différent de ceux dont on se sert aujourd'hui. On se demande comment MM. les accoucheurs romains pouvaient opérer avec un pareil instrument. Il n'y a pas jusqu'à des contre-marques de théâtre et des billets d'entrée dans des lieux suspects qu'on n'ait retrouvés et réunis dans cette collection. Les bijoux sont très-nombreux et souvent de forme charmante. C'est la plus belle collection de bijoux antiques qui existe après celle que forme le chevalier Campana. Quelques-uns ont été trouvés dans des tombeaux grecs où ils paraient encore les squelettes des beautés auxquelles ils avaient appartenu il y a vingt siècles.

La collection d'armes est également fort curieuse. Nous avons remarqué plusieurs casques, avec visières et grillages, que l'on pourrait croire du XIVe et du XVe siècle. Les formes en sont lourdes et baroques comme celles des casques de cette époque. Le casque du trophée d'armes d'Herculanum est de ce genre. Ce qui distingue les armes et les casques du commun, les casques du bon temps ou qui ont appartenu aux officiers des casques des soldats, ce sont les ornements et les petits bas-reliefs avec sujets. Il y a loin, cependant, de ces formes tourmentées aux formes simples et grandes des Grecs.

Le nombre des verreries et verroteries est très-considérable. Les fioles, bouteilles, etc., s'y comptent par centaines. On y voit toute la boutique d'un pharmacien de Pompéi. Les lacrymatoires sont aussi extrêmement nombreux. Lors des funérailles, on en faisait, comme on sait, un grand usage, surtout en public. On nous montre une urne en verre qui contient des cendres et des ornements. Enfin on conserve jusqu'à des vitres entières qui proviennent de la maison de Diomède et qui prouvent que, chez les anciens, le verre était appliqué à peu près aux mêmes usages que de nos jours.

On a placé à la porte du musée des verreries et des émaux la mosaïque représentant un chien avec ces mots : *cave canem*, trouvée sur le seuil de la maison du poëte, à Pompéi. Les verreries d'Hercu-

lanum ont beaucoup plus souffert de l'éruption que celles de Pompéi. Beaucoup d'entre elles ont dû se trouver en contact avec des cendres brûlantes, car elles sont fondues en partie. J'ai remarqué, dans cette salle, un vase en émail fort beau. Le sujet s'enlève en blanc sur un fond bleu foncé. Ce vase a été trouvé dernièrement à Pompéi ; il ressemble singulièrement à certaines poteries de Wedgwood ou aux vases camées du temps du premier empire. La collection de verreries se compose de près de deux mille cinq cents pièces.

La collection des vases grecs comprend près de trois mille morceaux, parmi lesquels sont les plus beaux vases qui existent. Les salles dans lesquelles cette collection est disposée sont pavées avec les mosaïques de Pompéi. Il y a là des vases grecs, italo-grecs, calabrais, siciliens, étrusques proprement dits, mais en petit nombre. Parmi les vases calabrais, on en distingue deux énormes qui ont près de 2 mètres de hauteur et qui sont couverts d'un nombre innombrable de figures s'enlevant en blanc : ces vases me paraissent tout à fait grecs. Les vases grecs sont les plus nombreux. Il y en a de toutes les grandeurs et de toutes les formes; mais le nombre des vases vraiment beaux est restreint. Indépendamment des vases, il y a là de la poterie fort curieuse, des assiettes avec poissons peints qui semblent le principe des compositions de Bernard Palissy. Nous citerons, parmi les

pièces les plus rares, les admirables vases de Nola, qui ont été payés, chacun, 15,000 piastres. L'un représente les derniers instants de l'incendie de Troie, l'autre Cassandre, le troisième une Bacchanale. Dans la bacchanale, l'artiste a mis en action une quantité de belles femmes dans les attitudes les plus vives et les plus charmantes. Je préfère, néanmoins, la Nuit de Troie. Il est impossible d'imaginer une plus grande pureté de dessin, et des attitudes plus naïves et plus variées; cependant le galbe du vase est peut-être un peu lourd. L'artiste a rehaussé de rouge les blessures saignantes des personnages. Citons encore le fameux vase de Locres, le vase funéraire de Charmios de Cos, trouvé à Carthage, et le vase de Pœstum. Les mosaïques sont moins nombreuses que les peintures. On a hésité à déplacer les plus considérables, comme celle de la bataille d'Alexandre; on les a laissées en place. Quelques-unes sont signées de noms d'artistes grecs; ce sont, en général, celles dont l'exécution est la plus soignée.

XVII.

NOCERA. — LA CAVA. — VIETRI.

Des voyageurs qui se copient et qui répètent ce que d'autres ont dit, au lieu de chercher à se rendre bien compte de leurs impressions, nous peignent tout le pays qui environne Naples comme une sorte de paradis terrestre; il ne faut pas les croire sur parole. De Caserte et de Capoue à Naples, la campagne est d'une rare fertilité; mais sa fertilité même la rend monotone. On marche pendant des heures entières entre une double muraille de verdure, au-dessus de laquelle on entrevoit, de temps à autre, la cime bleue d'une montagne lointaine. Point d'échappées de vue, point d'horizons; toujours la même vigne mariée aux mêmes ormeaux. Toutes ces routes de la plaine sont nouvellement plantées, et, comme nous l'avons déjà dit, on a badigeonné en blanc, de deux en deux, les arbres nains qui les bordent, ce qui ajoute peu à l'agrément du paysage.

D'autre part, la côte de Pausilippe a été beaucoup

trop vantée. Les lignes manquent de mouvement, la végétation y est presque nulle, et les constructions y sont trop nouvelles et trop régulières. La mer seule, qui baigne les rochers dont la base de la côte est hérissée et qui pénètre dans leurs sombres cavités, la mer seule a conservé son admirable transparence et son éternelle beauté.

De la pointe de Pausilippe à l'extrémité du cap Misène s'étendent les côtes de Pouzzoles et du golfe de Baïa, ces côtes désolées par les tremblements de terre et le mauvais air. Leur courbure autour de la baie est gracieuse, mais le sol dépouillé de végétation n'offre, de toutes parts, que rochers, cendres et ruines : si l'on se laisse aller à vanter encore la beauté de ce rivage, ce ne peut être que par une sorte de réminiscence ou de scrupule classique.

En revanche, de l'autre côté du golfe de Naples, au pied de ces montagnes qui s'étendent de Salerne au promontoire de Minerve (*Punta della Campanella*), le pays est l'un des plus beaux qu'on puisse voir, soit qu'on parcoure les rivages de la mer, de Castellamare au *piano* de Sorrente, des îles de Caprée et des Syrènes à Amalfi et à Salerne, soit que, pénétrant au cœur des montagnes, on explore les riches et populeuses bourgades de Gragnano, de Nocera et de la Cava, ou les sites alpestres de l'antique Ravello et du mont Santo Angelo.

Cet admirable pays offre encore un autre genre

d'intérêt. Là, comme sur la côte de Baïa et de Pouzzoles ou comme au pied du Vésuve, à Pompéi et à Herculanum, les peuples qui se sont succédé ont laissé partout des traces de leur passage. Ce ne sont plus, cependant, des ruines grecques ou romaines que nous trouvons à étudier, ce sont des ruines et une histoire plus récentes, et qui n'en ont pas moins leur célébrité; des ruines lombardes, moresques et normandes; l'histoire de ces peuples conquérants et celle plus intéressante encore de la république d'Amalfi.

C'est au cœur de ces montagnes et sur cette côte que nous allons nous établir pendant quelques semaines. Pour nous rendre de Naples à Nocera, nous avons suivi la route qui passe par Pompéi, où nous nous sommes arrêtés et où nous avons fait une longue et nouvelle exploration, que nous avons terminée en dressant notre tente dans l'amphithéâtre où nous avons déjeuné. Nous rejoignons la route de Nocera en suivant un chemin tracé à travers une forêt d'ormeaux et de vignes qui courent d'un arbre à l'autre. Les vignes sont vigoureuses, mais les ormes sont chétifs; ils croissent dans les cendres et le lapillo, sur les parties de la ville morte qui n'ont pas encore été explorées et donnent peu d'ombrage.

Après avoir franchi le Sarno, nous sommes entrés à Nocera par une pluie d'orage qui nous a forcés de nous arrêter quelques instants sous une grande arcade au centre de la ville. Les maisons de Nocera,



carrées et sans toit, s'étagent au pied de collines aiguës revêtues de verdure de leur base au sommet et couronnées de tours élancées. Les Sarrasins ont, autrefois, occupé Nocera, et, à voir tous ces visages bruns qui nous entourent et à entendre leur langage guttural, on croirait qu'ils habitent encore la cité. Au fait, cette ville s'appelle encore *Nocera de' Pagani*. Il y a six siècles que ce nom a été donné à l'antique Nuceria, et voici à quelle occasion :

Frédéric II, ce grand et bizarre monarque qui régna trente ans comme empereur, trente-huit ans comme roi de Germanie, et cinquante-deux ans comme roi des Deux-Siciles, ce prince athée qui combattit le pape et passa cinq ans de sa vie à solliciter son pardon, cet excommunié qui conquit Jérusalem et qui, sous le poids de l'interdit, ne put trouver un prêtre pour célébrer une messe d'actions de grâces dans la ville conquise, et pour placer sur sa tête la couronne de son nouveau royaume, Frédéric, avant de passer en Palestine, avait reconquis sur les Sarrasins la Sicile, alors l'une des plus riches provinces du royaume de Naples. Retranchés dans les montagnes du centre de l'île, les plus déterminés de ces Africains, que les historiens du temps appellent, à tort, des *barbares*, menaçaient toujours les villes du littoral ; Frédéric leur offrit de riches domaines dans ses États de terre ferme, s'ils voulaient faire leur soumission et lui prêter un nouveau serment de fidélité. Beaucoup d'entre

eux acceptèrent sur-le-champ les offres de l'empereur et furent transportés à Luceria, dans la Pouille. Frédéric, que les auteurs du temps accusent de sympathie pour ces infidèles, tint religieusement la parole qu'il leur avait donnée. Les Sarrasins restés dans l'île, encouragés par cet exemple, ne tardèrent pas à se soumettre aux mêmes conditions et furent, à leur tour, transportés à Nuceria ou Nocera, dans la riche vallée du Sarno : cette ville prit dès lors le nom de Nocera des païens.

Dans ces temps-là, païens et chrétiens différaient peu. Les rois normands, et Frédéric à leur exemple, avaient un sérail et se faisaient servir par des mamelucks[1]. De plus, nombre d'aventuriers chrétiens s'étaient mêlés aux Sarrasins, et ces Africains, établis depuis des siècles en Sicile, s'étaient en quelque sorte confondus avec la population indigène. Ne nous étonnons donc pas si, aujourd'hui, les païens de Nocera ont une tournure des plus orthodoxes, et sont aussi parfaitement Italiens que les habitants de Grenade et de Malaga sont Espagnols.

Qui le croirait? ce furent ces Sarrasins de Luceria et de Nocera qui, seuls, restèrent fidèles aux princes de la maison de Souabe, quand tout le reste du royaume les abandonnait, et qui placèrent en quelque

[1] VILLANI, *Ist.*, lib. VI, cap. 1, p. 155. Voir le portrait que cet historien nous a laissé de Frédéric, portrait qui doit être ressemblant, car il est d'une singulière crudité.

sorte la couronne sur le front de Manfred fugitif.

Cet héroïque Manfred, se présentant seul devant les remparts de Luceria, nous rappelle Napoléon sous les murs de Grenoble; mais Napoléon avait une petite armée, et Manfred était seul.

Un grand nombre de soldats sarrasins garnissaient les créneaux et les mâchicoulis de la muraille; leur dévouement était douteux : Marchisio, l'ennemi personnel de Manfred, les commandait. Un seul de ces Africains n'a qu'à bander son arc, et il est maître de la vie du proscrit.

— Voici votre seigneur, leur crie Manfred en arabe; confiant dans votre loyauté, il vient se mettre entre vos mains, ouvrez-lui vos portes!

Les Sarrasins ont reconnu la voix de leur chef; ils le saluent avec enthousiasme.

— Entrez, entrez, s'écrient-ils, avant que Marchisio ait connaissance de votre arrivée, et nous répondons de votre vie!

Mais Marchisio, qui habite le palais, a les clefs de la ville; on ne peut ouvrir sans son ordre. Manfred, que le moindre retard peut perdre, se couche à terre et veut se glisser dans la place par un égout qui passe sous le mur.

— C'est par la porte que notre prince doit entrer! s'écrient les soldats arabes. Et ils enfoncent les portes à coups de hache; puis, enlevant Manfred dans leurs bras, ils l'entraînent vers le palais, en poussant des

cris de joie. Marchisio, que ces cris réveillent, fait monter à cheval ses hommes d'armes et, se mettant à leur tête, descend dans la ville, bien décidé à combattre les séditieux. Il aperçoit Manfred au milieu d'eux et reste pétrifié.

— A genoux, à genoux devant le fils de votre empereur! s'écrièrent le peuple et les soldats de Manfred; à genoux! répètent ses propres gardes. Et Marchisio descend de cheval et se jette à terre, aux pieds du proscrit.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, et Manfred avait, à l'aide de ses fidèles Sarrasins, reconquis le royaume de son père [1].

Au delà de Nocera, nous trouvons toute la campagne inondée, et, tout le long du chemin, nous sommes témoins du désespoir d'un pauvre diable de colporteur que notre cocher avait fait asseoir sur la banquette à ses côtés, et dont la pluie battante a traversé la balle. Il pleure, il s'arrache les cheveux; rien de plus expressif que toute cette douleur, qui n'est peut-être, au fond, qu'une comédie jouée pour nous arracher quelques carlins.

La route de Nocera à la Cava longe de hautes montagnes couvertes d'une belle végétation, et sur lesquelles sont groupées, de distance en distance, un grand nombre de gracieuses habitations. Ces mai-

[1] Nicolaï de Jamsilla, *Histor.*

sons sans toit, blanches comme l'ivoire et ombragées de cyprès et de pins d'Italie, ont quelque chose d'africain; un de nos compagnons de voyage trouvait une ressemblance frappante entre ce paysage de la Cava et les gorges de l'Atlas, du côté de Belida. Des paysans vêtus seulement d'une chemise et d'un caleçon de toile, qui laissent voir leurs bras et leurs jambes cuivrés et qui, tout en cheminant, dînent avec une poignée de fèves crues, complètent la ressemblance.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les rues et les places de la Cava pour reconnaitre un pays de manufactures. C'est là que se fabriquent les meilleurs draps du royaume. Les ouvriers de ces manufactures sont à peine vêtus; ils n'ont cependant pas l'air morne et souffrant des ouvriers anglais : ils chantent à tue-tête et se démènent, au milieu de leurs métiers, comme autant de singes, ou bien ils dorment à l'ombre d'un mur. La plupart sont remplis d'intelligence, et, si, chez eux, l'amour du travail était en raison du besoin et de l'adresse, ce seraient les premiers ouvriers du monde. Les ouvriers sont bien payés, surtout pour un pays où les denrées sont à vil prix; cependant, quand l'occasion se présente, ils mendient effrontément. Pour nous ouvrir un passage à travers ces bras et ces mains tendus, il fallut que notre cicerone levât son bâton. C'est un remède héroïque, mais le seul qui soit efficace. Je m'attendais

à voir quelques-uns de ces colosses, taillés en Hercule, se relever et assommer l'imprudent ; nullement, ils tournèrent le dos, et, tout en se garant de leur mieux, ils retournèrent, en riant, à leurs métiers. Un étranger qui se permettrait une pareille *insolence* dans un atelier français serait, sur l'heure, mis en pièces; mieux vaudrait, pour lui, qu'il passât entre les cylindres et les dents des machines : autre peuple, autres mœurs. Mais aussi, l'étranger, au sortir de la fabrique française, est à peu près sûr de retrouver sa bourse et sa montre dans sa poche, tandis que celui qui sort de la fabrique napolitaine, s'il n'a pas pris ses précautions, pourra bien trouver ses poches retournées. C'est, du moins, ce que nous ont assuré nos amis de Naples; aussi étions-nous sur nos gardes.

Le pays renfermé entre les monts Falesio, Albinio et la mer, et qui s'étend, d'un côté, de la Cava à Salerne, de l'autre, de la Trinité de la Cava à Vietri, peut être considéré comme la terre classique des paysagistes. Il est impossible d'imaginer de plus belles lignes de montagnes, de plus beaux groupes de fabriques, plus de richesse dans la végétation, et un plus sublime assemblage de ravins, de rochers et de ruines. La ligne de mer qui se montre, à l'horizon, entre les montagnes, comme un bandeau d'émeraude ou de lapis, termine admirablement chacun de ces tableaux, auxquels elle donne une infinie profondeur. Ce paysage, aussi charmant que l'imagination peut se le

figurer, est bien supérieur aux sites si vantés de la campagne romaine ; il offre la réunion de deux qualités qui semblent s'exclure, et dont l'une, au moins, manque au paysage de Lariccia, de Castel-Gandolfo et de Frascati : grandeur et gaieté.

Le fameux monastère de bénédictins de la Trinité de la Cava est situé sur les pentes escarpées du mont *Falesio* (ce nom donné à ces rochers en *falaises* date, sans doute, de la conquête des Normands). Dominé par de hauts rochers auxquels il est adossé, il est entouré d'épaisses forêts. Dans cette saison de l'année, la couleur de la végétation est peut-être un peu uniforme ; mais elle est répartie avec une grande richesse sur ces montagnes, dont le modelé est merveilleux. C'est au fond de ce désert qu'existe le plus précieux dépôt de diplômes, de chroniques et de chartes italiennes. Quelle curieuse histoire des princes lombards et normands de Bénévent, de Salerne et de Capoue, et des républiques de Naples, de Sorrente et d'Amalfi, ne referait-on pas avec les documents entassés dans ces archives ! Le moyen âge tout entier vit dans ces parchemins et ces liasses poudreuses ; mais la multiplicité des pièces, l'absence de catalogue et un esprit de cachotterie peu libéral rendent les recherches sinon impossibles, du moins extrêmement pénibles. Je dois ajouter que le moine qui nous faisait les honneurs de la bibliothèque de la Trinité paraissait peu capable d'apprécier les richesses qu'elle



renfermait, et dont il se montrait, néanmoins, singulièrement jaloux. Notre homme n'avait de bénédictin que le nom, et l'on eût pu, sans injustice, l'accuser d'ignorance. On a dit d'un bibliothécaire incapable : *C'est un eunuque à qui on a confié un sérail.* Ce mot se serait appliqué à merveille au bénédictin de la Trinité.

Les femmes de la Cava sont renommées pour leur beauté; ce devrait être plutôt pour leur force. Elles rappellent, pour la stature, la Nuit de Michel-Ange, et, pour la parfaite régularité des traits et l'embonpoint peut-être un peu trop prononcé, la Justice de Giacomo della Porta [1]. Tandis que je dessinais la vue d'un couvent voisin de la Cava, plusieurs jeunes filles s'exerçaient à la lutte sur un tertre, à quelques pas de moi. Il y avait, dans leurs mouvements, autant de souplesse que de force, mais peu de grâce et encore moins de pudeur. L'une d'elles, de beaucoup la plus belle et en même temps la plus forte, eût couché un bœuf à terre d'un coup de poing.

Les femmes de la Cava sont, du reste, viriles de plus d'une façon. Il y a quelques années, il n'était bruit, dans tout le pays, que de la singulière histoire de la femme-médecin. Cette femme, élevée par ses parents comme un homme, sans qu'on ait pu savoir pour quel motif, apprit le latin chez un vieil oncle,

[1] Tombeau de Paul III, à Saint-Pierre.

curé de Furore, dans le voisinage d'Amalfi, et suivit les cours de médecine de l'école de Salerne, où elle prit ses grades. Il est impossible qu'elle n'ait point eu alors de notions précises de son sexe, ses études anatomiques n'ayant pu manquer de l'éclairer. Néanmoins elle garda le silence et persista. Elle exerçait la médecine avec succès, quand, un jour, une jeune fille, qu'elle avait soignée pendant une longue maladie, devint amoureuse du joli docteur et lui déclara sa passion. Comme il repoussait ses avances, elle l'accusa, dans sa fureur, d'avoir tenté de lui faire violence. L'affaire était grave. Une servante que la jeune fille avait séduite déposait comme elle. Salvator, c'était le nom du docteur de la Cava, perdit patience, et, à ce qu'il paraît, prouva la calomnie en plein tribunal, et de façon à ne pouvoir laisser de doutes dans l'esprit de ses juges. Je n'ai pu savoir si, depuis, ce singulier médecin avait continué à exercer. Un vieux patron de barque de Vietri m'a assuré qu'il l'avait connu, et que de médecin il était devenu sage-femme. Il a ajouté que, recherché plusieurs fois en mariage, il avait repoussé les meilleurs partis, qu'enfin il était mort fort jeune. Les médecins napolitains avec qui j'ai causé de cette histoire prétendent que le docteur de la Cava n'était ni homme ni femme, mais réunissait les deux sexes.

En se rendant de la Cava à Vietri, la route longe un beau ravin au fond duquel nous voyons plusieurs

grandes fabriques. On traverse le ravin sur plusieurs ponts qu'à leur grandeur et à leur solidité on pourrait regarder comme autant d'ouvrages des Romains. Le chemin, par instants, est suspendu au-dessus de précipices au fond desquels, en approchant de Vietri, on aperçoit un aqueduc en pierres grises, qui doit avoir été construit du temps des Sarrasins et des Normands. En effet, l'ensemble du monument a une légèreté que ne présentent pas les ouvrages romains, plus massivement assis. L'appareil en est fort grossier. Les pierres ne sont ni polies ni taillées; on s'est contenté de les dégrossir sur l'une de leurs faces, et l'on a rempli les inégalités avec du plâtre et des cailloux rapportés. Ajoutons à cela que l'arc de quelques-unes de ces voûtes superposées est ogival. Cette construction peu régulière ne manque cependant pas d'un certain caractère d'audace qui rappelle les monuments du Nord, et son effet, dans le paysage, est des plus frappants. Cet aqueduc sert encore aujourd'hui à la conduite des eaux d'un bord à l'autre de la vallée, et de pont aux montagnards qui ne craignent pas de s'aventurer sur sa périlleuse arête.

A plus de 1 mille de distance de Vietri, l'air est rempli du parfum des citronniers et des orangers qui croissent dans les jardins de cette bourgade pittoresque, et qu'apporte la brise de mer. Ces jardins sont de toute beauté; c'est la végétation des pays méridionaux dans son plus grand luxe : les orangers,

les cédrats et les grenadiers plient sous le poids des fruits dont ils sont couverts. Malheureusement un dragon veille à la porte de chacun de ces jardins des Hespérides; ce dragon, c'est l'affreuse misère. Impossible de s'arrêter un instant aux environs de la ville, sans être assailli par une bande de gueux en haillons et sans être assourdi par l'éternel cri de la mendicité italienne : *Date me qualche cosa!* Il faut battre en retraite devant ces mendiants effrontés et se contenter d'admirer en courant.

Vietri, construit, en amphithéâtre, sur des roches et formant, en quelque sorte, plusieurs bourgades étagées les unes sur les autres, peut le disputer à la Cava pour la beauté du paysage. C'est un genre plus sauvage et moins gai, un tableau de Salvator après un paysage du Guaspre. Ses différents corps d'habitation, répandus sur les deux côtés du ravin ou cachés dans ses profondeurs, sont dominés par des montagnes calcaires des plus belles formes. La plupart de leurs cimes sont aiguës, et peut-être ces immenses pyramides sont-elles un peu uniformément couvertes de verdure; mais elles doivent à cette verdure leur richesse de contour et leur magnifique modelé. Vues à certaines heures et dans certains effets de lumière, on dirait de hauts obélisques sur lesquels on aurait jeté une splendide tenture de velours vert ou violet, ornée de broderies pourpres à franges d'or. Ces montagnes sont assises sur de larges bancs de

roches blanches ou jaunâtres, de formation calcaire, dont le pied plonge profondément dans la mer. Quelques-unes de ces roches, détachées du bloc principal, forment de petits îlots autour desquels sont groupées nombre de barques occupées à la pêche des coquillages et des langoustes qui se réfugient dans leurs interstices. Du côté de Salerne, l'une de ces roches, de la grosseur d'une maison, minée par la mer, s'est fraîchement détachée de la colline sur laquelle Vietri est bâti. Le rebord de la ravine d'où l'énorme dent est partie est béant et avivé comme une gencive saignante. Tout à côté de cette déchirure sont placées des maisons qui semblent n'avoir été préservées que par miracle d'une ruine totale, et qui, à la prochaine tempête, devront infailliblement s'abîmer dans les flots.

C'est à l'entrée de Vietri, sur le chemin de la Cava, qu'est située l'une des plus belles fabriques de glaces et de verreries du royaume de Naples.

XVIII.

SALERNE.

En sortant de Vietri, la route semble se précipiter dans la mer; mais tout à coup elle fait un détour vers la gauche, et, à l'extrémité d'une belle rampe de rochers, on aperçoit Salerne, son golfe et son château perché sur un piton détaché de l'amphithéâtre des montagnes au milieu desquelles la ville est construite. Ce roc est revêtu d'une sorte de justaucorps de verdure qui laisse entrevoir ses formes osseuses.

Le château de Salerne, juché là haut, est bien un vrai nid féodal, et convenait parfaitement à ces Normands compagnons de Robert le Diable. Le fond du golfe est décoré par des montagnes du plus bel azur, qui se perdent, à l'horizon, du côté de Pœstum et d'Agropoli. La pointe de Licosia allonge, au dernier horizon, sa corne d'azur daus la nappe d'argent de la Méditerranée.

Salerne, l'une des villes les plus importantes du royaume de Naples, et qui ne renferme pas moins

de 24,000 habitants, n'a guère qu'une seule belle rue, celle qui longe le port. Au premier aspect, on croirait même que c'est là toute la ville; mais, si de cette rue ou plutôt de ce quai on se dirige, par de petits passages voûtés, vers le rocher au haut duquel est bâti le château, on s'égare dans un labyrinthe de voûtes obscures et de ruelles étroites, dont les maisons sont comme soudées l'une à l'autre par de lourdes arcades liant les deux côtés de la rue. Ces arcades, de toutes grandeurs et de toutes formes, ogivales, en plein cintre, et dont quelques-unes servent de pont pour passer d'une maison à l'autre, peuvent être regardées comme une sorte d'assurance mutuelle contre les tremblements de terre. De cette façon, toutes les maisons se trouvent arc-boutées entre elles et comme solidaires. Pour en renverser une seule, il faudrait que la secousse renversât le quartier tout entier. Les précautions contre les tremblements de terre, auxquels la ville était fort sujette autrefois, sont d'autant mieux prises que, non contents d'arc-bouter les maisons à l'extérieur, les habitants les ont consolidées intérieurement. Toutes les chambres de quelque étendue sont voûtées. Ces voûtes se croisent, s'entrelacent et s'appuient l'une sur l'autre, de sorte que chaque pièce ressemble à la chapelle d'un château gothique.

Salerne, ville antique, n'a laissé aucun édifice ni même aucune ruine qui puissent témoigner de son an-

cienne importance. Quelques substructions informes sur lesquelles on a élevé les maisons modernes, une vingtaine de colonnes de divers ordres et de grandeurs différentes, enfouies dans l'écurie de l'archevêché ou engagées, aux angles des rues, dans les murailles de maisons construites il y a deux ou trois siècles, voilà tout ce qui reste de l'ancienne ville romaine. Salerne, capitale des princes normands, a conservé de curieux monuments de la domination de ces conquérants aventureux : sa cathédrale, ses aqueducs et son château.

La cathédrale, construite sous les princes normands, est gothique, mais cependant d'une architecture fort différente de celle des cathédrales de Caen, de Saint-Lô et de Coutances, et ne rappelle que d'une manière fort détournée l'art normand. Il est vrai que les réparations que l'on y a faites dans les derniers siècles ont dû beaucoup altérer son caractère primitif, car ces réparations équivalent, pour certaines parties, à une réédification totale : ainsi l'arc des voûtes a été sensiblement modifié ; l'ogive obtuse et à large base a remplacé l'ogive élancée ; enfin les groupes des légères colonnes qui soutenaient les voûtes de la nef ont été engagés daus un massif de pierres et de plâtre d'une disgracieuse lourdeur.

Néanmoins cette église est encore fort curieuse, à cause de la grande quantité de marbres précieux qu'elle contient, et qui, la plupart, ont été enlevés,

par les Normands, ses fondateurs, aux édifices de Pœstum. La belle cour d'entrée, en forme de cloître, qui s'étend en avant de l'église, est décorée par les plus remarquables de ces débris antiques. Ce sont les nombreuses colonnes d'un fort beau galbe qui soutiennent les arcades du cloître, plusieurs sarcophages sculptés, dont quelques-uns sont des meilleurs temps de l'art, et un grand nombre de bas-reliefs et d'inscriptions incrustés dans ses murailles. La plupart des colonnes en marbre qui ornent les chapelles latérales de l'église ont été aussi dérobées à des temples antiques, peut-être au temple romain dont on a, depuis peu (1830), découvert les fondements à Pœstum.

De nombreuses variétés de marbres ornent les murailles de l'église dans lesquelles on les a plus ou moins heureusement incrustés. Ces marbres proviennent, sans aucun doute, de la même source. Les arabesques, d'un dessin tourmenté et retraçant une foule d'objets bizarres, fleurs, fruits, animaux monstrueux, sont exécutées dans la manière du dernier siècle. On est désolé de voir de si précieux matériaux employés avec autant de mauvais goût. Les moins détestables de ces incrustations sont d'une époque plus reculée. Toujours est-il que l'on a prodigué les porphyres rouges, verts et bruns, les marbres rouges, jaunes et fleuris, les brèches roses, violettes, dorées et œil-de-paon, et une foule d'autres matériaux de prix : albâ-

tres, granits, lumachelles, le tout pour décorer les deux tiers des murailles d'une espèce de marqueterie en style rococo.

La crypte de l'église, soutenue par une forêt de colonnes antiques toutes différentes les unes des autres, renferme les reliques de saint Matthieu, auquel le dôme a été consacré. Ces reliques sont cachées dans une espèce d'autel grillé et cadenassé comme un coffre-fort : en effet, vers les XIIIe et XIVe siècles, les voleurs s'attaquaient de préférence aux reliques, assurés qu'ils étaient de faire d'abord une excellente affaire, et d'être ensuite absous de leur larcin par l'acquéreur de la relique volée.

C'est dans l'une des chapelles latérales de la cathédrale de Salerne qu'est placé le tombeau du fameux Hildebrand, qui vint mourir dans cette ville le 25 mai 1085, après avoir fait brûler une moitié de l'ancienne Rome, c'est-à-dire la partie qui s'étendait de Saint-Jean de Latran au Colisée, par Robert Guiscard. D'excommunié, ce prince était devenu son protecteur : « J'ai aimé la justice, j'ai détesté l'iniquité; voilà pourquoi je meurs dans l'exil. » Telles furent les dernières paroles du fougueux pontife, rappelé un peu tard à la modération. La statue roide et sans expression que l'on a placée debout sur son tombeau est censée prononcer ces mots; elle semble plutôt inquiète de se bien tenir.

Ce tombeau a été restauré comme l'église, mais à

une époque plus reculée, en 1578; ce n'est donc pas un monument du XI[e] siècle, mais du XVI[e]. Ce fut l'archevêque Marsilio Colonna qui dirigea cette restauration et qui fit placer sur l'une des faces du sépulcre l'inscription suivante, curieux monument du plus vivace esprit de parti. Cette inscription nous prouve que, après cinq siècles, les passions qui avaient armé le terrible Hildebrand vivaient encore dans toute leur âpreté :

GREGORIO VII. PONTIFICI OPTIMO MAXIMO
ECCLESIASTICÆ LIBERTATIS VINDICI, ACERRIMO ASSERTORI
CONSTANTISSIMO,
QUI DUM ROMANI PONTIFICIS AUCTORITATEM ADVERSUS
HENRICI PERFIDIAM STRENUE TUERETUR,
SALERNI SANCTE DECUBUIT.
AN. D. MLXXXV. KAL. JUNII.

La cathédrale de Salerne ne renferme que de très-médiocres peintures.

Les aqueducs, qui remontent aussi au temps des Normands, sont au nombre de deux. Leurs lignes légères aboutissent à un petit ravin solitaire situé à l'est de la ville, derrière le château. Là, sans doute, étaient placés les réservoirs. Ces aqueducs allaient prendre les eaux des meilleures sources de la vallée d'Ajello, et les conduisaient dans la ville, aux portes de laquelle leur double ligne se coupe à angles droits. Leur construction est la même que celle de l'aqueduc de la vallée de Vietri; seulement les proportions sont

plus grandes et l'ensemble est plus svelte, s'il se peut. La partie qui traverse la vallée se compose de deux rangs de voûtes ogivales superposées et fort irrégulières. Des pans entiers de ces aqueducs se sont écroulés et n'ont pas été réparés, de sorte qu'ils ne sont plus aujourd'hui d'aucun usage; aussi, à Salerne, les eaux sont-elles généralement fort mauvaises.

En remontant le ravin des aqueducs, dont l'aspect est des plus sauvages, bien que situé à deux pas de la ville, on arrive au pied du rocher sur lequel le château est construit. Ce rocher se détache d'une chaine de petites collines pierreuses et incultes en grande partie; à peine rencontre-t-on quelques maigres oliviers sur les points les moins dénudés. Ce pays a un véritable caractère de Thébaïde, et, par la chaleur africaine qui nous accable, on s'attend à y rencontrer saint Jérôme et son lion. En suivant un sentier à peine tracé dans la roche, le long du mauvais mur qui sert d'enceinte à la ville de ce côté, on arrive à un petit col situé entre le château et la dernière de ces collines, sur laquelle on a construit une grosse tour, espèce d'ouvrage avancé du château. Cette tour, postérieure au château, et dont l'appareil est très-régulier, n'a point été ruinée comme lui; elle ne sert guère, aujourd'hui, qu'à tendre des filets pour prendre des palombes. Le château, saccagé à diverses reprises, n'offre plus qu'un monceau de ruines; ses débris couvrent tout le sommet du rocher et for-

ment, de loin, une décoration des plus pittoresques.

Les conquérants normands, qu'un coup de main rendait maîtres d'une ville importante, cherchaient, avant tout, à s'y fortifier. Dans cette vue, ils élevaient à la hâte, sur un roc voisin, une enceinte flanquée de tours, et ils appelaient cela un château. Le château de Salerne offre, dans ses restes, les traces de la précipitation que l'on a mise à le construire; ses murs ne se composent guère que de moellons noyés dans un ciment grossier. Les fenêtres et les meurtrières ne sont que des trous informes, irrégulièrement percés dans des murs épais. La voûte de la porte principale, encore debout, offre seule quelques intentions d'architecture. Il est vrai que cette voûte, à laquelle on arrive par un pont en maçonnerie, paraît postérieure au reste de l'édifice.

Il est presque impossible de rien démêler de la forme primitive du château au milieu de ces ruines. Les parties du rez-de-chaussée qui ont été préservées servent maintenant d'étables ou d'écuries à une famille de paysans qui s'est bâti une baraque parmi les constructions faisant face à la ville. Une vieille femme colère, que Michel-Ange eût prise pour le modèle d'une de ses Parques; un enfant rachitique qui pleurait et quelques porcs qui grognaient dans une étable, tels étaient, quand je le visitai, les seuls habitants du château de Robert Guiscard et du roi Roger. Quoi qu'il en soit, sa position isolée au

sommet d'un roc élevé de 8 à 900 pieds au-dessus du niveau de la mer, avec la ville couchée à ses pieds, est admirable, et la vue que l'on a de ses ruines est l'une des plus belles qui soient au monde : d'un côté, l'horizon s'étend, par delà les vallées d'Avellino et du Sele, jusqu'aux montagnes de la Calabre ; de l'autre, l'œil embrasse tout le golfe de Salerne, des îles des Sirènes aux campagnes de Pœstum et aux îlots de la pointe de la Licosa.

Salerne, la seconde ville du royaume de Naples, forma, à elle seule, une principauté vers la fin du XI[e] siècle. Son histoire offre quelques particularités dignes de remarque. Salerne est, en effet, la dernière des villes d'Italie qui ait appartenu aux Lombards. En 1075 (et non en 1077, comme le rapporte M. de Sismondi) [1], cinq cent sept ans après l'entrée d'Alboin en Italie, et trois cent un après la défaite du roi Didier par Charlemagne et la prise de Pavie, Robert Guiscard et ses Normands s'emparèrent de cette ville et détrônèrent Gisulfe, qui y régnait et qui fut le dernier des princes lombards.

Ce n'est donc point à tort que les Grecs et les historiens siciliens et napolitains donnent souvent le nom de Lombardie aux duchés de Bénévent et de Salerne, fondés, par Zoton, en 589 ; les Lombards y dominèrent, en effet, deux cent huit ans de plus que dans le nord de l'Italie.

[1] GAUFRID, *Malaterra*, lib. III, cap. II. — *Chronic. Cassin.*, liv. III.

Gisulfe opposa une vigoureuse défense aux forces de Robert Guiscard et des Amalfitains réunis, et cependant les Lombards de Bénévent et de Salerne étaient loin, alors, de ressembler à leurs pères, qui, sous Arichis et Grimoald, avaient su défendre leur indépendance contre Charlemagne, vainqueur du reste de l'Italie. Le climat les avait amollis, ils avaient pris les mœurs des Grecs et des Sarrasins.

Les chroniqueurs du temps nous ont conservé quelques détails curieux sur le siége de Salerne, en 1075. La ville était serrée de si près depuis quatre mois et le port si étroitement bloqué, que les vivres ne tardèrent pas à manquer; bientôt les assiégés furent obligés de se nourrir de la chair des ânes, des chevaux, des chiens et des rats [1]. Un foie de chien se paya jusqu'à 10 tari, un œuf de poule 8 tari, une mesure (*modio*) de grain 44 bizanzi [2]. La famine devint si horrible, que les Salernitains, poussés à bout, indiquèrent au duc Robert Guiscard les côtés faibles de la place, et introduisirent, de nuit, ses soldats dans la ville. Gisulfe, fait prisonnier, implora la clémence du vainqueur, qui lui fit grâce de la vie, et même le laissa libre. Un ennemi ainsi épargné n'é-

[1] Guglielmo Pugliese, *Rer. normann.* lib. III.

[2] Bizanzi ou bizanti était le nom générique de la monnaie d'or des empereurs grecs. Plus tard, ces princes mirent en circulation des bizanzi d'argent correspondant à l'écu romain de la valeur de 10 ules. Voir *Muratori dissert.*, 28.

tait plus redoutable. Gisulfe se réfugia d'abord au mont Cassin, et puis dans la campagne de Rome, où il se mit sous la protection de Grégoire VII, qui ne lui fut pas d'un grand secours, lui-même n'ayant point tardé à devenir le protégé de Robert Guiscard [1].

Gisulfe périssait victime d'une faute commise, par ses prédécesseurs, un siècle auparavant.

Dans l'année 1002 selon quelques chroniqueurs, 1005 selon d'autres, des Amalfitains qui étaient allés faire du commerce sur les côtes de la Syrie ramenèrent dans leurs vaisseaux quarante chevaliers normands qui venaient d'achever le pèlerinage de la terre sainte. Les Amalfitains, précurseurs des Génois et des Pisans, couvraient alors la Méditerranée de leurs flottes, et leurs relations s'étendaient même jusqu'à Babylone. Ils débarquèrent à Salerne ces pèlerins, que le duc Gaimard III accueillit avec courtoisie, leur offrant des vivres frais, l'hospitalité, et leur faisant de son mieux les honneurs de la cité.

Il arriva, sur ces entrefaites, qu'une flotte de Sarrasins vint mouiller devant Salerne, et débarqua une petite armée sur la plage couverte d'herbe qui s'étendait entre la ville et la mer. Là ces aventuriers se mirent à parader à la vue des habitants effrayés, menaçant de saccager leur ville comme ils avaient saccagé Pœs-

[1] PEREGRIN. *in notis ad Chron. Cassin.*, note 19.

tum quarante ans auparavant, si on ne leur payait sur-le-champ un tribut considérable. Les Salernitains effrayés, loin de songer à se défendre, se mirent en devoir d'obéir aux sommations des Arabes, et commencèrent leur collecte de maison en maison. Les Normands, cependant, avaient vu avec indignation les évolutions menaçantes des Sarrasins; braves comme tous leurs compatriotes, ils jurèrent de donner une leçon à ces mécréants qui s'attaquaient à leurs hôtes. Ils demandent à Gaïmard des armes et des chevaux, se font ouvrir les portes de la ville et se précipitent sur les Sarrasins, qui, dans la sécurité la plus complète, se livraient à des divertissements sur la plage. Saisis d'épouvante, ces pillards fuient en désordre vers leurs vaisseaux, laissant le rivage couvert de morts. Leur fuite fut si prompte, qu'ils ne purent même remporter les trésors qu'ils avaient débarqués.

La joie des Salernitains ainsi délivrés se conçoit aisément; la reconnaissance de Gaimard, leur prince, ne connut pas de bornes; il combla de riches présents ses libérateurs, et, malgré ses offres brillantes, n'ayant pu les fixer à sa cour, il fit charger le navire qui devait les reconduire dans leur pays d'étoffes d'or et de soie, de harnais précieux et des fruits les plus délicieux de la contrée : oranges, grenades, dattes et limons. Le navire chargé de ces fruits du Midi, dont les gens du Nord étaient si avides, causa la ruine de

la dynastie lombarde de Salerne; ce fut l'appât qui attira vers le sud de l'Italie ces nombreuses migrations normandes qui, sous la conduite de Drengot et du fils de Tancrède de Hauteville, s'emparèrent de l'héritage des Lombards, firent, en moins d'un siècle, la conquête de la Pouille, des Calabres et de la Sicile, et menacèrent même l'empire de Constantinople.

On fait remonter la fondation du port de Salerne à Jean de Procida, citoyen de Salerne, seigneur do Procida, l'ami de Manfred, et le fameux conspirateur des Vêpres siciliennes. Ce port, qui n'est abrité que d'un seul côté, par une jetée de peu d'étendue, ne peut recevoir des bâtiments de fort tonnage. Il offre si peu de sûreté, que, lorsque le temps est mauvais, les petits bâtiments qui s'y trouvent mouillés, mistics, trabacolos ou tartanes, se font hisser, à l'aide de cabestans, sur la grève, qui est fort belle.

Salerne n'acquiert quelque importance commerciale qu'au moment de sa foire, qui a lieu en septembre. Cette foire y attire un grand concours d'étrangers, et le beau quai qui borde la mer, déjà si animé de tout temps, est alors couvert de boutiques, et d'une foule compacte et affairée. Ce marché met en mouvement toute la ville et fait de chacun de ses habitants autant de spéculateurs; les rez-de-chaussée de chaque maison sont convertis en magasins, et les étages supérieurs en auberges; les îles de l'Adria-

tique, la Sicile, l'Archipel et tous les ports de la Méditerranée, de Marseille à Reggio, ont des représentants à cette foire. Ils viennent échanger leurs denrées, sucres, épiceries, étoffes, quincailleries, contre les soies, l'huile et le vin de Salerne, de Naples et de toute la contrée voisine.

Nous renvoyons les amateurs de poésie populaire à la description qu'a laissée Peresio [1] d'une de ces foires italiennes. C'est le tableau, peint d'après nature, de la foire de Salerne et de toutes les autres.

Mon hôte de Salerne, ancien officier de la garde impériale, établi dans cette ville depuis nombre d'années, me faisait une statistique curieuse des habitués de la foire de Salerne. Dix mille marchands et acheteurs, dix mille curieux et dix mille mendiants s'y réunissent chaque année, me disait-il. Les mendiants sont ceux qui font les meilleures affaires, car ils cumulent : ils mendient et volent. On ne peut s'imaginer ce qu'il se commet de filouteries dans un seul jour de foire. — Mais les tribunaux, la police? lui disais-je. — Bah ! s'il fallait conduire en justice chaque filou maladroit, nos juges n'y suffiraient pas; ici chacun se fait magistrat; on roue de coups le voleur pris en flagrant délit, et tout est dit. — Vous appelez cela de la justice; c'est de l'impunité. — De l'impunité.....; ce serait bien autre chose, si chaque coquin

[1] *Maggio romanesco*, le mât de cocagne romain, imprimé, en 1688, en dialecte romain.

devait attendre son tour; nos juges ont déjà assez à faire avec MM. les commerçants. Les gens de Salerne et des environs sont encore un peu normands, et le lendemain de la foire, s'il s'est fait un millier d'affaires, on peut compter sur cinq cents procès. — Vos tribunaux doivent avoir de la besogne? — Ils périraient à la peine, s'ils voulaient se tenir au courant; mais ils n'y regardent pas de si près, ils ajournent indéfiniment les plaideurs : de cette façon, chacun peut croire qu'il a raison, et, comme, pour la plupart du temps, on plaide pour des bagatelles, chacun est satisfait et finit par tirer de son côté.

La justice, dans le royaume de Naples, ne seraitelle qu'un nom? Sans doute, si, comme on l'a assuré, il est telle affaire importante, dans laquelle l'État est partie, qui ne sera jamais jugée. Une femme accusée devant l'aréopage d'avoir empoisonné son mari avoua son crime. — Oui, je l'ai empoisonné! s'écria-t-elle; mais parce qu'il avait tué le fils que j'avais d'un premier mari! Le tribunal la renvoya à cent ans pour être jugée. Les juges napolitains, à l'aide d'une foule de délais savamment combinés, renvoient souvent à cent ans le prononcé de leurs jugements; mais ce n'est point par le même scrupule de justice; c'est qu'il faudrait condamner l'État.

Mon cicerone français, que quinze années de séjour dans le pays avaient mis bien au fait, n'épargnait pas plus les médecins que les plaideurs et les

gens de loi. Leurs bévues sont souvent incroyables; la plupart sont empiriques et emploient, à tout hasard, les remèdes les plus violents. Tels sont les successeurs de cette fameuse école de Salerne, qui compta au nombre de ses membres tant de personnages illustres, savants, seigneurs et princes. Jean de Procida, qui fut l'un des plus riches seigneurs du royaume, avait étudié à Salerne et exerçait la médecine. Ce que l'on ignore peut-être, c'est qu'il était médecin aussi renommé que conspirateur audacieux. On conserve, dans les archives royales de Naples, une curieuse pétition [1], dans laquelle Gautier Caraccioli supplie le roi Charles II de l'autoriser à entreprendre un voyage en Sicile, pour se faire traiter, par le vieux Jean de Procida, d'une maladie que les médecins napolitains regardent comme incurable. Vingt-deux ans s'étaient déjà écoulés depuis les Vêpres siciliennes, et Jean de Procida, en grande faveur auprès de Frédéric, roi de Trinacrie, devait être alors fort âgé.

Salerne a une école militaire, un séminaire, une maison d'orphelins et un joli théâtre. Le palais de l'Intendance, construit il y a peu d'années, est l'un des plus beaux édifices modernes du royaume de Naples; les immenses couvents groupés sur la colline, au-dessus du château, méritent aussi d'être visités.

[1] Cette pièce porte la date de 1304.

XIX.

PŒSTUM.

Les temples de Pœstum, dont les riches dépouilles ont servi à décorer les monuments de Salerne, sont situés à l'extrémité de l'immense plage qui s'étend de cette dernière ville au petit port de l'Agropoli. Du haut du château de Robert Guiscard, avec une bonne lunette, on pourrait compter leurs colonnes, et cependant on en est séparé par une distance de plus de 20 milles en ligne directe, et de 24 milles par le chemin de la Scaffa. On fait ces 24 milles avec une rapidité merveilleuse, et cela sans changer de chevaux de poste. Ces petits chevaux à demi sauvages qu'on élève dans la maremme, au bord de la mer, et dont on pourrait compter les os, ont des jarrets de fer. En moins de cinq heures et tout d'un trait, ils franchissent la distance qui sépare Salerne des temples, sans paraître échauffés le moins du monde. Il est vrai que la route est entièrement plane et aussi bien entretenue que la plus belle route anglaise.

En quittant Salerne, on laisse sur la droite un petit fortin ou *torrione*, bâti sur un rocher, entre la route et la mer, et l'on s'engage au milieu d'une vaste plaine coupée de haies et semée çà et là de quelques bouquets de gros chênes. Cette plaine est admirablement cultivée; elle est arrosée par plusieurs ruisseaux que l'on traverse sur des ponts nouvellement construits et dont la voûte est toujours fort élevée. Près de chacun de ces ponts modernes, on aperçoit presque toujours l'arc à demi ruiné du pont antique. C'est à ces ruisseaux qu'il faut surtout attribuer la richesse de la plaine que l'on traverse, car la terre légère et sablonneuse qui en compose le sol a besoin d'être arrosée. Cette terre légère est cependant d'une grande fertilité; sur cinq ans, elle n'en reste qu'un en jachère et produit, d'ordinaire, quatre récoltes de grains : deux années de froment, une d'orge, une d'avoine. L'année de jachère est loin encore d'être improductive. Les éteules se couvrent d'une forêt d'asphodèle et de plantain lancéolé qui leur donnent l'apparence de nos prairies artificielles et qui nourrissent de nombreux troupeaux. C'est à ce pays qu'on peut surtout appliquer le vers de Virgile :

Quæque suo viridi semper se gramine vestit.

Aux environs de Salerne, la route traverse plusieurs petits villages : Ancellara, Saint-Léonard, Vi-

cenza, Tavernolo. Les environs de ces villages sont plantés d'ormes et de peupliers de la Caroline. Au delà de ces plantations s'étendent de grandes prairies, et par delà ces prairies et les sables dorés de la plage étincelle la ligne azurée de la mer. Ce pays ressemble, d'une manière frappante, à la Normandie, entre Avranches et le mont Saint-Michel.

Au delà de Battipaglia, le sol, toujours aussi fertile, n'est plus cultivé que par places, et l'on traverse d'immenses landes couvertes de chardons blancs et d'artichauts sauvages. De grands troupeaux de chevaux et de buffles paissent, en liberté, dans ces plaines. Si les arbres étaient moins rares et les eaux plus abondantes, on pourrait se croire dans les Marais Pontins. Cependant la végétation est loin d'être tout à fait nulle, et la route contourne, par places, des petits bois de liéges et de chênes verts.

Tout à coup, au milieu de ces solitudes et au détour de l'un de ces bois, nous aperçûmes des hommes à cheval armés de longs fusils; cinq ou six piétons, également armés, les suivaient, et tous semblaient se diriger vers nous. Cette rencontre dans ce désert n'était rien moins que rassurante. Quelques minutes auparavant, le postillon venait de nous montrer la place où avaient été assassinés, il y a dix ou douze ans, ces deux jeunes époux qui, comme nous, se rendaient à Pœstum. Les yeux attachés sur ce groupe armé, notre postillon, qui n'était pas brave, ralen-

tissait le pas des chevaux et paraissait se consulter, ne sachant, sans doute, s'il devait passer outre ou faire volte-face, lorsque nous vîmes une autre bande, plus nombreuse encore, se montrer à l'angle du bois et s'avancer rapidement vers nous comme la première. A cette vue, le visage de notre postillon s'éclaircit; il se dressa sur son siége comme le cocher d'un char antique, et, faisant claquer son fouet, il poussa ses chevaux de toute leur vitesse, comme s'il eût voulu charger ces bandes suspectes. Parmi tous ces gens armés, notre homme avait reconnu des habits d'uniforme, et ses craintes s'étaient dissipées. Ces vingt et quelques hommes n'étaient que l'avant-garde d'une petite armée que nous rencontrâmes au delà du bois. Cette troupe, composée de la milice de Laurino, d'Altavilla et d'Eboli, et de quelques carabiniers à pied et à cheval, escortait trois lourdes charrettes traînées par des bœufs et soigneusement enveloppées de grands paillassons. Que pouvaient contenir ces charrettes si bien escortées? J'interrogeai mon postillon. — Excellenza, me dit-il avec une singulière expression de convoitise, vous voyez bien, c'est de l'argent! —De l'argent! Et d'où vient cet argent?—C'est l'impôt de la Basilicate; tout cela va à Naples.— Et sous bonne escorte; on dirait un convoi en pays ennemi. — C'est que, voyez-vous, il y a tant d'argent! et là-bas, dans ces montagnes, si peu d'honnêtes gens! — Soyez sûr, reprit-il avec une expression de mys-

tère des plus comiques, et en me montrant les gens de l'escorte, soyez sûr qu'il n'y en a guère plus parmi tous ces chapeaux pointus, et, s'ils ne se faisaient pas peur l'un à l'autre, s'ils osaient, ils feraient comme le chien de Cucciniello, ils laisseraient là le panier et mangeraient le déjeuner. En vérité, il n'y a d'honnêtes, dans le pays, que les gens de Salerne et les forestieri.

A la Scaffa, on traverse le Sele (ancien Silarus) sur un mauvais bac qu'on paye fort cher. C'est une rivière qui rappelle le Tibre à Rome; elle est boueuse et encaissée comme ce fleuve. Un troupeau de buffles, dont on ne voyait que les narines fumantes et les yeux farouches à travers une forêt de ces grands roseaux de 20 pieds de hauteur, comme il en croît en Italie, dans la vase, au bord des eaux, donnait au morne paysage que présentent les rives du fleuve une sorte d'animation sauvage. Quelques-uns de ces animaux étaient plongés dans l'eau bourbeuse jusqu'aux narines; on eût dit des hippopotames au bord d'un fleuve africain.

A quelques milles au-dessus de la Scaffa et au delà du confluent du Sele et de la Calore, de grands bois couvrent la plaine et revêtent les premières pentes du mont Alburno; c'est la forêt de Persano, refuge accoutumé des brigands de la principauté citérieure et la plus belle des chasses royales. Gio le Calabrais est le dernier des brigands de quelque renom qui ait

choisi la forêt de Persano pour théâtre de ses prouesses. Gio était la terreur des habitants d'Eboli et d'Altavilla : il avait commis plusieurs meurtres; mais son audace et son adresse étaient si grandes, que jamais les carabiniers n'avaient pu le saisir. Le chef de la police de Salerne mit alors sa tête à prix, et ce furent trois paysans d'Albanello qui le vendirent. L'un de ces paysans l'avait connu lorsqu'il gardait les troupeaux d'un fermier d'Ogliocastro, et il lui avait plusieurs fois apporté des vivres, que le brigand lui payait généreusement. Du reste, jamais Gio ne buvait de vin et ne mangeait de pain sans en avoir fait préalablement goûter à ceux qui les lui apportaient. Il n'y avait donc pas moyen de l'empoisonner, ni même de mêler des narcotiques à ses aliments. Les habitants d'Albanello jouèrent donc avec lui au plus fin, et voici les moyens qu'ils employèrent pour se rendre maitres de sa personne. Ils firent cacher six carabiniers dans l'une des premières maisons d'Albanello. Gio traversait souvent ce village; mais il était trop prudent pour s'y arrêter. Il aimait de passion le jeu du disque et, quand il était de bonne humeur, il faisait volontiers la partie avec ceux qu'il rencontrait. Nos gens allèrent, ce jour-là, au-devant de lui, tout en jouant, et eurent soin de s'adosser au village. Puis, quand le jeu fut bien en train, l'un d'eux, qui était fort adroit, lança, comme par hasard, le disque dans la cour de la maison où les carabiniers étaient

embusqués. Gio, dans l'ardeur du jeu, se précipita dans cette cour pour ramasser le disque; mais à peine était-il entré, qu'un des paysans poussa brusquement la porte et l'enferma. Tandis que Gio s'efforçait de l'enfoncer, les carabiniers accoururent et se précipitèrent sur lui. Le brigand, en se défendant, en blessa un mortellement; mais il fut contraint de céder au nombre et de se laisser garrotter. Il fut exécuté, à Salerne, un jour de marché.

Au delà du Sele, on fait encore plusieurs milles à travers des plaines incultes, à l'extrémité desquelles on aperçoit, à l'horizon, les temples de Pœstum, dont la masse brune se dessine sur l'azur des montagnes d'Ogliocastro. Peu à peu ces temples grandissent, leurs colonnades se détachent du fond obscur, et l'on reconnait des monuments grecs. Arrivé dans l'enceinte de la ville, j'ai été fort désappointé en voyant que l'on avait choisi cet emplacement pour établir une ferme. Cette ferme et les cabarets construits dans le voisinage des temples nuisent beaucoup au premier effet de ces nobles ruines. Des monuments de ce genre ont surtout besoin de solitude, et les mendiants, aubergistes, custodes, guides, fiévreux, vendeurs de médailles et de terres cuites qui vous entourent et vous assiégent aussitôt que vous avez mis pied à terre vous causent la plus désagréable des distractions. On a beau prendre sur soi et s'armer de

patience, l'acharnement de ces misérables est tel, que bon gré, mal gré il faut lever la canne pour les tenir à distance. Leurs bandes ne cessent de vous escorter et de vous assourdir que lorsqu'ils sont convaincus, par expérience, que vous êtes décidés à leur distribuer en coups de canne le *qualche cosa* qu'ils vous demandent insolemment. Au premier geste menaçant, tous fuient, et aussitôt, comme par prodige, on retrouve la solitude et la liberté.

Délivré enfin, je courus au premier temple, et je fus étonné de la petitesse de ses proportions. Cinq cents personnes ne tiendraient pas dans son enceinte, et ses colonnes, courtes et ramassées, sont si rapprochées, que trois personnes ne pourraient passer de front dans l'entre-colonnement. Ce premier temple était consacré à Cérès. L'ensemble est élégant, quoiqu'un peu lourd. C'est de la force et de la solidité sans beaucoup de majesté, et c'est en cela, surtout, que les édifices de Pœstum diffèrent des monuments romains, qui réunissent à la fois force, solidité et majesté.

Le temple de Neptune, le plus vaste de ces édifices, s'élève au milieu des broussailles, à deux portées de fusil du temple de Cérès; tous deux semblent placés de front. On a comparé le temple de Neptune à celui de Thésée, à Athènes, avec lequel il offre, sans doute, de nombreux points de ressemblance; mais

il n'a pas de *cella* comme ce temple : un second rang de colonnes remplace cette muraille intérieure. Les chapiteaux des colonnes du temple de Pœstum sont aussi moins ornés que les chapiteaux grecs, et ses dimensions moins précises et moins élégantes; ses colonnes diffèrent de diamètre, décroissent trop rapidement de la base au sommet, et les espaces qui les séparent sont inégaux, comme j'ai pu m'en assurer en les mesurant. Ces temples, que l'on fait remonter à une colonie dorienne, ne sont, en réalité, que de curieux monuments de l'art dans son enfance, et il faut être bien enthousiaste pour y découvrir de grandes beautés. Ces lourdes et inégales colonnes, aux cannelures profondes, aux chapiteaux ressemblant plutôt à des meules de moulin qu'à l'élégant chapiteau dorique, — ils ne se composent, en effet, que du tailloir, de l'ove et de l'astragale, sans filets, sans gorge ni listel, — soutenant une frise nue et une architrave dont les triglyphes sont grossièrement sculptés, et dont le fût, sans plinthe, sans base et même sans escape, porte crûment sur le pavé du temple, espèce de socle commun à toute la colonnade; ces colonnes, dis-je, ne sont guère que les commencements de l'art dorique. Il y a donc loin de ces temples de Pœstum aux temples de Thésée et au Parthénon, ces ouvrages du dorique le plus achevé. Ce n'est donc pas à ces monuments les plus remarqua-

bles de l'art grec qu'il faut les comparer, mais plutôt au temple de la Concorde, à Agrigente, ou au *Sisypheum* de Corinthe. Ce dernier édifice était déjà tellement ruiné du temps de Strabon, que ce père de l'archéologie ne peut décider si les colonnes restées debout appartenaient à un temple ou à un palais. L'architecture du temple de la Concorde, du Sisypheum et des temples de Pœstum est absolument semblable : mêmes frises, mêmes chapiteaux, mêmes colonnes ramassées. Ces divers monuments doivent être contemporains. La seule différence est dans la conservation; il ne reste que sept colonnes du Sisypheum, et les temples de la Concorde et de Pœstum sont encore debout tout entiers. Le temple de Neptune est peut-être le mieux conservé de ces édifices. Toutes ses colonnes sont encore à leur place; le massif entablement qu'elles supportent n'a pas même été altéré : sa corniche et sa cymaise sont encore intactes, prêtes à recevoir la charpente du toit, qui seul a été détruit sans laisser de traces. Seulement, en s'effondrant, il a renversé quelques parties de la colonnade intérieure qui le supportait. La basilique est postérieure aux deux temples; il est évident que ses architectes ont copié.

Quand on vient à penser que plus de deux mille six cents ans se sont écoulés depuis que ces édifices ont été élevés dans cette plaine, leur conservation si

parfaite semble tenir du prodige. Il ne reste de la ville qui les entourait que d'informes débris enfouis sous les joncs et les broussailles. Ses énormes murailles n'ont pu même résister à la destruction et se sont renversées en partie, et ces temples, toujours debout, semblent défier encore une longue suite de siècles. Quelle miraculeuse puissance les a préservés? quel équilibre secret les a maintenus debout à travers tant de siècles? Cette puissance, c'est leur pauvreté; cet équilibre, ils le doivent à la forme écrasée de leurs robustes colonnes. Celles-là n'ont pas été construites selon les règles des architectes grecs des grands siècles, encore moins d'après les principes de Vitruve : au lieu de sept diamètres de hauteur que prescrit l'art, c'est à peine si elles en ont cinq; aussi leur assiette est-elle admirable. Comme elles sont ensuite composées de cinq énormes rondelles placées l'une sur l'autre, elles donnent beaucoup moins de prise au mouvement de balancier que les tremblements de terre ont pu leur imprimer que si elles eussent été formées d'une seule pièce. Ajoutez à cela que ces colonnes ne sont point de marbre, mais d'un travertin solide et brut; que leurs rondelles ne sont pas soudées l'une à l'autre par des crampons de fer ou de bronze, que les frontons et les frises des temples ne présentent aucune sculpture, qu'en un mot ils n'offrent rien qui ait pu tenter la cupidité des barbares ou le vandalisme, plus raffiné,

des faiseurs de collections et des antiquaires, et vous aurez l'explication du mystère de leur étonnante conservation.

Le temps qui détruit tout dans son rapide essor
N'a vaincu qu'à demi leurs colonnes hautaines
Qui, comme des guerriers, sont debout sur ces plaines [1].

Cette conservation est, sans nul doute, la première de leurs beautés. Il faut, néanmoins, convenir que ces trois édifices, élevés sur des plates-formes au haut desquelles on arrivait par plusieurs rangs de degrés, et placés, de front, entre la mer et les montagnes, composent un tableau dont l'ensemble, surtout, est frappant. L'antiquité vit, là, moins ornée, moins coquette, mais plus reculée, plus forte et plus imposante qu'à Herculanum ou à Pompéi. La couleur de ces édifices, qui ne sont point déterrés de la veille, est magnifique. C'est le véritable or des siècles qui brille sur leurs massives colonnes. En pénétrant dans l'enceinte de la ville par la porte orientale, le coup d'œil que présentent ces monuments est incomparable. La basilique s'appuie sur le grand temple, l'élégant profil du temple de Cérès se dessine sur le second plan, et derrière ces édifices et entre leurs colonnes massives brille la mer comme un ruban

[1] Ces trois vers nous sont restés dans la mémoire, sans qu'il soit possible de nous rappeler le nom de leur auteur.

d'un bleu vif, bordé par la riche frange des montagnes violettes de Salerne et d'Amalfi; l'île de Caprée, noyée dans une vapeur empourprée, forme le dernier plan de ce sublime paysage, que termine la mer immense.

Abrité du soleil par le mur de la ville, je terminais une rapide esquisse de ce tableau, et, retournant dans le passé, je me représentais les tribus des Pélasges débarquant sur ces rivages que l'oracle de Dodone leur avait indiqués sous le nom de *terre de Saturne;* je les voyais construisant des villes, bâtissant des temples....., quand tout à coup je fus rappelé dans le présent par la voix du *custode* que, tout à l'heure, j'avais éconduit avec les mendiants ses confrères. Armé d'un long fusil, l'imbécile venait me sommer, de par Son Excellence le directeur de l'Académie de Naples, *de respecter les antiquités de Sa Majesté.* Ce manque de respect dont j'étais accusé me semblait un délit si extraordinaire, que je me refusai à croire M. le directeur de l'Académie de Naples coupable de l'avoir imaginé. J'envoyai donc promener mon homme et son fusil, et je continuai; mais, au bout d'une demi-heure, il revint escorté de paysans armés, tant bien que mal, de fourches, de pioches et de bâtons, et, renouvelant sa sommation, il étala devant moi une grosse liasse de permissions bien et dûment signées par le directeur de l'Académie de Naples. Il n'était que trop vrai, ces permissions, accor-

dées à tels et tels touristes anglais, russes ou français, autorisaient ces messieurs à dessiner les monuments de Pœstum. Mon esquisse était terminée; et, cependant, se voir traqué comme une bête fauve sur le sol classique des arts, parce qu'un manant vous a pris en flagrant délit de dessin, me semblait une situation si comique, que j'eus un moment l'idée de la faire durer et de me poser en don Quichotte de l'art. La vue du plus petit pistolet de poche eût suffi pour mettre en fuite ces importuns; néanmoins je résistai à la tentation : une fois maître du terrain, qu'aurais-je fait de ma victoire? Je me contentai donc de donner un dernier coup de pinceau, puis je pliai bagage et je me dirigeai vers le portique du temple de Neptune, toujours suivi par le custode et sa petite armée, qui m'observaient à distance. Arrivé dans le temple, j'y trouvai un troupeau de porcs noirs qui s'abritaient à l'ombre et dont le groin fouillait scrupuleusement les interstices des pierres de la plinthe, qu'ils battaient en brèche en arrachant les racines des plantes qui s'y étaient glissées. Les porcs *ne manquaient sans doute pas de respect pour les antiquités de Sa Majesté* en les dégradant, car le custode les laissait faire. Je fus moins patient, je les chassai à grands coups de canne, au profond étonnement de mon escorte, et je me dirigeai vers la mer et le petit port d'Agropoli.

Que conclure de cette aventure, que le lecteur me pardonnera de lui avoir si minutieusement racontée?

Qu'il y a de par le monde un directeur d'académie qui s'est imaginé qu'on pouvait dégrader un édifice en le dessinant; qu'enfin il en était, sur cette terre artistique de l'Italie, de la faculté de dessiner un monument placé sur une route, en rase campagne, comme d'un droit de chasse qu'on peut interdire à volonté. On croit aimer les arts à Naples, on se fait gloire de les protéger; mais il nous semble que, avec ce bizarre système de permission, ce ne sont pas les artistes que l'on protége, mais les monuments qu'on protége contre les artistes, supposant, sans doute, plus de puissance de destruction à leur crayon qu'à la hache du vandale ou au cimeterre du Sarrasin.

Une petite plaine couverte de joncs et de ronces, et, par places, de buissons de myrtes, d'églantiers en fleur, rejetons dégénérés de ces rosiers de Pœstum qui fleurissaient deux fois l'an, s'étend des murailles de la ville jusqu'à la mer. Cette plaine est arrosée ou plutôt infectée par un ruisseau qui descend des montagnes de Carpaccio, et qui, longeant les murs de la ville, vient se perdre dans les dunes au bord de la mer. Ce ruisseau, qui se divise en une infinité de bras, forme, par places, de petits étangs d'eau fangeuse et croupie, dont les rives fourmillent de reptiles de toute espèce, mais surtout de serpents noirs, très-agiles et d'assez grandes dimensions. J'avais mis pied à terre, et plusieurs fois je vis quelques-uns de ces reptiles, de 4 à 5 pieds de long,

glisser rapidement entre les joncs et les herbages, et se perdre dans le fourré des broussailles. Leur fuite était si rapide, qu'il me fut impossible d'en atteindre un seul. Les balbusards et une espèce d'aigle pêcheur au plumage fauve, fort commun sur toutes ces plages, leur font une guerre acharnée. Je fus témoin d'un combat entre un de ces oiseaux et un serpent qu'il venait de saisir entre ses serres, et je me rappelai ces vers du poëte :

Comme on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre,
Il s'envole, il emporte au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.

. . . .

Il le presse, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre, en expirant, se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie,
Et l'aigle, tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur et plane au haut des cieux.

Homère ne fait point planer l'aigle *au haut des cieux*, il le fait voler vers le soleil, et cependant je ne reconnais pas, à ce dernier et magnifique coup de pinceau, la vérité de touche et la naïveté d'un peintre primitif : loin de voler vers le soleil, l'aigle redescend sur la terre et dévore son ennemi expirant.

La plaine de Pœstum aboutit, du côté de la mer, à des dunes couvertes de grosses touffes de genêts

d'un jaune éclatant. Derrière ces dunes s'allonge, à perte de vue, une magnifique plage d'un sable fin et doré. On a peine à croire qu'un si beau rivage soit l'un des lieux les plus insalubres de la terre. Une grosse tour lombarde, bâtie à l'embouchure de la rivière de Pœstum, est le seul édifice qu'on trouve sur cette plage. Cette vieille tour occupe, sans doute, l'emplacement de l'ancien port de Possidonia, que les sables auront comblé et dont on n'aperçoit plus aucune trace. Les métayers du voisinage ont fait de cette tour une étable et un grenier; une étable au rez-de-chaussée, un grenier à l'étage supérieur. On monte à ce grenier par une échelle placée en dehors de la tour, comme les échelles de moulins à vent. La vue que l'on a de ce point, le seul qui domine toute la plaine, est admirable, et en même temps d'une incroyable tristesse. C'est la solitude des ruines de la campagne de Rome se mêlant aux solitudes sans bornes de l'Océan. D'un côté, en effet, l'œil embrasse toute la plaine de Pœstum à Eboli, cette plaine couverte de landes, de ruines et de forêts; de l'autre, toute l'étendue du golfe de Salerne.

L'Agropoli est une jolie *marine* (on donne ce nom aux petits ports de la côte) située à l'extrémité de la plage de Pœstum, du côté des montagnes d'Ogliocastro, et habitée par une curieuse population de pêcheurs. Quelques savants napolitains, se fondant sur le nom grec de la petite bourgade, lui donnent

une origine pélasgienne. Nous n'avons rien remarqué, dans les usages, dans les mœurs ou dans le langage de ses habitants, qui justifiât cette hypothèse. Je fus seulement témoin, en arrivant sur le port, d'une singulière coutume qui, du reste, m'a-t-on dit, est commune aux habitants de la côte et aux Siciliens. Deux époux, accompagnés d'un grand concours de peuple, sortaient d'une maisonnette où avait eu lieu le repas des noces; des jeunes gens jetaient des poignées de blé sur le chemin des mariés et même sur leurs vêtements, et l'un des conviés, le père du jeune homme, portait devant lui l'os d'un gigot de mouton; de temps en temps, il l'approchait de la bouche du jeune homme, en lui criant à tue-tête : *Rodi quest' osso!* ronge cet os! car tu viens d'en prendre un plus dur à digérer, ajoutait-il en riant. L'origine du premier de ces deux usages peut être antique, et rappelle la coutume des Romains de jeter des noix devant les nouveaux époux; la seconde a tout à fait le caractère d'une bouffonnerie napolitaine.

La plaine inclinée vers la mer, qui sépare Pœstum de l'Agropoli et qui a encore gardé le nom de Champ des Sarrasins (*Campo Saraceno*), car ce fut là que les Sarrasins établirent leur camp, lorsque, en 916 ou 931 (on n'est pas d'accord sur cette date), ils vinrent saccager Pœstum, est couverte, en partie, de broussailles comme les dunes du littoral. Cette plaine fut, à ce qu'assurent les érudits de Salerne, le

théâtre d'un singulier combat entre les habitants de Crotone et ceux de Possidonia ou Pœstum [1], alliés aux Sybarites, leurs ennemis. Les habitants de Possidonia, qui partageaient les goûts des Sybarites et ne pensaient, comme eux, qu'aux plaisirs, imaginaient, chaque jour, de nouveaux divertissements. Les premiers ils avaient inventé des danses dans lesquelles leurs chevaux, habilement dressés, figuraient comme acteurs. Les Crotoniates avaient souvent assisté à ces jeux; quand la guerre commença, ils exercèrent leurs trompettes à répéter les airs de danse des Possidoniens. Le jour de la bataille, lorsque les deux armées furent en présence et que la cavalerie de Pœstum s'ébranla pour charger, les trompettes des Crotoniates sonnèrent toutes à la fois les airs de danse. Aussitôt les chevaux de Pœstum, au lieu d'obéir à leurs cavaliers et de pousser à fond leur charge, se mirent à piaffer et commencèrent un pas de ballet. Les Crotoniates, comme on se l'imagine facilement, ne restèrent pas, cette fois, tranquilles spectateurs de la danse; mais, profitant du désordre qu'une manœuvre si imprévue avait mis dans les rangs de leurs

[1] Oppidum Pœstum, Græcis Possidonia appellatum. (Plin., lib. III, cap. vi.) — Pœstum, capitale de la Lucanie, resta fidèle aux Romains pendant les guerres puniques, et combattit courageusement Annibal. Lors des invasions des barbares, elle échappa, par miracle, à la fureur d'Alaric et des Goths; elle avait encore conservé la plupart de ses monuments, lorsqu'elle fut détruite de fond en comble, par les Sarrasins, au commencement du x[e] siècle.

ennemis, ils fondirent aussitôt sur eux et les taillèrent en pièces jusqu'au dernier.

A l'Agropoli, je trouvai un petit cheval qui descendait, sans aucun doute, des chevaux savants de Pœstum; car, en moins d'une demi-heure, et tout en faisant de véritables tours d'adresse à travers les marécages et les broussailles de la plaine, il me ramena sain et sauf au centre des ruines de cette ville.

Là, mon postillon de Salerne m'attendait avec une singulière impatience; ne me voyant pas revenir, il me croyait victime des brigands ou, tout au moins, la proie d'un serpent. La voiture était prête, les chevaux attelés, et le soleil commençait à baisser; nous partîmes donc sans plus tarder, et, talonné par la double peur des serpents et des voleurs, mon postillon joua si constamment du fouet, que nous franchîmes en moins de quatre heures, et toujours avec les mêmes chevaux, la distance que, le matin, nous avions mis cinq heures à parcourir.

La nuit commençait quand nous entrâmes à Salerne.

XX.

LA COSTIERA ET LE GOLFE D'AMALFI.

Le petit pays d'Amalfi est l'un des plus visités et l'un des moins connus de l'Italie. Chaque année, plusieurs centaines de *touristes* le traversent processionnellement. Partis de quelque ville voisine, de Salerne ou de Sorrente, ils se rendent, en quelques heures, à Amalfi, se logent au couvent des capucins (c'était alors la mode), et jettent à peine un coup d'œil sur la ville, qu'ils trouvent affreuse; les plus jeunes et les plus curieux vont faire une promenade à Atrani et grimpent même jusqu'à Ravello, admirant, pour la forme, les ruines moresques de cette ville singulière; puis nos voyageurs se rembarquent, n'ayant guère vu là : les gens du monde, que des vignes en guirlandes, des oliviers, de blanches maisons perdues dans la verdure sombre des orangers, des grenadiers et des caroubiers; les artistes, que des paysages aux lignes grandioses. Quelques-uns ont appris vaguement qu'ils parcouraient un pays jadis

fameux, mais ils ignorent que cette misérable ville d'Amalfi fut autrefois l'une des plus puissantes cités maritimes de l'Italie; qu'elle dut au caractère aventureux, à l'admirable industrie, aux passions même de ses habitants une splendeur qu'effacèrent seules les magnificences de Pise, de Gênes et de Venise; qu'elle ouvrit la route de l'orient à ces villes rivales; qu'elle eut des comptoirs dans toutes les parties du monde alors connu; qu'elle couvrit la Méditerranée de ses flottes; qu'enfin, lorsque les barbares en armes se partageaient les populations de l'Europe effrayée, la liberté, bannie du reste du monde, trouva un asile au milieu de ces rocs et de ces monts escarpés.

Il y a quatorze siècles qu'Amalfi fut fondée par des Romains fuyant devant l'invasion des barbares, et pendant tout ce temps, même aux xe et xie siècles, époque de sa plus grande prospérité, elle ne communiquait avec Naples et Salerne qu'au moyen de sentiers praticables à dos de mulet. Ce n'est que depuis peu d'années que cette ville a un chemin pour les voitures. En passant par Vietri, la Cava et Nocera, on peut maintenant se rendre d'Amalfi à Naples en une journée; c'était le temps qu'il fallait autrefois aux galères de la république pour aller soutenir ou combattre les Napolitains, tour à tour alliés ou ennemis.

Aujourd'hui les galères d'Amalfi se sont transformées en barques que manœuvrent quatre rameurs et

un timonier. Ces barques, pour peu que le vent les seconde, tiennent bien la mer et marchent rapidement. L'une d'elles avait relâché à Salerne et attendait des passagers pour retourner à Amalfi. Nous fîmes marché avec son patron, rusé compère taillé en Hercule, et, un quart d'heure après avoir doublé la jetée du port de Salerne, nous longions les rochers et la plage de Vietri. Une population nombreuse se pressait autour des bâtiments échoués sur le rivage, étendant des filets, embarquant ou débarquant les denrées du commerce, car Vietri est, à proprement parler, le vrai port de Salerne. On voit encore, au centre de sa marine, les restes d'une grosse tour qui servait à protéger les bâtiments qui s'y arrêtaient contre les barbaresques. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, tous les marins de la plage nous saluèrent par de grands cris, et, pour n'en pas perdre l'habitude, leurs femmes et leurs enfants tendirent les mains du rivage.

Vietri, vue de la mer, présente un admirable coup d'œil. Ses bourgades étagées l'une sur l'autre, et dont quelques-unes semblent collées au front des rochers dont le pied plonge dans les flots; ses maisons blanches auxquelles les reflets soyeux de la mer donnent la transparence de l'albâtre; ses massifs de citronniers, d'orangers et de grenadiers, aux branches chargées de fruits dorés; ses bois d'oliviers, au milieu desquels apparait, d'espace en espace, la cime

arrondie et d'un vert plus vigoureux du caroubier naturalisé sur ces rivages; ses montagnes revêtues, de la base au sommet, de myrtes, d'arbousiers, d'arbustes épineux, et dont les cimes dentelées se dressent vers le ciel avec une sorte de fierté sauvage, tout concourt à former, de ce coin du golfe de Salerne, l'un des plus séduisants et des plus magnifiques paysages qui soient au monde.

La brise de mer s'était levée peu après notre départ et creusait de profondes vallées sur la *plaine azurée*, comme disaient les poëtes il y a deux mille ans, lorsque le golfe de Salerne s'appelait la mer Tyrrhénienne. Notre petite barque descendait gracieusement au fond de ces vallées et remontait légèrement sur leurs pentes; on eût dit un dauphin se jouant au milieu des flots; mais toute cette grâce et cette gaieté ne nous plaisaient guère, et les nausées auraient bientôt succédé à la désagréable ivresse du mal de mer, si nous n'eussions donné ordre à nos rameurs de se rapprocher de la terre. Là nous commençâmes une prudente navigation, pénétrant dans toutes les anses, nous abritant derrière les caps, perdant, sans doute, beaucoup de temps, au grand mécontentement de nos bateliers, mais jouissant de la double satisfaction d'éviter le mal de mer et de pouvoir admirer le paysage dans ses moindres détails.

Toute cette côte, qui s'étend de Vietri au cap du Tombeau, est singulièrement triste; elle présente de



grandes pentes boisées par places, ou des escarpements de roches calcaires couronnés de créneaux et d'obélisques naturels. De distance en distance, ces escarpements sont sillonnés d'étroites et profondes vallées au fond desquelles bouillonnent les eaux noires d'un torrent. A l'embouchure du torrent s'élèvent quelques petites maisons sans toits ou aux terrasses cintrées comme le couvercle d'un tombeau.

Chacune de ces maisons, qu'ombrage un oranger ou un figuier, qu'à leurs dimensions et à leur stature robuste on prendrait pour de grands chênes, sert d'asile à une famille de pêcheurs dont les filets sèchent au soleil, près de la barque échouée sur le sable ou prête à prendre la mer.

Toujours côtoyant, nous arrivâmes bientôt à Cetara, le premier port de la *Costiera*[1] d'Amalfi. C'était l'heure du midi, et sa flottille, composée d'une trentaine de barques de pêcheurs, profitait de la brise de mer pour gagner le large en louvoyant. Ces voiles blanches, que le vent poussait dans la même direction, leur donnant à chacune la même forme triangulaire, éclairées par l'ardent soleil du midi, égayaient toute cette partie du golfe. Ce départ des pêcheurs, leurs cris de joie, les chants qu'ils répétaient en chœur et dont ils se renvoyaient les refrains d'une

[1] On appelle *Costiera* d'Amalfi toute la partie du golfe de Salerne qui s'étend de Cetara à Positano. C'est, à peu de chose près, le territoire de l'ancienne république.

barque à l'autre, donnaient au paysage de Cetara une inexprimable couleur antique. Les souvenirs, il est vrai, aidaient à l'illusion; car devant nous, sur cette pointe élevée d'Erchïa, nos mariniers nous montraient les ruines d'un temple consacré à Hercule, qui a laissé son nom à ce promontoire, et, à notre gauche, les monts de Pœstum et de l'Agropoli fermaient l'horizon de leur barrière azurée.

Cetara, au temps de la république d'Amalfi, était la dernière de ses possessions du côté de Salerne. Aujourd'hui cette petite ville, peuplée de 2,400 habitants, fait partie du district de la Cava. Cetara, du IXe au XIe siècle, fut, à diverses reprises, occupée par les Sarrasins.

Les habitants de Cetara ont gardé quelque chose de leur origine sarrasine; leur visage maigre et olivâtre, leurs bras et leurs jambes couleur de cuivre, leurs chants rudes et gutturaux, l'éclat inaccoutumé de leurs yeux noirs qui brillent, comme des étoiles, sous leur brun capuchon; tout, jusqu'à ce vêtement des pêcheurs, pareil au bernous des Arabes, complète la ressemblance que leurs mœurs rendent encore plus parfaite. Cetara est, en effet, l'un des bourgs les plus mal famés du royaume de Naples après ceux des Calabres. Les riverains du golfe se rappellent encore avec terreur le brigandage et les pirateries qu'exercèrent, en 1799, une poignée d'hommes déterminés fortifiés dans cette petite ma-

rine; les habitants de Salerne et la côte d'Amalfi pouvaient se croire revenus au temps où Barberousse et Sinan-Bassa infestaient leurs parages et faisaient la chasse aux chrétiens dans leur voisinage. Si le châtiment se fit attendre, il fut terrible; cette fois, il était mérité [1].

Cetara a un monastère de frères mineurs et une église paroissiale dédiée à saint Pierre. Dans la muraille de cette église, à gauche de la porte principale, est enclavé un tombeau sur lequel on a gravé en forme d'épitaphe une sorte de narration poétique qui piqua ma curiosité.

Grandonetto Aulisio repose dans cette tombe, disait l'inscription; après avoir parcouru les mers sur son fidèle navire, il rentra, sain et sauf, dans Parthénope et délivra, de la prison de Salerne, le prince Frédéric; la gloire fut sa dernière compagne, etc. [2].

Quel était ce Grandonetto, et à quelle occasion de sa vie l'épitaphe faisait-elle allusion? Voici ce que m'a raconté, à ce sujet, un érudit d'Amalfi :

En 1484, le roi Ferdinand, ayant essuyé une grande défaite dans la plaine de Sarno, au pied du Vésuve, fit la paix avec ses barons soulevés. Le prince de Salerne, Antonello Sanseverino, avait seul refusé

[1] La population mâle de Cetara fut décimée.

[2] Grandeneetus in hàc Aulisius accubat urna,
Nobilis ingenii quem Cava blanda tulit.
Mox fida solers cymba per cerula vexit,
Donec Parthenope reddidit incolumem, etc.

d'acquiescer à cet arrangement. Il donnait pour prétexte à ce refus que les conditions du traité lui paraissaient obscures : « Que le roi envoie à Salerne le prince Frédéric son frère ; il m'expliquera les articles que je n'ai pu comprendre : rien ne s'opposera plus alors à un accommodement entre nous. » Le roi, sans méfiance, envoya donc Frédéric à Salerne. Le jeune prince fut reçu dans cette ville avec les marques du plus grand respect et du plus vif enthousiasme. Il convoqua les barons au palais du prince et se rendit au milieu de leur assemblée. Les portes de la salle n'étaient pas encore refermées derrière lui, qu'Antonello Sanseverino, se levant et s'adressant au prince, lui déclara solennellement, au nom de tous les barons présents, que leur intention était de déposer le roi Ferdinand, son frère, et de le mettre sur le trône, à sa place. « Nos bras, nos armes, nos cœurs sont à vous, ajouta-t-il ; le saint-père est d'accord avec nous : le jour même de votre acceptation, vous recevrez son investiture. » Frédéric aimait son frère, et, ce qui était fort rare à cette époque, il avait autant de désintéressement que de loyauté. Il fut saisi d'horreur à la proposition des barons, refusant avec fermeté et circonspection des offres qu'il déclarait ne pouvoir accepter sans manquer à son devoir ; il fit connaître les propositions du roi, et sortit. Mais Sanseverino et ses complices avaient bien pris leurs mesures. Le prince fut retenu captif dans le palais ; il

avait à choisir entre le trône et la prison; il choisit la prison, et il y languissait depuis vingt jours, s'attendant à être mis à mort par les rebelles, quand Grandonetto Aulisio, patron d'une felouque de Cetara, à l'ancre dans le port de Salerne, et Mariotto Broggi, originaire de la Corse qui avait servi autrefois sous le prince, résolurent de le délivrer. Mariotto Broggi était logé dans la forteresse qui servait de prison à Frédéric; il lui fit passer, par l'un des gardes qu'il avait gagné, un costume de jeune fille; le prince s'en revêtit et descendit dans une cour où Broggi l'attendait. Celui-ci, le prenant gaiement par la main, passa devant les sentinelles, auxquelles il laissait entendre, par des signes mystérieux, qu'il reconduisait son amoureuse, qui était venue le trouver ce soir-là. Il le mena ainsi jusqu'au port où Grandonetto les attendait. Sa felouque mit aussitôt à la voile, et le lendemain, au point du jour, le jeune prince débarquait sur la place du palais de Naples.

En reconnaissance de sa généreuse intervention, le roi Ferdinand créa le capitaine Broggi baron d'Arnesano, dans la province d'Otrante. Quant à Grandonetto, il lui fit de riches présents, et, à sa prière, il accorda à Cetara, son pays, divers priviléges; aussi les habitants de Cetara lui ont-ils élevé le tombeau qu'on remarque à l'entrée de leur église.

Au delà de Cetara et de la petite marine d'Erchia, qui semble cachée sous le grand rocher du temple

d'Hercule, l'aspect de la côte devient horrible. Nulles traces d'habitation, nulle végétation, partout d'immenses rochers nus des formes les plus bizarres, les uns se dressant comme des obélisques de 7 à 800 pieds de hauteur, les autres suspendus dans les airs comme des voûtes d'arcs ruinés sous lesquels un des titans de la Fable eût passé sans courber la tête. La base de ces pyramides et de ces rocs, qui semblent descendre des cieux, s'enfonce perpendiculairement dans la mer. Poussée par les vents d'est et de sud, la vague s'y brise en fureur et les corrode. Les flancs de ces rochers offrent donc, de tous côtés, de bizarres déchirures, des cavernes profondes au fond desquelles pendent de gigantesques stalactites, ou des grottes étroites et tortueuses dont l'ouverture est à demi cachée par les flots. La mer, en s'engouffrant dans ces abîmes, en tire des bruits sourds et singuliers, d'affreux cris pareils aux mugissements de l'ours en fureur; aussi le cap que forment ces rochers a-t-il reçu le nom de *cap de l'Ours*. A l'extrémité de ce promontoire, un long banc de rochers, formant une espèce de cirque, se détache de la masse principale; cette pointe, qui s'avance, au loin, dans les flots, a reçu le nom de *cap du Tombeau*. Les marins de Naples et d'Amalfi ne répètent qu'avec terreur les noms de ces deux caps redoutables; ils vous racontent longuement la fatale histoire de ceux de leurs compagnons que l'*ours* a dévorés ou qui dor-

ment dans le *tombeau*. Ce qui rend ces parages si dangereux, ce sont des bancs de roches sous-marines, qui, à la profondeur de 2 ou 3 brasses, s'allongent, au loin, dans la mer. Malheur à la barque qui, par un jour de tempête, s'est aventurée sur cet écueil !

Lorsque nous traversâmes la Secca del Gaetano, — c'est le nom que les marins donnent à ces brisants, — le temps était magnifique ; la mer, légèrement agitée par la brise, fraîchissait à peine dans le reste du golfe, et cependant notre petit navire ne marchait qu'à travers un banc d'écume que le vent nous soufflait au visage, et qui donnait à notre navigation une agréable apparence de danger. Le bruit des vagues qui s'engouffraient dans ces cavernes et en fermaient l'entrée tantôt retentissait comme un coup de canon parti des entrailles de la montagne, tantôt grondait comme la voix de l'ours irrité. Les cris d'innombrables oiseaux, décrivant de mobiles spirales autour des gigantesques pyramides des rochers, se mêlaient au bruit de la mer. Les voix haletantes et les gestes expressifs de nos rameurs, s'encourageant l'un l'autre à lutter contre les courants qui se croisent autour de ces écueils, complétaient l'intérêt. J'aurais voulu croire au danger ; mais notre vieux timonier, qui, tout en fumant sa pipe et en tenant le gouvernail, sifflait joyeusement l'air de la Campanella, ne me le permettait pas. S'il y eût eu le

moindre indice de péril, au lieu de montrer ce grand sang-froid, notre homme fût tombé à genoux au fond du bateau et eût invoqué avec ferveur saint André, sainte Trophimène ou le grand saint Janvier.

Ce promontoire est célèbre par la victoire que les flottes génoise et française, commandées par Filippino Doria, le neveu du fameux André Doria, remportèrent, lors du siége de Naples par Lautrec, sur la flotte espagnole, qui avait pour amiral le vice-roi don Hugues de Moncade. Hugues savait que Doria, dont la flotte ne se composait que de huit galères et de quelques bâtiments, attendait des renforts de Venise et de France : comme ses forces étaient supérieures, il résolut de surprendre le Génois avant que ces renforts ne lui fussent parvenus. Il embarqua donc, à la pointe de Pausilippe, mille arquebusiers choisis parmi ses vieilles bandes espagnoles, et réunit sur sa flotte, qu'il grossit de petits bâtiments, tous ses meilleurs officiers, espérant ainsi compenser la supériorité des marins génois. Moncade espérait surprendre Doria; mais celui-ci, averti par les intelligences que Lautrec avait dans Naples, avait, de son côté, renforcé ses équipages de trois cents arquebusiers français, et avait donné ordre à Niccolo Lomellino, l'un de ses amiraux, de prendre le large avec trois galères et de se tenir prêt à fondre sur l'ennemi au signal qu'il lui donnerait.

Hugues de Moncade partit, dans la nuit, de la pointe

du Pausilippe; il croyait rencontrer les Génois aux environs de Caprée et les surprendre avant que le soleil ne fût levé. Comme ses galères longeaient les immenses rochers perpendiculaires au sommet desquels se dressent les ruines sinistres du palais de Tibère, on entendit tout à coup une voix sonore et imposante qui retentissait au milieu de ces rochers. Les yeux des marins et des soldats de la flotte s'étaient tournés vers le rivage, cherchant d'où partait cette voix, quand on vit une figure étrange apparaître à l'entrée d'une grotte creusée dans les flancs de la montagne : c'était un ermite, autrefois soldat, qui, après avoir longtemps fait la guerre, s'était consacré à la vie solitaire ; il s'appelait Gonzalve Baretto. A la vue des galères et de l'armée, le vieux soldat avait senti se ranimer son ancienne ardeur; s'avançant sur la pointe d'un rocher penché sur la mer, et d'où sa voix pouvait être entendue de toute la flotte, il commença une exhortation prophétique, engageant ses anciens compagnons à combattre avec courage, et leur promettant la victoire, car, cette nuit même, il avait eu une vision : l'archange Michel lui était apparu et lui avait annoncé que ses compatriotes triompheraient de leurs ennemis; il acheva en bénissant chacune des galères de la flotte à mesure qu'elles défilaient devant son rocher, et rentra dans sa caverne [1].

[1] Des historiens ont prétendu que cette comédie de la bénédiction était convenue avec Moncade.

Cette apparition et l'oracle que le solitaire venait de prononcer enflammèrent tellement le courage des soldats de Moncade, que tous demandèrent le combat à grands cris. L'amiral se hâta donc de cingler vers Amalfi, où l'on apercevait les voiles de la flotte de Doria, qui croisait aux environs du cap du Tombeau. La journée était déjà avancée quand les galères de Moncade vinrent l'assaillir.

Doria laissa arriver l'amiral espagnol jusqu'à portée de sa mousqueterie; il se hâta alors de faire feu le premier. Sa décharge tua quarante hommes sur le navire de Moncade, et, comme le vaisseau génois se trouvait enveloppé de sa propre fumée, il reçut la bordée de l'espagnol sans en éprouver de grands dommages. Moncade, cependant, ne perdit pas courage, il commanda l'abordage; mais les galères de Doria, manœuvrées par d'excellents matelots, l'évitèrent adroitement, et les arquebusiers qui les montaient dirigèrent, du haut des huniers, sur le pont des navires espagnols, le feu le plus meurtrier. Toutefois, deux galères génoises, serrées de près par trois galères impériales, étaient sur le point de se rendre, quand Doria fit à Lomellino le signal convenu. Celui-ci, profitant du vent favorable, fondit sur la flotte de Moncade, et le choc de sa galère, qui s'attaquait au vaisseau amiral, fut si terrible, que le grand mât de ce navire fut brisé du coup. Moncade, blessé au bras droit, restait sur le pont pour exhorter ses

soldats; les Génois l'écrasèrent sous une grêle de pierres et d'artifices qu'ils lancèrent du haut des mâts; il rendit le dernier soupir comme son vaisseau fracassé coulait à fond. La galère que commandait César Fieramosca, un de ses meilleurs officiers, sombra également; toutes les autres furent prises, à l'exception de deux seulement, qui, voyant mal tourner l'affaire, avaient quitté le champ de bataille. Ces deux galères s'étaient réfugiées à Naples; mais le prince d'Orange, qui commandait dans cette ville, ayant fait pendre le capitaine de l'une d'elles, l'autre remit sur-le-champ à la voile et se livra aux Génois. Les Espagnols perdirent dans cette affaire leur amiral et leurs plus braves officiers. En dépit des prédictions de l'ermite de Caprée, la victoire des Français fut complète. Le corps du vice-roi Hugues de Moncade fut retrouvé par des pêcheurs d'Amalfi, qui le déposèrent dans une église de leur ville. Plus tard, ses compatriotes le transportèrent à Valence.

Ce combat du cap du Tombeau se donna le 1er mai 1528, il y a plus de trois siècles de cela; les pêcheurs de la côte assurent que, de temps à autre, la mer rejette encore sur le rivage des débris des galères espagnoles coulées à fond à peu de distance du promontoire.

Quand on a doublé le cap du Tombeau et franchi l'écueil *del Gaëtano*, les grottes creusées dans le roc se multiplient, et la forme des rochers devient plus

extraordinaire. De distance en distance et dans les endroits abordables, de grosses tours carrées, surmontées de créneaux à deux dents et percées de larges mâchicoulis, se dressent fièrement sur des rocs isolés ; la plupart de ces tours furent construites par don Pedro de Tolède, lieutenant de Charles-Quint, lorsque Soliman II et l'immense flotte qui prit Rhodes menaçaient les côtes du royaume de Naples; chacune de ces tours avait une garnison de soldats espagnols payés par les habitants de la côte. Aussitôt qu'un navire barbaresque apparaissait à l'horizon, la tour faisait un signal, la nuit, en allumant un grand feu ; le jour, en tirant un coup de canon; et aussitôt tous les paysans de la côte se fortifiaient dans leurs villages, ou se réfugiaient, avec leurs bestiaux, dans l'intérieur des terres. Ces alarmes continuelles furent une des principales causes de la dépopulation de ces côtes, tous ceux qui n'étaient pas attachés au sol s'étant réfugiés à Naples et dans les villes de l'intérieur.

Au-dessous de ces rochers et de ces tours, on aperçoit de petites *cales* (c'est le nom que l'on donne ici à de petites anses sablonneuses) qui semblent cachées sous les montagnes, au sommet desquelles conduisent de longues et étroites rampes. Au bas de ces rampes est bâtie quelque maisonnette blanche sans toit, ressemblant à un tombeau antique. Devant chaque maisonnette, sur le sable du rivage, sont atta-

chées de petites barques autour desquelles joue toute une famille de pêcheurs. La ligne tourmentée du chemin de Salerne à Amalfi se dessine, dans la montagne, bien au-dessus de ces tours et de ces criques solitaires. Tantôt on le voit descendre près du rivage, tantôt grimper au sommet des rocs les plus élevés, dont il contourne hardiment les cônes nuageux. Sur ce chemin, à quelques milliers de pieds de haut et dans l'infiniment petit, se montrent, de distance en distance, des convois de mulets ou des groupes de piétons qui se rendent d'une ville à l'autre. Ce chemin, auprès duquel la route de la *Corniche* paraîtrait tracée dans la plaine, n'a été ouvert aux voitures qu'en 1841. Amalfi et toutes les bourgades de la côte l'ont attendu quatorze siècles.

De la tour *del Cane,* située sur la dernière pointe du cap de l'Ours, on aperçoit tout le golfe d'Amalfi, que les riches bourgades de Majori, Minori et Atrani semblent enceindre comme une seule ville, et que dominent de hautes montagnes couvertes de villages et de châteaux gothiques debout ou en ruines. Majori, la plus rapprochée de ces bourgades, est située au fond du golfe et à l'embouchure d'une jolie rivière. Majori n'a pas de port; ses pêcheurs échouent leurs barques sur la plage, qui est magnifique, et, quand la tempête menace, ils les traînent à terre à l'aide de cabestans. Au centre des montagnes couvertes d'habitations qui s'élèvent au-dessus de Majori, est placé

le curieux pays de Tramonti ; on appelle ainsi toute la contrée comprise entre les monts Albinio, Chiancolella, Falesio et Mirteto. Ce district semble un morceau des Alpes éclairé par le soleil de l'Italie. Le climat en est délicieux; trois torrents y entretiennent une éternelle fraîcheur, et les mœurs de ses habitants ont quelque chose de pastoral qui les distingue du reste des rudes et avides populations de la côte. Treize hameaux ou casali[1] sont répandus dans la vallée et sur les flancs des collines de Tramonti.

L'antique tour de Chiunzo défendait, du côté du nord, le pays de Tramonti, que protégeait, du côté du sud, le château de Majori. On aperçoit ce château de fort loin en mer; l'aspect en est singulier. Ses murailles, à seize pans, flanquées de tours crénelées à chaque angle, enveloppent toute la colline. Ces murailles et treize de ces tours sont parfaitement conservées; on dirait les remparts d'une ville restés seuls debout quand la ville aurait disparu. Ce château contient de vastes appartements, une chapelle, des arsenaux, des prisons et des écuries pour toute une petite armée. Il fut construit par Raymond Orsino, prince de Salerne, en 1457; Raymond Orsino était grand feudataire du duché d'Amalfi; c'est l'une des plus belles et des plus complètes constructions

[1] Polvica, S. Elia, Paterno, Figlino, Corsano, Cesarano, Lepietre, Capitignano, Campinola, Ponte, Geta, Novella e Pocara. La population de ces bourgades réunies s'élève à environ huit mille habitants.

de ce genre, et l'on a peine à s'expliquer le but de semblables ouvrages dans des lieux déjà inaccessibles.

En 1260, Manfred fit don, à Jean de Procida, du pays de Tramonti, lui accordant le titre de marquis de Tramonti. Le dévouement à la maison de Souabe, dont Procida fit preuve dans la suite, lors de la conspiration des vêpres siciliennes, n'était donc pas tout à fait gratuit.

Quand on vient de passer les horribles rochers des caps de l'*Ours* et du *Tombeau*, l'aspect de Majori et de ses environs est vraiment ravissant. Ses maisons, de construction élégante, qui se composent de voûtes superposées et entretenues avec une propreté tout à fait anglaise, sont perdues au milieu de forêts de vignes, de mûriers, d'orangers, de citronniers, de cédrats et de grenadiers, et d'une foule d'arbres toujours verts et chargés de fruits en tout temps. On dirait une de ces villes créées par l'imagination des poëtes, dont chaque maison est entourée d'un jardin enchanté.

> Rimira in verdi rami i pomi d'auro ;
> E come spieghi nell' ombrosa riva
> Natura ogni sua pompa, ogni tesauro [1].

Majori a, sur toutes les autres villes et les bour-

[1] T. Tasso, cant. I, LI, 62.

gades de la côte, l'avantage d'être construite, en grande partie, dans la plaine, de sorte que ses rues sont plus spacieuses que celles d'Amalfi, d'Atrani, ou même de Salerne. La plupart des jardins de la ville donnent sur la rue principale; une jolie rivière sert de ruisseau à cette belle rue. On traverse ce ruisseau sur plusieurs ponts tout blancs, qui lui donnent l'air d'un canal de Venise. Le bruit, le mouvement des eaux courantes, les exhalaisons balsamiques des jardins, les branches dorées des arbres qui pendent en berceau sur la rue qu'elles ombragent, forment, de cette partie de la ville, une des plus agréables promenades qui soient au monde. C'est là que, le soir, se réunissent tous les oisifs de la côte, amenés par douze ou quinze calèches ou carrosses du pays, condamnés, jusqu'à ce jour (1840), à ne jamais dépasser la distance d'Amalfi à Majori.

La beauté des femmes de Majori est renommée, surtout celle des femmes du peuple; ce sont, comme à la Cava, de fortes et robustes beautés, de véritables Vénus de Milo. Aussi, tandis qu'à l'heure de midi les maris faisaient la sieste, voyions-nous les femmes faire sur la place l'office de portefaix et de manœuvres, chargeant ou déchargeant les barques, portant, sur la tête, des poutres ou d'énormes planches, s'aidant d'une main et s'appuyant, de l'autre, sur un grand bâton. La plupart de ces Vénus sont vêtues en Dianes, le sein nu, les jambes nues, et la robe rele-

vée fort au-dessus des genoux, sans doute pour que l'eau de mer ne mouille pas la jupe.

Minori, situé à 2 milles environ de Majori, dont il n'est séparé que par un petit cap, est un joli bourg de deux mille quatre cents habitants. Au temps de la république d'Amalfi, c'était le plus important de ses arsenaux et de ses chantiers de construction. Les récits des chroniqueurs sont remplis de fables sur la nature de ses premiers habitants. Freccia, ce grave jurisconsulte, se fait l'écho de ces fables : « Forcella, nous dit-il (c'était le nom antique de Minori), cette bourgade dépendante de Ravello, eut, autrefois, pour habitants, des hommes dont la taille dépassait 10 palmes. Leurs forces étaient supérieures à celles des géants, et ils soulevaient les fardeaux les plus considérables. De nos jours, on voit encore, dans l'église Saint-Sébastien, quatre os des pieds et des bras de ces géants[1]. »

Aujourd'hui les habitants de Minori sont revenus à des proportions plus naturelles. Les femmes seules semblent descendre des géants de Freccia : elles sont, s'il est possible, plus fortes et plus robustes encore que celles de Majori, et, à leur exemple, elles se livrent aux travaux les plus pénibles.

Minori, après s'être appelé Forcella, prit le nom

[1] Furcella, Ravellensium villa, homines habuit ex ea genitos, statura proceres, miræ altitudinis palmorum decem, etc. (FRECCIA, *De subfeud.*, p. 73.)

de *Rhegina minor*, comme Majori de *Rhegina major*. Rhegina, à ce que prétendent les érudits, est un dérivé du mot grec ῥήγνυμι (je brise, je romps), et ce nom s'appliquait à la vallée qui brisait la chaîne des montagnes. Les érudits nous expliquent encore comment Rhegina se transforma en *i* et se plaça à la suite des mots *major* et *minor*, qui servaient à qualifier chacune de ses anfractuosités; de là, *Majori* et *Minori*.

La situation de Minori, au pied de la montagne de Ravello, est, peut-être, plus délicieuse encore que celle de Majori; son église contient quelques tableaux remarquables, entre autres une *Résurrection*, d'un maître inconnu, et une fort belle copie du Calvaire, de Marco de Sienne, tableau dont l'original existe à l'église de Saint-Pierre de Naples.

Les jardins de Minori, comme ceux de Majori, abondent en fruits de toute espèce; mais ses habitants s'adonnent surtout à la culture d'une espèce de gros cédrats qu'on appelle ponsiri. Rien de merveilleux comme un bel arbre chargé de ces fruits dont quelques-uns ont la grosseur de la tête. On pourrait croire que les souhaits de l'homme de la Fontaine se sont réalisés, et que les chênes portent des citrouilles. Les ponsiri de Minori sont bien supérieurs à tous les autres cédrats du royaume de Naples; leur dureté et leur suc, d'une exquise acidité, les rendent même préférables aux cédrats de Sicile. Ils ont, sur ces derniers,

l'avantage de pouvoir supporter de longues navigations; aussi en expédie-t-on de grandes quantités à Rome, Livourne, Gênes, Marseille, et même dans l'Orient. Ce sont les ponsiri de Minori que, dans leur paradis, les Turcs font servir aux élus, sur des plats d'argent, par des pages richement vêtus[1].

[1] « Après que les Turcs auront bu et mangé leur saoul dedans ce paradis, alors les pages, ornés de leurs joyaux et de pierres précieuses et anneaux aux bras, mains, jambes et oreilles, viendront aux Turcs, chacun tenant un beau plat à la main, portant un gros citron ou *poncire* dedans, que les Turcs prendront pour odorer et sentir, et soudain que chaque Turc l'aura approché de son nez, il sortira une belle vierge, bien ornée d'accoutremens, qui embrassera le Turc et le Turc elle..... Et, après cinquante ans, Dieu leur dira : O mes serviteurs ! puisque vous avez fait grand' chère en mon paradis, je vous veuille montrer mon visage, etc. » (PIERRE BELON, *Observations de plusieurs singularités*, liv. III, ch. IX, p. 392.)

XXI.

AMALFI.

Plus l'on s'éloigne du cap du Tombeau, plus l'aspect du pays devient ravissant. Il semble que d'un affreux désert on soit passé dans une terre promise. De tous côtés, de beaux bourgs et de jolis villages se groupent sur les pentes des collines ou s'élèvent, en amphithéâtre, jusqu'au sommet des montagnes. Souvent cinq de ces bourgs ou de ces villages sont étagés l'un sur l'autre : Villamena sur Minori, Ravello sur Villamena, Saint-Martino sur Ravello, et enfin Cesarano sur Saint-Martino. Ce dernier village, perdu dans les nuages, auxquels se mêlent les fumées de ses maisons, est bâti sur l'un des pics les plus élevés du mont Cereto ; ses femmes sont renommées pour leur beauté et la facilité de leurs mœurs : c'est un nid d'aigle habité par des houris.

En avant de ces villages, et à l'entrée d'une vallée si étroite et si sombre qu'on la prendrait pour la bouche d'une vaste caverne, on aperçoit Atrani. Ses mai-

sons occupent le fond de ravin ou sont admirablement groupées sur des rochers, des deux côtés de la ville. La plus élevée de ces maisons, à droite du ravin et non loin d'une chapelle collée au rocher, à l'entrée d'une immense grotte, est la maison du fameux Masaniello (Thomas Agnello). Pour un pêcheur, la situation était singulièrement choisie; cette position aérienne et isolée eût mieux convenu aux méditations d'un ermite. Nous doutons fort, cependant, que Mas Agnello, sur son rocher, méditât l'affranchissement de son pays.

Atrani n'est rien autre chose qu'un morceau d'Amalfi, détaché du reste de la ville par un petit cap, sur l'extrémité duquel s'élève une tour en ruines. La belle route d'Amalfi à Majori traverse Atrani sur de hautes et solides voûtes construites en avant du quartier de la ville bâti sur la plage. Ces voûtes s'élèvent à la hauteur du toit des maisons de ce quartier et ont la solidité d'un ouvrage romain. La place publique d'Atrani, qui s'étend sur un petit espace laissé vide derrière ces belles arcades, sert de refuge aux barques quand le siroco souffle et que la mer est menaçante. A l'aide de câbles et de cabestans, les barques et même les petits navires sont traînés sous les voûtes qui portent la route, et de là amarrés sur cette place, qui, en quelques heures, se trouve transformée en port.

Ce port paraît bien misérable, surtout si l'on vient

à penser qu'autrefois Atrani était l'un des principaux bassins d'Amalfi, que là mouillaient de nombreuses galères, et que la mer, à une grande distance, était couverte de jetées et d'ouvrages qui joignaient les deux marines. Ces immenses constructions n'ont pas même laissé de ruines. Minée par la mer, la roche à laquelle elles étaient sans doute appuyées est vive, pleine de cavités formées par le flot qui la corrode, et ne laisse apercevoir aucune trace d'un travail humain. On m'a assuré, cependant, qu'à la hauteur de la tour ruinée qui s'élève sur la pointe du petit cap situé entre Amalfi et Atrani on découvrait, quand la mer était parfaitement calme et à la suite des tempêtes qui en avaient profondément remué le fond, de gros blocs de pierre taillés par la main de l'homme, et comme les restes d'un môle. Pour moi, quelque temps qu'il fît, je n'ai rien pu découvrir de semblable. Amalfi n'ayant jamais eu de port naturel, ces constructions devaient être fort considérables, puisque plus de deux cents galères vinrent quelquefois s'abriter derrière ces jetées, sans compter de nombreuses flottes marchandes. La ville elle-même, avec sa population, qui était encore de 50,000 âmes au commencement du XVIe siècle, c'est-à-dire au temps de sa décadence, couvrait, sans doute, de grands terrains, envahis aujourd'hui par la mer. Ce qui reste maintenant d'Amalfi ne doit pas valoir un dixième de l'ancienne ville, puisque sa population ne dépasse

pas cinq mille habitants. Il est vrai que, au temps de sa prospérité, tout le pays d'Amalfi, du cap de Minerve au port de Cetara, comptait près de cinq cent mille habitants, et qu'aujourd'hui il en renferme à peine trente-deux mille.

Ce n'est que par delà le petit cap d'Amalfi que cette ville apparaît tout entière, mais comme un spectre de ville; ses maisons, dont un grand nombre ressemblent plutôt à des ruines qu'à des habitations, s'étendent, en demi-cercle, de la pointe du cap à mi-hauteur des rochers qui, de l'autre côté du Cannetto, dominent la ville. La haute tour d'une église, surmontée d'un dôme, se montre au-dessus de ces maisons, en avant desquelles s'étendent un bout de quai désert et une petite plage où quelques barques sont échouées. Voilà donc Amalfi, cette souveraine des mers, cette rivale de Venise, cette Tyr du xe siècle! Où sont ses fortes murailles, ses chantiers, ses arsenaux, ses innombrables galères, son industrieuse population? Il n'en reste rien : la ville qui recueillit les Pandectes, qui fonda la législation maritime, qui perfectionna et popularisa l'usage de la boussole, cette ville a tout perdu, tout, jusqu'à sa monnaie, la seule qui, pendant trois siècles, eut cours dans l'Orient; jusqu'à ses couleurs, autrefois si glorieuses, l'étendard pourpre des Romains, ancêtres des Amalfitains, blasonné de la croix blanche au champ noir des chevaliers hospitaliers, cette autre fondation d'Amalfi.

Nous longeâmes toute la ville avant d'arriver à l'endroit où nous devions débarquer ; ce fut l'affaire de quelques minutes pendant lesquelles la vue d'une barque portant plusieurs étrangers fit renaître quelque apparence de vie sur la plage et le quai. Une armée de *facchini*, sortant de petits passages voûtés pratiqués dans la montagne et courant à travers les rochers, venait attendre notre barque les bras nus, les jambes dans l'eau, et poussant des cris féroces, absolument comme s'il se fût agi de repousser la descente d'un corsaire ou de piller des naufragés.

La barque fut à peine échouée, que déjà voyageurs et bagages étaient enlevés et déposés sur la plage. Là nous attendait le gros de la troupe avec des fauteuils à bras que portaient huit hommes ; nous eûmes à opposer une vive résistance pour n'y être pas assis de force et enlevés. C'est que nous avions choisi pour gîte le fameux couvent de capucins, alors supprimé, aujourd'hui rendu aux moines. Ce couvent est bâti sur des rochers, à l'entrée d'une vaste grotte au nord de la ville, et, pour s'y rendre, il s'agissait de gravir à peu près trois fois la hauteur des tours de Notre-Dame.

Une fois arrivés là, nous fûmes, il est vrai, bien payés de nos peines par la singularité du site et par l'admirable vue dont nous jouissions ; mais, avant de se laisser aller au plaisir, il fallait se débarrasser des vingt *faquins* qui avaient porté nos très-modestes ba-

gages, et ce n'était pas une petite affaire. Chacun d'eux réclamait 1 ducat pour sa peine, et beaucoup n'avaient pas même droit à 1 carlin. Je leur jetai une piastre en leur criant : Arrangez-vous. Les bateliers qui venaient de faire le long et difficile trajet de Salerne à Amalfi ne m'avaient pas demandé davantage.

On ne peut se figurer les cris d'horreur qui sortirent du groupe des *facchini* à la vue de la piastre : ils la jetaient à terre, la foulaient aux pieds d'un air superbe ; enfin l'explosion de leur colère ne dura pas moins d'une grande demi-heure, l'aubergiste n'osant pas les mettre à la porte de chez lui. Mais tout à coup une nouvelle barque ayant paru à l'entrée du golfe, ils ramassèrent lestement la piastre tant méprisée et coururent vers le rivage. Quand ils furent dehors, l'aubergiste m'assura que je les avais payés trop cher de moitié.

L'auberge-couvent d'Amalfi est connue de tous les touristes, chacun d'eux y ayant fait, sans aucun doute, son pèlerinage obligé. En 1815, le nombre des frères étant fort réduit, on les réunit à un autre couvent; celui-ci fut abandonné, et un industriel s'établit dans ses bâtiments, qu'il transforma en hôtel, ne touchant pas, toutefois, à la chapelle. Cet hôtel est plus curieux que commode : on a supprimé des cloisons; de deux cellules on fait une chambre où l'on se trouve encore fort à l'étroit; le parloir a été métamorphosé

en petit salon et le réfectoire en salle à manger. De vieilles peintures décorent ses murailles à demi reblanchies. N'étaient nombre de jolies *sœurs* qui viennent s'asseoir aux tables du réfectoire et coucher dans les cellules des pères, on pourrait se croire frère capucin, la chère étant à peu près aussi frugale que par le passé et la propreté, à peu de chose près, la même. Quoi qu'il en soit, l'auberge du couvent des capucins avait alors *la vogue.*

Nous ne devons donc pas en médire, d'autant mieux que, chose qui console de tout, on n'y meurt de faim qu'en excellente compagnie. Toute la pairie anglaise a couché dans ces cellules, toute la noblesse italienne, tout le pêle-mêle des voyageurs français s'y est donné rendez-vous. Pendant les douze jours que nous y vécûmes en retraite, nous y vîmes passer des peintres, des poëtes, des officiers, des diplomates, et M. Rothschild lui-même, vivant de régime et réveillé le matin, dans sa cellule, par une chèvre, sa nourrice.

Chacune de ces cellules n'a que de fort petites fenêtres percées dans d'épaisses murailles. Comme de chacune de ces ouvertures on n'aperçoit d'abord que la mer, on dirait les sabords d'un navire. Une pierre lancée, de ces fenêtres, avec force, alla tomber à 500 ou 600 pieds au-dessous de nous dans la petite anse où nous avions débarqué. Les eaux de cette partie de la mer étaient d'une merveilleuse

transparence : on pouvait compter les coquilles, les mousses, les galets de couleurs brillantes qui en tapissaient le fond. En se penchant un peu en dehors de ces fenêtres, on jouit d'une immense vue : à gauche, on découvre la ville, le port et de hauts rochers couronnés de tours; au centre, les montagnes de Majori, le cap du Tombeau, le cap de Pœstum et les montagnes de la Calabre; sur la droite, la vaste étendue des mers.

Ce couvent, dans le principe, fut une abbaye fondée au temps de la grandeur d'Amalfi; elle florissait au XII[e] siècle, sous le nom d'abbaye de *Saint-Pierre, à Toczolo* ou *Toczolano,* lorsque le cardinal Pierre Capouan y établit un ordre de chanoines réguliers consacrés à Saint-Pierre, et auquel Frédéric II fit don, par un diplôme qui porte la date de 1212 et qui existe dans les archives d'Amalfi, d'une rente de 1,000 taris d'or à prélever sur ses domaines de Tropœa. Cet ordre religieux habita l'abbaye pendant près de trois siècles; mais les 1,000 taris ayant cessé d'être payés, l'abbaye fut délaissée, et ses bâtiments commençaient à se dégrader lorsque, en 1583, les Amalfitains invitèrent le père dom Inigo d'Avalos à y établir quelques-uns des capucins dont il était le général. Ces capucins y séjournèrent jusqu'à la suppression du couvent, en 1815.

La proximité d'une vaste grotte, au fond de laquelle, selon la coutume du temps, ils pouvaient

élever un calvaire, avait, sans doute, engagé les fondateurs de l'abbaye à la placer sur cette pente escarpée de la montagne. Ils retinrent les terres cultivables par des murs, en formèrent des terrasses, et, sur ces terrasses, ils établirent de véritables jardins suspendus, plantés de vignes, d'orangers et de figuiers. La situation des bâtiments du couvent est d'autant plus agréable que, à deux heures de l'après-midi, ils sont abrités du soleil qui se cache derrière les immenses montagnes auxquelles on les a adossés, de sorte que, même dans les journées les plus chaudes de l'été, on y jouit, pendant une bonne partie du jour, de la plus agréable fraîcheur. Les ouvriers arabes, qui bâtirent tant de curieux édifices sur toute cette côte, avaient, sans doute, présidé à la construction de l'abbaye. Le cloître du couvent est tout à fait moresque; sur chacune de ses façades intérieures, de petites colonnes accouplées, en marbre blanc du pays, soutiennent des voûtes ogivales qui s'entrelacent de trois en trois, formant une sorte de broderie réticulaire d'un charmant effet. Au-dessus de la gracieuse colonnade et de ces broderies, s'élèvent de hautes murailles percées, sur chacune de leurs faces, de petites fenêtres en ogives accouplées. La voûte de la porte principale du cloître qui fait face à la grotte, et les fenêtres des murailles à demi ruinées de son antique chapelle, sont aussi en ogive. Une chapelle plus moderne a été ajoutée, il y a un

siècle et demi, aux bâtiments du couvent; cette chapelle est dans le détestable goût de l'époque; aujourd'hui elle est entièrement abandonnée. Le laid calvaire que l'on voit au fond de la grotte, et qui en détruit la beauté, est, sans doute, du même temps. Le Christ, en bois peint, sculpté d'une manière barbare et tout barbouillé de sang, est entouré de saintes femmes et d'anges également en bois peint, agenouillés dans les positions les plus ridicules. Au pied du Christ, on a établi une sorte d'autel sur lequel on officiait autrefois. La voûte de cette grotte est tapissée d'énormes stalactites. Quelques-unes de ces concrétions, de la grosseur du corps et de plusieurs toises de longueur, semblent la queue de monstrueux reptiles, dont la tête serait cachée dans les sombres anfractuosités du rocher.

Après avoir pris possession de ma cellule, je m'empressai de courir à la ville; je me rappelai le passé, et ma curiosité était vivement excitée. Je l'avais déjà traversée, que je la cherchais encore; j'avais suivi d'étroits sentiers, construits sur les corniches du rocher, ne me doutant guère que ce fût là le grand chemin de Naples par Castellamare. J'avais descendu d'abominables escaliers, étagés dans de dégoûtants passages; j'avais franchi des voûtes obscures, traversé une petite place couverte d'un peuple en haillons, sur laquelle s'élevait une église, le seul objet que j'eusse remarqué dans mon excursion. Au delà

de cette place et de cette église, j'avais retrouvé les voûtes, les couloirs, les ruelles sombres et malpropres, et j'étais arrivé au fond du ravin sans avoir aperçu une rue ou entrevu une maison digne de ce nom. Était-ce donc là tout ce qui restait de la magnifique Amalfi? Que sont, auprès d'une semblable dégradation, cet abandon de Venise et cette solitude de Pise dont les voyageurs nous entretiennent? Du moins, ces villes sont encore debout, et l'on peut lire sur les murailles de leurs palais l'histoire de leur ancienne splendeur. Mais que reste-t-il du passé d'Amalfi? Rien au monde. La place où cette ville fut construite n'existe même plus qu'en partie; la mer s'en est emparée; aussi le voyageur, en parcourant l'étroit ravin que remplit la bourgade moderne, se demande-t-il à chaque pas : Où donc, entre ces rochers, a-t-on pu bâtir une ville? où donc ses cinquante mille habitants trouvèrent-ils à se loger?

Au retour, un cicerone qui m'avait épié s'était attaché à moi; il voulait me faire, de vive force, les honneurs de la ville, et signala à mon admiration deux palais bâtis sur le seul bout du quai qui existe encore. Ces palais de la moderne Amalfi seraient, partout ailleurs, des maisons fort ordinaires. L'un a été construit tout récemment et n'est pas encore meublé; l'autre, flanqué, à chaque angle, de tourelles peintes, couvert en faïence peinte, et sur les murailles duquel on a *barbouillé* un ciel, des orangers et des oiseaux,

sert d'auberge aux gens du port. Derrière ces maisons et près de l'embouchure du Cannetto, j'aperçus enfin quelques voûtes antiques ; c'est là, avec quelques substructions portant aujourd'hui des papeteries et des moulins à eau, tout ce qui reste des premiers temps d'Amalfi.

La cathédrale, que l'on m'avait beaucoup vantée, est loin de mériter sa réputation. C'est un édifice bizarre qui n'a pas même le mérite de l'antiquité, ayant été réparé et restauré nombre de fois depuis sa fondation, et en dernier lieu au commencement du XVIII[e] siècle, lorsque l'archevêque d'Amalfi, Michel Bologna, le fit rebâtir presque entièrement. Il faut excepter la façade et les portes de bronze, qui sont vraiment curieuses, ayant seules échappé à la transformation de l'édifice. On arrive à cette façade par un grand escalier qui règne sur toute la largeur de l'édifice et qui atteint presque à la moitié de sa hauteur. L'église est placée sur une plate-forme élevée, à laquelle cet escalier conduit, comme un temple grec sur son stylobate. La façade est dans le goût moresque ; elle se compose d'un vestibule couvert, soutenu par un grand nombre de colonnes de marbre de divers caractères, et dont les chapiteaux sont tous différents : quelques-unes de ces colonnes sont antiques. Des ogives entrelacées comme les ogives du cloître des Capucins reposent sur ces chapiteaux. Les nervures de ces ogives sont peintes en bois et se

détachent comme une dentelle noire sur la muraille blanche. Quatre portes ouvrent sur le vestibule placé derrière cette colonnade et conduisent à autant de nefs dont les voûtes reposent sur des piliers de marbre. Les battauts de la porte principale sont en bronze; ils ont été travaillés en Grèce et portent la date du xe siècle : l'inscription suivante nous apprend que Pantaleone, de la famille de Mauro de Maurone, consul de la république, a fait faire cet ouvrage pour le salut de son âme :

Hoc opus fieri jussit pro redemptione animæ suæ Pantaleo Filii Mauri de Pantaleone de Mauro de Maurone comite [1].

Ces portes, d'un travail estimé, ont servi de modèle à celles de l'église du mont Cassin, comme nous l'apprend la chronique d'Aimon : « Didier, nous dit-il, étant venu à Amalfi, en 1062, pour acheter les étoffes de soie dont il voulait faire présent à l'empereur d'Allemagne, Henri IV vit les portes de son église épiscopale, et fut si enchanté de la manière dont elles étaient travaillées, qu'il envoya sur-le-champ à Constantinople la mesure des portes de l'église vieille, où il eut soin qu'on les fît parfaitement belles [2]. »

[1] Un peu au-dessus de cette inscription, on lit ces ligues rimées :
Hoc opus Andreæ memori consistit
Effectus Pantaleonis bis honore auctoris studiis
Ut pro gestis succedat gratia culpis.

[2] Aimon., *Chron. Cassin.*, lib. III, cap. xix.

Le plan de l'église dessine une croix grecque. La nef du milieu est portée par dix-huit piliers de marbre. Le pavé est également en marbre, et l'autel principal est orné de colonnes de marbre antique et de riches incrustations. L'église renferme quelques morceaux uniques assez curieux : une superbe conque de porphyre qui sert de baptistère, et deux sarcophages, dont l'un, de travail grec, représente l'*Enlèvement de Proserpine,* l'autre les *Noces de Thétis et de Pélée*. Ce dernier n'est qu'une répétition plus détaillée de deux sarcophages du même genre qu'on voit à Rome, au palais Mattei, et que Winckelmann a décrits [1].

On descend à la crypte par un double escalier de marbre; cette crypte, ornée de marbres curieux et d'une statue colossale de saint André en bronze, a été refaite comme le reste de l'édifice. Autrefois cette église souterraine n'était éclairée que par les lampes qui brûlaient sans cesse devant la châsse où est renfermé le corps de saint André, patron de la ville, et auquel la cathédrale est consacrée. Le corps de saint André fut transporté, de Constantinople à Amalfi, dans les premières années du XIII[e] siècle (1207), par le cardinal Capouan, qui le déroba sans façon à l'église des Saints-Apôtres, où il reposait depuis l'an 353, avec saint Luc, saint Timothée, et beau-

[1] *Monum. antichi inediti*, part. II, sez. II, cap. I, n° 110.

coup d'autres saints du second ordre. Débarquée mystérieusement à Amalfi, cette relique fut ensuite déposée, en grande pompe, dans un cercueil d'argent massif.

Le premier moment de ferveur était passé, et saint André n'était plus, pour les Amalfitains, qu'un saint comme un autre, lorsque, en 1304, le 20 novembre, un vieillard qui faisait ses dévotions devant la châsse du saint poussa un grand cri; il était arrivé infirme et se trouvait guéri; il racontait que, ayant vu découler de cette châsse une huile qui avait l'odeur du nectar, il s'en était frotté en invoquant le saint, et que le miracle avait eu lieu. Cette nouvelle se répandit aussitôt dans la ville, où elle ranima l'enthousiasme expirant. Dès ce jour, Amalfi eut, comme Naples, son miracle permanent; car, depuis la découverte du vieillard, la *manne*[1] d'Amalfi ne cessa de découler des os du saint et de guérir ceux qui avaient la foi, au grand préjudice, sans doute, des docteurs de la faculté de Salerne.

[1] Vide in Sembianza placida tranquilla
Il divo, che di manna Amalfi instilla.
T. Tasso, lib. II, st. 82.

La citation suivante peut donner idée de la façon dont les écrivains du pays entendaient encore ce miracle en 1836 :

« Ecco un epoca fortunata ad indelebile negli annali Amalfitani. Mentre un Gioja colla scoverta della Bussola disserra al, mondo intero l'ampio varco de' mari; contemporaneamente il nostro prottettore S. Andrea, disvela dal suo tabernacolo il sacro ed incoruttibile liquore della

A en juger par la liste que j'ai sous les yeux, Amalfi, au temps de sa grandeur, avait au moins autant d'églises qu'elle compte aujourd'hui de maisons. La plupart de ces églises sont détruites, et il n'en reste pas de traces. Beaucoup sont abandonnées, et un très-petit nombre est encore consacré au culte.

A droite de cette cathédrale et sur le même plan que sa façade, dont elle n'est séparée que par un étroit intervalle, s'élève la tour du Campanile, dont la construction remonte au XIII[e] siècle [1] (1276). Cette tour est d'une architecture assez singulière; ainsi le dernier étage, qui est de forme circulaire, tandis que le reste de la tour est carré, est entouré de colonnettes portant une coupole avec tambour et lanterne. Dans le petit espace compris entre cette tour, l'église et la montagne, était placé le *Campo Santo* d'Amalfi, vulgairement appelé le *Paradis;* c'était là que ses plus illustres citoyens étaient inhumés. Aujourd'hui ce cimetière est abandonné, et, sans aucun doute, il

manna, cotanto prodigioso nel sanare i languori. » (MATTEO CAMERA, *Descrizione antica e moderna d'Amalfa.*) — L'auteur de cette compilation est inspecteur des fouilles et des antiquités de la province de Salerne; cet ouvrage, écrit sans grande méthode et sans critique, et dont cette singulière citation peut faire connaître l'esprit, contient néanmoins de curieux renseignements et ne nous a pas été inutile.

[1] On lit, sur la façade occidentale de cette tour, l'inscription suivante : « Anno Dom. 1276. D. Philippus Augustariccius præsul et civis Amalphitanus, hoc campanile et magnam campanam fieri fecit. »



a été dépouillé dans des temps plus reculés, car on n'y voit plus un seul des sarcophages, une seule des pierres tumulaires sous lesquels dix générations reposaient. Il ne reste de ce cimetière que son cloître, orné de colonnettes accouplées.

On m'avait assuré, à Naples, que Flavio Gioja, le prétendu inventeur de la boussole, *Gioja della nautica,* comme disent avec orgueil les Amalfitains, avait un tombeau dans ce cimetière. Flavio Gioja n'a pas été plus favorisé que ses compatriotes illustres. Si son tombeau exista autrefois dans le Campo Santo d'Amalfi, il n'en reste pas de traces aujourd'hui ; nul fragment de marbre, nulle pierre, nulle inscription ne portent son nom : aussi quelques esprits sceptiques ont-ils mis en doute son existence.

Flavio Gioja exista-t-il réellement? Quelle était sa profession? Que sait-on de son caractère? Fut-il, en effet, l'inventeur de la boussole? Fit-il cette découverte à la suite de longues recherches ou par l'effet du hasard? Avant de me rendre à Amalfi, je m'étais proposé de résoudre ces différentes questions, et j'avoue que, après plusieurs jours de recherches, je n'ai pu trouver de solution satisfaisante à aucune d'elles. La seule preuve qu'on ait de l'existence de Flavio Gioja, c'est une sorte de notoriété historique ou plutôt poétique. Mais comment, à l'appui de cette notoriété, n'existe-t-il, dans les archives du pays ou dans les chroniques du temps, aucune pièce de va-

leur ? car cet acte de décès du moine Domenico da Muro, signé de la sœur Angiola Gioja, dite *la Flaviana,* prouverait seulement qu'il a existé à Amalfi une famille de ce nom ; mais il ne prouverait pas l'existence de Flavio Gioja.

Admettons que Flavio Gioja a existé. Quand fit-il sa découverte et comment la fit-il ? Tous les écrivains du temps gardent, à ce sujet, le silence le plus complet. On fixe l'année 1302 comme celle de cette découverte ; mais on ne cite aucune autorité à l'appui de cette date, qui ne peut donc être considérée comme certaine : aussi les incrédules ont-ils eu beau jeu, et chaque peuple a-t-il pu, sans trop de présomption, revendiquer l'honneur de cette invention. Les Anglais ont dit : Boussole ou *bussola* vient de notre mot *box,* qui veut dire boîte ; donc nous sommes les inventeurs. — Nullement, répliquent les Allemands ; la rose des vents de la boussole porte des dénominations allemandes : c'est donc l'Allemagne qui a fait cette découverte. — Les Français, comme on le pense, ne sont pas restés en arrière, et, nous l'avouerons, leurs raisons nous paraissent les meilleures. Ces raisons sont de divers genres. Ils citent d'abord ces vers de Guyot de Provins, tirés d'un manuscrit qui porte la date de 1180 [1] (date antérieure de cent

[1] Guyot de Provins se trouvait, en 1181, à la cour de l'empereur Frédéric, à Mayence.

vingt-deux ans, par conséquent, à celle des Amalfitains) :

> Icelle étoile (la polaire) ne se muet
> Un art font que mentir ne puet
> Par vertu de la marinette
> Une pierre laide, et noirette
> Ou li fer volontiers se joint, etc.

Ils ajoutent que toutes les nations semblent d'accord pour faire honneur aux Français de l'invention de la boussole, toutes ayant mis la fleur de lis sur la rose au point nord, et l'on sait que, pendant des siècles, la fleur de lis fut le symbole de la nation française.

A cette dernière raison, les Amalfitains répondent que le lis se traduit, en italien, par *Giglio*, que *Giglio* et *Gioja*, c'est absolument la même chose, et que, par une sorte de rébus héraldique fort en usage autrefois, au lieu du nom écrit de l'inventeur, on a mis sur la rose des vents une fleur de lis, sorte de traduction figurée du mot. L'explication nous paraît un peu forcée. Quant aux vers de Guyot de Provins, ils les regardent comme fort peu concluants; ils prouvent seulement, disent-ils, que les Français connaissaient la propriété qu'avait la pierre d'aimant de se tourner du côté de l'étoile polaire, mais nullement qu'ils aient pu s'en servir en mer. Mais alors pourquoi appelaient-ils *marinette* cette pierre qui se tournait vers l'étoile polaire? La marinette

était, sans aucun doute, le nom de la boussole [1].

Convenons-en, les Amalfitains n'ont aucune pièce aussi concluante à apporter à l'appui de leurs prétentions; car ces vers du Panormita, qu'ils citent à tout propos :

> Prima dedit nautis usum magnetis Amalphis
> Vexillum solymis, militiæque typum;

ces vers n'ont été écrits que dans le cours du xv[e] siècle, près de cent cinquante ans après l'époque fixée comme celle de l'invention par Gioja. Ce n'est donc là qu'une de ces preuves de notoriété poétique dont nous parlions tout à l'heure.

On conçoit facilement qu'on veuille s'attribuer le mérite d'une invention qui a fait découvrir un monde nouveau et une moitié de l'ancien monde. Nous venons de prouver que les Français peuvent, avec quelque fondement, en revendiquer l'honneur. Nous ne chercherons cependant pas à ravir toute gloire aux Amalfitains, et nous conviendrons que, d'après le consentement unanime des peuples européens, ou, pour mieux dire, des historiens et des poëtes de ces peuples, s'ils n'inventèrent pas la boussole, du

[1] On lit cette description de la marinette dans un vieil ouvrage du commencement du xvi[e] siècle, sans nom d'auteur. « La *marinette* fait connaître qu'on faisait nager l'aimant dessus le liége dans l'eau, pour lui donner la facilité de se tourner vers le nord. » (*L'art de naviguer*, page 87.)

moins ils la perfectionnèrent. Nous ajouterons qu'il est fort probable qu'on doit attribuer ce perfectionnement, qui popularisa l'invention en facilitant son application, à un certain Flavio Gioja, dont aujourd'hui rien ne prouve plus l'existence, et auquel les Amalfitains, ne fût-ce que par amour-propre national, auraient bien dû élever un monument.

Les aventuriers réfugiés, vers le VIe siècle, dans les montagnes du voisinage, et qui, plus tard, s'établissant sur la plage, fondèrent Amalfi, se prétendaient issus des Romains; ils ne crurent pas, cependant, déroger en s'adonnant au commerce, et ce fut là le principe de la fortune de leur ville. Leurs descendants ont gardé quelque chose de cet esprit industrieux. C'est encore l'une des populations les plus actives du royaume de Naples et celle qui fournit peut-être les meilleurs marins, mais aussi elle est affligée, plus qu'une autre, des deux vices qui dégradent le peuple napolitain : la mendicité et le vol. Mendier et prendre est en quelque sorte un besoin pour un grand quart des habitants de la côte, et ce n'est souvent ni par cupidité ni par nécessité qu'ils mendient ou qu'ils volent, mais tout simplement par instinct ou plutôt par habitude. Cette habitude est si forte chez eux, qu'ils continuent à mendier quand ils sont dans l'aisance, et qu'ils volent des objets qui, pour eux, sont sans valeur et dont jamais ils ne pourront tirer parti. Des femmes du peuple, qui pa-

raissent au-dessus du besoin, vêtues même avec élégance et propreté, nous ont souvent barré le chemin en nous montrant l'enfant qu'elles portaient et en s'écriant d'une voix lamentable : *Date qualche cosa a questo poverino!* Dans les montagnes, aux environs de la ville, si nous nous arrêtions pour dessiner, aussitôt des curieux accouraient tendant la main : si par hasard, absorbé par le travail, nous avions un moment de distraction et cessions d'être sur nos gardes, canifs, crayons, pinceaux disparaissaient comme par enchantement. Un peintre napolitain nous assurait que ces hardis filous avaient été jusqu'à ôter les vis et les charnières d'une boîte de peinture que, dans son sommeil, il avait oubliée près de lui. Il y a plus, on nous a raconté que des voyageurs qui s'étaient endormis dans la montagne s'étaient réveillés sans bottes ou avec un habit transformé en veste ronde, les pans et les poches en ayant été enlevés. On voit que la côte d'Amalfi pourrait, à assez juste titre, être nommée *la côte des Larrons.*

La mendicité de ces drôles prend les formes les plus détournées et les plus amusantes. Leur ténacité vous révolte, et vous êtes étonné de céder et de donner à l'homme que tout à l'heure vous auriez volontiers battu. Ils vous suivront 3 milles avec une orange ou une grenade à la main; il faut la prendre et la payer, autrement ils ne vous quitteraient pas du

jour et ne vous laisseraient pas un moment de solitude et de liberté. Si vous portez un livre ou un calepin, trois ou quatre grands gaillards viendront à vous et vous l'enlèveront de force. Vous croyez avoir affaire à des bandits, nullement; ce sont des *obligeants* qui tantôt réclameront leur salaire. D'autres fois, une troupe de jeunes gens et de jeunes filles vous entourent, amenant un pauvre muet, ou un aveugle dont ils vous peignent la misère et les infirmités de la façon la plus déchirante : vous vous laissez attendrir, vous donnez quelque petite monnaie; aussitôt le muet recouvre la parole, l'aveugle voit, et toute la bande se sauve en riant.

Le petit nombre de gens comme il faut du pays sont affligés et comme honteux de ces habitudes qu'ils tentent vainement d'extirper : les idées rétrogrades, ou, si l'on aime mieux, la politique d'un clergé puissant, l'absence d'esprit public, et par-dessus tout l'égoïsme de ceux qui sont dans l'aisance, rendent toute réforme impossible.

Le cinquième de la population d'Amalfi se compose de *facchini ;* c'est une autre espèce de mendiants; on pourrait les définir des mendiants qui travaillent. Ils ne manquent pas de besogne dans un pays où tout, jusqu'à l'homme, doit être transporté par eux. Le chemin d'Amalfi à Majori est, comme nous l'avons vu, la seule route du pays ouverte aux voitures; les autres chemins ne sont que des sentiers de mon-

tagne formés, la plupart du temps, d'escaliers superposés, de sorte que, pour se rendre d'un point à un autre, on a souvent trois ou quatre mille marches à monter. Les ânes et les mulets sont assez bien dressés à les gravir sans trébucher, et par conséquent sans danger pour le voyageur. Lorsqu'il s'agit de descendre, c'est autre chose ; l'animal a le pied sûr et ne bronche pas, mais ses sabots de derrière se trouvent, la plupart du temps, au niveau de ses oreilles. Il faut mettre forcément pied à terre, si l'on ne veut pas passer par-dessus le cou de la bête et rouler dans les précipices ; on a donc cherché un autre mode de transport, et la *portantine* a remplacé l'âne et le mulet. La portantine n'est autre chose qu'un grossier palanquin que portent quatre hommes ; les gens riches des bourgades de la montagne ont leurs porteurs ; les autres en louent, et ce sont les *faquins* qui sont employés à cet ouvrage. Dans l'été, lors du passage des voyageurs, les faquins d'Amalfi doivent faire fortune ; dans ces sentiers impraticables, les voyageurs se voient, en effet, contraints, les femmes surtout, de cheminer à la chinoise ou plutôt à la romaine, car la portantine d'Amalfi n'est peut-être que l'ancienne litière romaine transformée ou continuée.

Chacune de ces caravanes de voyageurs forme, au milieu de la montagne, un tableau des plus singuliers. Tandis qu'un gros chanoine passe lestement sur les épaules de ses deux porteurs, vous voyez la

moitié de la population du pays réunie autour de la portantine de quelque frêle Anglaise, se disputant chaque brancard et paraissant plier sous le fardeau. C'est encore là une sorte de mendicité déguisée; l'étrangère ou ses cavaliers auront négligé de faire leurs conditions au départ et de limiter le nombre des porteurs; au retour, il faudra payer toute cette population ou soutenir un combat.

Le Cannetto, ce torrent qui prend sa source au pied du mont Cereto et que les historiens d'Amalfi ont décoré du nom de fleuve, n'est guère plus large que la rivière des Gobelins. Mais, dans un cours de moins de 2 lieues, il fait tourner de nombreuses usines dont quelques-unes ne sont pas sans importance; ce sont des manufactures de papier, de fer ou de savon. Ces papeteries sont au nombre de seize, et fabriquent des quantités considérables de papier de qualité très-secondaire, il est vrai. La principale industrie du pays, c'est la fabrication des macaronis et de diverses pâtes, les plus estimées du royaume de Naples. Ces usines réunies emploient un nombre d'ouvriers qui n'est pas déterminé, mais dont le salaire, chaque semaine, n'est pas inférieur à 1,000 ducats. Ces forges et ces papeteries se groupent d'une manière fort pittoresque au fond du ravin, jetant leurs ponts et leurs bâtiments d'une rive à l'autre du torrent. Ces bâtiments et la vallée sont dominés, de tous les côtés, par des rochers d'une hauteur ini-

maginable ; du sommet de ces rochers au fond du ravin sont tendus d'énormes câbles le long desquels descendent de grosses fascines pareilles à de grands oiseaux qui se précipiteraient dans le vallon ; c'est un moyen de transport rapide, économique et très en usage dans le pays. Les bois de toutes les pentes supérieures des montagnes sont amenés de cette façon dans les vallées, d'où les mulets et les femmes les transportent au rivage.

Cinq villages ou casali dépendent aujourd'hui d'Amalfi, dont toute la côte relevait autrefois. Ce sont les villages de Pogerola, de Pastina, Lone, Vettica-Minore et Tovere ; tous les cinq sont situés sur la rive droite du Cannetto, les uns sur le sommet de la montagne, les autres au bord de la mer.

XXII.

HISTOIRE D'AMALFI.

I.

LES PRÉTEURS GRECS. — LES CONSULS.

Amalfi se glorifie de son origine romaine, qui paraît prouvée. Outre ces nombreuses inscriptions, ces sarcophages et ces urnes funéraires antiques qu'on trouve dans chaque église et dont le plus grand nombre n'a pu être apporté du dehors, les noms des anciennes familles du pays sont romains la plupart. Vous retrouvez là les Crispo, les Rustico, les Marino, les Musco, les Orso, les Lupo, etc., etc. Les chroniques contiennent, d'ailleurs, des détails circonstanciés au sujet de cette origine, et, ce qui nous semble la meilleure des preuves, ces chroniques sont d'accord. Vers le milieu du IVe siècle, nous racontent-elles, beaucoup de nobles familles romaines quittèrent l'Italie pour s'établir dans la métropole

que Constantin venait de fonder. Le désir du changement, le besoin de la faveur, la mode enfin, décidaient ces migrations. Dans l'année 339, cinq navires, chargés de ces émigrés volontaires, et portant toute leur fortune, avaient quitté Ravenne et voguaient vers Constantinople, quand, à la hauteur de Tarente, ils furent assaillis par une terrible tempête qui les repoussa dans la mer d'Adria et les jeta sur les côtes de la Dalmatie, près de Raguse. Les habitants du pays les accueillirent avec l'humanité qu'on doit à des naufragés. Le respect que ces peuples portaient encore au nom romain les engagea même à leur offrir des terres où ils pourraient s'établir; mais bientôt, les trouvant trop nombreux, ils les craignirent; les voyant riches, ils les envièrent; ils firent plus, ils conspirèrent la perte de leurs hôtes.

Les Romains, contraints de se rembarquer, furent poussés par une nouvelle tempête sur les côtes de la Lucanie, aux environs du cap Palinure, non loin de Pœstum. Là, ils descendirent à l'embouchure du petit fleuve Molfa ou Melfi [1], et fondèrent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de ce fleuve. Leur séjour dans cette ville fut encore de courte durée. Les barbares avaient envahi l'Italie; les villes situées aux

[1] Et non à Melphi, dans la Pouille, comme l'ont avancé quelques auteurs, entre autres M. de Sismondi. Melphi, dans la Pouille, est situé à 40 milles du cap Palinure, dans l'intérieur des terres. De plus, cette ville n'a été fondée qu'en 937.

bords des fleuves et dans les plaines étaient exposées à leurs déprédations; la plupart des colons de Melfi désertèrent donc leur ville, qui ne tarda pas à être ruinée de fond en comble. On voit encore au midi du village de Molpha, construit sur l'emplacement de la ville antique, une vaste grotte, appelée *la grotta delle Ossa*, où sont entassés des monceaux d'ossements humains pétrifiés. Les gens du pays racontent que ce sont les ossements des habitants de Melfi qui ne s'étaient pas retirés à temps devant les barbares. Orose, qui écrivait cinquante ans après la prise de Rome par Alaric, prétend que ces ossements appartenaient aux naufragés d'une flotte romaine qui, vers la fin de la république, s'était perdue dans ces parages à son retour de l'Afrique[1].

En quittant Melfi, la colonie romaine s'était réfugiée à Eboli; mais cette ville, quoique protégée par une double chaine de montagnes, n'était pas encore à l'abri des incursions des barbares; il fallait donc trouver un autre asile[2].

Vers le centre de l'échancrure que forme le golfe de Salerne, au fond d'une petite baie comprise entre le cap du Tombeau et le promontoire de la Conque,

[1] P. Orose, lib. IV, cap. IX.

[2] Et quia similiter dictus locus Ebuli non erat tutus propter continua prælia..., rapinas, etc. Deliberaverunt quietudinem requirere quæ tum temporis in Italiam non reperiebatur nisi in hœremis ac asperrimis locis et montaneis. (*Chronic. Amalphitanum.*)

s'élève un énorme rocher taillé à pic sur trois de ses faces. Ce rocher, séparé de la grande chaîne du mont Saint-Angelo par de profonds ravins et isolé de la côte par des torrents qui, à sa droite et à sa gauche, coulent au fond d'étroites vallées, fait face à la mer dans laquelle sa base plonge perpendiculairement. Ce rocher offrait donc à la colonie l'inaccessible refuge qu'elle cherchait; ses barques pouvaient s'abriter sur le rivage et à l'embouchure des deux torrents : de vastes pâturages couvraient la cime des monts voisins, et à leur base croissaient la vigne, l'olivier, l'oranger et le figuier. Ce roc faisait partie de la montagne de *Cama*. Les colons débarquèrent dans l'un des deux petits ports, et, gravissant les pentes voisines, s'établirent dans la plaine inclinée qui s'étend au sommet de la montagne. Quelques pâtres, derniers débris des réfugiés picentins, habitaient seuls ces solitudes alpestres : ils devinrent citoyens de la nouvelle ville, qui, peu à peu, vit le nombre de ses habitants s'accroître de tous ceux qui, fuyant devant les barbares, apportaient avec eux leurs richesses et leur industrie.

La roche de Cama fut donc bientôt couverte de maisons et d'édifices de tout genre : la nouvelle ville eut un théâtre, un capitole, des bains, des temples, des palais, dont on voit aujourd'hui les ruines, et ses habitants, ne se regardant pas comme suffisamment protégés par la nature, s'entourèrent d'une forte

muraille garnie de cent tours, dont quelques-unes sont encore debout. Cette ville s'appela la Scala, sans doute parce qu'on ne pouvait s'y rendre du rivage de la mer que par une longue suite de degrés.

Dans le courant du VII[e] siècle, la tranquillité s'étant rétablie en Italie, et le danger étant moins imminent, quelques-uns des habitants de la Scala. se trouvant à l'étroit sur la montagne, se hasardèrent à transporter leur demeure sur la plage, au bas du rocher[1]. Leur exemple fut suivi par tous ceux que fatiguait l'âpreté de la montagne, ou que l'espérance d'une prompte fortune, acquise par le commerce, attirait vers la mer. Ces dissidents donnèrent à la cité qu'ils fondèrent sur la plage le nom d'Amalfi en mémoire de la ville habitée par leurs pères; Amalfi peut donc être considérée comme la fille de la Scala[2].

Amalfi, comme Venise et Pise, qui, plus tard, lui ravirent l'empire de la Méditerranée, eut donc des Romains fugitifs pour fondateurs. Les uns se réfugièrent dans des îles au milieu des marais, les autres par delà une chaîne de montagnes escarpées.

[1] Descenderunt de Scala ad vallem illam usque ad littus maris... et in eo loco ipsi Malphitani cœperunt ædificare urbem. (*Chronic. Amalphitanum.*)

[2] Peperit Scala ipsam Amalphiam metropolim. (UGHELLI, *Ital. sacra*, tome VII.)

La ville naissante avait besoin d'un appui ; elle le chercha auprès du pouvoir qui, à cette époque, offrait les garanties d'ordre et de sécurité les plus grandes; elle reconnut le protectorat des empereurs d'Orient. Constantin Porphyrogénète la compte au nombre des cinq villes principales qui relevaient de l'empire grec dans le midi de l'Italie. Ces cinq villes sont Capoue, Naples, Bénévent, Gaëte et Amalfi.

La colonie, dans le principe, fut régie par des institutions municipales empruntées aux cités romaines. L'un des deux patrices de l'empereur, en Italie, nommait un préteur, ou *Epata*, gouverneur militaire de la ville : les citoyens choisissaient leurs magistrats dans des assemblées annuelles, votaient les dépenses de la cité et le subside destiné au César, protecteur. Sans être parfaitement indépendant, le petit État était déjà républicain [1].

Il semble que ces villes de la Campanie et du Picentin, relevant de l'empire grec, auraient dû s'affranchir les premières de cette domination éloignée, ce ne fut cependant que vers la fin du IXe siècle qu'elles brisèrent les faibles liens qui les rattachaient au siége de l'État, et qu'elles nommèrent elles-mêmes leurs chefs militaires et civils : Naples, ses maîtres de soldats; Gaëte, ses ducs; Amalfi, ses consuls et ses doges. La cause de la longue sujétion

[1] Camille Pérégrin, *in trad. Benev.*, pag. 31, 71.

de ces villes était leur faiblesse. Ne pouvant résister aux nombreux ennemis qui les entouraient, elles se regardaient comme plus en sûreté en se cachant à l'ombre d'un pouvoir encore respecté; mais ce pouvoir s'effaçant de jour en jour, les liens de l'obéissance se relâchèrent. Obligées de se défendre avec leurs propres milices, elles se lassèrent d'un protectorat onéreux et inutile, et le jour qu'elles voulurent être libres, elles le furent.

Ce protectorat ne fut peut-être nécessaire à Amalfi que dans une seule occasion : ce fut lors des premiers démêlés de la ville naissante avec les Lombards qui s'étaient établis à Bénévent et à Salerne, où pendant cinq siècles ils formèrent le corps d'État le plus considérable du midi de l'Italie.

Arichis, le duc de ces Lombards, qui ne craignit pas de se mesurer avec Charlemagne vainqueur, et qui, plus heureux que le roi Didier, vit son audace couronnée d'une sorte de succès; Arichis avait déclaré la guerre à Amalfi, qu'il assiégeait. Malgré la force de ses murailles et le courage de ses milices, peut-être cette ville aurait-elle succombé à la double attaque d'une armée et d'une flotte, si Étienne, duc de Naples et patrice impérial, n'eût dépêché son fils César à son secours. Les Lombards furent vaincus et se retirèrent en désordre (an 786)[1]. Les Amalfi-

[1] Camille Pérégrin, *Hist. princip. Lungob.*

tains, du reste, surent bientôt se défendre seuls, et même combattre pour la défense et la liberté de leurs voisins. En 813, les Sarrasins ayant menacé la Sicile, le patrice Grégoire, qui ne pouvait leur opposer que des forces insuffisantes, réclama l'appui des forces de Naples, d'Amalfi et de Gaëte. Antimo, duc de Naples, refusa de se rendre à l'appel de Grégoire. Les habitants de Gaëte et d'Amalfi, indignés de cette lâcheté et dirigés aussi par leur intérêt personnel (les Sarrasins venaient de dévaster, sous leurs yeux, les îles de Ponza et de Lampeduse), armèrent leurs vaisseaux, les réunirent à la flotte sicilienne, et s'avancèrent à l'encontre des Sarrasins, sur lesquels ils remportèrent une victoire signalée, qui retarda d'un quart de siècle la conquête de cette île par les infidèles [1].

L'esprit d'indépendance, en exaltant les nobles passions d'un peuple, amène malheureusement, à sa suite, les divisions intestines et les factions. Les récits que nous ont laissés les chroniqueurs de ces démêlés et des désastres qui en furent la suite sont tellement sommaires, qu'il est bien difficile d'en apprécier la nature et les causes. L'ambition et la jalousie des princes lombards de Bénévent et de Salerne semblent jouer surtout un grand rôle dans ces petits drames, qui se terminent, d'ordinaire, par l'arrivée

[1] C. Peregrin., *Chronic. napolit.*, t. III. — En 828, une vengeance d'amour leur livra la Sicile, comme elle leur avait livré l'Espagne.

d'une armée et d'une flotte lombardes sous les murs de la ville, qui ferme ses portes et repousse bravement les téméraires. A la longue, la ville finit même par passer pour imprenable, et les poëtes du temps mettaient ces descendants des Romains bien au-dessus de leurs ancêtres, qui, eux, se sont laissé surprendre par Brennus et ses Gaulois, lorsqu'un duc de Bénévent, plus habile et plus courageux que les autres, vint les tirer d'une illusion si douce.

Ce duc lombard s'appelait Sicard. C'était, disent les historiens du temps, un homme d'une stature élevée, dont les forces égalaient celles d'un athlète. Libéral et magnifique, à en croire les Lombards, avide et débauché, si l'on s'en rapporte aux récits des Amalfitains, il était féroce comme un barbare, bigot comme un Grec, et ne reculait devant aucune action, quelque abominable qu'elle fût. Plus ses crimes étaient monstrueux, plus son zèle religieux s'exaltait. L'évêque de Bénévent lui refusait-il l'absolution, il volait quelque relique révérée, en faisait présent à son église, et dès lors se croyait absous.

Cette façon de racheter ses fautes était, du reste, fort à la mode dans ce temps-là. Déjà Sicon, père de Sicard, n'avait pu obtenir la rémission de ses crimes qu'au prix des reliques de saint Janvier, enlevées aux Napolitains, et plus d'une fois Sicard, son digne fils, s'était fait pardonner les siens par quelque donation du même genre. Au mois d'août 838, les Amalfi-

tains lui avaient même prêté leur aide dans une expédition de cette espèce. Il s'agissait d'aller enlever aux habitants des îles de Lipari le corps de l'apôtre saint Barthélemy, en grande vénération dans tout le midi de l'Italie. Les Amalfitains avaient prêté leurs galères au duc lombard, avec lequel ils étaient alors en paix. Sicard s'était donc facilement emparé de la précieuse relique et l'avait fait transporter à Bénévent. Les Amalfitains, qui déjà trafiquaient de tout et que Sicard avait généreusement payés, s'étaient fait peu de scrupule de l'aider dans cette expédition; cependant, lorsqu'ils furent de retour dans leur ville, ils commencèrent à réfléchir sur leur action et sur l'audace du prince qui les avait employés. Eux aussi avaient, dans l'une des bourgades dépendantes de la république, une relique vénérée que Sicard pouvait vouloir leur enlever, le corps de la bienheureuse vierge et martyre sainte Trophimène. Sainte Trophimène était d'origine sicilienne; les habitants de Minori, où cette relique était conservée, racontent encore, de nos jours, que les environs de leur bourgade ont tant de charme, que le corps de sainte Trophimène décapitée s'y transporta miraculeusement du rivage de la Sicile [1]. Cette relique était conservée dans une

[1] Sainte Trophimène est encore la patronne de la côte, et l'on voit toujours ses reliques dans l'église de Minori, où elles sont renfermées dans un coffre de marbre. Sainte Trophimène était Sicilienne et de noble origine. Quand elle fut en âge d'être mariée, elle déclara à son

petite église à l'entrée de la bourgade, qui, à cette époque, n'avait ni murailles ni château pour défendre ce précieux dépôt. Les citoyens d'Amalfi se transportèrent donc, sans plus tarder, à Minori, chargèrent le corps de la sainte sur un navire, et le déposèrent dans l'église de Sainte-Marie et Saint-Jean, aujourd'hui Saint-André, cathédrale d'Amalfi.

Il arriva que Sicard, ayant de nouveau commis quelque gros péché, crut assurer son absolution en faisant présent à son évêque d'une relique fameuse dans le pays; il pensa à sainte Trophimène, et, partant un soir de Salerne, à bord de barques pleines de soldats, il pénétra dans la bourgade, força les portes de l'église; mais il chercha vainement le corps de la sainte; le reliquaire était vide. A cette vue, Sicard entra dans une violente colère; regardant la précaution que les habitants d'Amalfi avaient prise comme une insulte, il fit serment de se venger. Sicard était aussi habile politique que soldat courageux; il se rappela que ses prédécesseurs avaient échoué dans leurs entreprises contre Amalfi, et, maîtrisant son ressentiment, avant de rien entreprendre, il étudia soigneusement le terrain, résolu de n'agir que lorsqu'il pourrait le faire à coup sûr.

père qu'elle avait consacré sa virginité à Jésus-Christ, et refusa tous les partis qui se présentèrent. Son père insistant, elle s'enfuit sur le continent. Revenue, plus tard, en Sicile, elle subit le martyre sous Maxime et Dioclétien.

L'aristocratie faisait la force du petit État, qui, grâce à la prudence de ses magistrats et à l'esprit industrieux de ses habitants, voyait ses relations s'étendre et son importance s'accroître. Cette prospérité remplissait même ses citoyens d'orgueil; ils n'avaient plus pour les Napolitains et les Lombards, leurs voisins, que des paroles de mépris. Sicard eut donc recours à tous les moyens pour mettre cette aristocratie dans ses intérêts, caressant les uns, comblant les autres de riches présents; mais le plus assuré de ces moyens, ce fut l'amour et l'espoir de riches alliances. Les nobles lombards de Salerne et de Bénévent avaient de jolies filles; Sicard fit briller leur beauté aux regards des jeunes patriciens d'Amalfi, et dota richement ceux qui les choisirent pour femmes et qui s'établirent dans ses États. Bientôt la désertion fut générale. La fleur de l'aristocratie d'Amalfi abandonna le sol natal, emportant avec elle ses richesses, et se soumit à la domination du prince lombard. Cette fois, ce ne furent donc pas les membres qui se révoltèrent contre l'estomac, mais l'estomac qui se révolta contre les membres [1].

Lorsque Sicard vit ses voisins affaiblis, il songea à les soumettre. L'occasion était favorable. Vers ce même temps, le duc lombard avait rassemblé un corps de troupes avec lequel il se proposait de combattre

[1] *Chron. Amalphit.*, cap. III, — *Anonym. Salern.*, cap. LXIV.

les Sarrasins débarqués à Brindes. Ceux-ci s'étant précipitamment retirés, cette petite armée devenait inutile ; au lieu de la licencier, Sicard la dirigea, le plus secrètement possible, vers les confins du territoire d'Amalfi. Les citoyens, restés dans la ville, ne se tenaient pas sur leurs gardes ; tout à coup, au milieu de la nuit du 1er mars 838, des cris d'alarme retentirent dans le voisinage des portes ; des paysans, accourant des districts de l'est, annoncèrent qu'une troupe considérable de gens armés venait de traverser leurs montagnes, et que, se glissant par des sentiers regardés comme impraticables, ces soldats avaient déjà investi la ville. Les magistrats coururent au palais et firent sonner les cloches d'alarme ; mais, avant que les milices eussent pu prendre les armes et se rassembler, les soldats de Sicard avaient déjà pénétré dans la ville. Tout ce qui résista fut mis à mort, tout ce qui ne put s'enfuir à temps fut fait prisonnier, et plus tard conduit à Salerne. Les maisons, les palais et les temples furent pillés ; les tombeaux même furent profanés. On raconte, à ce sujet, que les soldats, ayant découvert, dans la cathédrale, la tombe encore nouvelle de l'archevêque Pierre et s'imaginant y trouver des trésors, brisèrent le marbre qui la recouvrait, s'y glissèrent, et, n'y trouvant qu'un cadavre dont la pourriture détachait les membres, s'enfuirent en l'abandonnant aux chiens.

Satisfait de s'être vengé des Amalfitains et croyant



leur ville détruite, parce qu'il avait ruiné ses maisons et réduit en esclavage une partie de ses habitants, Sicard négligea de s'y établir ou d'y laisser garnison. Amalfi ne perdit donc que des richesses et des citoyens; elle ne perdit pas son indépendance; aussi, deux années après cette catastrophe, se releva-t-elle glorieusement de ses ruines. Ceux des Amalfitains qui s'étaient dérobés par la fuite à la vengeance de Sicard, revenus dans leur ville, ne tardèrent pas à entrer en relation avec leurs concitoyens captifs et à chercher les moyens de les délivrer. La mort de Sicard, tué, l'année suivante, dans la cathédrale de Bénévent, par les citadins dont il avait outragé les femmes, en face de cette même relique dérobée aux Amalfitains, leur fournit une occasion qu'ils s'empressèrent de saisir. Les citoyens que le duc lombard avait séduits, revenus de leur erreur, se disaient l'un à l'autre : « Il est mort, celui qui nous a comblés de ses largesses! Un inconnu va venir, qui nous fera endurer la plus cruelle servitude, qui prendra nos filles et les donnera à ses valets[1]. » Ils se réunirent donc à leurs compatriotes, résolus, comme eux, à redevenir libres. L'élection d'un nouveau duc avait divisé les habitants de Bénévent et

[1] Aiebant Amalfitani vicissim inter se : ille, qui nobis opes varias tribuit abundanter, extinctus est, veniet ignotus alius; in servitutem nos deducet, filiasque nostras tollet et suis servis dabit. (*Anonym. Salern.*, cap. LXIX.)

de Salerne; la saison d'automne étant venue sur ces entrefaites, les Salernitains quittèrent la ville en grand nombre, pour faire leurs vendanges et jouir des plaisirs des champs dans leurs villas. Les Amalfitains captifs dépêchèrent aussitôt des messagers à leurs concitoyens, qui, le jour même, se présentèrent devant Salerne, montés sur toutes les galères qu'ils avaient pu réunir. A peine les captifs eurent-ils aperçu leur flotte cinglant vers la ville, qu'ils s'armèrent, coururent aux palais et aux églises, qu'ils pillèrent par représailles; ayant ensuite chargé leurs vaisseaux des dépouilles de la riche Salerne, ils mirent le feu aux quatre coins de la ville et retournèrent en triomphe dans leur patrie, où ils arrivèrent le même jour, 1er septembre 840. Aussitôt arrivés dans la ville, ils la fortifièrent.

Haine éternelle aux Amalfitains! s'écriaient les habitants de Salerne en rentrant dans leur ville en cendres; ils y trouvèrent quelques transfuges d'Amalfi qui, retenus par leurs femmes, avaient refusé de prendre part au pillage de la ville et de suivre leurs compatriotes. Ils voulaient les massacrer; les femmes de ces malheureux s'opposèrent à cette injuste vengeance. Ils se contentèrent donc de les reléguer à Vietri, où ils restèrent jusque sous le règne de Guaifar. Chassés alors de ce bourg par l'imminente agression des Maures, on leur donna de nouveau asile à Salerne, dans un quartier qui prit, dès lors, le nom

de *Veteres*, et qui s'appelle aujourd'hui les Fornacelles (*Fornacelle*).

Les Amalfitains avaient puisé dans leur malheur une nouvelle énergie. Nous verrons tout à l'heure que ces désastres, loin de causer leur ruine, leur donnèrent, au contraire, l'occasion d'accroître leur liberté. D'abord, rentrés dans leur ville, ils adoptèrent une meilleure politique, ils apprirent à être unis et à se servir, contre leurs adversaires, de leurs propres armes; dans ce but, ils reportèrent chez eux la discorde.

Les Bénéventins, ayant tué Sicard, leur duc, avaient élu à sa place Radelchis, son trésorier. Ceux de Salerne, mécontents de cette élection, qui les mettait sous la dépendance de Bénévent, et, dès lors, songeant à faire de leur ville la capitale de l'État des Lombards, résolurent d'opposer Siconolfe, frère de Sicard, à Radelchis. Siconolfe avait été exilé, à Tarente, par son frère, qui l'avait fait tonsurer. Mais un obstacle arrêtait les Salernitains; ils manquaient de vaisseaux. Ils recoururent à Amalfi, dont la flotte était restée intacte, et promirent à ses citoyens d'oublier leur dernière injure, s'ils voulaient, dans cette entreprise, les aider de leurs galères : « Nous vous pardonnerons l'incendie et le pillage de nos maisons et tous les malheurs que vous avez causés à notre ville, disaient les envoyés de Salerne; mais à une condition, c'est que vous conspiriez avec nous à ren-

dre libre Siconolfe, le frère du prince que nous venons de perdre [1]. »

Les Amalfitains, sachant bien qu'une longue guerre entre Bénévent et Salerne suivrait la délivrance du prince, accueillirent avec empressement la demande des habitants de Salerne et arrêtèrent aussitôt, avec eux, les mesures propres à assurer l'enlèvement de Siconolfe. Des citoyens de Salerne, déguisés en marchands, montèrent à bord des galères d'Amalfi, qui les transportèrent à Tarente. Le soir de leur arrivée, ils se répandirent dans les rues de la ville, et, se réunissant aux environs du château où Siconolfe était détenu, ils demandèrent à haute voix l'hospitalité, comme c'était alors l'usage. Les gardes du château, pensant que ces marchands leur donneraient une ample gratification, vinrent à eux et leur dirent : « Venez au château, nous avons de belles chambres balayées et de la paille; vous pourrez y dormir la nuit, et, si demain, au moment de nous quitter, vous vous montrez généreux, nous serons reconnaissants [2]. » Les prétendus marchands n'eurent garde de repousser ces offres d'hospitalité. Une fois introduits au château, ils s'abouchèrent avec le camérier de Siconolfe, qui fit part à son maître du projet de délivrance que l'on avait concerté. Cette nouvelle

[1] *Anonym. Salern.*, cap. LXIX.
[2] *Anonym. Salern.*, cap. LXIX.

inattendue et la perspective du passage subit de la misérable condition où il se trouvait à un avenir de puissance et de grandeur causèrent au jeune prince une joie si excessive, qu'il pensa s'évanouir. Siconolfe, dans sa prison, menait, toutefois, une vie douce et voluptueuse. Le jour, il avait le château pour prison; le soir, son fidèle courrier introduisait dans sa demeure une jeune esclave grecque d'une merveilleuse beauté que l'on cachait sous un long voile noir; mais ses goûts étaient belliqueux, et cette vie molle le fatiguait.

Quand la nuit fut venue, les faux marchands firent apporter, par les gardiens du château, des mets recherchés et des vins en abondance. Tout naturellement, ils les invitèrent à partager leur repas, et ils eurent soin de les faire boire copieusement. Lorsqu'ils les eurent enivrés, ils les garrottèrent, s'emparèrent de leurs armes, forcèrent ensuite la prison de Siconolfe, délivrèrent le jeune prince et le conduisirent à Salerne, où ils le proclamèrent duc des Lombards. L'État de Bénévent fut, dès lors, divisé entre deux compétiteurs qui se combattirent avec acharnement. Cette guerre, qui dura dix ans et fut suivie d'un partage, amena, sinon la ruine, du moins l'affaiblissement de ces voisins dangereux; ce fut l'une des principales causes de la prospérité d'Amalfi, qui n'eut plus à redouter leurs entreprises et qui profita même de leurs divisions pour s'agrandir.

Le changement que, au retour de la captivité de Salerne, les citoyens d'Amalfi introduisirent dans leur constitution contribua singulièrement aussi à la grandeur de leur république. Le *maître des soldats* de Naples ne les avait pas secourus dans leur malheur; ils déclinèrent son patronage et se déclarèrent indépendants d'un pouvoir qui ne savait pas les protéger. La forme du gouvernement qu'ils adoptèrent fut calquée sur l'ancienne constitution de la république romaine; ils élurent d'abord un préfet ou dictateur provisoire. Ce dictateur fut remplacé par deux consuls ou comtes nommés annuellement par tous les citoyens. Le gouvernement consulaire dura cinquante-sept ans, de 840 à 897. Les deux premiers consuls furent Lupo et Giaquinto.

II.

GUERRES CONTRE LES SARRASINS. — LES DOGES SUBSTITUÉS AUX CONSULS.

Ce fut sous les premiers consuls d'Amalfi que commencèrent les longues guerres de cette ville et des Sarrasins. Tantôt ses milices délivrent Gaëte, que ces Africains assiégeaient; tantôt elles vont secourir le duché de Rome et le pape que menaçaient leurs flottes nombreuses. Les galères d'Amalfi attendent l'ennemi rangées en avant du port d'Ostie; là le pape Léon IV les bénit et donne la communion à chacun

des soldats, qui sont vainqueurs sans même avoir combattu [1], car, au moment où l'affaire va s'engager, une affreuse tempête s'élève et brise, sur la côte voisine, les vaisseaux des infidèles. Tous sont ou tués, ou noyés, ou faits prisonniers : ce sont ces captifs d'Ostie qui bâtissent la partie des murailles de Rome qui entoure le Vatican et le quartier de Transtevère, que l'on a nommé depuis cité Léonine (849). Après avoir secouru le pape, ces républicains viennent en aide à l'empereur Louis, en guerre contre les Napolitains, et délivrent l'évêque Athanase et d'autres partisans de l'empereur que le duc de Naples Sergius tenait captifs dans l'île de Salvador (aujourd'hui château de l'Œuf). Pour prix de leur concours, ils demandent à l'empereur l'île de Caprée, qu'ils convoitaient depuis longtemps; ce prince, sans s'inquiéter des droits que les ducs de Naples ou que l'empereur grec Basile pouvaient avoir sur cette île, en cède la propriété à ses partisans intéressés. Cette île resta plus de trois siècles au pouvoir des Amalfitains.

Toujours vaincus et toujours présents, les Sarrasins, battus à Gaëte, détruits à Ostie et chassés de Naples, où Sergius les avait appelés comme auxiliaires, vinrent, dans l'année 874, assiéger Salerne, la voisine d'Amalfi, où régnait Guaifar, prince cou-

[1] Ciacconi, *Vit. pontif.*, tome I. — Rinaldi, *Ecclæs.*, tome II, page 381. — Bucculin, *Ann. Benedict.*, an 849.

rageux et libéral. Les circonstances de ce siége sont des plus intéressantes.

Un jour que le duc de Salerne sortait du bain et rentrait au palais, un Arabe se prosterna devant lui, et lui montrant du doigt sa riche coiffure : « Donne-moi le bonnet que tu portes, » lui dit-il avec une sorte de fervent désir [1]. Le prince, ce jour-là, était de belle et généreuse humeur : il prit son bonnet et le donna au Sarrasin. Peu de temps après, cet homme retourna en Afrique. En débarquant, il vit la mer couverte d'une nombreuse flotte dont on pressait l'armement; il interrogea les matelots et apprit qu'on destinait cette flotte à la conquête de Salerne. La reconnaissance est la première vertu des Orientaux. Consterné de ce qu'il venait d'apprendre, l'Arabe n'eut pas de repos qu'il n'eût prévenu Guaifar du danger qui le menaçait. En parcourant les bazars de la ville, il rencontra un marchand d'Amalfi nommé Fluro, qui, à l'aide d'un sauf-conduit, faisait le commerce avec les Africains. L'Arabe lui promit tout ce qu'il possédait, s'il voulait donner avis au prince de Salerne du péril qu'il courait : « Cette flotte que tu vois, lui dit-il, est destinée à assiéger la ville; c'est du côté du port qu'on doit l'attaquer, et c'est par l'endroit le plus faible de ses murailles que l'ennemi

[1] Da mihi, obsecro, tegumentum quod in capite tuo geris, etc. (*Anonym. Salern.*, cap. CXVIII.)

compte pénétrer : avertis donc Guaifar et dis-lui d'élever deux fortes tours de ce côté-là. Tu doutes peut-être de la vérité de mes paroles; mais tu me croiras quand tu sauras que ce riche bonnet que je porte est un présent du prince généreux qu'on veut dépouiller. »

Le marchand ajouta foi aux avertissements de l'Arabe; il s'empressa de terminer ses affaires, retourna dans son pays, passa à Salerne et instruisit Guaifar des projets des Sarrasins. Ce prince profita de l'avis et se hâta de fortifier les endroits faibles de sa ville. Ces travaux étaient à peine terminés, qu'une flotte nombreuse débarqua trente mille Sarrasins sous les murs de Salerne. Ils croyaient emporter la ville de vive force; mais, trouvant ses habitants sur leurs gardes, ils se contentèrent de la bloquer. Ce blocus dura treize mois, pendant lesquels les assiégés, manquant de vivres, furent réduits aux plus cruelles extrémités. Amalfi était alors en paix avec les Sarrasins : Marino, un de ses consuls, n'hésita pas à rompre une paix si fatale à ses voisins et vint, avec sa flotte, ravitailler la ville assiégée. Malgré ce secours, Salerne allait succomber, quand un événement inespéré vint jeter l'épouvante dans l'âme des Sarrasins et leur ôter une partie de leur confiance.

Abdila, leur général, avait établi ses logements dans une église. Du chœur de cette église il avait fait sa chambre à coucher, et de l'autel son lit. Là,

chaque nuit, des jeunes filles du pays ou des religieuses des couvents voisins, enlevées par ses satellites, étaient victimes de sa lubricité. Un jour qu'on lui avait amené une jeune campagnarde, Abdila voulut la prendre dans ses bras; mais la robuste fille opposa une si vigoureuse résistance à ses tentatives, que dans la lutte une poutre se détacha du dais de l'autel et tua l'infidèle sans la toucher. Les Sarrasins furent épouvantés de cette mort, qu'ils regardèrent comme un châtiment du ciel. Ils ne renoncèrent pourtant pas à leurs attaques, et peut-être eussent-ils fini par s'emparer de la ville aux abois, si l'empereur Louis II n'eût fait mine de venir à son secours. Les Sarrasins, effrayés, garrottèrent leur général Abimelech, qui s'opiniâtrait à ne pas lever le siége, et s'embarquèrent avec tant de précipitation, qu'ils laissèrent tous leurs bagages dans leur camp et des vivres en abondance.

L'héroïsme qui avait poussé les Amalfitains à secourir Salerne assiégée les mit à deux doigts de leur perte. Les Sarrasins, décidés à tirer vengeance de leurs mauvais succès, couvrirent la mer Tyrrhénienne de leurs vaisseaux et menacèrent le territoire de la république. Ces petits États du midi de l'Italie étaient encore trop faibles pour se mesurer contre ces hordes innombrables, et le danger qu'avait couru Salerne les effrayait. Il fallut donc transiger et conclure, à de dures conditions, une paix peu honorable. Par ce

traité, les républiques d'Amalfi, de Naples et de Gaëte, et la principauté de Salerne, s'alliaient aux Sarrasins et devaient réunir leurs milices aux armées arabes pour conquérir les États du pape.

Cette alliance avec les Sarrasins, imposée par la nécessité, ne pouvait être que temporaire. En effet, aussitôt le danger passé, nous voyons Amalfi obéir à ses sympathies, se détacher de l'alliance, et, secondée par Guaifar, prince de Salerne, et la flotte de Gaëte, menacer Naples qui persistait.

Vers ce même temps, le pape Jean VIII avait remis 10,000 mancosi [1] au consul d'Amalfi Pulcharis, sous la condition que celui-ci défendrait, avec sa flotte, les côtes du duché de Rome. Le consul prit les 10,000 mancosi et n'arma pas un seul navire. Ces petites républiques d'Italie ne se piquaient pas, du reste, d'une parfaite orthodoxie ; car, tandis que les consuls d'Amalfi rançonnaient ainsi le pape, nous voyons les Vénitiens faire le commerce d'esclaves chrétiens, en dépit des menaces de leurs doges, qui, du moins, n'étaient pas complices de cet infâme trafic; nous voyons, enfin, l'évêque et duc de Naples Athanase recevoir un subside du pape et traiter avec les Sarrasins. Le pape eut recours à ses armes ordinaires contre Athanase et Pulcharis; il les excommunia. Pulcharis rendit l'argent et ne secourut pas

[1] Manu-Cusi, *Coniati a Mano.* — V. Zaneti, *Racolta delle monete*, tome III, page 373.

le pape ; les Sarrasins venaient de s'emparer du port de Cetara, à 6 milles d'Amalfi, et il fallait les en expulser.

Ce fut peu d'années après avoir chassé les Maures de Cetara que, à la suite d'une guerre désastreuse contre la république de Sorrente, leur voisine, les Amalfitains, mécontents de leurs comtes ou consuls, qui, à l'exception de Pulcharis et de Sergius III, avaient, depuis la magistrature de Mauro, en 872, été tous déposés ou chassés, essayèrent de fortifier le pouvoir en le rendant plus stable : ils remplacèrent donc leurs consuls triennaux par des magistrats à vie, auxquels ils donnèrent le nom de doges. Quoique le peuple prit part à l'élection de ces doges, sans nul doute l'aristocratie de la république provoqua cette révolution. Ce nom de doge, donné au premier magistrat d'Amalfi, devait le distinguer des ducs feudataires : les Amalfitains, en effet, ne s'étant jamais soumis aux Lombards, n'avaient adopté ni leurs lois ni leur système de féodalité. Leurs formes de gouvernement étaient plutôt romaines ; ils n'avaient pris des Grecs que les titres honorifiques.

Lorsque, en 840, Amalfi s'était déclarée indépendante des gouverneurs napolitains, elle n'avait pas cependant renoncé absolument au patronage des empereurs grecs. Une sorte de contrat tacite d'affranchissement s'était établi entre la république et les Césars d'Orient, contrat tout à l'avantage des



Amalfitains, qui, n'ayant ni redevance à payer ni serviles hommages à rendre à ces empereurs (leur nom n'était plus même mentionné en tête des actes de la république), se servaient, dans l'occasion, de leur patronage comme d'un bouclier. Du reste, ils battaient monnaie, s'imposaient eux-mêmes, votaient leurs lois, nommaient leurs magistrats et construisaient de puissantes flottes, sans avoir de comptes à rendre à qui que ce fût. Seulement, après l'élection de leurs magistrats, consuls ou doges, ils en demandaient, mais uniquement pour la forme, la confirmation à l'empereur; celui-ci l'accordait aussitôt, joignant au titre de doge quelqu'un de ces titres honorifiques dont les Grecs étaient si prodigues, comme ceux de *seniores*, *sebasti*, *protosebasti*, *magistri militum*, *antipates* [1]. Ces rapports de la république d'Amalfi avec les empereurs sont singuliers; ils donnent l'idée la plus exacte du degré de faiblesse où l'empire grec était arrivé, car, jusqu'à sa souveraineté, tout était imaginaire.

Le pouvoir du doge était fortement aristocratique, ces magistrats ne pouvant être choisis que dans la noblesse. Si quelquefois, cependant, on voit le fils succéder au père, ce n'est nullement par droit d'hériter, mais à la suite d'intrigues ou parce que le peuple, satisfait du gouvernement du père, voulait lui

[1] Capaccio, *Hist. Neapol.*, tome I, cap. xi. — Muratori, *Dissert.*, 4.

prouver sa reconnaissance en nommant le fils. Il paraîtrait, du reste, que les doges partageaient le pouvoir avec d'autres magistrats secondaires, car le jurisconsulte napolitain Freccia nous apprend que leur autorité n'était sans limites que pour ce qui concernait les affaires maritimes [1]. Les insignes des doges étaient le béret ou *corno ducale* et la chlamyde. Leurs actes étaient scellés de l'antique sceau de plomb emprunté aux Lombards [2].

Mansone Fusile ou Foscolo, fils de l'un des derniers consuls, fut le premier doge, et cette sorte d'hérédité vient à l'appui du caractère aristocratique que nous avons attribué à l'installation du nouveau pouvoir. Mansone fut élu par le peuple en 897, Léon VI, dit *le Philosophe*, étant empereur à Constantinople. En 914, après un règne de dix-sept ans, lorsqu'il eut assuré l'hérédité de sa charge à son fils Mastolo, il abdiqua, et, se retirant au monastère de la Cava, échangea le béret ducal contre le capuchon du moine [3].

Sous le gouvernement des doges, le système pacifique que la république avait habituellement suivi avec les Sarrasins fut complétement changé. Aux transactions succéda une guerre sans trêve, et, plus heureuse que les villes de Naples, de Gênes, de Ta-

[1] Freccia, *De offic. adm.*, lib. I, page 27.

[2] Chiocarello, *Antist. neapolot. eccles. catal.*, page 136.

[3] Manso dux Malfiæ..... ipse monachus quoque factus est. (*Chron. Cavens.*)

rente, de Pise, de Cumes et de Pœstum, et que tant d'autres cités saccagées par les Africains, Amalfi, dont les galères couvraient la Méditerranée, inspira aux Sarrasins une si juste terreur, que leurs flottes n'osèrent pas même l'attaquer.

Dans cette longue suite de guerres, nous voyons les Amalfitains aider les princes de Capoue et les ducs de Naples à chasser du Garigliano la colonie militaire que les Sarrasins y avaient établie. Ce sont les habiles artisans de leurs galères qui imaginent de fortes et ingénieuses machines, à l'aide desquelles on détruit les retranchements des barbares. Après cette guerre, les milices d'Amalfi retournent dans leurs villes chargées d'or et de butin [1]. Dans la Pouille, dans les Calabres, en Sicile même, les Amalfitains s'unissent aux Grecs et aux nationaux pour expulser cette race maudite (*pessima gente*), et pour les obliger à restituer les provinces conquises. Vainqueurs sur les rives du Cratis comme au Garigliano, ils délivrent Cosenza, Squillace et Catanzaro, et, s'ils ne rejettent pas les Sarrasins de l'autre côté du détroit, c'est que ceux-ci trouvent un refuge derrière les murailles de l'inexpugnable forteresse de Reggio [2].

La gloire qu'ils acquièrent dans ces diverses expéditions, ils la payent chèrement, il est vrai; la

[1] Ubaldi, *Chronic.*

[2] *Chronic. Arnulphi monachi*, ap. Peregrin., t. III.—*Chronic. Cavens.*, an 921.

captivité d'un grand nombre de leurs concitoyens en est le prix. Baronius nous a conservé une curieuse correspondance entre le patriarche de Constantinople et le doge Mastolo, au sujet du rachat de ces esclaves. Le doge avait réclamé quelques secours inefficaces auprès du patriarche, dont les richesses étaient immenses; celui-ci répond en formant toutes sortes de souhaits pour la délivrance des Amalfitains, en la prophétisant même, et pour toute offrande il lui envoie une livre d'or.

Le siècle qui s'écoula de 913, époque de l'élection du doge Mastolo I[er], à l'an 1013, fut l'ère de la plus grande prospérité d'Amalfi. Ce fut dans l'an 1013 qu'une effroyable tempête détruisit en partie son port, ses murailles et ses tours, rasa le quartier qui s'étendait de la mer à l'archevêché, et abîma toutes les galères qui étaient à l'ancre dans ses bassins. Les chroniques nous racontent que cette invasion de la mer changea totalement l'aspect du pays et arrêta pour longtemps, pour toujours peut-être, le cours des prospérités de la république; en détruisant son port, elle tarit la source de ses richesses et de son prodigieux ascendant. Six doges s'étaient succédé pendant le cours de ce siècle.

Tous ces premiers doges de la république s'étaient mêlés plus ou moins directement aux intrigues qui divisaient les princes de Salerne et de Capoue, et les avaient aidés dans leurs guerres.

L'un d'eux, Mansone II, se signala même par un trait d'habileté politique qui eût singulièrement accru la prépondérance d'Amalfi, si ses résultats eussent été plus durables. Pandolfe *Tête de fer*, l'un des ducs lombards, était mort en 981, en laissant un enfant en bas âge. Mansone II se présenta devant la ville de Salerne, où il avait un parti considérable, et se fit nommer prince à sa place. L'esprit de rivalité qui avait existé, de tout temps, entre les deux villes s'opposa à la durée de son établissement. Pendant les quatre années que Mansone régna à Salerne, des rixes continuelles eurent lieu entre les deux peuples et aboutirent à l'expulsion des Amalfitains, en 985.

Ce fut pendant la longue magistrature de ce même Mansone, l'un des premiers hommes de son siècle, que le commerce des Amalfitains prit sa plus grande extension. L'Italie était alors située au centre du monde civilisé, et les marchands d'Amalfi et les Vénitiens, leurs seuls rivaux, étaient les courtiers du commerce de l'Europe; comme au temps des croisades, ils devinrent les commissaires des vivres de ses armées. Tandis que les galères et les soldats d'Amalfi luttaient contre les Sarrasins, ses navires de commerce abordaient dans tous les ports de la Méditerranée et rapportaient dans leur ville les riches étoffes, les soieries, les épices et les pierres précieuses de l'Orient, qu'ils échangeaient contre les produits bruts

des contrées moins fortunées : leurs relations s'étendaient même jusqu'à Babylone ou Bagdad. Un curieux diplôme conservé dans les archives de la Trinité de la Cava nous apprend qu'ils s'y rendaient en *naviguant*. Le passage du cap de Bonne-Espérance n'étant point découvert, ce ne pouvait être qu'en traversant l'isthme de Suez, en s'embarquant sur la mer Rouge et en traversant la mer d'Érythrée et le golfe Persique, c'est-à-dire en contournant toute l'Arabie, qu'ils abordaient à Bagdad. Le marchand dont le diplôme de la Trinité de la Cava nous fait connaître le voyage s'appelait Léon, fils de Sergius [1].

Du IXe au XIe siècle, les Amalfitains et les Vénitiens dominaient seuls dans toute la Méditerranée et voulaient en exclure tous les autres peuples. Ce ne fut que dans le siècle suivant que les Pisans et les Génois purent lutter contre eux avec avantage. Guillaume de Pouille, le poëte et l'historien des Normands de Bénévent, raconte que, dans ce temps-là, nulle ville au monde n'approchait d'Amalfi pour les richesses et la population; nuls marins ne pouvaient le disputer à ceux de cette ville pour l'ardeur et l'expérience. « Ce sont eux, dit-il, qui, chaque jour, rapportent les précieuses marchandises d'Antioche et d'Alexandrie. Cette nation civilisée s'est mêlée à

[1] *Archives de la Cava*, A, 5, n° 42.

toutes les autres; elle transporte et expédie tout ce qu'il y a de riche et de précieux au monde [1].

Cet éloge était mérité; car, bien différents de son peuple à demi sauvage d'aujourd'hui, les citoyens d'Amalfi s'attiraient alors la bienveillance de toutes les nations, avec lesquelles ils trafiquaient, par leur droiture, leur frugalité, leur modestie, leur esprit d'ordre et de justice, et la modération de leurs prétentions; aussi les rencontrait-on non-seulement à Antioche et dans Alexandrie, mais encore à Caffa, Ptolemaïs, Joppé, Tunis, Tripoli, et même à Bagdad, comme nous venons de le voir.

Hic Arabes, Indi, Siculi noscuntur et Afri [2].

En reconnaissance des services rendus, et surtout des jouissances qu'ils leur procuraient, les califes d'Égypte leur permettaient de fonder à Jérusalem des hôpitaux religieux qui donnèrent naissance à l'ordre des Hospitaliers de Jérusalem. Plus tard, Bohémond III, prince d'Antioche, leur accordait trois bazars ou *estaconi*, dans lesquels ils pouvaient vendre leurs marchandises avec franchise de la moitié des droits [3]. A Constantinople, en Chypre, à Palerme, à Messine et dans toutes les villes du littoral de l'Italie,

[1] Guglielmo Pugliese, *Rer. norman.*

[2] *Id.*, *ib.*, lib. III.

[3] Diplôme de Bohémond, *Archives d'Amalfi*, n° 10.

ils avaient des établissements analogues, auxquels ils donnaient souvent leur nom, et qui s'appelaient alors *Amalfitania.*

L'obligation où se trouvaient leurs marins et leurs commerçants de décider les nombreux cas de controverse auxquels leurs relations étendues donnaient lieu les engagea à publier un code nautique qui prit le nom de tables amalfitaines. La célébrité qu'ils avaient acquise, leur expérience consommée, le crédit qu'ils devaient à leur habileté et aux périls soufferts, donnèrent aussitôt un étonnant empire à ces lois, qui servirent de base au droit des gens, et de fondement à la jurisprudence du commerce et de la navigation dans toute l'Europe. Vers le xe siècle, ces tables d'Amalfi, *tavole amalfitane,* avaient remplacé, même à Constantinople et dans l'archipel, les lois rhodiennes. Les Grecs regardaient ce code comme l'oracle de la jurisprudence, et, lorsqu'il s'agissait de décider quelques graves difficultés, ils prenaient toujours pour arbitres les légistes amalfitains. Chose singulière! il ne reste aujourd'hui de ce code fameux que des lambeaux épars dans les chroniques et les archives de Naples. Comment est-il tombé en désuétude? comment s'est-il perdu? on l'ignore. La suppression d'un code d'un usage si répandu a paru assez étrange pour que l'on ait été jusqu'à nier qu'il ait jamais existé; il y a plus : on a traité de fables ce que les chroniqueurs du xiie siècle rapportent à son sujet. Les re-

cherches critiques de Joseph Amorosi, magistrat napolitain, ont détruit toute espèce de doute, et ont prouvé victorieusement l'existence de ce code maritime et celle d'un code civil également perdu, et qu'on nommait la *coutume d'Amalfi* [1]. Les Amalfitains que j'ai consultés au sujet de l'ancienne législation de leur ville ne doutent pas que, d'un jour à l'autre, ces codes ne soient découverts dans quelqu'une des poudreuses archives du royaume.

III.

LES NORMANDS DANS LE SUD DE L'ITALIE. — AMALFI SOUMISE PAR LE ROI ROGER.

Depuis la division des provinces lombardes en duchés de Salerne et de Bénévent, les forces de la petite république et celle des princes lombards s'étaient équilibrées, et, comme nous l'avons vu, une trêve avait succédé aux éternelles guerres du xe siècle. Trop heureux les deux États, si cet équilibre se fût maintenu et si leur faiblesse réciproque les eût empêchés de se nuire; mais l'agent qui a toujours décidé des choses humaines et qui leur manquait à tous deux, la force, allait leur être fatalement donné; force aveugle comme le glaive, mobile comme la volonté du

[1] Gius. Amorosi, *Sulle tavole amalfitane*. Naples, 1829.

mercenaire, qui vend son bras au plus offrant et qui, son intérêt l'y conviant, tourne aujourd'hui l'épée contre la poitrine qu'il couvrait hier de son bouclier.

Mansone II, en mourant après trente-six ans de magistrature, avait laissé le pouvoir aux mains de son fils Giovani Petrella (1004). A cette époque, les relations de la république commerçante avec toutes les parties du monde connu avaient acquis un immense développement, et ses galères faisaient presque à elles seules tout le commerce de l'Orient. Pendant les dernières années du x[e] siècle, il avait couru, dans l'Occident, une prophétie qui annonçait la fin du monde pour l'an 1000 : cette prophétie avait frappé l'imagination des peuples; alors chacun croyait; la ferveur était grande dans toutes les classes de la société, et tous, innocents ou coupables, n'avaient plus songé qu'à une seule chose, à faire pénitence et paraître devant Dieu. Les pèlerinages au tombeau du Christ, sur cette terre sainte où le chrétien, en débarquant, se trouve absous de tous ses crimes, étaient, vers cette époque, devenus très-fréquents. Tous les esprits aventureux, tous les pêcheurs énergiques avaient pris le chemin de la Judée, et, chaque année, les États maritimes de l'Italie avaient conduit et ramené des légions de ces mystiques aventuriers.

Un peuple négociant applique à tout son industrie. Dès le principe, les Amalfitains s'étaient chargés du

transport des pèlerins qui, souvent, les payaient richement. Il arriva que, dans la première année du règne de Petrella, des galères d'Amalfi ramenèrent à Salerne quarante chevaliers normands qui venaient de faire le voyage de la terre sainte. Dans ce siècle, où le courage était une nécessité, les Normands passaient pour le peuple le plus brave de l'Europe. Comme ces chevaliers débarquaient à Salerne, ils virent un camp dressé près des murailles. — Quels sont ces guerriers? demandent-ils aux Salernitains. — Des Sarrasins. — Pourquoi poussent-ils des cris de joie et dansent-ils sur la plage? — C'est que tout à l'heure ils ont partagé la moitié de la rançon que la ville doit leur payer. — Quoi! ces mécréants ont osé rançonner des chrétiens? — Et, sans en demander davantage, les Normands prennent leurs masses d'armes, se mettent à la tête des milices de la ville, se précipitent sur le camp des Sarrasins, et font succéder à leurs fêtes une scène de carnage et de terreur : les uns fuient, les autres veulent résister et sont taillés en pièces. Le plus grand nombre est fait esclave; quelques-uns seulement se rembarquent, laissant leurs tentes et leurs richesses sur la plage.

Guaimard et les Salernitains comblèrent de présents leurs libérateurs, et, après avoir vainement essayé de les retenir, les renvoyèrent sur un navire chargé de fruits et d'étoffes précieuses. Lorsque, au retour, ils eurent fait goûter ces fruits à leurs compatriotes

et qu'ils leur eurent raconté leur merveilleux voyage, ces hommes du Nord ne songèrent plus qu'à visiter ces pays où mûrissaient la figue et l'orange. C'est à partir de ce moment qu'apparurent les nombreuses troupes de pèlerins armés, qui, sous le prétexte de visiter les abbayes du mont Cassin et du Gargano, envahirent le midi de l'Italie et se fixèrent à la cour des souverains du pays, au service desquels ils consacraient leur forte épée. Les ducs de Bénévent et de Salerne durent naturellement les accueillir; avec leur aide puissante, ils soumirent d'abord Sorrente et bientôt menacèrent Amalfi, qu'affaiblissaient les divisions de la famille ducale. Les deux petits-fils de Giovani Petrella, soutenus chacun par un parti puissant, se disputaient l'autorité; tour à tour doges ou proscrits, à la tête de la république ou relégués sur l'un des rocs des Sirènes, au lieu de se tenir en garde contre un voisin ambitieux, ils ne songeaient qu'à se nuire. Ce voisin, c'était Guaimard IV, prince de Salerne; quand il se fut assuré l'appui des Normands, il vint mettre le siége devant Amalfi (1029). Sur le point de succomber comme les habitants de Sorrente, les Amalfitains eurent recours à la politique qui, jusqu'alors, leur avait réussi; ils cédèrent en faisant leurs conditions; ils déclarèrent Guaimard duc d'Amalfi, mais sous condition que leurs priviléges seraient respectés, que la république garderait sa nationalité et ne serait pas annexée à la principauté de

Salerne. Amalfi mettait dès lors en pratique cette science de transactions qui fut toute la politique des Italiens, et qui fit la grandeur de Venise et de Florence. Les Romains avaient pour maxime de ne jamais traiter tant que l'ennemi, en armes, occupait une partie du territoire de la république. Les Amalfitains, qui se disaient issus des Romains, ne montrèrent jamais cette inflexibilité de caractère; ils s'étudiaient plutôt à céder à propos, et ne craignirent pas, quand la crise l'exigeait, d'adopter le patronage d'un voisin puissant et de le mettre même à la tête de la république, de sorte que l'on eût pu dire de ce petit État comme de Rome républicaine, qu'il n'y avait pas dc prospérité dont il n'eût profité et de malheurs dont il ne se fût servi.

Du jour de l'élection de Guaimard, toutes relations cessèrent entre Amalfi et l'empire grec, qui perdit l'ombre d'autorité qu'il avait conservée sur cette ville. Le prince de Salerne en hérita.

Ces concessions de la part d'un État républicain étaient grandes, et cependant toute étincelle de liberté n'était pas éteinte au cœur de ses citoyens. Guaimard, à peine installé au pouvoir, manqua aux engagements qu'il avait pris; sous prétexte qu'il ne pouvait s'occuper efficacement des affaires de la cité, il nomma doge en sa place Mansone III, précédemment déposé et confiné dans les îles des Sirènes, en le déclarant son feudataire et en se réservant le titre

de duc d'Amalfi : les Amalfitains refusèrent de se soumettre à ces humiliantes mesures. Quelques-uns même ayant voulu recourir aux armes, Guaimard les déclara rebelles et les traita avec la dernière rigueur. Dès lors, une conjuration se forma parmi les citoyens d'Amalfi; des conciliabules se tenaient au milieu des rochers, dans les endroits les plus solitaires des montagnes. Les Salernitains, que Guaimard n'opprimait pas moins, se joignirent à eux, et tous, d'un commun accord, firent serment de se délivrer du tyran.

Le chemin qui conduit de Salerne à Amalfi traverse l'une des contrées les plus sauvages de l'Italie; tracé sur l'escarpement de montagnes dont la base plonge dans la mer, tantôt il s'élève au sommet de rocs décharnés, tantôt il descend le long d'étroites et périlleuses corniches au fond d'obscures vallées. Ce fut dans l'un de ces ravins, non loin de Vietri, que les conjurés attendirent le duc Guaimard un jour qu'il se rendait d'Amalfi à Salerne. Les conjurés s'étaient cachés au fond de l'une des nombreuses grottes que longe le chemin. Aussitôt qu'ils virent Guaimard à leur portée, ils sortirent tous ensemble, l'épée, la hache et le poignard à la main. Guaimard, abandonné de ses gardes, essaya vainement de se défendre; il tomba frappé de trente coups de poignard; puis les conjurés s'attelèrent à son cadavre et le traînèrent, le long des rochers, jusque dans les murs de Salerne, dont le peuple se souleva au cri de : Liberté ! Pen-

dant ce temps, les Amalfitains qui étaient du complot rentraient dans leur ville, où leurs complices les attendaient. Le doge aveugle, Mansone, n'essaya pas de résister; il prit la fuite, laissant la place à son frère Jean III, qui fut réintégré au pouvoir pour la troisième fois.

Les Sorrentins furent moins heureux que leurs voisins d'Amalfi. Guidone, frère de Guaimard et son lieutenant à Sorrente, ayant appelé les Normands à son aide, maintint son autorité dans cette ville, et, marchant aussitôt sur Salerne, y entra de vive force cinq jours après la mort de Guaimard. Il fit sur-le-champ trancher la tête à quatre seigneurs de sa famille impliqués dans la conjuration, et à trente-six des habitants de la ville les plus compromis. Il installa ensuite Gisulfe, fils de Guaimard, comme chef de la principauté, et retourna à Sorrente, sans avoir osé attaquer Amalfi. Cette petite république fut donc le seul des trois États qui profita de cette révolution : elle était libre; mais Gisulfe lui fit payer chèrement cette liberté. Gisulfe, dont les États entouraient le territoire d'Amalfi et qui était maître des ports voisins, se saisissait de tous les navires de la république que les hasards de la mer obligeaient à relâcher dans ces ports, emprisonnant leurs équipages et, quelquefois, mettant à mort leurs commandants. Jean III, le vieux doge rétabli, manquait de l'énergie nécessaire pour tirer vengeance de ces insultes. Ce fut

alors que les Amalfitains, poussés à bout, eurent recours à une puissante, mais fatale protection.

Entre tous ces pèlerins armés qui avaient envahi l'Italie, on distinguait les fils d'un gentilhomme normand qui descendait du fameux Rollon. Tancrède de Hauteville était le nom de ce gentilhomme; il avait eu douze fils, et dix d'entre eux étaient successivement passés en Italie, Guillaume Bras de fer, Drogon et Humfroi, les premiers; puis Robert Guiscard, Humbert et Mauger, et enfin Bohémond, Roger et leurs autres frères. Par une faculté assez rare, mais qui tenait, sans doute, au génie naturel de leur nation, ces Normands étaient à la fois guerriers courageux et politiques consommés, *des lions dans le combat, des anges dans le conseil*, a dit Guillaume de Pouille, leur historien; s'ils savaient vaincre, ils savaient surtout profiter de la victoire, et fonder en même temps que conquérir. Robert Guiscard fut le plus habile de ces princes. Maître du midi de l'Italie, il avait, le premier, établi, dans ces provinces, un pouvoir régulier, en se faisant nommer duc de la Pouille et des Calabres. Allié douteux de Gisulfe, dont il avait épousé la sœur, il convoitait ses États et n'attendait qu'une occasion pour s'en emparer. Ce fut à lui que les Amalfitains s'adressèrent, réclamant son appui contre le tyran de Salerne [1].

[1] Gugl. Pugliese, lib. III de *Rer. norman.*

Cette démarche des Amalfitains fut une immense faute. Robert Guiscard, dont ils invoquèrent le secours, était trop puissant et trop en veine de conquêtes pour rester désintéressé. Ce n'était donc plus un protecteur, c'était un maître qu'ils allaient se donner. Robert Guiscard saisit, en effet, une occasion si favorable de se rendre maître de Salerne. Il investit cette ville du côté de la terre, se rendit, avec ses soldats, à Amalfi, où les partisans de Gisulfe avaient excité quelques désordres, les chassa, y éleva quatre châteaux, dans lesquels il mit garnison; accepta le patronage de la ville, que lui offraient les citoyens; garantit, pour cette fois encore, leur indépendance et leur ancienne constitution, et, traînant après lui leurs milices et leur flotte, il vint achever, du côté de la mer, le blocus de Salerne.

Maître de cette ville, dont le siége dura huit mois, Robert en chassa Gisulfe, qui se retira au couvent du mont Cassin. Gisulfe fut le dernier des princes de la dernière dynastie lombarde de l'Italie. Cette dynastie avait gouverné, pendant cinq siècles, les provinces de Bénévent et de Salerne; elle périt par sa faute, ayant, la première, appelé les Normands dans ses États, et entraîna dans sa ruine les républiques voisines de Naples, de Gaëte et d'Amalfi. Les citoyens de cette dernière ville avaient aidé à la conquête de Salerne; ils en furent bientôt punis. Ces Normands, dont ils avaient invoqué le patronage et le secours,

ne tardèrent pas à tourner contre eux leurs armes victorieuses, et toute la fin du XIe siècle et le commencement du XIIe nous offrent le spectacle d'une lutte longue et inégale entre la petite république et les successeurs ambitieux de Robert Guiscard. Soumis un jour, le lendemain, les citoyens d'Amalfi courent aux armes, réclamant sinon leur entière liberté, du moins le maintien de leurs priviléges et de leurs franchises. Une fois même, en 1096, ils parviennent à chasser les Normands des quatre châteaux que Robert avait construits; ils élisent doge Marino Pensabaste, qui, dans une première rébellion, s'était bravement mis à leur tête, proclament leur indépendance et luttent, cette fois, contre l'oppression avec un véritable et trop tardif héroïsme.

Roger, indigné de la révolte des Amalfitains, avait armé contre eux son frère Bohémond et son oncle Roger de Sicile. Les trois princes, à la tête des milices de Sicile, des Calabres et de la Pouille, et secondés par une flotte imposante et vingt mille Sarrasins, assiégèrent la ville par terre et par mer. La flotte bloquait le port; leurs troupes couvraient les monts du voisinage et en fermaient toutes les issues[1]. Les Amalfitains ne se découragèrent cependant pas, et repoussèrent avec succès les attaques des princes confédérés. Néanmoins, privés de tout secours et

[1] Malaterra, *Hist.*, lib. IV.

bloqués si étroitement, peut-être eussent-ils fini par succomber, si la nouvelle de la première croisade, prêchée par Urbain II, ne fût venue rompre l'accord qui existait entre les assiégeants. Bohémond, apprenant qu'une armée française traversait Rome pour se rendre dans la terre sainte, fut saisi d'une subite inspiration; il mit en pièces deux chlamydes de pourpre et les fit découper en croix; attachant ensuite l'une de ces croix sur son épaule, il distribua les autres à plus de cinq cents chevaliers, ses compagnons. Tancrède, son cousin, que le Tasse a immortalisé dans son poëme, était au nombre de ces chevaliers. La fleur de l'armée de Roger imita l'exemple de Bohémond et de ses compatriotes. Remplis d'enthousiasme et s'écriant : *Dieu le veut!* tous firent serment de ne revenir en Europe que lorsqu'ils auraient conquis la cité sainte. Peu de jours après, l'armée de Bohémond et une partie de celle de Roger suivaient le chemin de Reggio, où ils devaient s'embarquer pour l'Orient. Cette espèce de désertion avait rempli Roger d'une violente indignation; il fallut bien, néanmoins, qu'il renonçât à l'espoir de soumettre Amalfi, qu'il bloquait depuis six mois. Il leva donc le siége, ramena ses soldats dans la Pouille, et attendit une occasion plus favorable[1].

Cette occasion ne se présenta que cinq ans plus

[1] Lupi Protospata, *Chron.*, an 1096.

tard, en 1110. Amalfi, surprise, dut se soumettre au prince normand; mais, en 1131, elle avait recouvré son indépendance, car, à cette époque, nous voyons le roi Roger de Sicile, héritier des ducs de Pouille, sommer ses citoyens de lui livrer leurs forteresses et de faire abandon de leurs priviléges, contraires, disait-il, à ses prérogatives royales, et, sur leur refus, assiéger de nouveau leur ville. Leur défense fut opiniâtre; ils rappelèrent leurs vaisseaux, armèrent toutes les forteresses de la côte et jurèrent de s'ensevelir sous les ruines de leur ville plutôt que de reconnaître un roi absolu. Attaqués, d'un côté, par l'armée normande, de l'autre par la flotte sicilienne que commandait George d'Antioche, amiral du roi, ils tinrent bravement tête à l'orage. Les garnisons qu'ils avaient mises dans les petits châteaux de la côte ne restaient pas inactives et incommodaient fort les assiégeants; Roger fut donc obligé d'attaquer ces châteaux et de les emporter successivement, aucune des garnisons n'ayant voulu se rendre qu'après plusieurs assauts, dans lesquels périt la fleur des milices de la république. Caprée et le fort de Guallo, dans les îles des Sirènes, furent soumis les premiers; les assiégeants s'emparèrent bientôt de Ravello et de la Scala; Majori, Tramonti, Cetara succombèrent ensuite; enfin, après une résistance qui avait duré une année entière, Amalfi, privée de tout secours, se vit à la merci du roi Roger : sa li-

berté était donc perdue, et de plus elle avait à redouter la vengeance d'un vainqueur irrité! Cependant Roger lui laissa une ombre d'indépendance, et traita ses citoyens avec douceur. Parmi les chroniqueurs, les uns attribuent cette conduite magnanime du vainqueur à l'intercession de saint André, patron d'Amalfi; les autres racontent une histoire moins surnaturelle, mais fort peu vraisemblable. La nuit qui précéda la soumission de la ville, le roi Roger, disent-ils, fut tiré subitement de son sommeil par une voix qui l'appelait doucement : Roger ouvrit les yeux, et, se levant sur son séant, vit debout, à son chevet, un homme armé d'une hache sanglante, et tout prêt à lui ouvrir le crâne s'il appelait. — Qui es-tu? lui dit le roi; un ange ou un mauvais esprit? — Je suis un homme comme toi, un homme qui, tu le vois, est maître de ta vie. — D'où viens-tu et que me veux-tu? — Je viens d'Amalfi; cette hache m'a ouvert la porte de ta tente, et je viens te demander la liberté de mon pays. — Roger jeta un regard rapide autour de lui et vit qu'il était seul; il était nu et sans armes, mais d'une force herculéenne et d'un trop grand courage pour être effrayé. — Quel est ton nom? dit-il à l'inconnu, et qui t'a chargé d'une semblable mission? — Je m'appelle Pietro Alferio; je suis le cinquième de six frères décidés tous, comme moi, à rester libres ou à mourir, et qui m'ont choisi, cette fois, comme le plus brave. — Eh bien! Pietro

Alferio, s'écria Roger en bondissant d'une façon terrible et en saisissant son adversaire à la gorge, et lui arrachant sa hache; eh bien! va dire à tes concitoyens et à tes cinq frères que Roger tout nu et dans son sommeil a su terrasser le plus brave des citoyens d'Amalfi; dis-leur aussi qu'ils fassent leur soumission, et ils n'auront pas plus à se repentir du passé que toi d'avoir osé réveiller le roi Roger.

Le lendemain, Amalfi ouvrit ses portes. Roger reconnut, en effet, par une honorable capitulation, le droit qu'elle avait de se gouverner d'après ses lois municipales, l'incorporant, toutefois, à sa nouvelle monarchie, et ajoutant à ses autres titres celui de duc d'Amalfi [1].

IV.

LES PISANS SACCAGENT AMALFI. — DÉCADENCE DE CETTE VILLE.

La conquête d'Amalfi devait entraîner celle de Naples, sa voisine; elle causa un tel effroi à Sergius, son duc, qu'il s'empressa de se rendre à Salerne et de remettre entre les mains de Roger les clefs de sa ville, se déclarant son vassal; mais cet acte d'humilité ne le sauva pas. Roger ne voulait pas être roi à Naples comme il l'était à Salerne, à Sorrente et à

[1] *Chron. Cavens.* — *Anonym. Cassinens.* — CAPECELATRO, *Istor. del regno di Napoli*, tome II, page 5. — FALCO, *Chron. Benevent*, an 1131.

Amalfi. Les Napolitains avaient imprudemment donné asile au prince Robert de Capoue, son compétiteur; Roger leur reprocha cette conduite équivoque, et vint mettre le siége devant leur ville. Roger, pour soumettre Naples, avait requis la flotte et les milices d'Amalfi, qui ne le secondaient qu'en frémissant. Sergius, duc de Naples, s'il eût été plus habile, eût pu détacher les Amalfitains de la cause du roi et trouver en eux des amis, peut-être des auxiliaires. Loin de là, il arma contre eux la rivalité des Pisans, ses alliés, et s'en fit des ennemis irréconciliables.

Depuis longtemps, les Pisans nourrissaient le désir d'écraser des concurrents préférés et qui les avaient devancés sur tous les marchés de l'Orient; ils savaient qu'une fois les Amalfitains détruits, ils hériteraient de leur opulente et nombreuse clientèle. Leurs passions haineuses et jalouses n'avaient donc pas besoin d'être stimulées; elles n'attendaient qu'une occasion pour éclater et se satisfaire : cette occasion se présentait enfin, et ils la saisirent avec empressement. Les consuls de Pise, Alzopardo et Cane, avaient amené au secours de Naples une flotte de cent galères. Trouvant le port de Naples bloqué par les vaisseaux d'Amalfi, et apprenant que les milices de cette ville étaient en quartier à Aversa, dans la terre de Labour, ils laissèrent la moitié de leur flotte à l'entrée du golfe, pour observer l'ennemi, et firent voile vers Amalfi avec l'autre moitié. Le 19 août 1135, au

point du jour, les habitants de cette ville, étonnés de voir leur rade couverte de navires, s'imaginèrent que leur flotte revenait de Naples, et ouvrirent la chaîne du port pour la recevoir. Les Pisans profitèrent de leur erreur, ne leur donnèrent pas le temps de se reconnaître, forcèrent l'entrée du port, couvrirent le rivage de leurs soldats, pénétrèrent dans la ville dépourvue de défenseurs, et la mirent au pillage [1]. Le sac dura trois jours, pendant lesquels les Pisans transportèrent sur leurs navires d'immenses richesses enlevées aux temples et aux palais d'Amalfi. Le fameux exemplaire des Pandectes qu'on voit aujourd'hui à Florence, à la bibliothèque Laurentienne, faisait partie de ces dépouilles.

Le double but que les Pisans se proposaient en dévastant Amalfi était rempli; ils avaient secouru les Napolitains leurs alliés, et détruit leurs rivaux. Les Pisans mettaient déjà en pratique cette politique des puissances maritimes, qui pensent qu'on ne peut brûler assez de vaisseaux ni détruire assez d'arsenaux; c'est une manière comme une autre d'amortir la concurrence. Mais, enivrés par leur facile victoire, les Pisans prolongèrent imprudemment leur séjour dans la ville dévastée; il y a plus, ils résolurent d'emporter de vive force les deux villes de Ravello et de la Scala, qui passaient pour très-ri-

[1] Al. Telesin, *Rer. a Rogerio gest.*, lib. III, cap. IV.

ches. La Scala, construite sur la roche de Cama, a donné, on le sait, naissance à Amalfi, qui, de ces rocs, est descendue vers la mer. Ravello est bâtie, comme la Scala, sur un rocher, et semble détachée de cette dernière ville par le profond ravin d'Atrani. La Scala était toujours restée soumise à Amalfi : Ravello, fondée, vers le IXᵉ siècle, par les riches patriciens de la république, dans l'une des plus admirables situations du midi de l'Italie, s'en était séparée du temps de Robert Guiscard. Sa population, chose incroyable quand on connaît le site sauvage que cette ville occupait, s'élevait à plus de 40,000 habitants, et ses citoyens étaient les plus riches et les plus fiers des habitants de la contrée. Quand les Amalfitains s'étaient soulevés contre Robert Guiscard, en 1030, l'opulente ville des montagnes lui était restée fidèle, mais plutôt pour se déclarer indépendante d'Amalfi, sa puissante voisine, que par dévouement à la nouvelle dynastie normande. Ravello, avant sa rébellion, s'appelait Toro; depuis, les Amalfitains l'appelaient *Rebello*, d'où *Ravello* par corruption. Ses ruines singulières, et quelquefois magnifiques, nous montrent quelle était alors sa richesse. Sa rébellion contre Amalfi lui avait, du reste, été profitable, Robert lui ayant donné un évêque et des franchises.

De la plate-forme élevée où est bâtie cette ville, on jouit d'un horizon admirable; l'air qu'on y res-

pire est pur et balsamique : la terre, couverte de figuiers, de vignes, de mûriers et d'arbrisseaux résineux de toute espèce, y est d'une merveilleuse fertilité. Cette riche plate-forme était inaccessible comme celle de la Scala, et le château de la Fratta commandait les rudes sentiers qui y conduisaient. Les Pisans crurent, néanmoins, qu'ils auraient aussi bon marché de Ravello et de la Scala que d'Amalfi, ces villes étant dépourvues de leurs milices les plus braves; mais la petite garnison du château de la Fratta repoussa héroïquement toutes les attaques des Pisans. Ils livraient un dernier et terrible assaut, quand l'armée des Amalfitains, partie en toute hâte de ses quartiers d'Aversa, parut tout à coup sur les hauteurs voisines : le roi Roger la conduisait en personne à travers les défilés du mont Cereto, réputés jusqu'alors inaccessibles. A cette vue, les généraux pisans font cesser l'attaque et rappellent leurs soldats; mais, avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, les milices d'Amalfi se précipitent sur eux du haut des montagnes, au cri de : *Vengeance et saint André!* et les rejettent confusément du côté du ravin. Resserrés entre l'extrême bord du précipice et les piques des Amalfitains, la plupart furent pris ou tués. Des deux consuls de Pise, Alzopardo et Cane, l'un mit bas les armes avec un corps de quinze cents soldats, l'autre fut égorgé dans la mêlée. La défaite des Pisans fut complète; leur flotte, ayant recueilli à la hâte un

petit nombre de fuyards, appareillait en désordre quand les galères d'Amalfi et de Sicile, échappées à la surveillance de la division pisane laissée devant Naples, apparurent doublant le promontoire de la Conque, et fondirent sur la flotte fugitive. La plupart de ces vaisseaux, qu'alourdissait un riche butin, furent coulés à fond en essayant de se défendre : les meilleurs voiliers, secondés par un vent favorable, échappèrent seuls aux confédérés[1].

Amalfi était vengée ; mais cette première invasion pisane n'en avait pas moins porté un coup mortel à sa prospérité. Ses arsenaux étaient détruits, ses trésors épuisés, ses temples et ses palais dévastés, et son commerce interrompu ; de plus, elle avait désormais à redouter l'inimitié des Pisans. Ce ne fut pourtant que deux ans plus tard que ceux-ci, auxiliaires dévoués du duc Sergius et de Robert de Capoue, qui se défendaient toujours dans Naples, armèrent de nouveau cent galères, auxquelles se joignirent un nombre égal de vaisseaux génois. Cette flotte devait assiéger Salerne, capitale des États du roi Roger, en Italie ; elle devait surtout venger Pise du désastre de la Fratta. Ce fut un jour fatal pour Amalfi que le jour où cette formidable flotte se déploya sous ses murailles et la somma d'ouvrir ses portes. Cette fois, elle perdit plus que des hommes

[1] Al. Teles., lib. III, cap. iv.

et des richesses, elle perdit le prestige moral qui, jusqu'alors, l'avait soutenue; ses citoyens, qui, en 1096, avaient si courageusement repoussé les assauts répétés de trois princes normands secondés de vingt mille Sarrasins, et que le roi Roger n'avait pu soumettre qu'après une longue suite de combats, ne songèrent pas même, cette fois, à résister aux Pisans. Il semble qu'en perdant leur indépendance ils avaient perdu aussi tout courage; ils se rendirent à merci, offrant de se racheter du pillage à prix d'or : c'était là tout ce que voulaient les Pisans. Ils exigèrent de la malheureuse ville des sommes si considérables, que sa ruine fut en quelque sorte consommée [1].

Mais c'était moins d'Amalfi que de Ravello et de la Scala que les Pisans avaient à cœur de se venger, la résistance de ces deux villes ayant été la première cause de leurs désastres. Ils sommèrent donc leurs habitants de payer également une rançon exorbitante, et sur leur refus ils les assiégèrent avec toutes leurs forces. Cette fois, il n'y avait plus de secours à espérer du dehors, et néanmoins, grâce à la force de leur situation et à l'appui qu'elles pouvaient mutuellement se prêter, ces villes eussent, sans doute, repoussé l'attaque des Pisans, si un incident singulier, en livrant l'une d'elles à l'ennemi, n'eût entraîné la perte de l'autre.

[1] *Chron. Benevent.*, an. 1137.

Il y avait, au centre de la ville de la Scala, une espèce de gouffre profond qui servait d'égout et dans lequel les habitants jetaient leurs immondices, que les eaux pluviales entraînaient dans le torrent voisin, à travers le massif de la montagne. Un des capitaines pisans, ayant trouvé un jour, à la sortie de cet égout, le corps d'un dogue monstrueux, fit remarquer à ses compagnons que, puisqu'un animal d'une si grande taille avait pu passer, sans difficulté, par ces couloirs souterrains qui aboutissaient à la ville, un homme pourrait s'y glisser; « et où un homme peut passer une armée passe, » ajouta-t-il en songeant à profiter de sa découverte. Il en fit part, en effet, aux autres généraux, qui, le jour même, firent sonder les entrailles de la montagne par de hardis aventuriers. Ceux-ci rapportèrent que, tantôt rampant, tantôt marchant, tantôt se hissant le long de ces souterrains, ils étaient arrivés à un endroit où le gouffre s'élargissait. Cet endroit était voisin de son issue dans la ville, et présentait, de tous côtés, des parois perpendiculaires dont la hauteur ne pouvait être bien grande, puisque du fond de cette espèce de puits ils avaient entendu les conversations des femmes de la ville et vu les toits de ses maisons. « Mais, ajoutaient-ils, on ne pourrait escalader ces parois sans échelles; et comment traîner des échelles assez longues dans ces tortueux labyrinthes? » Les généraux pisans tinrent conseil, et décidèrent que, tandis

qu'on attaquerait ouvertement la ville, une troupe de soldats déterminés y pénétrerait par surprise, en se glissant dans le souterrain. Mais que faire pour escalader les parois du gouffre? « Que cela ne vous cause aucun souci, dit tranquillement l'officier qui avait découvert le passage; donnez-moi le commandement de ces braves gens, je me charge de leur procurer des échelles, et je prends saint Reynier à témoin que, fussent-ils deux mille, je les conduirai tous, jusqu'au dernier, au cœur de la ville. » Le conseil choisit sur-le-champ un homme si brave et qui paraissait tellement sûr de son fait. Le lendemain, au moment où le soleil se couchait, l'armée pisane s'ébranla et donna à la ville un terrible assaut. Tandis que tous ses habitants en état de combattre, montés sur le rempart, tenaient bravement tête aux assaillants, tout à coup des cris aigus retentirent au fond de l'égout, placé, comme nous l'avons dit, au centre de la ville; c'étaient les cris d'un jeune campagnard que le chef de la troupe qui s'était glissé sous la montagne avait amené avec lui et faisait battre de verges. « Un de nos enfants se sera laissé choir au fond du puits et se sera grièvement blessé, » s'écrient les habitants des maisons voisines; et aussitôt vingt échelles se sont établies le long des parois du gouffre, et autant d'habitants s'apprêtent à y descendre. Mais quels sont leur étonnement et leur effroi, quand, tout à coup, au sommet de chacune d'elles,

apparait un soldat couvert de fange et la hache à la main! Avant que ces bonnes gens aient eu le temps de se reconnaître et d'appeler au secours, toute cette troupe décidée s'est précipitée hors de l'égout, et, sans s'amuser à les poursuivre, résistant même à la tentation de piller les riches palais voisins, elle court vers l'une des portes, dont elle égorge les défenseurs pris à revers. Une fois maîtres de la porte, les Pisans étaient trop nombreux pour que la Scala pût leur résister. Ses habitants furent tous ou tués ou faits esclaves; la ville fut saccagée, puis rasée. Jamais elle ne se releva de ses ruines.

Ravello, la voisine de la Scala, essaya bien encore de résister aux Pisans victorieux; mais elle ne tarda pas à succomber, et fut également dévastée. La perte de ces deux cités auxiliaires acheva la ruine d'Amalfi. La jalousie des Pisans fut satisfaite; ils n'eurent plus à supporter la rivalité d'une ville qui déclina rapidement. Ses comptoirs furent successivement abandonnés, son crédit anéanti, et lorsque, en 1350, les rois de Naples lui enlevèrent ses institutions municipales, seuls restes de son ancienne constitution républicaine, qu'avait maintenus le roi Roger, ils ne frappèrent plus qu'un cadavre; car cette ville, qui, en 1137, au commencement de sa décadence, comptait environ 50,000 habitants, ne renfermait plus alors qu'une insignifiante population.

L'homme avait commencé la ruine d'Amalfi; la

nature l'acheva. Déjà, en 1013, une violente tempête avait, comme nous l'avons dit, détruit en partie la ville basse et changé complétement l'aspect de la cité. La chronique de *Minori triumphante* nous apprend que, avant cette tempête, le port occupait tout l'espace qui s'étend d'Amalfi à Majori, c'est-à-dire une étendue de près de 3 milles. Les trois ports d'Atrani, de Marmorata et de Minori formaient, sans doute alors, autant de bassins, rattachés l'un à l'autre par des ouvrages dont aujourd'hui il ne reste pas même de traces. Derrière le port s'étendaient les arsenaux, les chantiers, les marchés, un théâtre, des thermes, l'hôpital, la monnaie. La mer gagne sur ces rivages comme sur ceux des golfes de Naples et de Baïa. Lorsque le vent de siroco souffle avec violence, les vagues, ne rencontrant aucun obstacle, acquièrent une irrésistible puissance et déferlent avec fureur sur les rochers de la côte, dont elles détachent chaque jour des fragments considérables. Ce n'était donc qu'à force de persévérance et au prix de travaux dispendieux que les Amalfitains étaient parvenus à créer un port. Lors de la décadence de leur ville, les citoyens d'Amalfi, ayant perdu leurs richesses, que le commerce n'alimentait plus, ne purent entretenir ces travaux, élevés à grands frais. Les digues furent rompues, les murs s'écroulèrent, et, le 21 novembre 1343, la veille de la Sainte-Catherine, une tempête s'étant élevée, la plus terrible de toutes

celles dont les annales du royaume aient conservé le souvenir, la mer, renversant ces faibles obstacles, détruisit le port, et du même coup abîma les quartiers qui l'avoisinaient et rasa tous les édifices bâtis sur la plage [1]. Le désastre fut complet et sans remède; des bancs de galets, que la mer venait battre, s'accumulèrent à la place occupée naguère par la ville et le port. De ce jour, tout commerce cessa, et, comme république, comme ville commerçante et comme port, Amalfi n'exista plus.

La ruine si rapide d'Amalfi semble justifier cette remarque de Montesquieu, que les puissances fondées par le commerce peuvent subsister longtemps dans la médiocrité, mais que leur grandeur est de peu de durée : elles s'élèvent peu à peu et sans que personne s'en aperçoive, car elles ne font aucun acte particulier qui excite l'attention et signale leur puissance; mais, lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver la nation commerçante d'un avantage qu'elle n'a acquis, pour ainsi dire, que par surprise. Nous voyons, en effet, les Lombards, puis les Normands, puis les Pisans, aidés des Génois, commencer ou achever la ruine du petit État d'Amalfi, qui ne devait son importance qu'à ses relations et à son commerce.

[1] La même tempête brisa tous les vaisseaux à l'ancre dans le port de Naples, et ruina la plupart des ports des Calabres et de l'Adriatique.

La cité d'Amalfi était déjà singulièrement déchue de son opulence et de sa grandeur lorsqu'en 1254, ressentant, sans doute, quelques velléités de liberté, elle suivit le parti guelfe, et, embrassant la cause du pape Innocent IV, se souleva contre Manfred. Manfred, ayant reconquis son royaume à l'aide de ses Sarrasins de Nocera, se vengea, avec un certain dédain, de la rébellion des Amalfitains. Il se contenta de faire occuper Atrani, qui alors faisait partie d'Amalfi, par un corps de mille Sarrasins et de fermer l'église archiépiscopale, dont il accorda les bénéfices au fameux Jean de Procida, son médecin, son ami et son conseil. La garnison sarrasine occupa longtemps Atrani, exerçant toutes sortes de vexations et de rapines dans le pays, et ne respectant pas même les nombreux couvents de femmes situés aux environs de la ville. Les victimes du libertinage des Africains furent très-nombreuses et choisies dans toutes les classes du peuple. De nos jours, la population d'Atrani est encore considérée par ses voisins comme à demi sarrasine. Les habitants d'Amalfi eux-mêmes n'ont point assez de moqueries contre la prétendue prononciation arabe de leurs anciens concitoyens, dont les accents gutturaux *dégoûtent*, disent-ils, *merveilleusement les oreilles*[1].

Dans les siècles qui suivirent, la bourgade d'A-

[1] La cui pronunzia disgutta mirabilmente le orrechie. (Matteo Camera.)

malfi appartint tour à tour à des princes des maisons Colonna et Orsini, auxquels les souverains de Naples en firent don, et aux Piccolomini, alliés à la maison d'Aragon. Ces derniers princes étaient en marché pour la vente de ce duché, qu'ils avaient possédé cent treize ans, avec Zénobie del Carreto, princesse de Melfi; dans la Pouille, pour la somme de 212,697 ducats; mais, le prince de Stigliano ayant enchéri sur la princesse Zénobie et offrant 216,160 ducats, le duché lui fut adjugé. Ce marché avait lieu en 1584. Qu'eussent dit les consuls, les sénateurs et les doges d'Amalfi, s'ils eussent vu la république, maîtresse de la Méditerranée pendant deux siècles, adjugée au plus offrant pour quelques milliers de ducats?

Les descendants de ces républicains avaient, toutefois, conservé assez d'amour-propre national pour s'indigner d'un tel marché. Le prince de Stigliano n'ayant pu en effectuer le payement sur-le-champ, les habitants d'Amalfi rassemblèrent aussitôt la somme convenue et réclamèrent, auprès du domaine royal, la préférence dans une pareille vente. Cette préférence leur fut accordée; les Amalfitains purent donc se racheter, et firent une bonne affaire, car, dans l'espace de six mois au plus, ils trouvèrent moyen de revendre les nombreux fiefs qui dépendaient de leur duché, et ils retirèrent de cette vente un bénéfice de près de 1 million de ducats. Les Amalfitains,

dans cette circonstance, avaient su réunir à l'amour-propre national le génie commercial de leurs ancêtres; on eût pu les croire d'un autre siècle.

Cet étrange marché forme, en quelque sorte, la dernière page de l'histoire d'Amalfi, qui n'est plus qu'un bourg du second ordre et qui suit la fortune du royaume de Naples, dont il fait partie. L'Europe avait, depuis longtemps, oublié l'existence et jusqu'au nom de la petite république, lorsqu'une éclatante et singulière catastrophe vint tout à coup les lui remettre en mémoire. Naples tout entière s'était soulevée; ses *lazzaroni*, demi-nus, avaient vaincu les vieilles bandes espagnoles et frappé de terreur le duc d'Arcos, son orgueilleux vice-roi : pendant plusieurs jours, cette formidable populace avait obéi à un des siens comme à un roi, réclamant, par son organe, avec une effrayante unanimité, le rétablissement de ses priviléges garantis par Charles-Quint, et la suppression des taxes qui l'écrasaient. Cet élu de la grande cité, qui, à son gré, apaisait ou soulevait la tempête populaire, c'était Thomas Agnello, un jeune pêcheur d'un petit port de la côte qui s'appelait Amalfi.

XXIII.

D'AMALFI A CAPRÉE. — LES ILES DES SIRÈNES. — CAPRÉE. — SORRENTE. — CASTELLAMARE.

Je profitai, pour me rendre d'Amalfi à Caprée, d'une de ces magnifiques journées du printemps italien, où tout est vie et lumière, et qui doublent l'agrément du voyage. Un pêcheur d'Amalfi, ardent et décidé comme Mazaniello, et brun comme un des Maures du roi Manfred, nous avait loué sa barque, qu'il dirigeait au moyen de l'aviron ou de la voile. Nous partîmes d'Amalfi avant le lever du soleil et comme les cailles d'Afrique y arrivaient. Toute la côte était garnie de gens armés. On eût dit qu'il s'agissait de repousser une invasion des barbaresques. Par moments, un feu roulant retentissait sur toute la ligne; c'étaient quelques malheureuses cailles que la fusillade accueillait à leur arrivée. Comme on le pense bien, cette chasse est plus bruyante que meurtrière. Les filets tendus sur toute la côte en font bien une autre destruction que cette levée en masse des chas-

seurs du pays. Nos tireurs faisaient, cependant, quelques victimes. Nos rameurs profitèrent de leurs coups d'adresse en ramassant le gibier tombé dans la mer et en se l'appropriant : *Sic vos non vobis*. Je remarquais, à cette occasion, que le vol des cailles, en mer, est tout à fait différent de leur vol sur terre : elles ne planent pas, elles pointent comme l'alouette ou le geai. Cette manière de voler a quelque chose de convulsif. On dirait que, à chaque élan, l'oiseau, épuisé, tâche de reprendre un peu de force pour gagner la terre qu'il aperçoit. Quand les cailles arrivent, elles sont épuisées ; on peut souvent les prendre à la main.

Cette chasse et cette navigation matinales le long d'une magnifique côte toute chargée d'orangers et de caroubiers dont les branches semblaient pendre dans la mer nous causaient un de ces plaisirs vifs et singuliers qui dédommagent le voyageur de bien des fatigues et des ennuis. A cette distance du rivage, nous ne voyions, d'ailleurs, que le beau côté des choses; nous échappions aux rudes sentiers de la montagne et à l'armée des mendiants. De jolis villages, avec leurs gracieux campaniles, et quelques groupes de maisons isolées, se montraient, de distance en distance, au milieu de toute cette verdure. Bientôt nous nous trouvâmes en présence d'un grand rocher percé, sur sa paroi perpendiculaire, à 400 pieds au-dessus de la mer, d'une grotte dont la bouche avait

plus de 200 pieds d'ouverture et que couronnait une vaste et bizarre construction. C'est le promontoire de la Conque (antique *Cossa*). Au bas du rocher, on aperçoit les maisons d'un bourg et l'entrée d'un petit port où quelques bâtiments de moyenne grandeur sont à l'ancre : c'est ce port en forme de conque qui a donné son nom au promontoire et au pays. Une vingtaine de brigantins et un assez bon nombre de bateaux de pêche composaient sa flottille. D'ordinaire, la majeure partie de ces bâtiments sont employés à la pêche du thon, qui abonde sur la côte.

En doublant ce promontoire, nous passâmes au-dessus des immenses filets ou *tonnaros* qui servent à cette pêche, et dont un de nos rameurs, originaire du pays même, nous expliqua l'usage. — Figurez-vous une vaste maison dont les murs se composeraient de filets, nous dit-il ; mais une maison vingt fois plus grande que ce château que vous voyez là haut, une maison qui couvrirait autant de terrain que le palais du roi à Naples. Les mailles des filets qui servent à la construction de cette maison sont larges. Ces filets sont formés de cordes d'un diamètre de 2 pouces au moins ; on les fixe au fond de la mer à l'aide d'ancres, de morceaux de plomb ou de quartiers de rochers. Ces longues lignes de morceaux de liége que vous voyez flotter à la surface de la mer, comme des bouées, servent à faire reconnaître les divers appartements de la maison.

Quand le thon paraît, les barques de pêcheurs qui tiennent la mer le chassent du côté de ces filets et le poussent peu à peu dans l'une des pièces les plus étendues de la maison qu'on appelle *l'antichambre*. On y pénètre par une ouverture qui va toujours en se rétrécissant. Dès qu'un banc assez considérable de poisson y est entré, on ferme la porte de l'antichambre par de solides filets, et l'on ouvre une porte intérieure qui de l'antichambre conduit dans *la salle;* puis, à l'aide de rames et d'avirons, on fait grand bruit sur le plafond de l'antichambre, qui n'est rien autre chose que la mer, jusqu'à ce que le poisson se soit précipité de l'antichambre dans la salle, par la seule ouverture qu'il trouve à la cloison. De la salle, d'autres pêcheurs le font passer dans *le salon*, tandis que l'antichambre se remplit de nouveau. Du salon on le chasse dans *le parloir*, et enfin du parloir dans la plus vaste de toutes ces pièces, qu'on appelle *la chambre de la mort*. Les cloisons de cette dernière chambre sont composées des filets les plus solides, et on a soin de l'établir sur une plage peu profonde et dont le sable soit ferme et bien uni, de sorte qu'il est facile de la clore hermétiquement. Dès que l'antichambre s'est vidée plusieurs fois dans la salle, la salle dans le salon, le salon dans le parloir, et que la chambre de la mort est bien remplie, ce dont on est assuré quand ses eaux se colorent d'un bleu noir, des bateaux se rangent tout le long

des liéges qui marquent les limites de cette enceinte; les pêcheurs qui les montent battent la mer de leurs rames, tandis que d'autres petites embarcations, où sont les chasseurs, pénètrent dans l'enceinte même. C'est alors que le massacre commence; à l'aide de lances, de harpons ou de barres de fer, on tue tout le poisson qui se montre à la surface de l'eau : des filets vont chercher ceux qui se tiennent au fond de la mer, et on en remplit le fond des barques. Ce n'est ni une pêche, ni une chasse; c'est une boucherie. Le pauvre animal n'a, en effet, aucune défense à opposer aux tueurs. Il est arrivé cependant que, lorsqu'elle était nombreuse, l'armée de thons, réduite aux abois, se ruait avec tant de furie contre une des parois de sa prison, qu'elle rompait les filets ou déplaçait les amarres et les plombs qui les maintenaient. Qu'on se figure alors la consternation des pêcheurs, s'ils ne peuvent replacer leurs ancres ou que l'ouverture soit trop grande; le poisson qu'ils avaient réuni avec tant de peine s'échappe en quelques instants, et la pêche est manquée.

Cette côte est, du reste, fort poissonneuse; elle abonde en anchois, dentici, trilles, rougets, raies, locustes, homards, congres et murènes; on y voit quelquefois le poisson volant, et le corail n'y est pas rare non plus sur les bancs de roches qui hérissent le fond de la mer; mais les pêcheurs de la côte, soit inexpérience, soit paresse, en abandonnent la pêche,

dont profitent seules quelques barques de Castellamare et de Torre del Greco.

Au delà des tonnaros de la Conque, on longe un rivage hérissé de rochers, contre lesquels la haute mer, poussée par les vents d'est et du nord, se brise à grand bruit. Un village est perché au sommet de ces rochers, et quelques-unes de ses maisons semblent pendre sur la mer. C'est le village de *Furore :* la mer furieuse qu'il domine lui a donné ce nom. Deux autres bourgades sont étagées, dans la montagne, au-dessus de Furore. Agérole, le plus important et le dernier de ces bourgs, semble élever ses tours et ses clochers au niveau des cimes aiguës du mont Saint-Angelo, le roi de toutes les montagnes de la côte d'Amalfi. Agérole est le village le plus élevé de la contrée; c'est une situation tout à fait alpestre. L'air y est d'une grande vivacité. La plupart de ses maisons sont construites, comme les chalets suisses, avec des planches retenues par des chevilles de bois et chargées de grosses pierres, précautions communes aux habitants des montagnes contre le vent et la neige, qui pourraient emporter leurs toits. Agérole et les cinq hameaux ou *casali* qui en dépendent comptent 3,500 habitants. C'est une race d'hommes robustes, actifs, industrieux, mais querelleurs et vindicatifs à l'excès. Sur la côte, quand on veut faire entendre qu'un homme en a tué un autre par vengeance, on se contente de dire : Il a

passé par Agérole. Le territoire d'Agérole doit à sa situation élevée un climat tout différent de celui des contrées voisines, climat assez analogue à celui de nos contrées septentrionales. La vigne, l'olivier et les orangers y sont inconnus. En revanche, ses coteaux abondent en châtaignes, pommes et cerises ; le blé et le maïs dans les plaines basses, l'avoine, l'orge et le seigle sur les hauteurs, sont les productions les plus importantes du pays.

Sur le sommet des montagnes au nord d'Agérole, on aperçoit des murs et des tours écroulés; ce sont les ruines du château del Pino que le doge d'Amalfi Mastolo fit construire en 940 : il commandait la route ou plutôt le sentier qui menait d'Amalfi à Sorrente et Castellamare. Le mont *Ceramolo*, ce puissant contrefort du mont Saint-Angelo, si célèbre par la beauté des femmes des pâtres qui l'habitaient, jette son dernier chaînon dans la mer, en avant de Furore, et son versant occidental semble couvert par une grande ville. Ce n'en est, toutefois, que l'apparence. Les deux bourgades réunies de Prajano et de Vettica major forment ce semblant de ville. Aujourd'hui les principales maisons de ces bourgades sont abandonnées. Autrefois ce pays devait à sa situation septentrionale, à la fraîcheur du paysage qui l'entourait, et surtout à sa ventilation régulière, une réputation de merveilleuse salubrité. C'était là que les patriciens d'Amalfi, oubliant les affaires, se rendaient, en

villégiature, dans ces casins aujourd'hui délaissés.

« Qui veut vivre en bonne santé doit passer ses matinées à Vettica et ses soirées à Prajano, » disait un adage vulgaire que le peuple répète encore. Aujourd'hui, Prajano et Vettica ont gardé leur charmante situation et leur salubrité si renommée, et néanmoins elles se sont dépeuplées comme le reste de la côte et ne comptent plus, de nos jours, que 1,000 à 1,200 habitants. Ce qui ôte du charme de Prajano et de Vettica, c'est le manque de fontaines ; on n'y boit que l'eau des citernes : leurs églises, comme toutes celles de l'Italie, méritent une visite ; on y voit quelques tableaux du Zingaro et du Calabrèse.

Si, de loin, Vettica et Prajano ressemblent à une belle ville de second ordre, Positano a tout à fait l'air d'une capitale. Cette bourgade, qui semble couvrir toute la base du mont *Commune*, n'a cependant, aujourd'hui, que 3,000 habitants au plus ; autrefois elle en comptait plus de 10,000 et ne craignit pas d'entrer en rivalité commerciale avec Amalfi. C'est une ville d'une haute antiquité et sur laquelle ceux qui sont curieux d'étymologies ont trouvé à discuter : les uns donnent à Positano une origine punique ; Positano, disent-ils, dérive du mot punique *Positan ;* d'autres veulent que les Doriens lui aient donné le nom de Ποσειδᾶν, nom générique des villes consacrées à Neptune ; ce qui, disent-ils, vient appuyer cette conjecture, c'est l'existence d'un bas-relief

que l'on voit encore dans l'une des chapelles de l'église paroissiale du bourg. Ce bas-relief représente une espèce de cheval marin avec tête de pourceau, griffes de lion, queue de serpent, qui avale des poissons d'une forme singulière, portant tous des colliers de perles comme le monstre qui les dévore, et sous le ventre duquel on voit un renard poursuivant un de ces poissons. Nous n'avons pu deviner quel rapport on a pu établir entre le sujet de ce bas-relief et Neptune, et, à juger d'après le style de ce morceau, nous avons vu là plutôt une fantaisie byzantine qu'un ouvrage antique; peut-être n'est-ce même qu'une grossière caricature des Sirènes dont les îles sont si voisines. Mais l'étymologie triomphante, et pour cause, c'est la suivante. Du temps de la persécution iconoclaste, sous Léon l'Isaurien, des moines, ayant sauvé une image de la Vierge, la transportèrent à bord d'un navire et prirent le chemin de l'Italie, où ils se proposaient de la mettre en lieu de sûreté. Tout à coup, en passant à la hauteur d'une petite ville qui s'appelait Ginestra, à cause de la grande quantité de genêts qui croissaient dans ses environs, la bienheureuse Vierge fut si charmée de l'agréable situation de cette ville, que, prenant la parole, elle s'écria : *posa*, *posa*. On pense bien que les matelots n'eurent garde de désobéir; ils descendirent sur le rivage la miraculeuse image, et, dès lors et en commémoration de cet événement, la ville de Ginestra prit

le nom de *Posa*, et, par corruption, *Positano.*

Positano, qui, autrefois, avait sa flotte commerçante et dont les citoyens armaient des galères en grand nombre, qu'ils mettaient au service des princes napolitains, n'a plus aujourd'hui que cinq balancelles et quelques barques de pêcheurs; mais aussi, Positano n'est plus exposée à être saccagée par les Pisans, comme elle le fut en 1268, lorsque ceux-ci, alliés de Conradin, s'emparèrent d'Ischia, de Sorrente et de la plupart des ports du voisinage. Positano, restée fidèle, voulut résister et fut mise à feu et à sang. En récompense de son dévouement, les princes angevins lui accordèrent de nombreux priviléges, l'exemptèrent des gabelles, et des droits de pesage et d'ancrage [1].

Le paysage de Positano peut être déjà accusé d'aridité; mais, au delà de cette ville, la côte rocheuse se teint d'un gris roux fort laid que nuancent d'un gris bleuâtre, à la base des montagnes et dans quelques petits ravins, de rares plantations d'oliviers. Tout ce côté du promontoire de Minerve est aussi nu et aussi morne que le côté de Massa, de Sorrente et de Castellamare est florissant et ombragé. C'est au cœur de ces arides montagnes que passe le chemin qui, de la cale de la Scarricatoja, conduit à Sorrente. Du haut du mont Commune, le point le plus élevé de ce pays,

[1] PANDOLFO COLLENUCCIO, I, page 116. — CAMERA, 411, 412.

on jouit d'une admirable vue sur les deux golfes de Naples et de Salerne, et sur les îles des Sirènes appelées aujourd'hui *I Galli*.

J'avais dessein de visiter ces îles si fameuses dans l'antiquité. La curiosité, cette sirène des voyageurs, m'attirait de leur côté. Je commandai donc à mes rameurs de diriger la barque vers un petit groupe de rochers nus qui sortait de la mer, à 3 ou 4 milles du rivage; car c'étaient là ces îles des Sirènes si fameuses depuis Homère. Le vent qui semblait s'échapper d'une large grotte ouverte sur l'escarpement du mont Commune était favorable; aussi, après une demi-heure de navigation, étions-nous à une portée de pistolet de ces îles. Leur forme est tout à fait singulière; ce sont des pitons de rochers calcaires couverts, par places, d'une rare verdure. Sur l'une d'elles, on voit les restes d'un fort; une autre offre, au sommet d'une haute paroi de rocher, une ouverture qui ressemble à une fenêtre. C'est de là, nous disent nos rameurs, que les belles filles qui habitaient l'île faisaient des agaceries aux voyageurs. Sur la troisième, une haute pointe de rocher se détache comme un obélisque de 150 pieds de hauteur; ce devait être la plus élancée des trois sœurs qui, désolées de voir Ulysse leur échapper, se précipitèrent dans la mer. Ces filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope ont perdu leur doux nom : Aglaophone, Parthénope et Leucosie s'appellent, aujourd'hui, très-prosaïque-

ment Castelleto, Longa et Rotunda. C'est dans le château de Longa, la principale des trois îles et qui n'a guère plus d'un 1/4 de mille de longueur, qu'on voit les restes du château qui servait de prison aux doges d'Amalfi que le peuple avait déposés. Mastolo II fut l'un de ces doges. Sous le roi Robert, Pasquale Calentano, de Positano, fut nommé commandant de ce château, dont la garnison se composait de quatre hommes. Pasquale, comme nous le voyons par un diplôme du temps, avait 15 taris d'or d'appointements, et ses quatre soldats 10 taris pour eux quatre. Pasquale Calentano, une fois installé dans ces îles, fit ajouter à l'ancien château deux tours, une forte muraille et des bastions dont on voit encore les ruines; puis, sous prétexte d'être mieux à même de repousser les corsaires qui se réfugiaient dans ces îles, il renforça sa petite garnison, et, quand il fut souverain de fait des iles, il demanda et obtint du gouvernement napolitain, pour lui et ses descendants, la seigneurie de ces trois rochers, qu'on n'eut garde de lui refuser. Aujourd'hui sa race est éteinte; le château et ses tours sont en ruines, l'île est absolument déserte et n'est fréquentée que par les pêcheurs, qui s'y réfugient dans les gros temps ou qui viennent y pêcher des langoustes ou des coquillages.

Quand le temps est serein, la mer, autour de ces rochers fauves ou dorés, paraît d'uu violet sombre singulier. Du reste, lorsque nous nous y arrêtâmes,

elle était loin d'offrir cette apparence formidable que les poëtes lui ont donnée. Quoique le vent soufflât avec assez de force, notre navigation autour de ces îles n'avait rien de difficile, et les ossements qui, autrefois, blanchissaient leurs rivages ont dû être, depuis longtemps, réduits en poussière, car nous ne pûmes en découvrir aucune trace.

Les marins napolitains ont traduit à leur manière l'histoire des sirènes. Voici la version la plus répandue parmi eux. Un fameux pirate, ayant perdu son vaisseau sur l'écueil de Viva, voisin de ces îles, se réfugia au milieu de ces rochers avec ses trois filles, qui étaient d'une merveilleuse beauté, et s'établit, avec quelques hommes de son équipage, dans ce château dont on voit les ruines. Chaque jour, des fenêtres de son château il voyait passer de nombreux vaisseaux richement chargés; mais, n'ayant pas même une felouque pour les attaquer, il était réduit à convoiter tous ces trésors, sans espoir de les posséder jamais. Un jour, cependant, un navire s'étant réfugié, pendant une tempête, dans l'un des étroits bras de mer qui séparent les îles, le pirate conçut l'espoir de s'en rendre maître, et pour cela il employa la ruse et la séduction. Il envoya ses trois filles sur le rivage le plus voisin du navire, et là, d'après son ordre, elles se mirent à jouer du luth en commençant une danse lascive. L'équipage du navire, séduit par la beauté de ces femmes et par la douceur de leur chant, des-

cendit à terre et les suivit dans le château de leur père; mais à peine en avaient-ils franchi le seuil, que la porte se referma derrière eux, et tous furent tués à coups de flèches, par les compagnons du pirate. Ceux-ci revêtirent ensuite les habits de leurs victimes, et retournant, vers le soir, à bord du vaisseau, ils s'en rendirent maîtres et tuèrent le reste de l'équipage. Le pirate, enchanté de la réussite de cette première tentative, songea à tirer parti, à l'avenir, de la beauté de ses filles; quand un vaisseau paraissait dans le voisinage de l'île, il les faisait monter sur les rochers, et bientôt l'équipage, séduit, descendait dans l'île, où il ne tardait pas à trouver la mort. Ces fatales beautés couraient si légèrement au milieu de ces précipices, qu'on eût dit qu'elles avaient des ailes; elles traversaient si gracieusement à la nage les bras de mer qui séparent ces îles, qu'on les eût prises pour des êtres marins.

Un pirate grec qui s'appelait Odysseus, se rendant à Marseille, avait échappé une première fois à leurs séductions; il résolut de se rendre maître de ces belles filles, et les guetta. Il les surprit un jour, comme elles étaient à s'ébattre dans l'île *del Castello,* qu'il fit cerner par tout son équipage. Poursuivies de rochers en rochers, les trois sœurs se réfugièrent sur un pic élevé dont la cime était penchée sur la mer. Voyant ceux qui leur donnaient la chasse sur le point de les saisir, toutes trois, espérant se sauver

à la nage, se précipitèrent du haut de ce roc dans la mer, où, sans doute, elles se noyèrent, car on ne les vit plus reparaître. Quand la mer est calme, le flot qui vient mourir sur ces rocs rend quelquefois des sons d'une harmonie grave et qui ressemble aux plaintes de l'orgue; c'est le chant des trois sœurs qui sont cachées dans ces rochers, disent les matelots napolitains.

Toute la côte de l'île Longa est couverte d'une mince couche de terre végétale. Au printemps, elle se revêt de ce gazon ras qui plaît tant aux moutons. Nous ne vîmes cependant aucun troupeau dans l'île; elle ne paraissait habitée que par des oiseaux de mer, et surtout par des mouettes blanches qui, nous voyant sans armes, se laissaient assez approcher pour que nous ayons souvent essayé de les prendre à la main; mais, au moment où nous croyions les saisir, elles s'envolaient lestement et allaient se reposer sur quelque autre rocher à vingt pas de nous. Ce sont les seules Sirènes qui aujourd'hui habitent ces fameux rochers.

Dans le trajet qui sépare les îles des Sirènes de Caprée, et au moment où nous dépassions la pointe de la Campanella, nous rencontrâmes un violent courant qui venait du large et qui se dirigeait vers l'intérieur du golfe de Naples. Nos rameurs durent faire force de rames pour traverser ce petit détroit, d'autant plus que le vent s'était élevé au moment même

où nous rencontrions le courant, et qu'il nous poussait, comme lui, hors de notre route. Nos bateliers, cependant, surent en tirer un bon parti, et, louvoyant avec une adresse singulière, ils ne tardèrent pas à atteindre la côte de Caprée la plus rapprochée de la pointe de la Campanella. Cette côte est formée par un rocher à pic de 5 à 600 pieds de hauteur; à en juger par l'intensité de l'azur de la vague qui baigne ses pieds, ce roc doit s'enfoncer dans les flots à une égale profondeur. Ce ne fut qu'après l'avoir contourné et en longeant la rive qui fait face à Naples que l'inclinaison de la roche s'adoucit. Bientôt même, grâce à l'admirable transparence des eaux, nous aperçûmes le fond de la mer qui semblait pavé de marbres et de mosaïques des couleurs les plus vives. Cette riche décoration est formée par les algues vertes et par des fragments de roche d'un blanc de neige, marbrés de bleu ou de rouge, de sables gris et jaunes et de coquillages.

La petite marine de Caprée, où nous nous arrêtâmes, ne comprend que quelques maisons de pêcheurs d'un style tout à fait mauresque, et dont quelques-unes, construites en berceaux et couvertes de pierres, ont l'air de tombeaux.

La ville de Caprée est bâtie un peu plus haut, vers le centre de la petite plaine ou plate-forme qui sépare les deux parties montagneuses de cette île, qui a la forme d'une selle turque. Le palais de Ti-

bère est placé, à l'avant, sur le pommeau de la selle. Le mont Solaro forme, à l'arrière, un renflement plus considérable. Caprée et sa chartreuse sont construits au centre du siége.

La journée était déjà fort avancée lorsque, après avoir gravi le chemin qui sépare la marine du nord de la ville de Caprée, nous nous arrêtâmes à l'extrémité de cette petite ville, à la maison du Palmier, où l'on trouve à se loger.

En nous rendant de Caprée au palais de Tibère, situé sur la roche escarpée qui fait face au continent du côté de la pointe de la Campanella, nous avons traversé d'abord de belles plantations d'oliviers. Ces arbres ne sont pas de fortes dimensions, mais ont une grande vigueur. Plus nous nous élevons, plus le sol devient aride. Quelques arbustes apparaissent seuls aux environs de petites maisons blanches, carrées comme des dés, avec de grandes ouvertures cintrées; ces maisons sont disséminées sur les différents étages de la montagne. Des cactus croissent dans les parties rocailleuses, et les sentiers que nous suivons sont bordés de petits murs en pierres sèches qui servent d'asile à des milliers de lézards et à bon nombre de serpents gris ou noirs. Notre hôte de la maison du Palmier nous avait juré ses grands dieux qu'il n'en existait pas un seul dans l'île; aussi, dès la sortie de Caprée, avons-nous été assez désagréablement surpris de les voir s'échapper d'entre ces pierres et tra-

verser rapidement le chemin. Il est vrai que des lézards et quantité d'insectes (ateuchides et bousiers) qui courent sur le chemin, l'ardeur du soleil et le temps légèrement orageux contribuaient aussi à leur donner ces allures actives.

Aux approches du palais de Tibère, le sentier devient de plus en plus roide et se termine par une sorte d'escalier formé de grandes dalles de rocher que recouvraient autrefois les degrés de marbre qui ont servi au pavement de l'église de Caprée. Il reste encore, du palais de Tibère, des ruines assez considérables, et nous pensons que, au moyen de ces arrachements et des murs encore subsistants, un architecte pourrait facilement tenter une restauration de cet édifice. Volpati a gravé une grande planche qui le représente; nous n'avons pu nous assurer de son exactitude. Quelques pièces sont encore voûtées; mais il ne reste absolument rien de leur décoration : les quelques colonnes qui étaient demeurées entières et qu'on y a recueillies décorent, ainsi que les degrés de marbre dont nous avons parlé tout à l'heure, l'église dédiée à saint Constantin, patron et protecteur de l'île. Toutefois, sur le sol du palais et sur tout le rocher aux environs, on rencontre une grande quantité de fragments de marbre de toutes les couleurs, comme, à Rome, sur le palatin et dans les thermes. C'est tout ce qu'il reste des revêtements intérieurs du palais. Dans quelques-unes des pièces dont le sol a été

nettoyé, on voit des restes de mosaïques encore en place, d'un dessin très-simple et très-régulier, formées à l'aide de petits cubes blancs et noirs. Malheureusement, chaque voyageur qui passe emportant quelques-uns de ces cubes, il n'en restera bientôt plus rien.

Lorsque nous visitâmes les ruines du palais de Tibère, nous rencontrâmes un pauvre moine qui, je crois, y avait fait sa demeure. Le malheureux, pour charmer son oisiveté, se livrait à un plaisir assez cruel. Des hirondelles en grand nombre font leurs nids le long de la paroi du roc perpendiculaire qui fait face au midi. C'était le moment où leurs petits viennent d'éclore. Cet homme attachait, à l'extrémité d'une très-longue ligne, des brins de duvet au centre desquels un hameçon était caché, et qui simulaient un moucheron ou quelque autre insecte. L'hirondelle saisissait le brin dans son vol et s'enferrait comme eût fait un poisson. Cet homme en prit deux ou trois en moins d'un quart d'heure. Nous ne pûmes comprendre ce qu'il se proposait d'en faire, car ce doit être un détestable manger, l'hirondelle, déjà maigre de sa nature, se nourrissant à peine lorsqu'elle a ses petits à élever. Nous obtînmes à grand'peine quelques-uns de ces oiseaux, auxquels nous rendîmes la liberté; mais l'hameçon leur avait fait à la gorge des blessures si cruelles, que je doute qu'elles aient pu y survivre. Nous fîmes ensuite une longue morale à ce

saint homme sur son inutile cruauté; je doute fort qu'il en ait profité.

La salle où ce moine s'était installé est construite sur l'extrême bord du rocher. De ce point à la mer, la distance peut être de 4 à 500 pieds. Cette roche présente donc l'aspect d'une muraille de 500 pieds de haut. En s'approchant du bord et en se couchant, on aperçoit au-dessous de soi, à une effroyable profondeur, quelques récifs dont la masse jaune diapre l'eau, qui se teint d'un bleu noir. Il ne faudrait pas garder longtemps cette position, car il serait difficile d'échapper au vertige, et la tête pourrait emporter le corps et les pieds. Cette salle servait, sans doute, à ces festins de Tibère que Suétone nous a décrits, et c'est de là que, par forme de divertissement, il faisait jeter à la mer un esclave maladroit ou un courtisan qui lui avait déplu. Il y avait certains jours où l'intermède était plus complet : on amenait tous les malheureux que le tyran tenait renfermés dans les prisons de l'île, et, après leur avoir fait souffrir les plus cruels supplices, on les jetait tous du haut en bas du rocher. Si quelques-uns, après avoir fait ce saut de plusieurs centaines de pieds, étaient assez heureux pour ne pas se briser sur les écueils et restaient vivants, des soldats, placés dans des barques au pied du rocher, les achevaient à coups de crocs ou d'avirons.

De vastes réservoirs en pierre étaient placés aux

environs du palais et subsistent encore ; ils servaient à l'arrosement des jardins étagés sur les pentes de la montagne, et que remplacent aujourd'hui les plantations d'oliviers dont nous avons parlé tout à l'heure. Des constructions, dont on voit encore les restes, couvraient le point le plus élevé de chaque sommité voisine. C'était là, sans doute, qu'étaient placés plusieurs des douze palais que Tibère avait élevés dans l'île, et qui étaient consacrés aux douze grands dieux ; les autres occupaient la place où, depuis, l'on a construit la Chartreuse, ou ce vaste terre-plein qui s'étend au delà d'Anacaprée, au nord et au couchant de l'île, et que domine le mont Solaro. Cette montagne, ainsi que l'île entière qui lui sert de base, participe de la même formation que toute la région montagneuse qui s'étend de Salerne à la pointe de la Campanella ; elle est entièrement calcaire et, quoique si voisine du mont Epomeo, ce volcan qui forme l'île d'Ischia, et du Vésuve, elle ne présente aucune trace de déjection volcanique.

L'ascension du mont Solaro, dont, par suite de l'admirable sérénité de l'air, il semble que l'on pourrait toucher le sommet de la main, n'est pas aussi facile qu'on le croirait, d'autant plus qu'il faut faire tout ce chemin à pied. Après avoir traversé les premières rampes qui s'élèvent au delà de la ville, on arrive au pied d'une prodigieuse muraille de rochers qui coupe l'île en deux. Il semble, à la première vue,

qu'il sera impossible de gravir cet escarpement; on ne peut le faire qu'au moyen d'un escalier de plus de cinq cents marches, taillé, sur d'étroites saillies, dans la roche même. Du haut de cet escalier, en se retournant du côté de Naples, on jouit d'une admirable vue sur tout le golfe et le Vésuve, et l'on aperçoit à la gauche les forts de Naples et le scintillement des vitres de ses maisons. Il y a, cependant, environ 40 kilomètres de distance en ligne droite. La dernière marche de l'escalier aboutit à une jolie plate-forme couverte des maisons et des jardins d'Anacaprée, et qui, grâce à sa situation élevée et à l'inclinaison en pente douce du sol du sud au nord, jouit de la plus agréable des températures et paraît très-fertile. Il faut que cet endroit ait un charme véritable, car un Anglais, le chevalier Torol, malgré l'isolement de ce lieu, y acheta un terrain, y fit bâtir une maison et y passa trente années de sa vie, de 1736 à 1766.

Cette petite bourgade d'Anacaprée et les habitations qui en dépendent renferment une population d'environ 1,800 âmes; elle tient en grand mépris ses voisins de Caprée, bien qu'ils soient plus nombreux, puisque la population de ce dernier endroit est d'environ 2,000 âmes. Ils sont tout fiers de l'origine grecque de leur nom (*ana, capri*, — la Caprée supérieure). Ils se regardent comme la population autochthone ou les Pélages de l'île. J'ai pu, du reste,

admirer leur industrie. Pas un pouce de terrain n'est perdu aux environs de la bourgade. On y cultive des céréales, et j'y ai vu plusieurs arbres fruitiers de nos contrées du nord. Dans les pentes plus inclinées qui forment la base du mont Solaro et qui, à cause de la nature rocailleuse du sol, se prêteraient difficilement à la culture, j'ai été fort surpris de rencontrer de jolis bouquets de chênes, dont quelques-uns ont plusieurs mètres de tour et une grande hauteur. Ces bois appartiennent, je le suppose, à l'État, qui a bien raison de les respecter. A mesure que l'on s'élève sur les pentes de la montagne, ils deviennent de plus en plus rares. Bientôt on ne rencontre plus que des débris calcaires et des pentes rocheuses absolument dénudées. Malgré l'ardeur du soleil, le vent du nord-est, qui soufflait avec une certaine vivacité, soutenait nos forces, et nous fûmes surpris d'arriver au sommet sans fatigue. Ce sommet est formé d'une roche calcaire absolument nue, corrodée par les eaux du ciel, et qui, par places, a pris des teintes brunes et ocreuses qu'elle doit à la présence du fer, et non au feu du ciel, comme l'assurait notre guide. On a, de ce sommet parfaitement isolé, la plus admirable vue peut-être de toute la côte de Naples. L'île entière est sous vos pieds, dessinant une sorte de hache dont le promontoire de Caprée formerait le tranchant. Le golfe de Naples, d'Ischia à la pointe de la Campanella, se développe avec toutes ses baies et ses gra-

cieuses sinuosités. Le mont Epomeo, les Camaldules, Naples, le Vésuve et les montagnes de Sorrente et de Castellamare forment une sorte de second plan, derrière lequel se déroulent les plaines de la Terre de Labour, bornée à l'horizon par la haute chaîne des Abruzzes. Les îles de Vandotena et, à ce que l'on nous assure, celles de Ponza à l'occident, et à l'orient les côtes des Calabres et les saillies des caps de Licosa et Palinure, complètent ce magnifique tableau : du côté du midi, la mer s'étend sans limites.

Le vent soufflait par rafales ; il était frais et, par moments, sa force était assez grande pour que nous ayons é é obligés de nous asseoir. Un degré de force de plus, et il nous semblait que son souffle allait nous emporter et nous précipiter, dans la Méditerranée, par-dessus tous les escarpements de rochers que de ce côté nous avions sous les pieds.

Nous laissons à de mieux instruits à décrire les ruines des galeries circulaires du théâtre ou cirque, ainsi que des constructions élevées au nord de l'île, et qui, selon toute apparence, étaient des thermes. Ces dernières ruines s'étendent, le long de la mer, sur un assez grand espace. Sont-ce les restes du palais d'été de l'empereur, comme son exposition au nord pourrait le faire croire? ou n'était-ce seulement qu'une galerie couverte et aérée, le long de laquelle on venait respirer l'air de la mer? ou bien ces *cellariæ* ou grottes souterraines dont parle Tacite? L'île de

Caprée, à la mort de Tibère, devait être magnifiquement ornée, les deux premiers empereurs l'ayant eue en grande affection. Auguste, dans les quatre dernières années de sa vie, y avait fait de longs séjours et y avait commencé plusieurs grandes constructions, entre autres celle d'un théâtre. On s'explique difficilement cette prédilection des empereurs pour un séjour si éloigné de Rome et situé au milieu d'un paysage aussi âpre. Mais peut-être cet isolement même donnait-il du charme à cette retraite; on y trouvait, du moins, un repos complet, et puis la température de ces cimes isolées est vraiment délicieuse. Auguste, le premier empereur, savait utiliser ses heures pendant les quatre ans qu'il y passa dans la culture des lettres. Tibère transforma l'île en gibet et en fit le théâtre d'infâmes débauches.

L'ancien couvent de la Chartreuse, fondé par la reine Jeanne, s'élève entre la ville de Caprée et la petite anse ou marine placée au midi de l'île, du côté de la haute mer. Cette construction quadrangulaire ne manque pas d'une certaine élégance. Les arcades du cloître encadrent un préau intérieur. Lorsque nous la visitâmes, cette construction avait été transformée en caserne; elle n'était occupée que par un très-petit nombre de soldats.

En descendant, vers le midi, par un sentier escarpé et rocailleux, on arrive à la marine dont nous avons-parlé tout à l'heure. La côte, sur ce point, ne

présente qu'un entassement de rochers confus qui se teignent des couleurs les plus vives, parmi lesquelles dominent le gris bleuâtre, les ocres et la terre de Sienne brûlée. La mer qui baigne ces rochers se teint également de nuances ardentes et tranchées. Sur le premier plan, on dirait une nappe de soie, de couleur émeraude, frangée d'argent. En s'éloignant du rivage, cette nappe prend des teintes d'un bleu vif, qui à l'horizon se mêlent à la pourpre : le matin, ces nuances sont douces et charmantes; au milieu du jour, l'œil en soutient difficilement l'éclat.

Décidé à passer une journée entière au milieu de ces rochers, je m'y étais rendu de grand matin, et, installé derrière de gros blocs qui m'abritaient du soleil, je commençai une étude peinte de cette partie de l'île. Un pêcheur qui relevait ses filets à quelque distance en mer, et, sur la plage, au milieu des rochers, un homme qui surveillait les rets destinés à prendre les cailles à leur arrivée, étaient les seuls habitants de cette partie de l'île. La pêche du marinier ne paraissait pas heureuse; les filets qu'il relevait étaient presque tous vides. En revanche, des cailles en assez grand nombre donnaient dans les rets de l'oiseleur; elles arrivaient toutes du large et venaient, par conséquent, de traverser la Méditerranée. On s'explique difficilement que cet oiseau, d'un vol si court d'ordinaire, puisse fournir un pareil trajet, qui n'est rien moins que de 250 kilomètres en ligne directe, en sup-

posant qu'elles viennent seulement de Sicile, et de près de 400, si elles arrivent d'Afrique. Toutes venaient du sud, en pointant et en volant par saccades. Quelques-unes, les plus fatiguées sans doute, rasaient l'eau. Les filets qui les attendent sont tendus dans la partie la plus basse et, par conséquent, la plus accessible de l'ile; ils ont environ une vingtaine de pieds de haut, sont portés par de grandes perches et ont les mailles très-lâches. L'oiseau qui est lancé ne les voit pas, vient frapper contre ces mailles, à environ 1 ou 2 mètres du sol, et tombe lourdement au pied du filet, formant une espèce de sac. L'oiseleur le saisit et le met en cages. Les cailles qui venaient de fournir ce trajet n'étaient pas maigres et ne paraissaient pas aussi fatiguées qu'on l'eût pu croire. En effet, je me passai la fantaisie d'en acheter quelques-unes à l'oiseleur et de leur rendre la liberté : en ouvrant la main dans laquelle je les tenais, tout haletantes qu'elles parussent, elles reprenaient très-lestement leur vol, s'élevaient derrière les rochers éboulés qui entourent la marine, et pénétraient dans l'intérieur de l'ile par l'échancrure par laquelle nous étions venus. Dans l'espace de moins de deux heures, notre homme en prit de trente à quarante. Elles ne volaient pas en troupes, comme les hirondelles et autres oiseaux de passage, mais presque toutes arrivaient isolément, et ce n'était que par exception qu'on en voyait deux ou trois réunies. Il y a certains jours

où elles arrivent en si grand nombre, qu'on les prend par centaines, quelquefois même par milliers. C'est une des principales sources de richesses du pays.

La traversée de Caprée à Sorrente, dans une petite barque non pontée, par un ciel admirable, mais par une assez grosse mer, a donné à nos compagnes d'assez vives émotions. Vers le milieu du détroit qui sépare l'île du continent, le mal de mer est venu se mettre de la partie. Ce n'est qu'entre la petite île de lo Vervece et Massa que nous avons trouvé une mer un peu plus calme; alors tous les accidents ont cessé. Nos deux bateliers ont plié la voile et pris les rames; ils obéissaient à la voix du patron, vieil insulaire de Caprée qui, pour tout costume, portait un caleçon et une veste de toile, sans chemise. Le bonhomme, au fort de la bourrasque, tenait froidement le gouvernail, poussant de temps à autre quelque interjection énergique, et, quand une des lames qui venaient du large se creusait trop profondément, il savait lui présenter la barque de façon à ce qu'il n'y pénétrât pas une éclaboussure.

La délicieuse plaine (*piano*) de Sorrente, qui s'étend de la mer au pied d'une espèce de cirque que forment les montagnes, a plutôt l'air d'un grand jardin que d'une campagne ouverte. Partout on voit de beaux massifs d'orangers et d'arbres fruitiers de toute espèce. Il est fâcheux que de longues murailles et de petites habitations entourées de murs en pierres

sèches ôtent à ses environs cet aspect agreste qui forme l'un des plus grands charmes du paysage. Il faut s'éloigner à une grande distance de cette petite ville pour trouver la campagne et l'air libre.

On a appelé Sorrente le jardin potager de Naples, et on a eu raison ; mais c'est un potager tout à fait méridional, et les oranges et autres fruits qui aiment le soleil sont à peu près les seuls légumes que l'on y cultive.

On trouve quelques ruines de monuments antiques aux environs de la ville. Les savants de Naples se sont laissés aller, à leur propos, à beaucoup de conjectures. A l'exception de la grande piscine qu'Antonin le Pieux fit restaurer et qui sert encore aujourd'hui, la plupart de ces débris antiques sont dans un tel état de dégradation, qu'il est difficile de se rendre compte de leur ancienne destination.

La maison du Tasse existe encore; mais elle a été tellement remise à neuf, que nous doutons fort qu'il reste rien de l'ancienne habitation. Ce n'est plus, aujourd'hui, qu'un palais bien propre que le propriétaire a fait décorer à la moderne et qu'on loue à des Anglais.

De Sorrente à Castellamare, toute la côte faisant face au golfe de Naples présente une suite d'admirables points de vue. Le paysage de Vico, et cette petite bourgade construite au bord d'un profond ravin sur lequel on a jeté un beau pont de construc-

tion moderne, ont cette sévérité de lignes qui plait aux paysagistes de l'école du Poussin. Sur le bord de la mer, de petits hameaux fortifiés, groupés sur des entassements de rocs, produisent également un fort bel effet.

Aux environs du petit port de Castellamare, dont les maisons se groupent si heureusement au pied de montagnes revêtues, du haut en bas, de beaux bois qui croissent dans un lapillo fertile, le paysage devient réellement admirable. Je ne sais trop ce que l'on pourrait comparer, en Italie, à ces beaux sites au triple point de vue de la grandeur, de l'harmonie et de la variété.

C'est à environ 2 ou 3 kilomètres de Castellamare que l'on trouve cette ville de Stabia, qui fut ensevelie, comme Herculanum et Pompéi, par une éruption du Vésuve. Le sol nous a paru de même nature qu'à Pompéi. On y a pratiqué plusieurs fouilles qui sont aujourd'hui abandonnées, et rien n'indique, à l'œil, l'emplacement de la ville antique; seulement, en frappant du pied, ce sol de lapillo rend, de tous côtés, des bruits caverneux. Cette pensée, que l'on se promène sur une ville qui dort là depuis dix-huit siècles, et dont les ruines renferment, sans doute, tant de trésors pour les arts, suffit seule pour éveiller une ardente curiosité. On voudrait être muni d'un outil et pouvoir retourner ce sol; mais les 3 ou 4 mètres de cendres et de lapillo qui nous séparent des com-

bles de ces maisons nous rappellent au sentiment de notre impuissance. Quel malheur que cette petite ville de Stabia ne soit pas placée à égale distance de Paris qu'elle l'est de Naples, au fond de la vallée de Montmorency ou dans la plaine qui s'étend au bas de Saint-Germain! Depuis longtemps, tous ses édifices et les merveilles qu'elle peut contenir eussent été remis en lumière.

XXIV.

DE ROME A FLORENCE ET A PISE. — L'ITALIE CENTRALE.

Nous venions de passer plusieurs semaines au milieu des montagnes qui bordent le golfe de Salerne et dans les îles, sans journaux, sans nouvelles, vivant comme de vrais ermites. Une lettre que nous avons trouvée en arrivant à Naples, et qui nous faisait pressentir un bien douloureux événement, a précipité notre départ. Atteinte d'un mal subit, la reine Caroline se trouvait dans l'état le plus alarmant. Ce bulletin, écrit par une de ses dames, nous laissait peu d'espoir. Une heure après notre arrivée à Rome, le prince de Musignano nous apprenait la mort de cette princesse, qui à un si grand cœur joignait de si charmantes qualités, et qui nous avait toujours témoigné tant de bontés. Cette nouvelle nous causa la plus vive affliction. La santé de ma femme, déjà éprouvée par le voyage, en fut altérée. Ce ne fut donc qu'après quelques jours de repos que nous pûmes reprendre

le chemin de Florence, où nous ne devions plus retrouver que de douloureux souvenirs.

Cette fois, nous suivions la route de l'Italie centrale qui passe à Civita-Castellana, Terni, Foligno, Assise, Perouse, Cortone et Arezzo. Nous reprîmes d'abord la triste chaussée de Baccano. Le tombeau de Néron est décidément l'un des monuments antiques des environs de Rome les plus laids. Je l'avais jugé ainsi à mon arrivée, et je n'ai pas changé d'avis. Cette route est monotone ; mais nous avons quelques belles et sévères échappées de vue sur les montagnes de la Sabine et la vallée du Tibre. Au delà de cette vallée, on voit un premier rideau de montagnes boisées qui prennent bien la lumière et dont les anfractuosités dessinent de belles ombres d'un bleu vigoureux. C'est à Monte-Rossi que nous quittons la route de Rome à Florence par Aquapendente. Nous traversons d'abord Nepi, charmante petite ville située dans une contrée agréablement boisée et où l'on voit, par places, des chênes par bouquets, comme dans nos pays du nord. Civita-Castellana est tout autrement pittoresque que Nepi. Cette ville est jetée sur un admirable ravin que traverse un pont d'une grande hardiesse. Le Soracte couronne la ville au sud-est. De ce côté, la montagne, longue et étroite, se termine par une triple dentelure, et l'on juge très-bien de son isolement.

De Civita-Castellana à Terni, on suit une route

de toute beauté. On traverse d'abord le Tibre à Borghetto sur le *Ponte Felice*, ouvrage de Sixte-Quint, et on arrive bientôt à Otricoli. Au Ponte Felice, le Tibre nous a paru avoir à peu près la même largeur qu'à Rome. La situation de Narni est des plus gracieuses, surtout en arrivant de Civita-Castellana et en se plaçant à environ trois portées de fusil de la ville. La Nera arrose la vallée et coule, au fond de précipices, au pied de montagnes couvertes d'une superbe végétation. Les ruines d'un pont magnifique bâti par Auguste, qui joignait les deux côtés de la vallée, produisent un bel effet dans le paysage. Nous n'avons fait qu'une courte halte dans cette ville, d'où nous ne sommes repartis que pour arriver à Terni au commencement de la nuit.

Le lendemain, de grand matin, nous avons pris une petite calèche qui nous a conduits rapidement aux fameuses cascades, en passant par Papigno. Le chemin qui conduit à la chute supérieure est tracé sur les flancs du précipice et offre, à chaque pas, les plus beaux aspects; nous sommes accostés sur la route par des gens de mauvaise mine, criant l'éternel *Tanto fame* à nous rompre la tête et nous demandant l'aumône du ton le plus insolent. On ne peut dire qne ce soient là des pauvres honteux, et nous leur donnons à contre-cœur. Comme ils nous voient en nombre, ils s'éloignent. On doit voir la cascade de trois points différents, du haut, du milieu et du bas. La

vue du bas est la plus belle; mais celle du milieu est la plus étrange et la plus terrible. Le Velino coulait à pleins bords, et cette masse d'eau qui se précipite d'un seul jet semble une des écluses du déluge. Pour peu que votre œil s'arrête sur ce torrent qui passe comme la flèche, le vertige ne tarde pas à vous saisir, et il faut se retenir aux arbustes de la colline pour ne pas être entraîné. La cascade, vue de face et du pied de la montagne, est fort belle encore; mais il faut se placer un peu vers la droite. Le soleil, jouant dans sa poussière humide, produit de magnifiques iris. Le plus frappant de tous ces paysages est peut-être cet admirable ravin par lequel on revient à Terni, en suivant le fond de la vallée. Il y a là des eaux courant, sous de grands arbres, au pied d'immenses rochers colorés des plus belles teintes et qui m'ont rappelé, mais en beau, les balmes de Sassenage. Ces eaux, ces roches et ces beaux arbres forment un de ces paysages que ne pourrait composer l'imagination la plus poétique. Quelques-uns de ces rochers s'élancent, comme autant de pyramides, du milieu d'un bois de chênes verts de toute beauté.

La cascade formée par la chute du Velino dans la Nera s'appelle, dans le pays, la *cascata delle marmore.* On pourrait croire qu'elle doit son nom à la blancheur de marbre de ses eaux bondissantes; ce serait une erreur : en la nommant ainsi, on veut faire allusion à la faculté que possèdent ses eaux de recou-

vrir d'incrustations les plantes, les herbes, les arbres et tous les objets qu'elles arrosent.

Nous sommes revenus à Terni par la vallée, et nous avons visité la charmante villa Graziani, si fameuse par le séjour qu'y fit la princesse de Galles. Comme on sait, elle ne s'y trouvait pas seule, et les mauvaises langues de Terni racontent encore, à propos de la princesse et de son beau coureur Bergami, les plus étranges particularités. Cette villa est placée tout auprès de ce magnifique bois sous lequel coulent les eaux de la Nera. Les anciens eussent dit que ce lieu était propice à l'amour; mais quelles amours!

Nous ne sommes rentrés qu'à la nuit dans Terni. Le lendemain, il devait y avoir je ne sais quelle fête. Cette jolie ville était pleine de mouvement et de cris. Des lumières couraient de tous côtés; la vie italienne débordait par tous les pores.

Nous sommes partis de Terni au point du jour. A peu de distance de la ville, la route s'élève, et bientôt nous montons les premières rampes de la Somma, belle montagne avec contre-forts boisés, bouquets de chênes et rochers admirablement brisés. Mais l'eau manque à ce paysage; elle inondait hier ceux de Terni. On attelle à notre voiture quatre grands bœufs, dans lesquels on a voulu voir les descendants de ceux de Clitume qui conduisaient les triomphateurs au temple du Capitole.

Romanos ad templa Deûm duxère triumphos.

Il est certain que ces beaux animaux, avec leur air calme, leurs grands fanons et leurs immenses cornes, ont un aspect tout à fait majestueux. Par moments, ils ralentissent le pas et semblent prêts à s'arrêter ; leur guide les ranime en les touchant de l'aiguillon : nous demandons grâce pour eux en mémoire de leurs aïeux. Sur le sommet de la montagne, nous faisons halte près d'un grand hangar. Une jeune fille, aussi belle que les nymphes qui peuplaient les forêts de la montagne, vient nous offrir des cerises. Nous n'avons garde de la refuser. Elle baise, en nous quittant, nos mains et les baïoques que nous lui donnons. Là les bœufs nous quittent et nous redescendons rapidement vers Spolète, à travers de jolis bois de pins qui, sur le versant de la montagne exposé au nord, remplacent les chênes. Nous laissons sur l'un des côtés de la route un bel aqueduc dont les arches, d'une grande hauteur, portent à la fois un pont et les conduites pour les eaux.

Une procession remplissait les rues de Spolète comme nous y arrivions. Nous avons été étonnés de la profusion de reliques et de bannières que l'on portait. La terre était littéralement jonchée de fleurs. Toute la confrérie du monte Luco s'était réunie à cette procession. Nous avons profité de la demi-journée que nous passions à Spolète pour visiter la cathédrale, où l'on voit de vastes fresques de Filippo Lippi. C'est dans cette cathédrale que fut enterré cet

artiste trop ami de la beauté, et qui, à la suite d'une dernière escapade, mourut, à soixante ans, du poison, dans la ville de Spolète, sa patrie. Filippo Lippi fut, au xve siècle, le Benvenuto Cellini des peintres. On voit également, dans la cathédrale, une très-ancienne mosaïque et une de ces images de la Vierge que l'on attribue à saint Luc. On nous montre, à l'église Saint-Dominique, une belle copie de Transfiguration de Raphaël que l'on croit exécutée par Jules Romain.

La citadelle qui domine la ville est une construction du moyen âge. On nous assure, cependant, que l'on y voit les restes de murs cyclopéens. Telles qu'elles sont, ces murailles crénelées et ces fortes tours font le plus bel effet dans le paysage. Le reste du jour a été consacré à un pèlerinage aux ermitages du monte Luco et aux bois de chênes verts qui les entourent, et qu'il n'est pas permis d'abattre. Il est tel des arbres de ce bois sacré sous lequel Annibal, lorsqu'il assiégea cette ville, a dû s'abriter. C'est, à ce que l'on assure, le plus énorme chêne de l'Italie. Il mesure environ 15 à 16 mètres de circonférence, sur près de 36 de hauteur. Son élévation n'est donc nullement proportionnée à sa grosseur; aussi cet arbre est-il plus singulier que pittoresque. Je ne sais combien d'hommes pourraient se cacher dans les anfractuosités de son écorce. C'est, comme on voit, un digne pendant des châtaigniers du mont

Etna. Il est évident qu'un tel arbre ne peut mourir que d'accident, soit qu'un coup de vent le renverse, soit que la foudre le consume. Un ou deux contreforts pourraient parer à l'accident du vent, et alors, très-probablement, l'arbre vivrait autant que le monde. Spolète a conservé deux souvenirs dont elle est fière. Ses habitants ont repoussé Annibal qui voulait emporter leur ville après la bataille de Trasimène, et c'est dans leurs murailles qu'Auguste fut proclamé empereur.

A peu de distance de Spolète, on voit les sources du Clitume. Cette petite rivière, que les poëtes ont chantée, prend sa source dans un des plus beaux sites du monde, non loin d'un joli temple, plus tard transformé en chapelle. Quant aux sources en elles-mêmes, elles n'ont rien de poétique; ce sont des espèces de trous bourbeux d'où suinte une eau fort peu abondante; il y a loin de cela à la fontaine de Vaucluse.

Toute cette vallée, jusqu'à mi-chemin de Foligno, est charmante. A la droite de la route, on aperçoit, adossée à la montagne et formant un véritable amphithéâtre, la petite ville de Trevi. Aux approches de Foligno, nous suivons un chemin assez aride; mais, aux alentours de cette ville, le paysage reprend tout son charme. Quand nous la traversâmes, les désastres du tremblement de terre de 1832 étaient à peine réparés. Plusieurs clochers, au moment de cette catastrophe, après s'être balancés dans les airs, s'af-

faissèrent sur eux-mêmes et écrasèrent les églises dont ils dépendaient. La cathédrale échappa au désastre. Nous y avons vu une peinture assez remarquable de Ventura Salimbeni.

Nous ne nous sommes arrêtés à Spello que quelques instants pour examiner les tableaux du Pinturicchio que l'on nous annonçait comme les chefs-d'œuvre de ce maître, et qui sont loin, à notre avis du moins, d'égaler la perfection de ces belles fresques de la sacristie de Sienne, avec lesquelles ils ont toutefois un grand air de famille. Arrivés à mi-chemin de Foligno à Pérouse et à la hauteur de *la Madona degli Angeli*, grande et belle église construite à l'endroit où mourut saint François, le 4 octobre 1226, nous avons pris sur notre droite et sommes arrivés à Assise, bâtie, en amphithéâtre, sur une colline que domine une montagne élevée. Assise est bien la plus triste de toutes les villes : sa citadelle abandonnée et les murs flanqués de tours circulaires qui entourent la ville ne se défendent que par leur masse. Assise semble donc à demi morte, et, à vrai dire, elle n'existe plus que par ses églises et son couvent; elle dut cependant avoir, dans l'antiquité, une certaine importance, à en juger, du moins, par ce portique à colonnes cannelées, reste, dit-on, d'un temple de Minerve qui s'est transformé en l'église *Santa Maria della Minerva*. Assise n'existe également que par le souvenir de saint François. La petite église

dite *la Chiesa Nuova* indique l'emplacement de la maison où naquit ce saint personnage. Près de là s'élèvent le couvent qu'il a fondé et l'église où est placé son tombeau.

Le commencement du XIIIe siècle fut, pour l'art, un moment de magnifique ferveur. L'art marchait, il est vrai, parallèlement avec l'idée religieuse, et cette idée était au plus haut point de sa puissance. Le même sanctuaire était commun à l'un et à l'autre culte, témoin cette église d'Assise, consacrée à la fois par les monuments de l'art au moyen âge et par les dévotions du peuple.

Le frère François, ce sublime visionnaire qui fut, depuis, saint François, avait fondé sur la haute colline d'Assise un couvent de frères mineurs dont les règles furent confirmées, en 1206, par le pape Innocent III. Du vivant du général de l'ordre, saint François, le frère Élia, qui fut son successeur, avait commencé, dans Assise, une église dédiée à Notre-Dame. Saint François étant mort, toute la chrétienté se rendit en pèlerinage à Assise. Chacun voulait visiter le corps du bienheureux et déposer à ses pieds de riches offrandes. Les collectes furent si productives, que l'église commencée par frère Élia parut trop modeste, et que l'on se décida à la continuer sur un plan beaucoup plus vaste et plus magnifique.

Il existait alors un célèbre architecte, Allemand d'origine, qui s'appelait Maestro Jacopo. Ce fut lui

qui fut choisi pour exécuter cette grande entreprise. Cette église devait couronner le sommet d'une colline au bas de laquelle coule un torrent qui s'appelle le Tescio. Jacopo étudia les lieux et dessina les plans d'un couvent et d'un temple divisé en trois étages, dont l'un se trouvait caché sous la colline, tandis que les deux autres formaient deux églises superposées. Par un singulier caprice architectural, qui prouverait qu'à cette époque on mêlait tous les styles et qu'aucun n'avait prévalu d'une manière absolue, Jacopo, sur l'église inférieure ou du rez-de-chaussée qu'entoure un portique roman ou byzantin, éleva un premier étage ogival. Jacopo, qui n'est autre que le père du fameux Arnolfo di Lapo, avait voulu, sans doute, de cette façon, consacrer l'alliance de l'art italien et de l'art de son pays. Peut-être aussi la nécessité de donner de la légèreté aux voûtes de l'étage supérieur l'engagea-t-elle à prendre ce parti. Le corps de saint François, dont personne ne devait approcher, fut placé dans la crypte sous l'autel, à la place même où se trouvait autrefois un gibet. Saint François, par esprit d'humilité chrétienne, avait choisi lui-même cette place pour lieu de sa sépulture.

Il serait fastidieux de décrire en détail les deux églises, ainsi que les bâtiments du couvent construit, en amphithéâtre, sur la colline, et qui est soutenu par d'immenses substructions. Du haut des terrasses supérieures, on jouit d'une admirable vue sur les col-

lines et les vallées du voisinage. De la moitié du XIIe à la moitié du XIVe siècle, les peintres de toutes les écoles italiennes se sont évertués à décorer de leurs ouvrages les murailles de ce sanctuaire d'Assise. Les cloîtres, les chapelles, les coupoles, les tribunes, tout a été peint et repeint peut-être plusieurs fois. Aujourd'hui la plupart de ces fresques vénérables existent encore, et, à l'aide de leur étude, on peut suivre les diverses révolutions de l'art de la peinture en Italie pendant près de trois siècles.

Parmi ces peintures, nous indiquerons, comme les plus anciennes en date, celles de Giunta Pisano, de Simone Memmi, de Cimabué, de Giotto, de Taddeo et de Puccio Capanna, ses élèves; de Jacques Gaddi et d'André d'Assise. Les fresques de Giotto sont surtout remarquables. C'est à Assise qu'il fit ce pas immense vers le progrès qui indique le passage de l'époque primitive à celle de Masaccio, et plus tard à celle de Raphaël. Les fresques des élèves de ces maîtres sont aussi fort nombreuses, ainsi que celles des peintres des écoles qui succédèrent à Raphaël et à Michel-Ange, et qui appartiennent déjà à la décadence, tels, par exemple, que Giorgetti, cet élève de Lanfranc qui a peint la grande fresque du réfectoire.

— Pérouse (Perugia), l'une des plus anciennes et des plus célèbres villes de l'Italie, n'est pas peuplée en raison de son étendue; aussi, comme Assise, pa-

rait-elle triste et déserte. Il est vrai que, pendant toute la journée que nous y passâmes, l'ardeur du soleil était telle, que bon nombre de ses habitants étaient, sans doute, occupés à faire la sieste. Cette ville est bâtie sur une montagne de moyenne élévation, mais à peu près isolée; elle manquerait d'eau si, à l'aide de conduits de plomb, on n'eût établi des espèces de puits artésiens qui ont leur prise dans des montagnes plus élevées placées en arrière de celle sur laquelle la ville est construite.

Pérouse, située sur les confins de l'ancienne Étrurie, entre le Tibre, que nous avons traversé à quelques kilomètres en avant de la ville, et qui, dans cet endroit, bien que fort rapproché de sa souree, a déjà une certaine importanee; Pérouse fut prise et incendiée par Auguste. Cette ville, en s'agrandissant à l'époque du moyen âge, où sa population s'éleva à plus de 40,000 habitants, tandis qu'aujourd'hui elle n'est guère que de 15,000, deseendit du sommet de la colline vers sa base. Pérouse a eonservé une partie de ses murs, une belle porte située au nord, d'origine étrusque, et les fragments d'une autre porte, d'un temps peut-être un peu postérieur, qui sont encastrés, au midi, dans les murs de la ville moderne; nous en parlerons tout à l'heure.

Pérouse, comme Assise, a été eonsacrée par les œuvres des artistes mystiques des premières époques de la peinture moderne, partieulièrement par les pro-

ductions des maîtres ombriens, dont quelques-uns, comme Pérugin, sont originaires de cette ville. Les œuvres de ce maître décorent un bon nombre des cent trois églises et des trente couvents qui existent dans cette ville, et qui ne contribuent pas peu à lui donner cet aspect de tristesse et de solitude qui frappe si vivement le voyageur. L'un des meilleurs ouvrages du Pérugin était placé dans la cathédrale de Saint-Laurent; il représentait le Mariage de la Vierge, et il a disparu, sans qu'on ait pu retrouver sa trace, lors de l'enlèvement de tableaux qui suivit le traité de Tolentino.

Dans l'une des chapelles de Saint-Dominique, la troisième à gauche, on voit un beau tableau du Pérugin, divisé en deux parties. Celle d'en haut représente Jésus-Christ dans sa gloire, entre la Vierge et saint Jean à genoux; des anges placés auprès d'eux jouent du violon. Dans la composition du bas sont plusieurs saintes debout en adoration. A San Pietro, on trouve un autre Pérugin, représentant l'Ascension, et dans la sacristie de la même église ce peintre a exécuté le Père éternel et les Anges.

Mais l'église Saint-Augustin est peut-être celle de Pérouse qui contient les ouvrages les plus importants de ce maître. Toutes les peintures du chœur et de la sacristie sont de sa main; elles nous ont paru d'une assez belle conservation. A l'oratoire de Saint-Pierre, martyr, on montre encore une charmante

madone de ce grand artiste, assez parfaite pour qu'on ait pu l'attribuer à Raphaël. Une autre madone décore l'oratoire de la Guistizia, dont la façade, disons-le en passant, est ornée de fort beaux bas-reliefs des frères della Robbia.

Dans le couvent de Saint-François, où sont conservés, à la sacristie, les ossements du fameux condottiere Forte Braccio [1], à qui, un beau jour, il prit la fantaisie de conquérir Rome avec sa bande et qui la conquit, on voit un autre tableau du Pérugin, représentant la Prédication de saint Jean; quatre saints l'écoutent : les caractères de tête de chacun de ces personnages sont pleins de grandeur et de naïveté. Deux soldats placés dans l'un des coins du tableau sont les portraits du Pérugin et de Raphaël, alors âgé de dix-huit ans. Mais les plus beaux ouvrages que ce maître ait laissés dans cette ville se voient au palais de la Bourse de Pérouse et dans la salle dite *del Cambio*. Ces fresques, dans l'exécution desquelles il se fit aider par l'Ingegno, le plus habile de ses élèves, représentent les portraits des personnages les plus illustres de l'antiquité, ainsi que divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ces dernières

[1] Ces restes de Forte Braccio, qui fit construire la forteresse de Pérouse, sur laquelle il régna, et qui remplit l'Italie du bruit de son nom, sont privés d'un monument : on les a déposés dans une armoire, d'où, à chaque exhibition que l'on en fait au voyageur, le bedeau les tire pour vous faire remarquer leur grandeur et leur volume.

peintures décorent une petite et sombre chapelle, contiguë à la Bourse.

Après ces ouvrages de ce principal maître de l'école ombrienne, nous indiquerons les fresques dont Raphaël a décoré une des chapelles du couvent des Camaldules de Saint-Sévère. Ces fresques ont beaucoup souffert; quand nous passâmes à Pérouse, elles étaient menacées d'une restauration. Quant aux autres peintures de Raphaël qui décoraient une des chapelles du couvent de Saint-François, et, dans le nombre, la *Déposition du Christ*, elles furent enlevées par Paul V dans le dernier siècle, et déposées dans la galerie Borghèse. L'omnipotence papale pouvait seule excuser une pareille spoliation. Le temps nous a manqué pour nous assurer si le tableau de Raphaël représentant le *Couronnement de la Vierge*, au bas duquel trois petits tableaux étaient peints dans autant de compartiments, était encore en place. C'est un des premiers ouvrages de Raphaël; il l'exécuta à l'âge de dix-huit ans.

Les principaux élèves du Pérugin, tels que Louis et Tiberio d'Assise, Marco Zoppo, Pâris Alfani, Gerino de Pistoia, Gian Niccola, ont tous de leurs ouvrages dans quelqu'une des nombreuses églises de Pérouse. Il y aurait là une curieuse étude à faire sur la manière de ces maîtres ombriens, dont quelques-uns paraissent s'être autant inspirés des compositions d'artistes étrangers à Pérouse, mais con-

temporains du Pérugin, tels que Gentile da Fabriano, Fra Angelico de Fiesole, Niccolo Fulignate de Foligno et Fiorenzo di Lorenzo, que de celles de ce maître. Pérugin lui-même doit beaucoup à Fra Angelico et à Gentile da Fabriano. Ces regards tournés vers le ciel et qui expriment un amour différent de celui de la Terre, ces têtes rêveuses et inclinées sur l'une ou l'autre épaule, la forme gracieuse et élancée des personnages, appartiennent aux types de ces premiers maîtres, auxquels Pérugin a donné une souplesse, une suavité et en même temps une *réalité* inconnues jusqu'à lui. Ce dernier mot étonnera peut-être en parlant de ce maître, qu'un idéal céleste semble avoir surtout inspiré; mais, en l'étudiant avec soin, il ne serait pas difficile de reconnaître, dans plusieurs de ses types d'anges, de saintes ou de vieillards, les caractères de têtes des montagnards de l'Apennin et de cette race énergique et gracieuse qui peuple la chaîne intermédiaire sur les derniers versants de laquelle Pérouse, Assise, Cortone et Arezzo sont placées. Cette jeune fille qui, sur le col de la Somma, nous offrait des cerises n'eût certainement pas été déplacée parmi ces beaux anges que les maîtres ombriens ont aimé à peindre. Son sourire avait ce charme et cette grâce que ces maîtres ont donnés à ces belles créatures d'un ordre supérieur. Il n'y avait rien à idéaliser dans ce ravissant visage. Ces emprunts faits à la réalité caractérisent surtout

l'école ombrienne. Raphaël, dans son tableau de la Belle Jardinière, les a regardés comme légitimes. Cette gracieuse figure de blonde est certainement plus rapprochée de la réalité que la madone de Saint-Sixte ou que la Vierge au candélabre. Nous savons bien que Raphaël, après s'être élevé, dans ses grandes figures de madones, au plus haut degré de l'idéal chrétien, recherchera plus tard un art plus humain; mais, lorsqu'il combina les types romains avec ceux de la Vénus antique, il se rapprocha peut-être moins de la réalité que lorsqu'il représentait ses vierges naïves sous la direction de son maître Pérugin.

D'immenses substructions remplissent tout l'espace compris entre les collines qui portent le dôme et la forteresse de Forte Braccio; on les appelle *muri di Braccio,* et la plate-forme qu'elles supportent s'appelle la place *del Sopramuro.* C'est une des promenades publiques de la ville. Ces constructions du moyen âge, ainsi que celles du vaste et gothique palais public où sont renfermées les archives de la ville, sont dignes des anciennes constructions étrusques qui existent encore à Pérouse. Nous voulons parler des murailles de la cité antique qu'on voit à la place Grimana, et de cette porte d'un si grand caractère, située au nord de la ville, nommée à tort *l'arc d'Auguste.* Cette porte, en effet, est d'architecture étrusque, modifiée peut-être par une imitation lointaine de l'art grec; elle est formée d'une haute

arcade en plein cintre, s'ouvrant dans un mur d'une énorme épaisseur. L'arc qui surmonte le plein cintre est composé de doubles voussoirs qu'encadre une archivolte robuste. Par la manière dont cette voûte est construite, le temps ne devait pas avoir et n'a pas eu prise sur elle. Dans les espèces de tympans qui surmontent l'archivolte sont placés deux petits bustes encastrés dans le mur. Au-dessus de ces tympans, un peu en saillie, règne une sorte de corniche ou balcon formé par six pilastres ioniques cannelés, très-courts, séparés l'un de l'autre par des espaces carrés ou métopes dans lesquels on a sculpté des boucliers ronds de forme grecque. Le bandeau que portent les chapiteaux des six petits pilastres ioniques est surmonté d'une seconde arcade placée directement sur l'arc de la porte et d'un diamètre égal à celui de cet arc. Deux grands pilastres du même ordre que les pilastres de la frise et du balcon, mais non cannelés, complètent la décoration architecturale de l'étage supérieur. Cette porte est flanquée de deux tours carrées qui servaient à la protéger. Les arrachements de l'étage supérieur de la décoration montrent que, dans l'origine, ces tours s'élevaient beaucoup plus haut qu'aujourd'hui. Tous les détails des pilastres de chaque étage, ainsi que les boucliers de la corniche ou frise, sont d'un excellent travail, qu'à sa largeur et à sa simplicité on croirait grec. Chose singulière! l'irrégularité du sol, ou peut-être seu-

lement l'alignement de la rue à laquelle cette porte conduisait, a nécessité la construction en biais de l'arcade principale : à vrai dire, nous ne savons à quoi attribuer une pareille irrégularité, surtout dans un monument de cette importance. Quoi qu'il en soit, c'est un des spécimens les plus précieux de l'architecture militaire des Étrusques, et peut-être cette irrégularité dont nous parlions tout à l'heure n'était-elle qu'un moyen de défense de plus. Elle permettait, en effet, aux habitants de la ville de se glisser jusqu'à l'angle le plus avancé de la porte sans être vus des assaillants. Les armes de jet ne pouvaient enfiler l'arcade principale.

Il ne reste que des fragments de la porte du midi, plus ornée et moins ancienne que la porte du nord. Ces fragments ont été encastrés dans un des murs de la ville moderne du côté du midi, et beaucoup trop haut pour qu'on puisse supposer que la porte ait jamais été placée là. Elle est en plein cintre comme la porte du nord; mais la voûte n'est formée que d'un seul rang de voussoirs qu'encadre une archivolte de profil grec. Les tympans de l'arc sont, comme à la porte du nord, ornés de deux petits bustes. Quatre pilastres seulement décorent l'espèce de balcon que supporte le premier bandeau s'appuyant sur l'archivolte, et qui est engagé, aux deux bouts, dans deux grands pilastres placés à chaque angle de la porte. La base de ces pilastres est placée à la hauteur de la

naissance de la voûte; leurs chapiteaux portent un second bandeau qui sert de couronnement au balcon établi au-dessus de l'arc de la porte. Ce balcon est formé par quatre pilastres de petite proportion, entre lesquels est disposée une balustrade à réseaux réguliers, et en arrière de cette balustrade, dans des niches carrées, on voit cinq morceaux de sculpture, trois hommes à mi-corps placés dans les trois niches du centre, et deux chevaux à mi-corps placés dans les niches des angles. On veut que la figure du centre soit Jupiter; les autres, les Dioscures et leurs chevaux. Les mots *Augusta Perusia* sont inscrits, en lettres capitales, sur chacune des deux portes. On s'explique difficilement cet hommage rendu à Auguste, qui brûla la ville de Pérouse; peut-être la réédifiat-il? La porte du nord a dû sans doute à cette inscription le nom d'*arc d'Auguste*.

Le lac de Trasimène, aujourd'hui lac de Pérouse, est séparé de cette ville par une chaîne de collines assez riantes, à travers lesquelles serpente la route de Pérouse à Arezzo. C'est à Toricella, à environ 20 kilomètres de Pérouse, qu'elle touche le lac, qui, sur ce point, présente de fort beaux aspects, quoiqu'il soit loin d'égaler en pittoresque les lacs de Lombardie. Les habitants de Toricella, pêcheurs la plupart, ont fort mauvaise mine, ce qu'ils doivent à la fièvre qui règne sur cette rive basse et marécageuse. Nous avons longé ce lac fameux par cette bataille

dans laquelle Annibal triompha de Rome, et nous nous sommes arrêtés à la petite ville de Passignano. De ce point, ses eaux, unies comme un miroir, se coloraient du plus beau bleu, et sur la rive la plus lointaine s'élevaient de jolies montagnes de forme acérée, dont l'azur léger se mêlait gracieusement à l'or du ciel. Ce doit être à Passignano que s'acheva la défaite de l'armée romaine; c'est là, en effet, que l'on rencontre ces défilés qui s'étendent entre le lac et la montagne que gravit la cavalerie numide, afin de couper la retraite des Romains. Ce n'est cependant pas à ce point même que le plus grand désastre eut lieu; les savants du pays veulent que ce soit près du village nommé l'*Ossaia*, à peu près à moitié du chemin du lac à Cortone, dans lequel, de tout temps, on a retrouvé, en labourant, une grande quantité d'ossements. Lalande nous raconte que de son temps on lisait, sur l'une des maisons du village d'Ossaia, l'inscription suivante :

Nomen habet locus hic Ossaia ab ossibus illis
Quæ dolus Annibalis fudit et hasta simul.

Des hauteurs qui dominent Passignano, on a une fort belle vue du lac de Pérouse et des trois îles qui s'espacent sur son vaste bassin. Sur l'une d'elles, la plus rapprochée, on aperçoit de petites habitations, et un couvent est bâti sur l'isola Maggiore. Le trop-plein de ce lac, qui ne reçoit, du reste, les eaux que

de trois ou quatre petits torrents descendus de l'amphithéâtre des montagnes qui l'entourent, s'échappe par un émissaire étrusque que le seigneur de Pérouse, Forte Braccio, fit réparer à grands frais. Ses eaux, jointes à celles du torrent qui prend sa source dans la montagne, près de la Citta della Piéve, patrie de Pérugin, se réunissent à celles du Tibre, au-dessous de Marciano, en avant de Todi, cette ville étrusque, autrefois si puissante et si guerrière.

Cortone, l'une des douze capitales de l'ancienne Étrurie, l'ancienne demeure de Lucumon Tarchon, qui prit parti pour Énée contre Turnus,

> Cortona superbi Tarchontis domus.
> (SIL. ITAL.)

est située sur le penchant d'une des hautes collines qui dominent la rive droite de la Chiana, et à quelque distance de la route de Pérouse à Arezzo. De cette route on peut, d'un seul coup d'œil, embrasser toute la ville, dont les murs, en partie d'origine étrusque, semblent bâtis pour l'éternité; ils sont formés, en effet, d'immenses blocs de pierre, sans chaux ni ciment : quelques-uns de ces blocs ont près de 8 mètres de longueur sur 1m,50 de hauteur. On a peine à s'expliquer comment on a pu déplacer de pareilles masses et les monter sur cette hauteur. Aujourd'hui, la population de cette ville, la plus ancienne peut-être de l'Italie, et dont l'origine serait antérieure aux Pé-

lages qui l'auraient enlevée aux Umbres aborigènes, n'est que de 4 à 5,000 âmes [1]. Les portes de la ville, auxquelles nous avons couru aussitôt après notre arrivée, espérant trouver quelque chose d'analogue à celles de Pérouse, sont d'origine plus moderne que les murs et n'ont rien de caractéristique. Quant à cette enceinte, c'est bien la même que celle du temps de Tarchon, et, nous le répétons, à la façon dont elle est construite, elle doit durer autant que la montagne sur laquelle elle est assise.

Cortone mériterait un séjour et un examen détaillé; malheureusement nos moments étaient comptés, et je n'ai pu visiter que la cathédrale, où l'on m'a montré un beau sarcophage, dans lequel, assure-t-on, les restes de Flaminius furent placés; le musée où se trouve cette merveilleuse figure en bronze de la Victoire, un des chefs-d'œuvre de l'art étrusque, et le couvent de Saint-Dominique, où l'on conserve précieusement une Assomption de Piero de Panicale, et un tableau de Fra Angelico, qui fut donné, par Cosme et Laurent de Médicis, aux frères de Saint-Dominique, et qui porte la date de 1440.

Le val de Chiana, que longe la route de Pérouse à Arezzo, est une conquête faite récemment sur les marécages et le mauvais air. Dans des temps reculés, la Chiana étant sujette à des débordements, on avait

[1] On veut que ce nom de Cortone soit d'origine hébraïque et vienne du mot *crotón*, qui, dans cette langue, signifie ville.

été obligé de l'endiguer, à partir des environs de Montepulciano jusqu'à sa réunion à l'Adige, sur une étendue d'environ 30 kilomètres. Peu à peu, le lit du fleuve s'étant relevé, ces digues se rompirent, et de vastes marécages se formèrent sur ses rives. Les atterrissements des parties inférieures de la vallée en avaient relevé le niveau, s'opposaient à l'écoulement des eaux et avaient changé cette belle vallée en une région pestilentielle. Dès 1525, Clément VII, l'un des Médicis, qui alors n'était pas encore pape, avait entrepris de dessécher ce pays et de l'assainir. Ces travaux, suspendus dans ces temps de troubles, furent repris en 1551 et continués jusqu'à nos jours; mais ce fut au procédé dit aujourd'hui de *colmatage* ou d'emparquement des eaux, et dont l'invention est due, dit-on, à Toricelli, que l'on doit le complet desséchement du val di' Chiana. Ce procédé est bien simple; il consiste à inonder ces marais et à y retenir les eaux en les emparquant, pour qu'elles y déposent leur limon. On a calculé que, dans la mauvaise saison, les torrents qui descendent de l'Apennin apportent environ huit à dix parties de terre sur cent parties d'eau. Quand les eaux sont retenues et n'ont plus d'écoulement, il faut environ quarante-huit heures pour que le limon se dépose. On conçoit que, au bout d'un certain nombre d'années, ces dépôts successifs aient relevé le niveau du sol. Dans le cours de deux siècles, ce dépôt a été de $2^{m},50$;

mais, depuis le commencement du siècle actuel, les travaux ayant été conduits avec une plus grande activité, le desséchement a marché vite, et aujourd'hui le val di' Chiana se trouve rendu tout entier à l'agriculture. C'est au ministre d'État Fossombroni que l'on doit l'achèvement de ce grand travail. On lui devra également l'assainissement et le desséchement des maremmes de la Toscane. On raconte qu'un jour Napoléon le consultant sur les moyens de transformer ces maremmes en un pays productif et salubre, il répondit que pour cela il faudrait rétablir les pentes et combler les parties basses des marécages au moyen du dépôt des eaux. — Ce moyen sera bien long, lui dit Napoléon. — Il sera le plus court, puisqu'il est le seul, répondit Fossombroni. — Vous avez raison, reprit Napoléon en lui frappant familièrement l'épaule. Depuis lors, on a gagné environ 14,000 hectares sur la maremme. On a calculé que les dépenses occasionnées par ces travaux sont d'environ 375 francs l'hectare, qui vaut dix fois cette somme. Les marécages des environs de Pise transformés en plaines et l'assainissement du val de Niévole, dans les propriétés du marquis Ferroni, sont regardés encore comme autant de conquêtes opérées à l'aide du colmatage. On a peine à s'expliquer seulement d'où peut provenir toute cette terre qui descend dans ces vallées, et qui, pour le val di' Chiana, n'est pas évaluée à moins de 1 million de mètres cubes. Les cimes de

l'Apennin sont tellement dénudées, que l'on ne comprend pas ce que les eaux pluviales peuvent rapporter de là. Quoi qu'il en soit, à l'heure qu'il est, le val di' Chiana, autrefois si désolé, se couvre d'habitations, de vignes, de plantations de mûriers. C'est une des plus belles conquêtes de l'homme sur la nature livrée à elle-même.

Le reboisement des pentes moyennes de l'Apennin et des parties supérieures sur lesquelles il reste encore une mince couche de terre serait aussi utile au pays que le colmatage et le desséchement des vallées, et y aiderait en retenant sur ces pentes élevées une partie des eaux pluviales qui, après quelques heures de pluie, se précipitent aujourd'hui dans les vallées en torrents fougueux, et tendent toujours à les envahir de nouveau. Mais qui voudra opérer ce reboisement et que pourrait-on planter qui puisse croître sur ces montagnes arides?

Arezzo, où nous nous arrêtâmes, est située comme Pérouse, Cortone, et, comme à peu près toutes les villes de cette partie de l'Apennin, sur une hauteur et sur l'emplacement d'une ancienne cité étrusque. On a célébré de tout temps son air vif et subtil, auquel Michel-Ange lui-même, qui y avait été mis en nourrice, disait, sous forme de plaisanterie, qu'il devait tout ce qu'il avait de bon dans l'esprit. Villani, de son côté, attribuait à l'excellence de son climat la fécondité de cette ville en hommes illustres

ou intelligents dans les lettres et dans les arts. La liste en est trop longue pour que nous la rapportions ici; citons seulement Pétrarque, la plus grande de ces illustrations. Les Arétins, du reste, sont assez fiers de leurs célèbres concitoyens, et plusieurs inscriptions indiquent, dans la ville, les anciennes demeures de quelques-uns d'entre eux. Celle qui a été placée sur la maison de Pétrarque est toute une biographie. De son vivant, la ville s'était déjà opposée à ce que l'on fît aucun changement dans cette maison. Il est cependant difficile de croire que depuis on ne l'ait pas restaurée. On montre, au rez-de-chaussée, la chambre où il naquit. C'est une grande salle où rien ne rappelle le XIVe siècle. Vasari, qui était originaire d'Arezzo, a laissé beaucoup de peintures dans cette ville et a décoré la grande place de portiques (*loggie*), où se rassemblent les marchands. Les meilleures de ses peintures sont placées dans l'église della Piéve, bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple de Bacchus et qui en a gardé quelques parties antiques. Vasari, chargé de restaurer cette église, remplaça, par ses tableaux et par son saint Georges, l'une de ses meilleures compositions, les fresques des maîtres primitifs de l'école de Giotto qui la décoraient. Nous avouerons que, malgré leur perfection inaccoutumée, les ouvrages de Vasari nous font regretter ces anciennes peintures. C'est dans cette église que ce peintre fut enterré. La maison de

Vasari, qui appartient au comte de Montanti, conserve encore une partie de l'ornementation dont il l'avait décorée.

La cathédrale d'Arezzo n'a rien qui rappelle celle de Florence, à laquelle, du reste, elle est antérieure, ayant été bâtie par Lapo, père d'Arnolfo di Lapo; elle est de style gothique et ne manque pas d'une sévère majesté. On voit, au-dessus d'une de ses portes latérales, d'énormes défenses d'éléphants que les Arétins vous montrent comme provenant des éléphants d'Annibal. La voûte de la nef a été peinte : la moitié, de 1500 à 1520, par Guillaume de Marseille, moine dominicain et peintre français; l'autre moitié par Castelluci, élève de Pietro de Cortone. Cette décoration est assez faible. Spinello d'Arezzo, Pierre della Francesca, Franciabigio et Jean de Pise ont concouru à la décoration des diverses chapelles de la cathédrale. Mais le monument le plus remarquable que l'on y voit est le tombeau de Guido de' Tarlatti, seigneur et évêque d'Arezzo, chef du parti gibelin, l'un des plus grands hommes de l'Italie au XIII[e] siècle. Ce tombeau, exécuté, sous la direction de Giotto, par Agnolo et Agostino de Sienne, de 1327 à 1330, est placé dans la chapelle du Saint-Sacrement. De beaux bas-reliefs, exécutés par ces artistes, représentent les victoires du belliqueux prélat et les principaux événements de sa vie.

Dans l'ancienne église de l'abbaye des Olivetins,

nous sommes allés voir un tableau que Vasari donna à sa ville natale et qui jouit d'une immense réputation; il représente le repas d'Assuérus. Ce tableau a environ 30 pieds de long et l'on y compte de cinquante à soixante figures, parmi lesquelles on voit le portrait de Vasari sous les traits d'un personnage vénérable qui porte une grande barbe. Nous permettra-t-on de dire que la médiocrité de cette peinture est égale à ses proportions.

Nous sommes sortis d'Arezzo par un chemin qui semble d'abord se diriger vers le val d'Arno supérieur; mais, à quelques kilomètres de la ville, nous avons passé ce fleuve au point le plus saillant de la courbe qu'il fait, après être descendus des hautes montagnes du centre de l'Apennin, dans la direction de Prato Vecchio, pour retourner vers Florence, dont sa source est à moitié chemin du point où nous nous trouvons aujourd'hui. Nous avons déjeuné à Laterina, petite ville située sur la rive droite de l'Arno, dans un site pittoresque. Il existe, près de ce bourg, un endroit dit *Bagnaccio,* où se trouvent des eaux minérales fort actives, mais dont on ne fait pas usage, et d'où s'échappent des vapeurs sulfureuses et du gaz acide carbonique en assez grande quantité pour faire périr les animaux qui s'arrêtent dans cet endroit. C'est, comme on voit, une sorte de grotte du Chien, mais à l'air libre et avec des émanations beaucoup plus abondantes. Le temps nous a manqué pour aller vi-

siter ces mofettes. Disons aussi que la chaleur était excessive et que nous n'avons pu trouver n'importe quelle espèce de monture pour nous conduire sans fatigue à Bagnaccio.

Du haut d'une petite colline, on nous a montré une pointe de l'Apennin située entre Borgo San Sepolchro, Arezzo et Santa Agatha, du sommet de laquelle on voit, dit-on, les deux mers. Ces montagnes ne sont, cependant, que d'une moyenne élévation et ne dépassent guère 2,000 mètres. Du haut de la montagne des Camaldules, qui s'élève au-dessus du couvent et de l'ermitage de Vallombrosa, on jouit, dit-on, de la même vue. C'est l'Arioste qui nous l'apprend :

« Come Apennin scopre il mar Schiavo e il Tosco
« Dal giogo onde a Camaldoli si viene. »

Ces paysages de Vallombrosa et des Camaldules, où les pins et les châtaigniers marient leur verdure, sont les plus agrestes et les plus majestueux des environs de Florence. Par moments, ces beaux bois m'ont rappelé le chemin de la Grande Chartreuse de Grenoble; mais la nature, tout âpre qu'elle est, n'a pas le caractère formidable de la gorge qui s'ouvre au delà de Saint-Laurent du Pont. Rien non plus ne rappelle les eaux fougueuses et abondantes du Guiers mort. Mais reprenons notre chemin.

Nous avons traversé de nouveau l'Arno avant

Montevarchi. La seule curiosité de cette ville est une fiole que l'on montre à la cathédrale et dans laquelle on conserve du lait de la sainte Vierge. Les montagnes de moyenne hauteur qui s'élèvent des deux côtés de la route s'arrondissent et nous paraissent extrêmement déboisées; des oliviers seuls couvrent les pentes inférieures, et c'est une triste verdure.

Nous nous sommes arrêtés, pour dîner, à Incisa, petite ville assez vivante et la clef du val d'Arno supérieur. Pétrarque passa dans cette ville, où sa mère, Eletta Canigiani, s'était retirée les sept premières années de sa vie. Après avoir fait un assez maigre dîner dans cette bicoque, que l'on pourrait prendre pour un des faubourgs de Florence, nous avions payé l'hôte et nous avions pris les devants pour dessiner la vue de la ville que domine un château fort surmonté d'une haute tour, et dont l'architecture a un caractère tout à fait florentin. Notre dessin terminé, la voiture qui nous avait conduits nous a rejoints, et le cocher nous a appris que l'hôte d'Incisa lui avait réclamé le prix de notre dîner et qu'il l'avait payé. Il y avait nécessairement un fripon; c'était ou l'hôte ou le cocher : nous avions du temps de reste, et nous avons été curieux de vérifier le fait. Nous nous sommes fait reconduire à Incisa. Quand l'hôte nous a revus, il aurait voulu être sous quelque barrique au fond de sa cave; mais, comme la salle était remplie de consommateurs que le marché de cette

petite ville avait attirés, il s'est exécuté sans bruit et a rendu piteusement l'argent, sans pouvoir nous donner aucune excuse plausible de sa friponnerie. Il nous croyait, sans doute, à mi-chemin de Florence, le cocher n'étant parti que près de deux heures après nous, et l'occasion l'avait tenté.

Des hauteurs que l'on franchit au delà d'Incisa, on voit sur la droite un ravin très-pittoresque que surmontent plusieurs montagnes bien boisées. Ces montagnes fermaient le chemin à l'Arno, qui, à la hauteur du pont de Bignano, a corrodé leurs bases, le long desquelles il roule en bouillonnant. Nous quittons ses rives avant d'arriver à ce défilé, et, franchissant une chaine de collines élevées, couvertes de bois d'oliviers, nous redescendons rapidement vers Florence, où nous sommes arrivés au moment où ses tours et ses dômes, noyés dans une vapeur d'or, annonçaient l'approche du soir.

Cette fois, nous n'avons fait que traverser Florence : la perte récente et si douloureuse de celle qui nous avait si gracieusement accueillis quelques mois auparavant nous en rendait le séjour insupportable. Ce souvenir attristait chacune de nos courses, empoisonnait chacun des moments que nous passions dans cette ville, où le dernier automne et l'hiver n'avaient eu pour nous que des joies. Chaque jour, la chaleur devenait de plus en plus grande. Je n'étais pas seul et je craignais que cette température exces-

sive n'influât sur la santé de la partie la plus délicate de notre petite colonie, je veux parler des enfants. Nous quittâmes donc Florence, décidés à revenir en France par le chemin le plus direct, c'est-à-dire par la route de Pise, où nous voulions nous arrêter quelques jours pour lès fêtes de la Luminara, qui avaient lieu cette année-là. Cette fois, nous avions pris nos précautions, et, partis de grand matin, nous arrivâmes à Pise de fort bonne heure. La grande illumination ne devait avoir lieu que le surlendemain : nous profitâmes donc de la journée du lendemain pour faire une excursion aux bains de Lucques, bravant une température torride. Je tentai même, ce jour-là, une excursion dans les charmantes montagnes des environs des bains, auxquelles on ne peut reprocher que de manquer un peu d'eau et d'ombre. De leur sommet, nous aperçûmes le miroir de ce lac ravissant qui baigne la plaine de Lucques : ce furent nos derniers adieux aux paysages italiens.

XXV.

LA LUMINARA DE PISE.

Du temps des républiques italiennes, Pise, asservie par Florence, n'avait conservé de ses fêtes nationales que l'antique jeu *del ponte*, espèce de lutte olympique que ses savants faisaient remonter à la Pise étrusque ou grecque, et que les pompes de la *Luminara*. Le jeu del ponte a été supprimé en 1808, et le beau pont de marbre qui joint les deux centres de la ville ne voit plus les combattants acharnés se précipiter l'un sur l'autre : la Luminara seule est restée.

Il y a quelques semaines, à Rome, à Naples, à Florence, à Milan même, deux Italiens ne pouvaient se rencontrer sans se demander : « — Allez-vous à la Luminara ? » et fort souvent la réponse était affirmative. Au théâtre, dans les journaux, partout et à tout propos, il était question de la Luminara. A Gênes, des compagnies rivales offraient aux curieux des places au rabais à bord de leurs paquebots à vapeur, et la veille du grand jour le *Romolo* et le *Co-*

lombo voguaient vers Livourne, chargés à sombrer. Tout au contraire, à Florence, seul débouché de la Lombardie, des États romains et de la Toscane sur Pise, les voitures étaient hors de prix. Plus le jour de la fête approchait, plus ces prix haussaient; de 4 florins à 4 écus, de 4 écus à 4 louis. Bienheureux encore ceux qui, le dernier jour, pouvaient se faire conduire à ce prix-là. Au reste, rien de plus naturel que tout ce mouvement. Les dix mille étrangers qui se donnent rendez-vous en Italie sont toujours disposés à courir d'une fête à une autre. Après le couronnement de Milan, la *regata* de Venise; après la regata, le carnaval de Rome; après le carnaval, les pompes de la semaine sainte; puis les fêtes de la canonisation et la Luminara de Pise, en attendant la foire de Sinigaglia et la fête de sainte Rosalie, à Palerme. D'un autre côté, les Italiens sont peut-être le peuple de l'Europe dont la curiosité se lasse le moins. Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans, il leur faut, avant tout, *du pain et des spectacles*. La fatigue des travaux de l'esprit les rebute, la lecture les endort, l'industrie les trouve froids ou incapables, la politique leur est à peu près défendue; désintéressés de toutes ces questions *vitales* qui préoccupent si singulièrement les peuples qui ont une charte, ils se passionnent pour des misères. Un Milanais fera 100 milles pour entendre le nouvel opéra de Donizetti. Un Napolitain passera trente heures

en mer pour assister au bal masqué de Palerme. Qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit de quelque grande fête *nationale* (c'est le mot du pays) comme la fête de sainte Rosalie ou comme la Luminara ?

Chez les laïques, cette curiosité n'est qu'une passion qui se satisfait aisément ; chez les abbés, c'est de la frénésie, c'est une sorte de besoin de voir et d'entendre, que rien ne peut apaiser. Ces plaisirs-là ne leur sont pas interdits ; ils en usent et en abusent. A la moindre annonce d'une fête, vous les voyez s'empiler par douzaines dans de mauvais carrosses, et faire 100 milles tout d'un trait. On a calculé que, lors de la dernière *sanctification*, les voiturins de Naples avaient transporté à Rome plus de deux mille abbés. Il y en avait, dans le nombre, qui étaient venus de Lecce, d'Otrante et de Reggio, et qui, par conséquent, avaient fait 2 à 300 milles. Beaucoup de ces abbés avaient ensuite poussé jusqu'à Pise pour voir la Luminara ; on les dit pauvres comme Job : alors comment vivaient-ils? Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'était point de l'air du temps, et que d'ordinaire ces messieurs boivent autre chose que *l'eau du torrent*.

Comme toutes les grandes fêtes italiennes, la Luminara a un principe mystique. Tous les trois ans, la ville de Pise illumine en l'honneur de son patron, saint Renier ; mais ce n'est point là une de ces illuminations mesquines comme celles de nos pays ; c'est

une illumination universelle, colossale. L'illumination de Saint-Pierre de Rome ne peut même en donner l'idée.

On voit au Campo Santo, sur la muraille exposée au nord, et par cela même la plus endommagée, des fresques naïves de Simone Memmi et d'Antoine le Vénitien. L'une d'elles représente une femme qui, d'une main, tient un enfant, et de l'autre se cramponne aux vêtements d'un homme absorbé dans la contemplation de l'image du Rédempteur qui vient de lui apparaître. Dans un autre tableau, ce même homme est à bord d'une galère de forme curieuse; il vogue vers Jérusalem, où il va prendre l'habit d'ermite et faire pénitence; car il a beaucoup péché. Cet homme, c'est saint Renier, saint Renier dans le monde (*al secolo*); cette femme qui le retient par ses vêtements, c'est quelqu'une des victimes de ses séductions. D'autres fresques, mieux conservées, nous représentent le retour du saint, conduit par quatre rameurs qu'on croirait dessinés par Raphaël; sa mort bienheureuse, entouré de disciples et d'amis, et enfin ses miracles posthumes. L'une de ces fresques, *la Tempête*, est un morceau énergique, expressif pour l'époque, et se soutient dignement à côté des chefs-d'œuvre d'Orcagna et de Benozzo Gozzoli, ces grands artistes primitifs : c'est que, pour faire honneur au saint et retracer les divers épisodes de sa vie aventureuse, on avait choisi les premiers maîtres de l'époque.

Pise a perdu sa liberté et ses consuls ; mais ces peintures mystiques et la fête triennale que l'on célébrait en mémoire du saint patron de la ville ont survécu à la république. En Italie, les fêtes religieuses sont ordonnées d'une façon profane. A Rome, des salves d'artillerie, des boites et des pétards annoncent la résurrection du Christ, et le jour de Pâques on illumine Saint-Pierre et on tire un feu d'artifice. A Pise, le jour de saint Renier non-seulement toute la ville est illuminée, mais, de plus, il y a sur les places publiques gala, orchestres et tombola. Mais venons aux détails de la fête.

Cette année-là, elle a été favorisée par un temps magnifique ; nuit étoilée, ciel de velours, température adorable. Le soleil était à peine couché, qu'une foule immense se répandait sur les superbes quais qui bordent l'Arno ; de toutes parts, on commençait à allumer. Les façades de chaque édifice et de chaque maison étaient revêtues d'échafaudages dessinant jusqu'aux moindres ornements d'architecture. Les vides qui pouvaient exister entre les maisons étaient remplis par d'autres échafaudages figurant des édifices d'une architecture grandiose et souvent du goût le plus heureux. Les élèves des écoles *dell' ornato*, fondées, par Napoléon, à Milan, avaient présidé, nous dit-on, à la décoration de ces palais. Nous aimons à le croire, d'autant plus que, en Italie, cette sorte de décoration architecturale est un art qui fleurit en-

core, et qu'il n'est pas jusqu'aux gens qui attachent les planches qui ne soient pleins d'intelligence; mais il y a aussi une chose certaine, c'est que le dessin de ces édifices est en quelque sorte traditionnel, et remonte au temps des Ghirlandajo et des Michel-Ange : peu d'ornements, peu de détails, mais grand ensemble, comme il convient à une décoration de ce genre; aussi l'architecture de quelques-uns de ces palais improvisés était-elle d'une beauté frappante.

Pise a, sur l'Arno, trois magnifiques ponts situés à des distances à peu près égales : l'un au centre de la ville, les deux autres à chacune de ses extrémités. Six vastes quais, dans les proportions des quais nouvellement construits à Paris, et pavés de larges dalles irrégulières, joignent ces ponts l'un à l'autre. L'assemblage de ces ponts, de ces quais et des vastes palais qui les bordent de chaque côté forme, de jour, un admirable tableau. Qu'on se figure ces palais, ces quais et ces ponts couverts, de leur base à leur sommet, d'une multitude de petits lampions, dessinant, avec une merveilleuse délicatesse, les moindres ornements de leur architecture, les colonnes et leurs chapiteaux, les moulures des corniches, les saillies des balcons, les arêtes des voûtes et des arcades, et jusqu'aux meneaux et aux découpures en dentelles des fenêtres des édifices gothiques, et l'on aura une idée de l'éblouissant spectacle que présentait Pise la nuit de la Luminara.

Entre tous ces palais qui bordent l'Arno, le palais ducal, le palais Lanfranchi habité autrefois par lord Byron, et le palais Lanfreducci, se distinguaient par l'éclat de leurs décorations. A la lueur de l'illumination, on lisait la fameuse devise inscrite sur la façade de ce dernier palais, au-dessus de la chaîne d'un captif : *Alla giornata* (au jour le jour), devise énigmatique et fatale, qui semble si bien convenir à la malheureuse Italie. La décoration du palais ducal était grecque et du plus beau style ; ses colonnes resplendissantes, aux cannelures de feu, étaient du galbe le plus heureux et présentaient un fort beau coup d'œil. L'espèce de forteresse gothique remplissant tout l'espace qui sépare la vieille église de Saint-Paul de la porte de Livourne formait à elle seule un tableau fort compliqué et d'une égale magnificence. C'était là surtout qu'on pouvait voir comment les décorateurs italiens entendent l'*effet* et, je dirai plus, la *touche* dans ces bizarres tableaux de feu, et comment, soit en doublant, soit en dédoublant les rangées de lampions, ils savent donner de l'épaisseur aux murailles, de la profondeur aux voûtes, du relief et de la saillie aux moindres ornements d'architecture. Vue de l'autre côté du fleuve, cette citadelle de feu, qui n'avait que l'épaisseur d'une planche, paraissait solidement et carrément assise sur le sol, surmontée d'un haut donjon, flanquée de tours massives, bien saillantes, et percée de meurtrières, de

portes voûtées, et d'étroites et profondes fenêtres. La tour d'Ugolin, qui s'élevait à l'extrémité d'un pont jeté entre elle et cette forteresse gothique, terminait admirablement la perspective.

Mais la merveille la plus rare, c'était cette gracieuse église de *Santa Maria della Spina,* qui semble sortir de l'Arno. Cette jolie chapelle, curieuse sous tant de rapports, avait été décorée avec un goût exquis, et cela sans grand effort : il avait suffi, en effet, de retracer avec le feu ses légères aiguilles, ses voûtes ogivales, ses fenêtres en fleurs de lis, aux découpures de dentelles. Ce dessin, exécuté avec des lampions nains, était d'une délicatesse infinie à cinquante pas; cette charmante miniature d'église semblait un bijou taillé dans un bloc de lave ardente et rehaussé, sur ses angles et ses parties les plus saillantes, d'une broderie de rubis et d'émeraudes.

Vers les neuf heures, la ville entière était resplendissante. Les voitures débouchèrent alors de toutes les rues vers l'Arno, et le *corso* cemmença sur les deux quais. Dans presque toutes les villes de l'Italie, le corso, c'est la revue générale de la société; aussi quels sacrifices tous les pauvres gens *comme il faut* des huit ou dix capitales de l'Italie ne font-ils pas pour se procurer l'indispensable *carrossa.* Dans ce but, trois ménages sur cinq se condamnent aux plus dures privations; par exemple, à ne jamais recevoir un ami, à ne faire, par jour, qu'un seul repas mai-

gre, à ne pas se chauffer de l'hiver, le tout dans l'intérêt de la vanité, pour paraître une heure au corso dans leurs voitures, et quelles voitures la plupart du temps? De mauvais fiacres repeints, traînés par des rosses poussives, avec des livrées de l'autre monde; mais enfin, du moment qu'on peut dire : mon carrosse! l'honneur est sauvé.

Si les particuliers sont fiers de leur carrosse, la fierté de la ville se mesure au plus ou moins grand nombre de voitures qui se montrent au corso. Il faut voir comment les gens de Milan traitent le corso de Parme, et comme ceux de Parme méprisent le corso de Modène. Règle générale, plus il y a de voitures au corso, plus la ville est heureuse et fière.

Pise, le soir de la Luminara, s'enorgueillissait, à raison, de son corso; car la file des voitures qui serpentaient sur ses quais et qui, pénétrant au cœur de la ville, s'étendaient jusqu'aux solitudes du Dôme, pour revenir, par la place des Chevaliers, sur le *Long-Arno*, aux environs du palais du grand-duc, cette file offrait vraiment un aspect merveilleux. On eût pu, ce soir-là, compter au corso de Pise plus de deux mille voitures; mais aussi tous les carrosses de Livourne, de Lucques, de Florence, de Bologne même, toutes les carrioles des bourgades voisines, en un mot toutes les voitures disponibles du pays, sédioles, bagatelles, barrocins, étaient venus parader au corso de Pise. D'instants en instants arrivaient encore de

lourdes calèches traînées par des chevaux de poste, pleines de voyageurs blancs de poussière. C'étaient les retardataires de Livourne et de Lucques qui avaient attendu le coucher du soleil pour se mettre en chemin; ils venaient faire leur tour de corso, et dans quelques heures ils regagneraient leur gîte, sans même avoir mis pied à terre.

Tandis que les quais de l'Arno se couvraient de voitures, des centaines de barques de toutes les dimensions commençaient à circuler sur les eaux du fleuve. La procession des barques était bien autrement curieuse que celle des voitures, et l'aspect qu'elle donnait au fleuve était des plus étranges. Tout ce qui, de la source à l'embouchure de l'Arno, pouvait se diriger avec une rame ou un aviron s'était donné rendez-vous dans les bassins renfermés entre les trois ponts. Nombre de barques de Livourne étaient venues aussi, par le canal de l'Arno, grossir la flottille; quelques-uns de ces petits bâtiments, décorés avec magnificence et richement pavoisés, étaient destinés à la suite du grand-duc. Beaucoup d'autres portaient des musiciens, des restaurateurs, des cabarets ambulants, où les chalands affluaient. Toutes ces barques étaient illuminées par des lanternes chinoises, en verre ou en papier de couleur, de l'effet le plus original. Vues des quais, ces centaines de barques, allant, venant, se croisant dans la nuit et se dessinant, par leur masse obscure,

sur le fleuve enflammé, formaient un tableau vraiment extraordinaire, et qui rappelait d'une manière frappante certaines fêtes de nuit de Canaletto. De près, le spectacle était plus singulier encore. C'était une scène de confusion des plus amusantes et d'un entrain incroyable, mais qui, du reste, n'était pas sans péril pour les acteurs, les grosses barques de Livourne et de l'embouchure de l'Arno serrant quelquefois les petites à les écraser.

Je me rappellerai toujours notre promenade nocturne à bord d'une gondole pisane, en compagnie du marquis Samp..., de la duchesse de C... et de plusieurs autres dames qui se mouraient de peur; nous-mêmes, par moments, nous n'étions pas sans inquiétude. Quand, par exemple, arrivait rapidement sur nous quelque lourd bâtiment livournais qui semblait devoir infailliblement nous passer sur le corps, nos bateliers l'esquivaient adroitement; mais tout à coup nous nous retrouvions sous la proue d'une grosse barque qui nous repoussait brutalement contre la première. Dans l'une des embarcations, des buveurs attablés chantaient joyeusement et présentaient une véritable scène de bacchanale; dans l'autre, des paysans et des jeunes filles dansaient au son du violon et du tambour. Quant à nous, exposés à être ou coulés ou écrasés, à prendre un bain dans l'Arno ou à recevoir, pour le moins, quelque bon coup d'aviron, nous faisions, au milieu de toute cette joie, une assez

maussade figure. Au bout d'un quart d'heure d'une pareille promenade, nous en avions assez, on le conçoit. Il s'agissait de débarquer; nouvel embarras; vingt barques se pressent au point du débarquement, et il faut littéralement en prendre une demi-douzaine à l'abordage pour arriver au rivage et mettre pied à terre.

Mais la nuit s'avançait; peu à peu la foule s'était retirée, les voitures devenaient moins nombreuses, et la file s'était rompue. Les lanternes des bateaux s'éteignirent successivement, et tout mouvement cessa sur le fleuve. Vers les deux heures du matin, à peine quelques curieux erraient-ils çà et là sur les quais déserts et silencieux, et cependant l'illumination était encore dans toute sa splendeur. Rien de plus étrange et de plus grandiose que le spectacle que présente Pise à cette heure de la nuit; on eût dit, à voir l'architecture éblouissante et fantastique des palais qui bordaient le fleuve, quelqu'une de ces cités féeriques des contes des *Mille et une Nuits,* une ville d'or aux murailles de rubis, d'émeraudes et de diamants. Le genre de plaisir que cette vue faisait naître était un de ces plaisirs rares que l'on ne peut décrire. Si des objets les plus voisins nous reportions nos regards à l'horizon, à l'aspect de la tour d'Ugolin qui se dressait fantastiquement sur le plus éloigné des ponts, dessinant sur l'azur noir et velouté du ciel et ses créneaux et ses mâchicoulis de feu, à

la vue du fleuve roulant en silence, vers la voûte ardente, ses vagues de flammes, nous nous croyions descendus dans quelqu'un de ces terribles cercles de l'enfer du Dante; et, si tout à coup le cri aigu d'un batelier attardé se faisait entendre dans l'éloignement, il nous semblait qu'au sommet de cette tour fatale allait apparaître la gigantesque figure de l'*imperador del doloroso regno*, et nous le voyions déjà dévorant :

Da ogni bocca..... co' denti
Un peccatore a guisa di maciulla
Sì che tre ne facea così dolenti [1].

C'est par la Luminara de Pise que nous avons fait nos adieux à l'Italie. Nous la quittions, cette fois, le cœur bien triste, et néanmoins nous promettant de la revoir.

[1] DANTE, *Inf.*, can. XXXIV. Le souverain du douloureux royaume... broyant un pécheur dans chacune de ses bouches, avec ses dents en guise de brisoir, et faisant de cette façon trois patients d'un seul coup!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

VII.

VIII.

IX.

X.

XI.

XII.

XIII.

XIV.

XV.

XVI.

XVII.

XVIII.

XIX.

XX.

XXI.

XXII.

XXIII.

XXIV.

XXV.

PARIS. — IMPR. DE Mme VEUVE BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.


Digitized by Google



